Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

LVCIEN

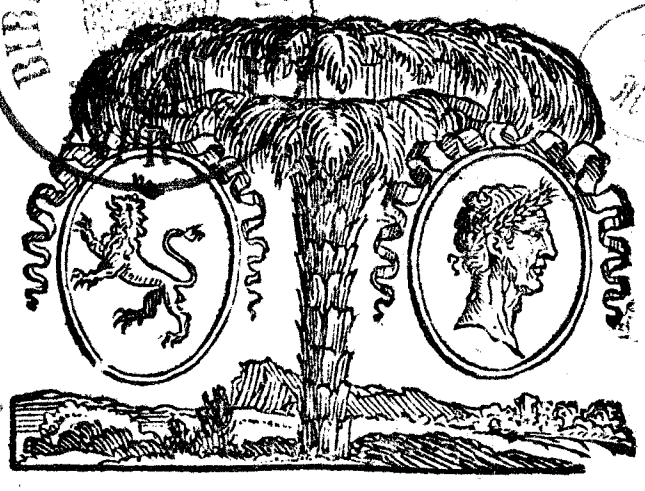
LVCIEN

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT SR D'ABLANCOVRT.

PREMIERE PARTIE.

Nouuelle Edition reueuë & corrigée.

DON.
N° 11,123.



A PARIS,
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, dans la petite Salle des Merciers, à la Palme, & aux Armes d'Hollande.

M. DC. LXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSIEVR
CONRART
CONSEILLER
ET SECRETAIRE DV ROY.

MONSIEVR,

Comme les choſes retournent à leur principe, & finiſſent ordinairement par où elles ont commencé, il eſtoit iuſte de conſacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en auoit eu les prémices; &

Minucius Felix ayant donné naiſſance à noſtre amitié, Lucien en deuoit faire l'accompliſſement. D'ailleurs, il faloit mettre au frontiſpice de cét Ouurage, vn nom qui banniſt toute la mauuaiſe opinion, que l'on en pouroit auoir; & que le libertinage de cét Auteur, fuſt éfacé par la vertu de Monſieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Liure ne pouuoit honeſtement paroiſtre en public ſous d'autres auſpices que les voſtres, puiſque vous auez tant contribué à le mettre au monde, & que vos bons aduis ſont cauſe qu'il voit le iour en vn eſtat plus parfait. Ce n'eſt donc pas tant icy vn preſent, qu'vn acte de reconnoiſſance; encore eſt-ce vne reconnoiſſance intereſſée, puis qu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoiſt pour ſon bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEVR, puiſque c'eſt vous principalement qui m'auez fait entreprendre cette Verſion, vous deuez auoir part au blâme ou à la loüange qui en

pourra reuenir ; outre qu'elle trouuera assez de monstres à combatre à sa naissance , pour chercher vn Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous auoir engagé temerairement dans vne querelle dont vous vous fussiez fort bien passé , ie vous veux donner des armes pour vous défendre , & pour nous mettre tous deux à couuert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy , se peut raporter à deux Chefs , au Dessein & à la Conduite. Car les vns diront qu'il ne faloit pas traduire cét Auteur , les autres , qu'il le faloit traduire autrement. Ie veux donc répondre à ces deux objections , aprés auoir dit quelque chose de LVCIEN, *qui seruira à ma iustification , & qui fera mieux voir les raisons que i'ay euës de le traduire.*

LVCIEN *estoit de Samosate capitale de la Comagéne , & n'estoit pas de grande naissance ; Car son pere n'ayant* Prouince de Syrie.

pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre vn métier ; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur vn songe qui est raporté au commencement de cét Ouurage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Auocat ; mais qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à vn azile. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit vn Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & qui composoit des Déclamations & des Harangues sur diuers sujets ; & mesme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grèce, puis en Gaule & en Italie, & reuint aprés en son païs par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a vescu vne partie du temps à Athénes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont i'ay parlé, pour s'a-

donner à la Philoſophie ; c'eſt pourquoy il ſe plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en ſa vieilleſſe. Il a veſcu quatre-vingt dix ans ; depuis le regne de Trajan, & au deſſus, iuſques par delà Marc-Aurèle, ſous qui il fut en grande eſtime, & deuint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait eſté déchiré par les chiens ; mais c'eſt aparemment vne calomnie, pour ſe venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ſes railleries les premiers Chrétiens, non plus que les autres : Toutefois, ce qu'il en dit ſe peut raporter, à mon auis, à leur charité & à leur ſimplicité, qui eſt plûtoſt vne loüange qu'vne injure ; joint qu'on ne doit pas atendre d'vn Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-vns ont crû qu'il auoit eſté Chrètien ; mais cela ne paroiſt point dans ce Liure : Il eſt vray qu'il ſait beaucoup de nos myſtéres pour vn Etranger ; quoy que le voiſinage de la Iudée & le commerce des Chrètiens,

ioint à ſa curioſité naturelle, luy ayent pû aquerir toute cette connoiſſance.

Bourdelot en ſa Preface.

D'autres le veulent faire paſſer pour vn parangon de ſageſſe & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a eſté ſujet, & le peu de ſentiment qu'il a eu de la Diuinité, il ne luy eſt pas pardonnable d'auoir déchiré la reputation des plus grands Hommes, ſur le raport de la Renommée, ou plûtoſt ſur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puiſſe excuſer, en diſant que ce n'eſt pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abuſent de leur nom, pour couurir leurs vices; on voit bien qu'il ne laiſſe échaper aucune ocaſion d'en médire; & qu'il leur donne toûjours quelque coup de dent en paſſant. Du reſte, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait aſſez voir qu'il n'eſtoit pas fort profond dans la Philoſophie, & qu'il n'en auoit apris que ce qui ſeruoit à ſa profeſſion de Rhéteur, qui eſtoit de parler pour & contre, ſur toute ſorte de ſujets. Mais

On ne peut nier que ce ne ſoit vn des plus beaux Eſprits de ſon ſiecle, qui a par tout de la mignardiſe & de l'agrément, auec vne humeur gaye & enjoüée, & cét air galant que les anciens nommoient vrbanité, *ſans parler de la netteté & de la pureté de ſon ſtile, iointes à ſon élegance & à ſa politeſſe. Ie le trouue ſeulement vn peu groſſier, dans les choſes de l'Amour, ſoit que cela ſe doiue imputer au genie de ſon temps, ou au ſien ; mais lors qu'il en veut parler, il ſort des bornes de l'honeſteté, & tombe incontinent dans le ſale ; ce qui eſt plûtoſt la marque d'vn eſprit débauché que galant. Il a cela auſſi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas touſiours où il faut ; qui eſt vn vice qui vient de trop d'eſprit & de ſauoir. Mais c'eſt vne grande preuue du merite & de l'excellence de ſes Ouurages, qu'ils ſe ſoient conſeruez iuſqu'à nous, veu le peu d'afection*

Faute de jugemét.

qu'on auoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui ſe ſont perduës ſoit par mal-heur ou par négligence; Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouué qu'ils pouuoient beaucoup plus profiter que nuire. Auſſi iamais homme n'a mieux découuert la vanité & l'impoſture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philoſophes, auec la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines; & ie doute qu'il y ait de meilleurs Liures pour ce regard. Car il s'inſinuë doucement dans les eſprits par la raillerie; & ſa Morale eſt d'autant plus vtile, qu'elle eſt agréable. D'ailleurs, on peut aprendre icy mille choſes tres-curieuſes; & c'eſt comme vn bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Ie laiſſe à part, que les Fables y ſont traitées d'vne façon ingenieuſe, qui eſt tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouuer

étrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les vns d'vn Dialogue, les autres d'vn autre; & ie suis d'autant moins blâmable, que i'ay retranché ce qu'il y auoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre; par où i'entre en la iustification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien iustifié par tant d'auantages qui peuuent reuenir au public, de la lecture de cét Auteur. Ie diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas vne Traduction, mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentillesses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouuoit faire de Traduction réguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du

tout, comme celle du Iugement des voyelles, *& deux ou trois autres, qui conſiſtent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne ſeroient pas entenduës hors de là. Toutes les comparaiſons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'eſtoit pas étrange aux mœurs de la Grece, & qui font horreur aux noſtres. L'Auteur alegue à tous propos des vers d'Homère, qui ſeroient maintenant des pédanteries, ſans parler de vieilles Fables trop rebâtuës, de Prouerbes, d'Exemples & de Comparaiſons ſurannées, qui ſeroient à preſent vn éfet tout contraire à ſon deſſein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'érudition. Il a donc falu changer tout cela, pour faire quelque choſe d'agréable; autrement, ce ne ſeroit pas Lucien; & ce qui plaiſt en ſa Langue, ne ſeroit pas ſuportable en la noſtre. D'ailleurs, comme dans les beaux viſages il y a touſiours quelque choſe qu'on voudroit qu'il n'y fuſt pas;*

auſſi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulierement quand les choſes ne ſont faites que pour plaire; car alors on ne peut ſoufrir le moindre defaut; & pour peu qu'on manque de delicateſſe, au lieu de diuertir on ennuye. Ie ne m'atache donc pas touſiours aux paroles ni aux penſées de cét Autheur; & demeurant dans ſon but, i'agence les choſes à noſtre air & à noſtre façon. Les diuers temps veulent non ſeulement des paroles, mais des penſées diferentes; & les Ambaſſadeurs ont coûtume de s'habiller à la mode du païs où l'on les enuoye, de peur d'eſtre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'eſt pas proprement de la Traduction; mais cela vaut mieux que la Traduction; & les Anciens ne traduiſoient point autrement. C'eſt ainſi que Terence en a vſé dãs les Comédies qu'il a priſes de Ménandre, quoy qu'Aulugelle ne laiſſe pas de les nõmer des Traductions; mais il

Sumptas ac verſas de Græcis, lib. 2. c. 23.

n'importe du nom, pourueu que nous ayons la choſe. Ciceron en a fait autant dans ſes Ofices, qui ne ſont preſque qu'vne Verſion de Panétius; Et dans celles qu'il auoit faites des Oraiſons de Démoſthéne & d'Eſquinés, il dit qu'il a trauaillé non pas en Interprete, mais en Orateur; qui eſt la meſme choſe que i'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que ie ne me ſois pas donné vne égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que i'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans vne Traduction élegante; Il y en a auſſi où i'ay conſideré plûtoſt ce qu'il faloit dire, ou ce que ie pouuois dire, que ce qu'il auoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homére & de Théocrite. Mais ie me ſuis reſſerré preſque par tout, ſans deſcendre dans le particulier, qui n'eſt plus de ce temps cy. Ie ſay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui ſont idolâtres

Pro corona.

' Partim reliquit, alia expreſſit, &c.

Quod Græcum quidem miré quã ſuaue eſt, verti autem ne-

de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'vn Ouurage ſoit bon, dont l'Auteur eſt encore en vie. Car ces ſortes de gens-là crieront comme ils faiſoient du temps de Terence.

que potuit neque debuit. Aulugell. l. 9. cap. 9.

Contaminari non decêre Fabulas,

Qu'il ne faut point corompre ſon Auteur, ni rien altérer de ſon ſujet; mais ie leur répondray auec luy,

Faciunt næ intelligendo, vt nihil intelligant

Ils perdent la raiſon à force de raiſonner. Car en l'acuſant ils acuſent les Anciens, qu'il a pour garens & dont il aime mieux imiter la négligence, que l'obſcure exactitude des autres.

Qui cum hunc accuſant, Næuium, Plautum, Ennium

Accuſant, quos hic noſter authores habet.

Quorum æmulari exoptat negligentiam

Potius, quàm iſtorum obſcuram diligentiam.

Que cét obſcuram diligentiam *dit bien le defaut de ces Traductions ſcrupuleuſes, dont il faut lire l'Original pour entendre la Verſion!*

EPISTRE.

Voilà, MONSIEVR, ce que i'auois à dire pour ma défense. Ie laisse à vostre courage & à vostre adresse, sans parler de vostre zele & de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes; si ce n'est assez de vostre nom pour écarter les ennemis, & les empescher de se déclarer. Quoy qu'il en ariue, i'en atribuëray tout le succés à la gloire de mon défenseur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-
obeïssant seruiteur,
PERROT ABLANCOVRT.

TABLE

DES TRAITEZ OV DIALOGVES DE LA I. PARTIE DE LVCIEN.

LE Songe de Lucien, Page 1
Contre vn qui l'auoit apellé Promethée, p. 6
Nigrinus, ou les mœurs d'vn Philosophe, p. 10
Timon, ou le Misanthrope, p. 22
Le suplément du jugement des voyelles est à la fin du second Volume.
L'Alcyon, ou la Metamorphose, p. 41
Promethée, ou le Caucase, p. 44

DIALOGVES DES DIEVX. p. 52

Dialogue de Promethée & de Iupiter, *là mesme.*
Dialogue de Iupiter & de Cupidon. p. 53
Dialogue de Mercure & de Iupiter. p. 54
Dialogue de Iupiter & de Ganymède, p. 55
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p. 57
Autre, p. 59

Dialogue de Vulcain & d'Apollon, p. 61
Dialogue de Vulcain & de Iupiter, p. 63
Dialogue de Neptune & de Mercure, p. 64
Dialogue de Mercure & du Soleil, p. 66
Dialogue de Vénus & de la Lune, p. 67
Dialogue de Vénus & de Cupidon, p. 68
Dialogue d'Hercule, d'Eſculape, & de Iupiter, p. 69.
Dialogue de Mercure & d'Apollon, p. 70
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p. 71
Dialogue de Iunon & de Latone, p. 72
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p. 74
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p. 75
Dialogue de Vénus & de Dupidon, p. 75
Le Iugement de Pâris, p. 77
Dialogue de Mars & de Mercure, p. 85
Dialogue de Pan & de Mercure, p. 86
Dialogue d'Apollon & de Bacchus, p. 87
Dialogue de Mercure & de ſa mere, p. 89
Dialogue de Iupiter & du Soleil, p. 90
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p. 91

DIALOGVES DES DIEVX MARINS, p. 92

Dialogue de Doris & de Galatée, *là meſme.*

Dialogue de Neptune & de Polyphéme, p. 94
Dialogue de Neptune & d'Alphée, p. 95
Dialogue de Protée & de Menelaüs, p. 96
Dialogue de Panope & de Galené, p. 97
Dialogue de Neptune, d'vn Triton, & d'Amymone, p. 98
Dialogue de Zéphire & de Notus, p. 100
Dialogue de Neptune & des Dauphins, p. 101
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite, p. 102
Dialogue d'Iris & de Neptune, p. 103
Dialogue du fleuue Xanthe & de la Mer, p. 104
Dialogue de Doris & de Thétis, *là meſme.*
Dialogue du fleuue Enipée & de Neptune, p. 105
Dialogue d'vn Triton & des Néréïdes, p. 106
Dialogue de Notus & de Zéphyre, p. 108

DIALOGVES DES MORTS. p. 110
Dialogue de Diogéne & de Pollux, *là meſme.*
Dialogue de Créſus, &c. p. 112

Dialogue de Ménipe & de Trophonius, p. 113
Dialogue de Mercure & de Caron, p. 114
Dialogue de Pluton & de Mercure, p. 116
Dialogue de Terpſion & de Pluton, p. 117
Dialogue de Xénophante & de Callidémidés, p. 119
Dialogue de Cnémon & de Damnipe, p. 120
Dialogue de Simyle & de Polyſtrate, *là meſme.*
Dialogue de Caron & de Mercure, p. 122
Dialogue de Cratés & de Diogéne, p. 127
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, p. 128
Dial. de Diogéne & d'Alexandre, p. 132
Dialogue d'Alexandre & de Philippe p. 134
Dialogue d'Achille & d'Antiloque, p. 136
Dialogue d'Hercule & de Diogéne, p. 137
Dialogue de Ménipe & de Tantale, p. 139
Dialogue de Ménipe & de Mercure, p. 140
Dialogue d'Eaque, de Protéſilas, &c. p. 141
Dialogue de Ménipe & d'Eaque, p. 143
Dialog. de Ménipe & de Cerbére, p. 145
Dialogue de Caron, de Ménipe, & de Mercure, p. 147
Dialogue de Mauſole & de Diogéne, p. 150
Dialogue de Therſite, de Nirée, & de Ménipe, p. 151

Dialogue de Ménipe & de Chiron, p. 152
Dialogue de Diogéne, d'Antiſthéne & de Cratés, p. 153
Dialogue de Ménipe & de Tiréſias, p 156
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon, p. 157
Dialogue de Minos & de Soſtrate, p. 158

La Nécromancie, p. 160
Caron, ou le Contemplateur, p. 163
Des Sacrifices, p. 188
Les Sectes des Philoſophes à l'encan, p. 195
Le Peſcheur, ou la Vengeance, p. 212
Le Tyran, ou le paſſage de la Barque, p. 235
De ceux qui entrent au ſeruice des Grans, p. 250
Defence du diſcours précédent, p. 271
Hermotime, ou des Sectes, p. 277
Hérodote, ou Aëtion, p. 307
Zeuxis ou Antiochus, p. 310
Harmonide, p. 313
Le Scythe, ou l'Etranger, p. 315
Comment il faut écrire l'Hiſtoire, p. 320
L'Hiſtoire véritable, liure premier, p. 341
L'Hiſtoire véritable, liure ſecond, p. 358

Le ſuplément eſt à la fin du ſecond Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Déclamation, p. 382
Le fils desherité, Déclamation, p. 390
Phalaris, Déclamation, p. 403
Suite du Diſcours précedent, 408
Alexandre, ou le faux Prophéte, p. 410
De la Dance, p. 432
L'Eunuque, ou Pamphile, p. 454
De l'Aſtrologie Iudiciaire, p. 459
Démonax, p. 464
Les Amours, p. 475

LVCIEN.

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT Sr D'ABLANCOVRT.

LE SONGE DE LVCIEN.

Ce diſcours eſt fait par l'Auteur dans vne Aſſemblée, quoy que cela ne paroiſſe pas d'abord; & contient comme vne Idée de ſa vie.

IE n'Avois prés de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorſque mon pere délibera auec ſes amis, ce qu'il deuoit faire de moy. Pluſieurs n'approuuoient pas qu'on me iettaſt dans les Lettres, à cauſe que pour y réüſſir il faut beaucoup de temps & de dépenſe, pour ne rien dire de la fortune, ſans laquelle on ne ſçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on ſoit. Ils conſideroient que ie n'eſtois pas riche, & qu'en aprenant quelque meſtier il me fourniroit en moins de rien dequoy viure, ſans eſtre à charge à mon pere ny à ma famille. Cette opinion fut donc ſuiuie, & il ne reſta plus que d'en trou-

uer vn qui fuſt honneſte & vtile tout-enſemble, & qui me donnaſt bien de quoy ſubſiſter. Apres en auoir propoſé pluſieurs qui furent diuerſement condamnez ou approuuez ſelon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere iettant l'œil ſur mon oncle qui eſtoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque inclination ? il iugeoit cela à me voir faire de petits ouurages de cire, où ie ne reüſſiſſois pas mal, quoy que cela fuſt cauſe aſſez ſouuent de me faire donner le foüet. Cette propoſition ne me déplaiſoit pas, parce qu'il me ſembloit que la Sculpture n'eſtoit pas tant vn métier, qu'vn honneſte diuertiſſement, qui me rendroit illuſtre parmy mes Camarades, lorſque ie leur ferois preſent de quelque petite image des Dieux, ou d'autre choſe de ma façon. Cela fut donc reſolu auec quelque eſperance de ſuccés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant vn ciſeau: Trace legérement, dit-il, quelque figure ſur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: Car, comme dit vn Poëte, c'eſt à demy fait que de bien commencer. Mais i'allay appuyer ſi lourdement le ciſeau ſur cette pierre qui eſtoit aſſez delicate, qu'elle ſe rompit : ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ne pût s'empeſcher de me donner quelques coups de foüet ; tellement que mon aprentiſſage commença par les larmes. Ie cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'auoit fait par enuie, de peur que ie ne le ſurpaſſaſſe vn iour en ſon Art. Ma mere encore plus irritée, ſe met à luy dire des injures ; cependant, le ſoir venu ie me couche, & ne fis que reſuer toute la nuict, & me tourner de tous coſtez. Il n'y a rien iuſqu'icy, Meſſieurs, qui ſoit digne de voſtre

attention, auſſi n'eſt-ce pas pour cela que ie l'ay alegué ; mais pour vous faire part d'vn ſonge que i'eus en ſuitte, ſi clair qu'il pourroit paſſer pour vne verité, de ſorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me ſembla de voir deux Dames, l'vne groſſiere & mal-peignée, qui auoit les mains craſſeuſes, les bras retrouſſez, le viſage tout couuert de ſueur & de pouſſiere : Enfin, telle qu'eſtoit mon oncle, lors qu'il trauailloit à ſon Art. L'autre, d'vne façon honneſte & plus delicate, auec vn viſage doux & riant. Aprés m'auoir tiraillé de part & d'autre, pour m'atirer chacune à leur party ; à la fin elles remirent à mon choix la déciſion de leur diférend, & la premiere commença ainſi : Mon fils, ie ſuis la Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connuë dés ton enfance ; car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y ſont rendus celébres. Si tu me veux ſuiure, ſans t'areſter aux cajoleries de ma riuale, ie te rendray iluſtre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deuiendras robuſte & vigoureux comme moy, tu remporteras vne eſtime qui ne ſera point ſujette à l'enuie, ny cauſe vn iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne te faſſe point de honte ; c'eſt celuy de Phidias & de Polyclete & de ces autres grands Sculpteurs, qui ſe ſont fait adorer dans leurs Ouurages, & qu'on reuére encore auec les Dieux qu'ils ont faits. Conſidere combien en ſuiuant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille. Voila à peu prés ce que me dit cette Dame : mais groſſierement, comme parlent les Artiſans, quoy

qu'auec beaucoup de vigueur ; aprés quoy l'autre parla ainſi. Ie ſuis l'Eloquence qui ne t'eſt pas inconnuë, encore que tu ne ſois pas en eſtat de la poſſéder. La Sculpture t'a dit les aduantages que tu aurois auec elle ; mais ſi tu l'écoutes, tu ne ſeras iamais qu'vn vil Artiſan, expoſé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grans pour te maintenir, ſans pouuoir iamais obliger ni deſobliger perſonne; en vn mot eſclaue de ceux ſur qui ie te feray dominer. Quand tu deuiendrois des plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admirer ſans enuier ta condition ; Mais ſi tu me veux ſuiure, ie t'aprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'vniuers, & d'iluſtre dans toute l'Antiquité. I'orneray ton ame de vertu & de ſçauoir, qui ſont ſes plus beaux ornemens, & par la connoiſſance du paſſé ie te donneray celle de l'auenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray vn magnifique, comme celuy que tu me vois ; & de pauure & inconnu, ie te rendray iluſtre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y paruenir. S'il te prend enuie de voyager dans les païs étrangers, i'y feray marcher ta renommée deuant toy ; On te viendra conſulter comme vn Oracle, & ſi-toſt que tu auras ouuert la bouche, chacun ſera atentif à ouïr tes ſentimens pour les ſuiure. Enfin, tu ſeras adoré & reſpecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions ſeruiront d'exemple & de regle à la poſterité. Ie te donneray meſme l'immortalité tant vantée, & te feray viure à iamais dans la memoire des hommes. Conſidere ce qu'eſtoit Demoſthene, & ce qu'il eſt deuenu par mon moyen ; Eſquinés de pauure garçon a eſté re-

cherché & conſideré par Philippe; Socrate meſme qui auoit ſuiuy du commencement ma riuale, ne m'eut pas pluſtoſt connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu ſçais que ie luy ay acquis vne eſtime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richeſſes & de credit, pour ſuiure vne pauure inconnuë, qui eſt contrainte de trauailler de ſes mains pour viure, & de ſonger pluſtoſt à polir vn marbre que ſoy-meſme? Elle n'eut pas plûtoſt dit cela, que touché de ſes promeſſes, & n'ayant pas encore oublié les coups que i'auois receus, ie cours l'embraſſer, ſans attendre qu'elle euſt acheué ſa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en ſtatuë par la rage & le dépit, comme il arriue aſſez d'autres merueilles en ſonge. Alors l'Eloquence pour me récompenſer de mon chois, me fit monter auec elle ſur ſon Char; & touchant ſes cheuaux aiſlez, me promena d'Orient en Occident, me faiſant répandre par tout ie ne ſçay quoy de celeſte & de diuin, qui faiſoit regarder les hommes en haut auec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en ſuite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire; & me rendant à mon pere, qui m'atendoit auec grande impatience; Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de qu'elle felicité tu l'euſſes priué ſans moy. Voilà la fin de mon ſonge. Mais il me ſemble que i'entends dire à quelqu'vn, qu'il eſt bien long, & qu'il faloit que ce fuſt vne nuict d'Hyuer, ou celle que vantent les Poëtes qui donna la naiſſance à Hercule. Vn autre ajoûtera, peut-eſtre, que ie me fuſſe bien paſſé de vous entretenir d'vn ſonge, & que c'eſt abuſer de voſtre audience, & de l'honneur que vous me

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

En la Retraite des dix Milles.

faites de m'entendre ſi fauorablement. Mais Meſſieurs, Xenophon ne fit point de dificulté de conter le ſien en pleine Aſſemblée, lors qu'enuironné d'ennemis & priué de tout ſecours, il n'atendoit que la mort ou la captiuité. D'ailleurs, mon deſſein n'eſt pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la ieuneſſe à l'amour de la Vertu, par cét exemple, & de l'encourager à ſurmonter les dificultez qui ſe rencontrent dans cette carriere. Que perſonne donc ne s'excuſe ſur ſa pauureté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler ſon courage, qu'il iette les yeux ſur moy, & qu'il voye ce que i'eſtois, quand ie ſuis party, & en quel eſtat ie ſuis reuenu; Tel, que ie ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire dauantage.

CONTRE VN HOMME QVI l'auoit apellé Promethée.

C'eſt comme vne Apologie de ſa façon d'écrire.

SI tu m'apelles Promethée, pour me reprocher que mes ouurages ne ſont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raiſon, & qu'ils ſont meſme d'vne terre plus groſſiere & moins pure que la ſienne. Mais ſi tu veux dire que ie ſuis ingénieux comme luy, i'ay peur que ce ne ſoit vne raillerie. Car les productions de mon eſprit n'ont garde d'arriuer à la perfection du ſien; & c'eſt beaucoup qu'elles ne ſoient pas tout à fait terreſtres, & ſi tu veux, di-

gnes du Caucaſe. C'eſt vous autres, Grands Orateurs, qui eſtes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ouurages de ce feu celeſte & diuin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque diference, c'eſt que les voſtres ſont d'or, & vous raportent grand profit, & que les ſiens n'eſtoient que de bouë. Pour les miens, ce ſont des ſtatuës de plâtre qu'on fait voir en vn iour de réjoüiſſance, pour donner du plaiſir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-eſtre auſſi, que tu m'as apellé Promethée au ſens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon eſtoit vn Promethée, mais que ce n'eſtoit qu'apres coup, pour dire, Qu'il manquoit de préuoyance, & qu'il ne s'auiſoit de ſes fautes qu'apres les auoir faites, quoy qu'il luy reſſemblaſt du reſte. Que ſi c'eſt comme les Atheniens apellent tous les Potiers de terre des Promethées, ie trouue la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce que mes ouurages ſont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'vn dira, peut-eſtre pour me flâter, que c'eſt à cauſe que mon inuention eſt nouuelle, & que ie n'ay point eu de modelle, non plus que luy, ſur lequel ie me puſſe former. Mais outre que Minerue n'a point animé mes ouurages, comme elle a fait le ſien, ce n'eſt pas aſſez pour moy qu'on en loüe la nouueauté, ſi l'on n'y trouue les autres graces auec celles de l'inuention. Car ſans cela, ie les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces: & ſi j'eſtois d'autre ſentiment, ie meriterois d'eſtre déchiré comme Promethée, mais par vne douzaine de Vautours au lieu d'vn, pour ne pas ſçauoir qu'vne choſe qui ne vaut rien, eſt d'autant plus blâmable qu'elle eſt plus nouuel-

Les Atheniens eſtoient grands railleurs.

le. Car il ne faut pas quiter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir vn iour deux merueilles dans le Theatre d'Alexandrie, vn Chameau tout noir, & vn Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce ſpectacle fit rire les vns, & épouuenta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faiſoient pas tant d'eſtat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produiſit plus ces deux Monſtres; de ſorte que l'vn mourut faute d'en auoir du ſoin, & il donna l'autre pour récompenſe à vn iouëur de flute qui auoit bien joüé deuant luy. Ie crains de meſme que mes caprices n'eſtonnent les vns & ne faſſent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils ſont compoſez, ne ſuffit pas pour les rendre aimables, ſi ces deux choſes ne ſont bien meſlées enſemble, parce que l'vnion des deux contraires eſt pluſtoſt vn monſtre qu'vn miracle; & perſonne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extrauagance. Ce n'eſt pas que de deux choſes excellentes on n'en puiſſe faire vne troiſieſme qui le ſoit encore plus, mais ie ne voudrois pas aſſeurer que ie l'aye fait; & ie crains pluſtoſt d'auoir corrompu deux bonnes choſes par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de diſcours graues & ſerieux, & la Comedie ſe plaiſt à boufonner ſur vn theatre; ſi bien qu'il ſemble que l'vnion n'en puiſſe eſtre que monſtrueuſe. Ajoûtez à cela, Que la Comedie ſe raille quelquefois du Dialogue & de ſes vaines ſpeculations, dépeignant tantoſt les Philoſo-

phes marchant ſur les nuës, tantoſt ocupez à meſurer le ſaut d'vne puce, pour ſe moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches ſotes & curieuſes. Cependant, i'ay eſté aſſez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laiſſe aux autres à iuger ſi i'y ay bien reüſſi, & ſi ie n'ay point tout gaſté, comme Prométhee, en confondant les deux ſexes; ou trompé, comme luy les conuiez, en ne leur ſeruant que des os couuerts de graiſſe. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en acuſe? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hypogriphes, qui n'ont aucun eſtre que dans mon imagination, & que chacun peut former à ſa fantaiſie ſans auoir beſoin de les contrefaire? Mais quelques extrauagans qu'ils ſoient, i'y ſuis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'eſt pas à Prométhee de changer d'auis, mais à Epiméthee.

C'eſt vne eſpece de Satyre contre les vices de Rome, auſquels il opoſe la douceur de la Philoſophie; & meſle parmy cela des inuectiues contre ceux qui abuſent de ce nom.

LVCIEN A NIGRINVS. Ce ſeroit porter des Chouëttes à Athenes, comme dit le prouerbe, que de parler de ſcience & de doctrine deuant Nigrinus. Auſſi mon deſſein n'eſt-il pas, en luy adreſſant ce Dialogue, de faire montre de mon ſçauoir, mais de découurir le ſien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le ſçauoir plus retenus: car c'eſt l'admiration

C'eſt qu'il y en auoit beaucoup.

de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que i'ay de la mienne.

NIGRINVS, ou les mœurs d'vn Philoſophe.

LYCINVS. QVE tu és deuenu graue & ſéuere depuis quelque temps! Au lieu de nous entretenir familiérement comme tu faiſois, tu ne daignes pas ſeulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu ſi dédaigneux & ſi mépriſant.

L'AMI. C'eſt que de pauure ie ſuis deuenu riche, d'eſclaue libre, de fou ſage.

LYCINVS. En ſi peu de temps?

L'AMI. Encore moins que tu ne penſes.

LYCINVS. Dy-m'en la cauſe, afin de redoubler ma joye.

L'AMI. I'eſtois allé à Rome pour trouuer quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les jours.

LYCINVS. Ie le ſçay, & ſouhaite que tu en ayes trouué vn bon.

L'AMI. Si-toſt que ie fus arriué, i'allay voir de grand matin le Philoſophe Platonicien Nigrinus, que ie deſirois entretenir il y auoit long-temps, & le trouuay dans ſon cabinet vn liure à la main, enuironné de tous coſtez de portraits d'hommes iluſtres, auec vne Sphere deuant luy, & diuerſes figures de Mathematique. Il m'embraſſa auec beaucoup de tendreſſe & d'affection; & aprés nous eſtre enquis l'vn de l'autre, ſelon la coûtume, tant de noſtre ſanté que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point

retourner en Gréce ; Mais il n'eut pas plûtoſt ouuert la bouche pour me répondre, que ie me ſentis comme charmé de la douceur de ſon Eloquence. Car il ſe mit à loüer la Philoſophie, & la liberté qu'elle donne, & à ſe rire des choſes que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richeſſes ; & dit, Que c'eſtoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils cauſoient tant de maux. Comme ie preſtois l'oreille attentiuement à ce diſcours, ie me trouué agité de diuerſes paſſions. D'vn coſté l'eſtois honteux de l'afection que i'auois euë pour ces choſes : & de l'autre, ie me réjouïſſois de me voir deſabuſé, de meſme que ſi i'euſſe paſſé des tenebres à la lumiere ; ſi bien que i'en oubliay mon mal d'yeux, pour ſonger à celuy de mon ame, & à vn plus dangereux aueuglement. I'eſtois dans cette penſée lors que tu m'as abordé, & comme tranſporté dans le Ciel à la ſuite de ce Heros, ie mépriſois toutes les choſes du monde comme ſi c'euſt eſté de la bouë. Car comme on dit, que les Indiens, d'vne nature chaude & bouïllante, n'eurent pas pluſtoſt gouſté du vin, qu'ils en deuinrent tout-furieux ; ie me ſuis ſenty enyuré de ce diuin Nectar, mais cette yurogne-rie vaut mieux que la ſobrieté.

LYCINVS. Que ie ſerois heureux de pouuoir gouſter auec toy d'vn ſi celeſte breuuage ! Il me ſemble que tu ne peux refuſer honneſtement d'en faire part à ton Ami, qui a le meſme deſir & la meſme paſſion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer dauantage ; car i'ay plus d'enuie de te dire ce que i'ay oüi, que tu n'en as de l'entendre : Et ſi tu ne m'auois importuné pour le ſçauoir, ie t'aurois

prié de le vouloir écouter. Car outre le plaiſir que i'auray à le redire, ie veux que cela me tienne lieu de iuſtification, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que ie ſuis tranſporté d'vne ſi ſainte fureur. En efet, ie ſuis ſi touché des choſes que i'ay ouïes, que lors que ie n'ay perſonne à les conter ie m'en entretiens moy-meſme ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'abſence de leurs Maîtreſſes s'entretiennent des faueurs qu'ils en ont receuës, & ſe plaiſent à repaſſer dans leur eſprit leurs paroles & leurs actions, comme ſi elles eſtoient preſentes ; quelquefois auec tant d'attention qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyẽt, tant ils ſont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Ie me conſole de meſme en l'abſence de Nigrinus, que ie regarde comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres ; Et il n'eſt pas ſeulement preſent à ma memoire, mais il me ſemble que i'entens ſa voix ; car, comme Periclés, il laiſſe vn éguillon dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINVS. Ceſſe ce long préambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Ie crains de faire comme ces mauuais Comediens, qui repreſentent mal de bonnes choſes, & de corrompre l'excellence de ſon diſcours, par la foibleſſe du mien. Mais ſi ie manque, ſouuien-toy que le Poëte n'eſt pas coupable de la faute des Acteurs, & que i'ay oublié ou alteré, ce qu'il auoit peut-eſtre dit autrement. Du reſte n'atten de moy, non plus que d'vn meſſager de Comedie, qu'vn ſimple recit, & ſouhaite ſeulement que ma memoire ſoit fidelle, afin que ie n'oublie rien qui ſoit important ; car ie

vais faire vn éfort pour te contenter.

LYCINVS. Que tu as fait là vn bel exorde, & ſelon les regles de l'Art ! Tu deuois ajoûter, Que voſtre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'és point preparé ; & autres excuſes ſemblables que les Orateurs ont acouſtumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il faloit, & que i'ay répondu de meſme, ſans ſuſpendre dauantage mon atente, ny m'ennuyer d'vn long diſcours, ſi tu ne veux eſtre ſiflé comme vn mauuais Comedien.

L'AMI. Ie ſuis bien aiſe que tu m'ayes préuenu & que tu ayes dit par auance ce que i'auois à dire. Ie voudrois que tu euſſes ajouſté auſſi, Que ie ne garderay ni ſon ordre ni ſes paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros ; en ioüant ſon perſonnage foiblement.

LYCINVS. Ne finiras-tu point ton Prelude ?

L'AMI. Pour commencer donc, ie te diray, Qu'il entra en diſcours par les loüanges des Grecs, & particulierement des Atheniens, qui nourris dans la pauureté de la Philoſophie, ſont ſi ennemis du luxe, qu'ils réforment iuſqu'aux Eſtrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laiſſer corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'vn iour il en vint vn à Athenes tout couuert d'or & de pourpre, auec vn équipage magnifique ; mais qu'au lieu d'admirer ſa pompe & ſa magnificence, comme il ſe l'imaginoit, on auoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en vouluſt pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer ſa liberté. Cependant, on eſſayoit de l'inſtruire ; Car comme chacun eſtoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ſes valets,

il y en eut vn qui dit aſſez plaiſamment, Qu'eſt-il beſoin en temps de paix de ſe faire ſuiure par vne Armée ? Vn autre ſe ioüant ſur le luxe de ſes habits, Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent tant de fleurs ? Ils reprirent délicatement auſſi les mets ſuperflus de ſa table, le trop grand ſoin qu'il prenoit de ſa cheuelure, la quantité de pierreries dont ſes doigts eſtoient pluſtoſt chargez que parez : ſi bien qu'en ſe moquant tantoſt d'vne choſe, & tantoſt d'vne autre, non pas toutefois ſi haut, ni ſi aigrement qu'il s'en puſt fâcher, ils firent ſi bien qu'il retourna tout changé en ſon païs. Il aleguoit vn autre exemple pour montrer qu'on n'y auoit point de honte de la pauureté, mais plutoſt qu'on en faiſoit gloire, Qu'en des ieux publics, les Sergens ayans pris vn Bourgeois veſtu d'vne étoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de ſe trouuer aux Spectacles en cét habit ; le peuple cria que l'on euſt pitié de luy, & qu'il ne l'auoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en auoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on viuoit modeſtement, & ſans enuie, & ſoûtenoit que cela eſtoit conforme à la doctrine des Philoſophes, & conuenable à celuy qui vouloit conſeruer la pureté de ſes mœurs, & ſuiure les loix de la nature. Mais ceux qui meſurent leur felicité, aux grandeurs & aux richeſſes, & qui ſont nouris dans la flaterie & la ſeruitude, eſclaues des voluptez ; Ceux-là, dit-il, doiuent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'eſprit vne fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce diuin hoſte en eſt dehors, l'ame n'eſt plus qu'vn deſert remply de beſtes farouches. C'eſt-là, dit-il, qu'eſt

le ſejour du menſonge & de l'impoſture ; C'eſt là qu'on n'oit que des chanſons laſciues, & qu'on ne voit que des actions deshonneſtes. C'eſt-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il ſe fait comme vn fleuue de delices, qui ſubmerge les vertus, & qui traiſne auec luy l'orgueil, l'ambition, l'auarice & cent autres vices ſemblables. Voilà quelle eſt la vie de Rome ; c'eſt pourquoy lors que i'eus quité la Grece pour y venir, ie me repentis bien-toſt de cette reſolution, & creus auoir quité la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les ténebres. Pourquoy, diſois-je en moy-meſme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Gréce, pour viure icy dans le tracas & le tumulte ? pour ne voir que des flateurs, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des corrupteurs & autre telle racaille ? Que veux-tu faire en vn lieu où tu ne peux viure, comme on y vit ? Apres auoir donc reſué quelque temps là-deſſus, ie deliberé de me retirer de la foule comme Iupiter enleua Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier auec Platon & la Philoſophie, quoy que pluſieurs tiennent cette vie lâche & oiſiue. De là, comme de deſſus vn théatre, ie contemple tout ce qui ſe paſſe dans Rome, dont vne partie me fait rire, & l'autre me fait pitié ; mais l'vne & l'autre me ſert d'inſtruction. Car s'il faut loüer le mal par le profit qui nous en reuient, ie ne trouue tant de ſujet nulle part d'exercer ſa vertu, pour reſiſter à tous les plaiſirs deshonneſtes, à toutes les paſſions déréglées, à tous les aléchemens de voluptez, non pas en ce faiſant lier comme Vlyſſe au maſt du Nauire, ni en ſe bouchant les oreilles, comme luy au chant des Sirénes, mais en marchant

la teſte haute & le courage éleué. D'ailleurs, comme les choſes paroiſſent dauantage par l'opoſition de leurs contraires, le Vice donne luſtre à la Vertu, & l'on mépriſe dauantage les biens periſſables, lors qu'on en reconnoiſt les defauts ; Lors qu'on voit tout à coup comme dans vne Comedie, le riche deuenir pauure, le maiſtre eſclaue, & l'amitié des hommes ſe changer auec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange, c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe iouë de tout ce qui eſt icy bas, on ne laiſſe pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuſes richeſſes, au lieu de s'en rire comme on deuroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence ? Les vns ne vous ſaluënt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on ſe contente de les voir ſans leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſoufrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perſes, mais en leur baiſant la main, & embraſſant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baiſſez contre terre ; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaiſes, auſſi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il ſçache bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur ſe tient debout à ſoufrir ces fauſſes adorations, & à ſe laiſſer tromper luy-meſme, & vous donne ſa main à baiſer, que i'aime encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe leuent dés minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, &

à ſoufrir la mauuaiſe humeur de leurs valets, qui leur diſent leurs veritez, & les apellent ſouuent par leur nom. Mais quelle eſt, aprés tout, la recompenſe de tant de peines & de veilles ? ce n'eſt ſouuent qu'vn miſerable repas où l'on endure mille afrons : & où l'on eſt contraint de faire & de dire mille choſes contre ſon ſentiment ; Enfin, d'où l'on ſe retire toûjours ou mal-content, ou malade, de ſorte qu'il faut aller décharger ſon cœur à vn amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que ie trouue de plus plaiſant, c'eſt que quelques-vns n'ont pas ſeulement le loiſir d'eſtre malades, & ſont contraints de courir toute la ville, lors qu'il ſe faudroit mettre au lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre; Car les flateurs, à mon auis, ſont pires que ceux qu'ils flatent, & ſont cauſe par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'inſolence des autres. Ce ſont eux qui corrompent leur modeſtie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richeſſes ; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'vn commun accord à cette ſeruitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-meſmes, & les prieroient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fuſt inutile. A quoy ſeruiroient tant de mets ſuperflus ſur leurs tables, s'il n'y auoit perſonne pour en gouſter, veu que ſouuent ils n'en gouſtent pas eux-meſmes, & que l'abondance engendre le dégouſt ? A quoy ſeruiroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, ſi perſonne ne les venoit voir ? Car ces choſes ne ſont pas ſi conſiderables par elles-meſmes, que par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'eſtre heureux en les poſſédant. Il faudroit donc, pour rabaiſſer leur or-

gueil, oppoſer le mépris à leur vanité ; au lieu de les enorgueillir comme on fait, par de fauſſes loüanges. Encore ſeroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtiſans qui n'ont rien de meilleur à dire : mais que ceux qui font profeſſion de Sageſſe ſoient les plus lâches flateurs, c'eſt ce qui eſt inſuportable; Car de quel œil penſez-vous que ie voye vn Philoſophe déja ſur l'âge parmy la foule des Courtiſans, à la ſuite d'vn Grãd, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maiſtre ? Ils deuroient pour le moins quitter leur habit & leur mine auſtere quand ils veulent faire des choſes qui en ſont indignes, & ne pas pratiquer le Vice ſous l'équipage de la Vertu ; Car ils ne different qu'en cela des autres, & ſont les plus inſolens dans la débauche, ſans parler de leur gourmandiſe & de leur yurognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enſeignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sageſſe à l'encan dans vn marché ; Il appelloit leurs Eſcoles des boutiques & des tauernes, & ne pouuoit ſoufrir qu'vn homme qui fait profeſſion de mépriſer les richeſſes, & qui les veut rendre odieuſes, méne vne vie ſi contraire à ſa doctrine. Auſſi ne tiroit-il point tribut de ſon ſçauoir, & ceux qui en auoient beſoin le pouuoient conſulter à toute heure, & y venir puiſer comme dans vne ſource publique. Car il ſongeoit ſi peu à s'enrichir, qu'il negligeoit meſme ſon bien, & aidoit les pauures tous les ans du reſte de ſon reuenu. Il croioit que la iouïſſance des choſes ne nous apartenoit qu'à proportion du beſoin que nous en auions, & que c'eſtoit vne eſpece d'injuſtice de retenir le reſte. C'eſtoit vn exemple viuant de ſobrieté &

de temperance, ſans excés dans ſon boire & dans ſon manger, reglé dans ſes exercices, modeſte tant en ſes habits qu'en ſa contenance, quoy que d'vn port vénérable pour ne point parler de la douceur de ſes mœurs & de ſon eſprit. Il auertiſſoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de iour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne deuoit point diferer à bien viure. Mais il n'aprouuoit pas ce que quelques-vns prennent pour vn grand exercice de vertu de ſe fouëtter ou déchiqueter la peau pour s'accouſtumer à la douleur, & diſoit, que c'eſtoit dans l'ame qu'il faloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'inſtruction on deuoit auoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point acabler la nature en la ſurchargeant, ni rompre vn baſton que l'on vouloit redreſſer. I'ay veu vn ieune homme, qui aprés auoir paſſé par cette épreuue, eut recours à luy comme à vn azyle, & parut depuis plus reglé & plus modeſte. Il paſſoit de là à la reprehenſion d'autres vices, & à la fureur des ſpectacles dont la paſſion a gagné iuſques aux plus ſages, & touchoit le defaut de ceux qui ont trop de ſoin de leurs funerailles, ajoûtant que les Romains prononçoient vne parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur teſtament, que ce qu'ils diroient ne leur puſt nuire, ni préjudicier. Mais ie ne pouuois m'empeſcher de rire de l'impertinence de ceux qui apres auoir eſté ſots toute leur vie, pour l'eſtre encore aprés leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits auec eux, ou que leurs eſclaues ſe tiendront prés de leur ſepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce ſont ceux-là meſmes qui

ſe traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les feſtins parmy les odeurs, boiuent des parfums, ſe couronnent de fleurs, veulent auoir des roſes en Hyuer ; Enfin, qui n'ayment les choſes que hors de leur ſaiſon, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire vn ſoléciſme dans la Volupté, & comme Momus trouuoit à redire que le Taureau euſt les cornes au deſſus des yeux, & diſoit qu'il les deuoit auoir au deſſous, afin qu'il viſt mieux où il frapoit ; Il trouuoit mauuais qu'aimant les ſenteurs, ils ne les miſſent pas pluſtoſt ſous leur nez que ſur leur teſte. Il ſe moquoit auſſi de ceux qui ſont trop delicats dans leur boire & dans leur manger ; & diſoit, Qu'ils ſe donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaiſir, qui eſt à peu prés l'eſtenduë de noſtre goſier, car deuant ni aprés ils n'en ſentoient rien. Il ajoûtoit, Qu'ils achetoient bien chérement ce petit paſſage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils auoient bien merité ce ſuplice, en mépriſant les ſolides voluptez que l'on tire de la Philoſophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux deſordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par vne foule de valets, & qui s'apuyent ſur leurs eſclaues, comme s'ils n'auoient point de iambes ; ou qui par la ruë, & dans les bains meſme, ont des gens qui marchent deuant eux pour les auertir où il faut mette le pied, comme s'ils auoient oublié qu'ils marchent, qui eſt vne choſe qu'on voit arriuer tous les iours aux plus Grands de Rome. Il diſoit, qu'il eſtoit ridicule de ſe ſeruir de ſes oreilles pour ouïr, & de ſes mains pour manger, & d'auoir beſoin des yeux & des iambes d'autruy, pour ſe conduire,

Ou, ſe font porter en chaiſe cõme dans vne bierre.

comme ſi l'on eſtoit boiteux & aueugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choſes, & autres ſemblables, auec beaucoup d'eloquence, ie demeurois ataché à ſon diſcours, ſans en perdre vne parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut acheué, ie le regardois comme immobile, ſans pouuoir prononcer vne parole, & i'eſtois tout en ſuëur & tout interdit. Car, s'il m'eſt permis de philoſopher à mon tour, il me ſemble que le cœur de l'homme eſt comme vn but où chacun viſe, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les vns pour eſtre trop violens, paſſent à trauers, ſans s'y arreſter; les autres, pour eſtre trop foibles, n'y font point d'impreſſion : Mais ceux qui ſont meſurez à ſa portée, & frotez, non pas de venin ou de réſine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'vne grace inuiſible, comme d'vne huile douce & penetrante; ceux-là, dis-ie, font des bleſſures qui ne ſe guériſſent iamais, & qui ſont ſi agreables qu'elles font couler des larmes de ioye, comme il m'arriua en cette occaſion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs inuulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui ſont épris des fureurs de la Deeſſe Cibéle, les diſcours de la Philoſophie n'émeuuent que les eſprits qui ſont diſpoſez à les receuoir.

L'AMI. Que tu me contes-là des choſes diuines & agreables! & que tu as fait en mon abſence vn grand feſtin de Nectar & d'Ambroſie! Si le plaiſir que tu as receu peut eſtre comparé à vne bleſſure, à cauſe de l'impreſſion qu'il a faite ſur toy, ie puis dire, que ie ſuis bleſſé d'vn meſme trait; & qu'en me racontant ton mal tu me

l'as communiqué : c'eſt pourquoy ſonge à trouuer vn remede pour tous deux.

LYCINVS. Il faut auoir recours pour cela à celuy qui en eſt l'Autheur, comme Téléphe à Achille, pour en receuoir guériſon.

Il y a icy vn Traité, intitulé LE IVGEMENT DES VOYELLES, qui eſt vne plainte de l'S, contre le T, ſur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta *pour* Thalaſſa, *par vn caprice de l'Vſage, ainſi que* chaiſe *en François, pour* chaire. *L'Auteur prend de là occaſion de iouër ſur la rencontre des mots ; mais comme cela n'a aucun raport à noſtre langue, il ne ſe peut traduire ; auſſi laiſſe-t'on ces mots en Grec dans la verſion Latine. Mais vn de mes Neueux a compoſé vn Dialogue à cete exemple, qui ſe trouuera à la fin du liure.*

TIMON, OV LE MISANTHROPE.

DIALOGVE.

Où TIMON, IVPITER, MERCVRE, & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'vn homme qui tomba tout à coup dans vne extréme pauureté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne, quoy qu'il euſt fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compaſſion, luy enuoye le Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

TIMON. O Iupiter, Protecteur de l'Hoſpitalité, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te

donnent en leur fureur, ou pour remplir la meſure de leurs Vers, lors qu'iis ne ſçauent plus que dire. O toy, qui greſles, qui tonnes & qui foudroyes ſur les impies; Qu'eſt deuenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois ſi redoutables? Ils ſont maintenant froids & éteins, & s'en ſont allez en fumée. Salmonée te braue à cette heure impunément auec ſon faux tonnere; Le tien n'eſt plus qu'vn bruit vain, & vn tiſon fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, és-tu deuenu ſi froid & ſi lent à punir les crimes, comme ſi tu eſtois ſourd & aueugle de vieilleſſe, & que tu ne viſſes & n'entendiſſes plus les forfaits qui ſe commetent tous les iours? Car lors que tu eſtois ieune & boüillant, tu ne faiſois ni paix ni tréue auec les coupables, & en abiſmois les vns par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, comme tu fis du temps de Deucalion, que tu ſauuas dans vne petite nacelle du naufrage de l'Vniuers, pour reparer les ruines du Monde, & conſeruer quelque étincelle du genre humain. Les hommes ſont deuenus plus cruels & plus meſchans qu'ils n'eſtoient alors, on ne te fait tantoſt plus d'ofrandes ni de ſacrifices, ſi ce n'eſt quelqu'vn en paſſant aux jeux Olympiques; encore eſt-ce pluſtoſt par couſtume, que par zele ou par deuoir. Enfin, on t'a preſque dépoſſedé, comme tu as fait ton prédéceſſeur. Les voleurs te pillent tous les iours impunément, iuſqu'à mettre ſur toy leurs mains ſacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la ſolemnité des ieux, ils ont coupé l'or de ta cheuelure. Cependant, vainqueur des Tirans, tu fus ſi lâche que de ſoufrir cet afront ſans crier ſeulement à l'aide, pour réueiller les

chiens, ou le voiſinage endormy. Qu'il faiſoit beau voir alors Iupiter, auec vn foudre de quinze pieds à la main, qui ſe laiſſoit tondre par des brigans ! Quand te réueilleras-tu d'vn ſi long aſſoupiſſement illuſtre vſurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables ? Car pour ne point parler des autres, puis-que ce ne ſeroit iamais fait, comment laiſſes-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, aprés auoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma miſere, aprés m'auoir adoré dans ma fortune ? Ils ſe détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme vn oiſeau de mauuais augure. Maintenant donc, priué de tous biens & acablé de tous maux, ie ſuis contraint de philoſopher icy auec la beſche & le hoyau. Tout l'auantage que ie tire de ma retraite, c'eſt que ie ne vois point la proſperité des meſchans, qui n'eſt pas vne petite felicité. Réueille-toy donc encore vn coup, fils de Saturne & de Rhée, d'vn ſommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'alumant ton foudre ſur le mont Eta, écraſes-en les impies, ſi tu ne veux qu'on croye que tu ſois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne ſoit que fable & que fiction poëtique.

IVPITER. Qui eſt ce blaſphemateur, qui crie ſi haut du mont Hymette ? Il faut que ce ſoit quelque Philoſophe ; car vn autre ne ſeroit pas ſi inſolent.

MERCVRE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'ofrandes & de ſacrifices, & qui nous traitoit ſi magnifiquement le iour de ta feſte ?

IVPITER. Quoy, c'eſt luy ! Dieux quel changement!

changement ! Comment vn homme ſi riche, & qui auoit tant d'amis, a-t'il pû tomber tout à coup dans vne ſi honteuſe pauureté ?

MERCVRE. En faiſant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

IVPITER. Veritablement, il a quelque ſujet de ſe plaindre ; & nous ne pouuons, ſans eſtre plus ingrats que ſes faux amis, l'abandonner ainſi dans ſon mal-heur, aprés le ſoin qu'il a eu de nous dans ſa fortune. Mais acablé d'affaires de tous coſtez, & depité contre les meſchans, dont le nombre croiſt tous les iours, iuſquà me donner de l'épouuante, ie ne regarde tantoſt plus la Terre ; outre que i'ay la teſte rompuë des diſputes des Philoſophes, qui m'empeſchent d'entendre les cris des autres, ſi bien que celuy-cy a eſté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laiſſer languir plus long-temps dans ſa miſere, pren auec toy le Dieu des Richeſſes, & le meine chez luy, auec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chaſſer. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, ſi-toſt qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop bruſquement contre le Philoſophe Anaxagoras, qui vouloit perſuader à ſes diſciples que nous n'eſtions que des chanſons. Mais il ſe mit à couuert ſous l'autorité de Periclés, & cependant i'allay mettre en poudre le Temple de Caſtor & de Pollux, qui ne m'auoit fait aucun mal. En atendant ce ſera vn aſſez grand ſuplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mépriſé.

MERCVRE. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans vn Barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il eût eſté gueux toute ſa vie ; maintenant par ſes cris & ſes importunitez, il a aracé meſme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy ſeruira de rien ; car voilà le Dieu des Richeſſes, qui ne veut pas obeïr.

IVPITER. Pourquoy ?

MERCVRE. Il luy faut demander à luy-meſme.

PLVTVS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me ſauroit ſoufrir ? Enuoyez-moy chez ces gens qui ſauent ce que ie vaux, & combien ie couſte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pauureté.

IVPITER. Tu n'as rien à craindre, il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, veu que tu te plaignois autrefois des vſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſoufrir mille geſnes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit paſle & défiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu ne ſongeois qu'à t'éuader. Tu meriterois donc, pour vne ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetuëlle, dans quelque tour d'airain, comme vne autre Danaé, pour n'y viure que d'intereſt & d'vſure, qui eſt vn fort mauuais aliment. Tu blâmois auſſi les auares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en oſent iouïr ; Semblables à ce chien des Fables, qui ataché au ratelier ne pouuoit manger du foin, ni ſoufrir que le cheual

en mangeaſt. Tu diſois qu'ils eſtoient ialoux d'eux-meſmes, & ſe retranchoient leurs propres plaiſirs ſans conſiderer que ce qu'ils aimoient ſeroit vn iour la proye d'vn voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainſi de tes anciennes maximes?

PLVTVS. Si tu me veux écouter, tu trouueras que i'ay raiſon. Car les vns me laiſſent aller par negligence, & les autres m'épargnent par ſtupidité, faute de ſauoir que s'ils ne m'employent, ie leur ſeray inutile, & qu'ils ſeront contraints de me quiter, auant que de s'eſtre ſeruis de moy. Diroit-on qu'vn homme aime ſa maiſtreſſe, qui l'abandonneroit à tout le monde? Ie croy que non, & que quand tu eſtois amoureux, tu n'en vſois pas de la ſorte. D'autre coſté, de l'auoir en ſa puiſſance ſans en iouïr, cela eſt encore plus ridicule; cependant, c'eſt ce que font les vns & les autres.

IVPITER. Ils ſont aſſez punis par leur vice, ſans que tu te mettes en peine de les punir; puiſque les vns, comme des Tantales, meurent de ſoif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, auant que d'en auoir gouſté. Mais va trouuer Timon, tu le trouueras tout autre qu'auparauant.

PLVTVS. C'eſt comme ſi tu m'enuoyois verſer de l'eau dans vn muid percé.

IVPITER. Si cela eſt, il ſera bien-toſt à ſec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viſte, & que Mercure ſe ſouuienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre; car ie vois bien que i'en auray grand beſoin.

MERCVRE. Partons; Qu'as-tu à clocher? és-tu boiteux auſſi bien qu'aueugle?

PLVTVS. Ie vay touſiours de la ſorte quand on m'enuoye chez quelqu'vn ; c'eſt pourquoy ie n'arriue que fort tard, & ſouuent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il eſt queſtion de retourner, ie vay viſte comme le vent, & l'on eſt eſtonné qu'on ne me voit plus.

MERCVRE. Cela n'eſt pas touſiours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent, en dormant.

PLVTVS. Ie ne marche pas alors ſur mes iambes, mais on m'emporte ſur des crochets, & ce n'eſt pas Iupiter qui m'enuoye, mais Pluton, qui eſt auſſi Dieu des Richeſſes, comme ſon nom le témoigne. Car il fait paſſer en vn moment de grands biens d'vne main à l'autre; Et tandis qu'vn pauure mort eſt ietté en quelque coin couuert d'vn linge, de peur que les chats ne le mangent, ſon heritier ſe creue de rire en me voyant, & laiſſe pleurer les autres qui bâilloient apres moy comme de petites hirondelles, & n'ont aualé que du vent. Car lors qu'on a ouuert le teſtament, on trouue pour heritier quelque lâche flateur, ou quelque infame valet qui ſeruoit aux plaiſirs de ſon maiſtre, & qui change auſſi-toſt de nom, & en prend vn magnifique, laiſſant ſes compagnons étonnez de ſa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas pluſtoſt, qu'il en deuient glorieux & inſolent, frappe l'vn, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre paſſion, qui conſume en peu d'heures ce que le défunt auoit amaſſé auec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCVRE. Cela arriue d'ordinaire ; mais quand tu marches tout ſeul, comment peux-tu

trouuer le chemin, veu que tu és aueugle?

PLVTVS. Auſſi m'égaré-je quelquefois, & pren-je ſouuent l'vn pour l'autre.

MERCVRE. Ie le croy; car tu n'aurois pas laiſſé, par exemple, Phocion ou Ariſtide, pour enrichir Hipponique & Callias; mais encore, comment fais-tu?

PLVTVS. Ie tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que ie rencontre quelqu'vn qui me ſaiſit au colet, & qui te va remercier de ſa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas ſongé.

MERCVRE. Iupiter ſe trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien?

PLVTVS. Comment voudroit-il qu'vn aueugle comme moy puſt trouuer vn homme de bien, qui eſt vne choſe ſi rare? mais comme les meſchans ſont en grand nombre, i'en rencontre toûiours quelqu'vn.

MERCVRE. Mais d'où vient que tu cours ſi viſte au retour, veu que tu ne ſçais pas le chemin?

PLVTVS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors, & que le deſtin ne m'a donné des iambes que pour fuir.

MERCVRE. Dis-moy encore, pourquoy eſtant aueugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te poſſeder?

PLVTVS. C'eſt que la paſſion les empeſche de voir mes defauts, & qu'ils ſont éblouïs de l'éclat qui m'enuironne.

MERCVRE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puiſſance, ne reconnoiſſent-ils pas auſſi-toſt les maux que tu traiſnes aprés toy? Cependant, ils ne s'en peuuent défaire, & on leur arracheroit pluſtoſt les entrailles que leur or.

PLVTVS. L'orgueil, la folie & la vanité les arreſtent, & autres vices ſemblables qui marchent touſiours à ma ſuite, & qui ne ſe ſont pas pluſtoſt emparez d'vne ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouue admirable ce qui ne l'eſt pas, & pour comble de mal-heur, eſt preſte à ſoufrir mille tourmens, pour ne point quiter la cauſe de ſa ruine.

MERCVRE. Que tu-és leger & gliſſant ! Tu coules comme vne anguille, quand on te preſſe ; au lieu que la pauureté eſt ſi gluante, qu'on ne s'en ſçauroit dépétrer. Mais tout en riant, nous voicy arriuez prés du mont Hymette. Deſcendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLVTVS. Tu as raiſon; car comme ie ſuis étourdy, i'irois peut-eſtre me ietter entre les bras de quelque ſot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit eſt-ce que i'entends comme du fer qui frape contre vne pierre ?

MERCVRE. C'eſt Timon qui cultiue vn champ pierreux. Dieux ! comme il eſt fait, au prix de ce qu'il eſtoit autrefois ! Le voila tout craſſeux, & tout couuert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? La Force, la Santé, la Sageſſe, la Vertu, conduites par le Trauail, & la Pauureté. Voilà bien d'autres gens que tes Satellites.

PLVTVS. Fuyons, il ne nous voudra pas receuoir en leur preſence.

MERCVRE. Ne crain rien, ſous la conduite de Mercure, & les auſpices de Iupiter.

LA PAVVRETE'. Où menes-tu celuy-cy, Mercure ?

MERCVRE. Vers Timon, de la part du Maiſtre des Dieux.

LA PAVVRETE'. Quoy ! il me mépriſe ſi fort,

luy qui me deuroit maintenir, qu'il me veut rauir celuy que ie poſſedois, pour le liurer à mon ennemy, afin qu'aprés l'auoir corrompu par les délices, il me le rende en ſuite pour le guerir? Eſt-ce là la recompenſe des ſeruices que i'ay rendus à Timon, en luy oſtant ſes vices, & en l'inſtruiſant à la Vertu?

MERCVRE. Iupiter le veut ainſi, & ſes ordres ſont inuiolables.

LA PAVVRETE'. Suiuez-moy, mes compagnes; Timon verra bien-toſt ce qu'il pert en nous perdant. Qu'il ſe ſouuienne que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon riual n'en fera pas de meſme. Tien, Mercure, ie te le rens ſain de corps & d'eſprit, ſage, laborieux, vigilant, mépriſant le luxe & la vanité, comme des choſes pernicieuſes ou inutiles.

MERCVRE. Les voilà partis; auançons.

TIMON. Qui eſtes-vous qui venez ainſi troubler ma ſolitude, & me détourner de mon ouurage? Retirez-vous, que ie ne vous en faſſe repentir.

MERCVRE. Tout beau, ie ſuis Mercure qui t'amene le Dieu des Richeſſes, de la part de Iupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Ie ne me ſoucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les vns & abandonné des autres; & ie vais de ce pas rompre la teſte à cét aueugle, s'il ne ſe retire.

PLVTVS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cauſe quelque malencontre.

MERCVRE. Areſte-toy, ſans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teſte de ces foles promeſſes, & de ces vaines eſperances. Il ne me faut pour viure que ce hoyau, & ie ſeray aſſez heureux, pourueu que ie ne vous voye point.

MERCVRE. Cela ſeroit bon, ſi nous eſtions hommes, mais nous ſommes des Dieux qui venons pour te ſoulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'enuoye.

TIMON. I'ay beaucoup d'obligation à Iupiter, de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouuenir de moy; mais ie ne veux point receuoir celuy-cy, qui eſt la cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a liuré aux flateurs; qui m'a fait dreſſer des embûches; qui m'a rendu odieux & expoſé à l'enuie, qui m'a rompu par les delices; & lors que ie ne me pouuois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme vn traiſtre; Au lieu que l'a pauureté m'a receu à bras ouuerts, & m'exerçant dans le trauail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires & m'a apris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maiſtre de moy-meſme, qui m'a affranchy du pouuoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles eſtoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en vn eſtat tranquile, où ie ne crains ni vne populace émuë, ni vn Orateur corrompu, ni vn Courtiſan flateur, ni vn Tyran irrité; & où ie cultiue ce champ en paix, ſans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu és venu, Mercure, & reméne cét aueugle à Iupiter; ie ſeray aſſez ſatisfait, quand il aura rendu les autres auſſi mal-heureux que moy.

MERCVRE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne ſçait pas ſuporter la pauureté comme tu fais, ni crier ſi à propos pour eſtre déliuré. Ne t'opiniâtre point contre Iupiter, & reçoy les

biens qu'il t'enuoye ; il ne faut pas refuſer les preſens des Dieux. Aſſez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas eſté ſi bien exaucées que tes iniures.

PLVTVS. Veux-tu me permettre de me défendre, ſans me mettre en colere ?

TIMON. Ouy, pourueu que ce ſoit en peu de mots, & ſans préambule, car ie ſuis ennemy des longs diſcours.

PLVTVS. Mais i'en aurois beſoin pour répondre à tous les chefs de ton accuſation. Dy-moy, ie te prie, en quoy puis-ie t'auoir ofencé ? Eſt-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à ſouhait tout ce que les autres deſirent ? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaiſir, ie n'en ſuis pas cauſe, & leur mépris n'eſt venu que de mon abſence. I'aurois bien plus de ſujet de me plaindre, de ce que tu m'as liuré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dreſſoient continuellement des piéges. D'ailleurs, ce n'eſt pas moy proprement qui t'ay quité ; mais tu m'as chaſſé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colére que ie ne voulois pas reuenir, quelque ordre que i'en euſſe de Iupiter, comme Mercure te le dira.

MERCVRE. Ne crain point qu'il y retourne iamais, & demeure icy puiſque Iupiter te le commande ; Continuë de fouïr, Timon, & tu trouueras vn treſor.

TIMON. Il faut obeïr aux Dieux ; mais conſidére, Mercure, que tu me vas réietter en de nouueaux maux.

MERCVRE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager tes ingrats & tes enuieux. Cependant ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour

m'aquitter de la commiſſion de Iupiter.

PLVTVS. Vien Treſor, ſous le hoyau de Timon. Continuë à creuſer, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'eſt-ce que ie voy? Veillé-ie, ou ſi ie dors? d'où peut venir tant d'or en des lieux ſi reculez? Ne ſont-ce point auſſi des charbons? Non, c'eſt de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embraſſe apres vne ſi longue abſence. Ie croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Iupiter & de Danaé; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouuriſt ſon ſein à vne choſe ſi aymable, & ſi precieuſe. O Midas & Crœſus, vous n'auez eſté que des coquins au prix de moy! C'eſt tout ce que peut faire le grand Roy de Perſe que de m'égaler, & le treſor de Delphes ne vaut pas le mien. Conſacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pauureté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie viuray deſormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous pluſtoſt en quelque petit coin du monde pour y viure tout-ſeul à noſtre aiſe, & y baſtir vne tour pour enfermer noſtre treſor. Car ie ne veux plus viure que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'eſt que chimere. La Patrie meſme me paſſera pour vn fantôme. Ie ne veux plus auoir de conſideration pour perſonne, ni aymer d'autre que moy-meſme. Tous les hommes ſeront deſormais mes ennemis; leur rencontre me ſera funeſte; ie mettray vn grand deſert entre eux & moy, & ne feray iamais ni paix ni tréue auec eux. Quand ie ſacrifieray, ie ne traiteray perſonne; Autant que i'ay eſté liberal & complaiſant, ie deuiendray cruel & barbare. Si le

feu ſe prend quelque-part, bien loin d'y porter de l'eau i'y ietteray de l'huile ; Si quelqu'vn crie à l'aide en ſe noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voilà maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'apelle Lycanthrope ou Miſanthrope, c'eſt dequoy ie ne me ſoucie point, bien-loin de m'en offenſer i'en feray gloire. Ie ſeray bien-aiſe, pourtant, auant que de me retirer, qu'on ſçache que ie ſuis riche, afin qu'on en créue de dépit. Mais qui l'a déja dit à tout le monde ? On acourt icy de tous coſtez. Retirons-nous ſur cette montagne pour y eſtre plus en ſeureté. Toutefois, i'ayme mieux encor me communiquer pour ce coup, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager dauantage ceux que ie voy, par le mépris que i'en feray. Qui eſt celui-cy qui s'auance le premier ? C'eſt le Paraſite Gnathon, qui me tendit naguere vne corde, comme ie luy demandois du pain, ſans ſe ſouuenir des grands repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Ie ſuis bien-aiſe qu'il ſoit venu le premier, pour eſtre le premier puny.

Loup-garou & ennemy du genre humain.

GNATHON. Bon-iour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon ; I'auois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'vn homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus ſcelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; Car tu as touſiours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buuions enſemble ? Ie ſçay vne chanſon à boire toute nouuelle.

TIMON. I'ay enuie auparauant de te faire chanter vne complainte.

GNATHON. Pourquoy me frapes-tu ? Vien deuant le Iuge.

TIMON. Attens vn peu, ie te feray bien crier d'vne autre façon.

GNATHON. Donne-moy pluſtoſt quelque choſe pour me guerir ; car l'argent eſt vn remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'és pas encore party.

GNATHON. Ie me retire ; mais tu te repentiras de m'auoir traitté ſi mal.

TIMON. Qui eſt cét autre tout pelé ? c'eſt Philiade le plus cruel de tous mes vautours, qui apres auoir receu de moy iuſqu'au mariage de ſa fille, me frappa l'autre iour que i'eſtois malade, au lieu de me ſoulager. Cependant, il ne ſe pouuoit laſſer de me loüer durant ma fortune, & de dire que i'eſtois plus beau que Narciſſe, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon, il te traitte maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparauant. Tu as eu raiſon de chaſtier ſon ingratitude. Pour moy, tu ſçais l'eſtime que i'ay toûjours fait de ta vertu, & ie n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi ie n'euſſe ſceu que les malheureux n'aprehendent rien tant que le viſage de leurs amis, dans leur infortune ; mais ie t'aportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que i'ay apris que tu n'en auois plus de beſoin. Ie n'ay pas laiſſé pourtant d'auancer, pour t'auertir de ſonger mieux à l'auenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené vne fois ton treſor. Il ne ſe faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; l'In-

gratitude regne par tout. Mais tu n'as pas beſoin qu'on te faſſe des leçons, toy qui pourrois inſtruire les autres, & dont la vie peut ſeruir d'exemple à toute la Poſterité.

TIMON. Ie te remercie, Philiade, de tes bons auertiſſemens; Mais aproche vn peu que ie te teſtonne.

PHILIADE Dieux! il m'a rompu la teſte auec ſon hoyau. Qui nous a amené ce fou? Eſt-ce là la récompenſe de mes bons auis!

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche auec vn Decret à la main, qu'il a fait ſans doute à ma faueur. Car il ſe dit tout haut mon parent, quoyque n'aguere ayant à faire quelque diſtribution aux pauures de ma Tribu, il ne faiſoit pas ſemblant de me connoiſtre. Cependant i'ay payé autrefois vne groſſe amende pour luy, ſans quoy il ſeroit pourry en priſon.

DEMEA. Bon-iour, la gloire de ton païs, l'apuy & le ſouſtien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat aſſemblez, t'atendent pour paſſer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratidés, du Bourg de Colytte, ſurpaſſe tous les autres, tant en ſçauoir qu'en probité, & ne ceſſe de rendre ſeruice à l'Eſtat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques tant à la lutte, qu'à la courſe, & autres exercices.*

TIMON. Quel impoſteur! ie ne me ſuis iamais trouué à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne ſçauroit mettre trop de choſes fauorables en vn decret. Ne m'interromps point. *Attendu*, dis-ie, *qu'il a remporté en vn meſme iour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'eſt porté vaillamment en la iournée contre les*

Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.

TIMON. Comment-cela? ie n'ay iamais eſté à la guerre.

DEMEA. Ie loüe ta modeſtie, mais ie n'ay pû diſſimuler la verité, *Atendu, enfin, qu'il eſt homme de conſeil & d'execution, il a ſemblé bon au Senat, & au peuple, de luy dreſſer vne ſtatuë d'or dans le Château, prés de celle de Minerue, qui ſoit couronnée de rayons, & qui tienne vn foudre à la main, pour Symbole de ſon éloquence & de ſa valeur; & de le couronner auſſi de ſept couronnes d'or, qui ſeront proclamées aujourd'huy ſur le theatre public par les nouueaux Acteurs, puiſque c'eſt la feſte de Bacchus, & vn iour de réjouïſſance pour luy.* C'eſt l'auis de l'Orateur Demea, ſon Amy, ſon Parent, & ſon Diſciple. Mais ie ſuis fâché de n'auoir pas amené auec moy mon fils, qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié?

DEMEA. Non; mais ie le ſeray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naiſtra.

TIMON. I'en doute; Car auparauant, ie te caſſeray la teſte, pour récompenſe de ta lâche & de ton infame flaterie.

DEMEA. Au ſecours mes Amis, ſoufrirez-vous qu'vn maraut frape les Citoyens, luy qui n'eſt pas Citoyen? Mais ie te feray bien-toſt porter la peine de ton inſolence, Bouteſeu, qui as brûlé le Château, pour piller le Treſor public.

TIMON. Trouue de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Château n'a point eſté brûlé ni le Treſor pillé.

DEMEA. Mais tu n'és riche que de larcin.

TIMON. Reçoy vn ſecond coup de baſton

pour ton impoſture, mais ſans crier, que ie ne t'en donne vn troiſiéme. Car il ſeroit honteux, aprés auoir défait deux bataillons de Spartiates, que ie ne puſſe mettre à la raiſon vn coquin. A quoy me ſeruiroit-il d'auoir remporté tant de prix en vn iour aux jeux Olympiques? Qui eſt cét autre qui s'auance, c'eſt le Philoſophe Thraſyclés; Ie le reconnois à ſa barbe de bouc, & à la hauteur de ſes ſourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ſes dents; ſans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrouſſe ſes cheueux ſur ſon front. Qu'il reſſemble bien, en cét eſtat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis! C'eſt vne choſe étrange qu'vn homme ſi modeſte en aparence, & d'vne mine ſi graue & ſi auſtere, aprés auoir philoſophé tout le iour auec ſes Diſciples, n'ait pas pluſtoſt bû ſur le ſoir vn grand hanap que ſon valet luy aporte, que tous ſes beaux diſcours s'en vont en fumée, & il ne s'en ſouuient non plus que s'il auoit bû de l'eau du fleuue d'Oubly. Car alors ſe courbant ſur ſon aſſiette, comme s'il y deuoit trouuer la vertu qu'il cherche touſiours, & qu'il ne trouue iamais, il donne eſchec & mat à tous ſes plats, quoy qu'il ſe plaigne touſiours que l'on mange tout ſans luy; & s'empliſſant de vin & de viande, coudoye ceux qui ſont aſſis prés de luy à table; répand de la ſauſſe ſur ſa barbe & ſur ſes habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du feſtin, où il ne laiſſe pas en bégayant de loüer la ſobrieté & la continence, entre les bras de quelque Muſicienne. Mais de iour il ne le céde à perſonne en menſonge & en impudence, ſans parler de ſes vſures, & de cent autres vertus ſemblables; car c'eſt vn paragon de ſageſſe & de doctrine.

Mais ie m'en vais l'accommoder de toutes piéces.

THRASYCLES. Ie ne viens pas au bruit de tes treſors, comme les autres, ni au ſouuenir de tes feſtins: Car ie ne fais pas plus d'eſtat de l'or que des cailloux du riuage, & n'ay beſoin pour viure que de pain & d'eau, auec quelque oignon, ou quelque ſalade, quand ie me veux traiter plus ſplendidement. Ce méchant manteau ſert pour me couurir, & auec cela ie diſpute de la félicité auec Iupiter. Mais ie veux empeſcher que tu ne te laiſſes corrompre à ta fortune, & ſi tu m'en crois, tu ietteras ton argent dans la riuiere, comme vne choſe ſuperfluë, pour ne point dire pernicieuſe; ſi tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont beſoin, & particulierement aux Philoſophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien; car cette beſace me ſuffit. Ce n'eſt pas que ſi tu y voulois mettre quelque choſe pour t'aquiter d'vne partie de ce que tu dois à la Philoſophie, ce ne fuſt pour en ayder quelque Ami incommodé. Du reſte, elle n'eſt pas fort grande, & ne tient que deux boiſſeaux à la grand' meſure; car il faut qu'vn Philoſophe ſe contente de peu.

TIMON. C'eſt bien dit; mais aproche auparauant, que ie te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de ſurcroiſt vn coup de baſton.

THRASYCLES. Au ſecours, mes Amis, ſouffrez-vous qu'on m'aſſaſſine dans vne Ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? eſt-ce qu'on ne t'en donne pas aſſez? Tien, en voila encore vne douzaine par deſſus le marché. Mais qu'eſt cecy? toute la Ville accourt en foule; Grimpons ſur cette

montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLVSIEVRS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne ſera par pour le moins ſans coup-ferir.

L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE, DIALOGVE DE CHEREPHON, ET DE SOCRATE.

Il prend ſujet de parler de la puiſſance diuine, ſur la fable des Alcyons; mais c'eſt pluſtoſt, à mon auis, ſelon l'opinion de Socrate, que ſelon la ſienne: ce qui fait douter à quelques-vns, ſi ce Dialogue eſt de luy.

CHEREPHON. QVEL ſon a frapé mon oreille? Qu'il eſt agreable! Il vient du coſté du riuage, & de la pointe de ce rocher qui s'auance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce eſtre? car les poiſſons ſont muëts, & les oyſeaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'eſt l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceïx ſon mary, fils de l'eſtoile du iour, ſe conſumoit en des regrets ſuperflus, lors que les Dieux touchez de compaſſion, la changerent en oyſeau, qui cherche encore ſur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer ſur la terre.

CHEREPHON. Quoy! c'eſt l'Alcyon? Ie ne l'auois iamais ouï; mais ſa voix a veritablement quelque choſe de lugubre. Comment eſt-il fait?

car ie n'en ay iamais veu, quoy que i'en aye ſouuent ouï parler.

SOCRATE. Il eſt fort petit; mais ſa gloire n'eſt pas petite; car pour récompenſe de ſon amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait ſon nid, & qu'il couue ſes petis, & la mer eſt tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyuer. C'eſt aujourd'huy vn de ces beaux iours qu'on nomme de ſon nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel eſt ſerein, & la face de la Mer vnie comme la glace d'vn miroir.

CHEREPHON. Ie le remarquay dés hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne ſont pas ſeulement impoſſibles, mais ridicules?

SOCRATE. Il eſt bien dificile, Cherephon, de iuger de la poſſibilité & de l'impoſſibilité des choſes, & de meſurer l'étenduë de la puiſſance diuine à noſtre foibleſſe, puis-que l'homme le plus âgé n'eſt qu'vn enfant à l'égard de Dieu, & ſa vie vn point à comparaiſon de l'éternité. Tu ſçais quelle tempeſte il faiſoit il y a trois iours; telle qu'il ſembloit que le monde dût abyſmer. Crois-tu qu'il ſoit plus facile de produire le calme apres vn ſi grand orage, que de changer vne femme en oiſeau! Combien d'vne petite boule de cire, les enfans font-ils de figures diferentes? & tu t'eſtonnes que Dieu de cette maſſe terreſtre, faſſe des choſes qui nous ſoient inconnuës? Ne ſçais-tu pas qu'il eſt plus haut au deſſus de nous, que le Ciel ne l'eſt au deſſus de la terre? Combien vn homme ſurpaſſe-t-il vn enfant tant en force qu'en adreſſe, iuſques-là qu'vn ſeul en batteroit des millions? Si nous auons donc tant d'auantage ſur nos ſemblables, quel ſera celuy du Createur

ſur ſa creature ? Ceux qui n'ont pas apris à écrire, ny à iouër des inſtrumens, ne ſcauroient faire ni l'vn, ni l'autre ſans miracle ; & il n'y a rien de ſi facile à ceux qui le ſauent. On peut dire icy la meſme choſe. La Nature d'vne matiere informe produit vn abeille, d'vne adreſſe & d'vn ſauoir admirable ; & d'vn œuf, qui n'eſt point diferent d'vn autre, en fait deux oyſeaux tout diferens. Il y a cent autres merueilles qui nous obligent à eſtre fort retenus lors que nous parlons de la puiſſance diuine. Ie laiſſeray donc cette hiſtoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres & meres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, diuine Alcyonne, & la recompenſe que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le ſemblable, Chéréphon ?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela ſert auſſi à entretenir l'amitié conjugale.

PROMETHE'E, OV CAVCASE.

DIALOGVE
DE VVLCAIN, DE MERCVRE, ET DE PROMETHE'E.

C'eſt vn jeu de l'Auteur ; pour monſtrer que tout ce qu'on a feint de Promethée eſt ridicule ; ce qu'il fait pour oſter l'autorité aux Fables, & par conſequent à la Religion des Payens, qui eſtoit fondée deſſus. Et c'eſt-là le ſujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy eſt comme la teſte.

MERCVRE. VOICY le Caucaſe où il nous faut atacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit découuert de tous coſtez, pour rendre ſon ſuplice plus éuident.

VVLCAIN. Ie le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſe venir détacher ; ny ſi haut, qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien à mon auis, vers le milieu de cette montagne, au deſſus de cét abiſme. Nous atacherons l'vne des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui eſt voiſin.

MERCVRE. Tu as raiſon ; car il ſont tous deux eſcarpez, & inacceſſibles. Viença, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'atache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'vn mal-heureux, que l'on fait ſoufrir injuſtement.

MERCVRE. I'en ſuis d'auis, pour nous faire met-

tre en ta place ? Eſt-ce que tu crois que le Caucaſe n'eſt pas aſſez grand, pour nous y atacher tous trois, ou que tu és bien-aiſe d'auoir des compagnons de ta miſere, qui eſt la conſolation des mal-heureux ? çà, la main droite, coigne, Vulcain, de toute ta force : çà, la gauche, qu'on l'atache auſſi. Voilà qui va bien. Le Vautour deſcendra tantoſt pour te ronger les entrailles, en recompenſe de ta belle inuention.

PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré ! & toy Saturne & Iapet, faut-il tant ſoufrir pour n'auoir rien fait ? *Son pere & ſon ayeul.*

MERCVRE. Rien fait, miſerable ! & n'eſt-ce rien faire que de tromper Iupiter en vn Feſtin, & ne luy donner que des os couuerts de graiſſe, pour ſe reſeruer la meilleure part ? D'ailleurs qui t'obligeoit à faire l'homme, cét animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes, & à voler enſuitte le feu du Ciel, qui eſtoit le partage des Dieux, & leur plus précieux treſor ? Apres cela, tu viendras nous preſcher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me perſécuter en cet eſtat, & de me reprocher des choſes, pour leſquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'eſtre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que ſi tu eſtois de loiſir, ie ſerois bien aiſe de diſputer contre toy, pour confondre Iupiter en ta perſonne. Pren vn peu ſa défenſe, toy qui és ſi grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raiſon de m'atacher icy, prés des portes Caſpiennes, pour eſtre vn ſpectacle d'horreur aux Scythes. *Raillerie contre Socrate.*

MERCVRE. Tu t'auiſes vn peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, auſſi bien nous

faut-il attendre la deſcente de l'oiſeau qui doit commencer ton ſuplice. Cependant, ie ſeray rauy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu és vn grand Sophiſte.

PROMETHE'E. Parle le premier, puiſque tu es l'acuſateur, & pren garde de ne pas trahir la cauſe de Iupiter, Vulcain ſera noſtre Iuge.

VVLCAIN. Non pas cela, meſchant, mais pluſtoſt ton acuſateur & ton boureau, pour auoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel

PROMETHE'E. Separons donc l'accuſation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes; Auſſi-bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VVLCAIN. Que Mercure parle pour nous deux, car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas eſté nourry comme luy dans vn bareau, mais on ſait que c'eſt vn de ſes meſtiers, auſſi bien que le larcin.

MERCVRE. Il faudroit beaucoup de temps, pour ſe préparer à vne ſi grande accuſation; car ce n'eſt pas aſſez d'en raporter nuëment tous les chefs; mais puiſque tu en tombes d'acord, & meſme que tu en fais gloire, il n'eſt point neceſſaire de plus longs diſcours, & ce ſeroit folie de ſe mettre en peine de prouuer des crimes que l'on auouë. Ie diray ſeulement que c'eſt bien abuſer de la clémence de Iupiter, que de retomber ſi ſouuent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantoſt, ſi ce que tu dis eſt folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela ſufit, ie vais entrer en ma défence. Premierement, I'ateſte les Dieux, que i'ay pitié de voir Iupiter ſi chagrin & de ſi mauuaiſe humeur; que pour n'auoir pas eu la meilleure part dans vn

feſtin, il veüille crucifier non pas vn homme, mais vn Dieu, & de ſes anciens camarades, qui l'a ſeruy dans l'ocaſion. Tu ſais quelle eſt la liberté des feſtins, & qu'il n'y a que les ſots & les enfans qui s'en formaliſent; car les honeſtes gens, au lieu de s'en ofenſer, la tournent en raillerie. Mais de garder cela ſur le cœur pour s'en venger apres ſi cruellement, cela eſt indigne, ie ne dis pas d'vn Dieu, ni du ſouuerain des Dieux, mais meſme d'vn galant Homme. Car ſi l'on bannit de la table ces honeſtes libertez que reſtera-t'il que de ſe ſoûler comme des beſtes: ce qui eſt tout à fait indigne de la table de Iupiter. Ie ne croyois donc pas qu'il s'en dûſt ſouuenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu vne grande iniure, de ce qu'on a fait vne des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il ſauroit bien choiſir. Mais prenons la choſe au pis, & poſons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela meſler, comme on dit, le Ciel, & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de précipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foibleſſe & a lâcheté, Que ne feroit-il point pour de grandes choſes, puis qu'il en vient à ces extremitez pour vn morceau de viande? Combien les hõmes ſont-ils plus iuſtes & plus raiſonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuiſinier pour auoir friponné quelque choſe? On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou ſi l'on les châtie, c'eſt ſeulemẽt d'vn ſouflet ou de quelque coup de point; mais d'enuoyer pour cela vn homme au gibet, c'eſt vne action barbare, & vne cruauté inouïe. Voilà pour le premier point, où ſans mentir i'ay eu quelque

honte de me défendre, mais on en deuoit auoir dauantage de m'accuſer. Parlons maintenant du ſecond, qui concerne la création de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprendre, & ſi l'on veut dire qu'il n'en faloit point faire du tout, ou qu'il le faloit faire d'autre façon. I'examineray donc l'vn & l'autre, & pour le premier, ie diray, que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque choſe, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il leur eſt plus auantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puiſſent eſtre, que s'il n'y en auoit point du tout. Pour reprendre la choſe de plus haut, il faut ſauoir qu'il n'y auoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'eſtoit qu'vn grand & vaſte deſert, couuert de foreſts épaiſſes. Car d'où viennent à vôtre auis, ces Champs & ces Iardins ſi bien cultiuez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'inuention humaine? Comme ie ſonge donc touſiours à quelque choſe d'vtile & d'auãtageux pour le public, ie détrempay de la terre auec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paiſtriſſant enſemble i'en fis vn homme à noſtre image, auec l'aide de Minerue. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils? en ſont-ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparauant? Car à voir comme Iupiter ſe tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe reuoltent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans? & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon inuention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui eſtoit à lors en friche, & qui maintenant eſt cultiuée

tiuée & fournie de mille choſes vtiles à la vie ; car elle ne produit rien d'elle-meſme que de ſauuage. La Mer meſme eſt en quelque ſorte adoucie par la Nauigation, les Iſles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Feſtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler auec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Iupiter. Encore, ſi l'on me pouuoit reprocher d'auoir trauaillé pour ma gloire ; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouuerez-vous vn de Promethée ? ce qui fait aſſez voir que i'ay negligé mon intereſt particulier, pour celuy du public. Conſiderez encore qu'vne felicité ſans témoins n'eſt qu'vne félicité imparfaite, & que s'il n'y auoit point d'hommes, la beauté du monde ſeroit comme morte, & nos auantages beaucoup moindres, n'y ayant perſonne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoiſſons les choſes que par comparaiſon, la grandeur de noſtre fortune nous ſeroit inconnuë s'il n'y auoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de ſi grands biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie deuois atendre des recompenſes. Mais quoy ! il y a parmy les hommes des meurtriers, des inceſtueux, & des adulteres. Et n'y en a-t'il point parmy nous ? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits ! Vous direz, peut-eſtre, que nous auons plus de ſoin qu'auparauant, & qu'il faut pouruoir à toutes leurs neceſſitez. Et qui a iamais veu vn Paſteur ſe plaindre de la fecondité de ſon troupeau, à cauſe de la peine qu'elle luy donne ? Car ſi cela eſt penible, cela eſt auſſi vtile & honorable ; outre que cela nous ſert d'occupation, & qu'autrement nous demeurerions les bras croiſez

Ou, en trouuerez vous beaucoup.

ſans rien faire, que nous ſouler de Nectar & d'Ambroſie. Mais ce qui me fâche le plus, c'eſt de voir que ceux qui ſe plaignent dauantage des hommes, ſont ceux qui ne s'en ſauroient paſſer, & particulierement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en diſent le plus de mal. Ils ſe déguiſent tous les iours en cent façons pour en iouïr, & non contens de les careſſer, en font des Déeſſes. Quelqu'vn pourra dire que i'ay eu raiſon d'auoir fait l'homme, mais que ie le deuois faire d'vne autre ſorte, & non pas ſemblable à nous. Et pouuois-ie choiſir vn plus beau modelle que celuy que ie ſauois tout parfait ? Euſſiez-vous voulu que i'euſſe fait vn animal ſans intelligence, qui n'euſt pû nous rendre aucun ſeruice ? Que vous eſtes iniuſtes ! Vous prenez bien de la peine, pour gouſter d'vne Hécatombe, d'aller iuſques chez les Ethiopiens irreprehenſibles, & vous crucifiez celuy qui eſt cauſe que vous auez des Autels & des Hécatõbes. Mais c'eſt aſſez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-ie dérobé, pour l'auoir donné aux hommes ? n'eſt-ce pas la nature de cét element de ſe communiquer ſans ſe perdre ? C'eſt donc vne ialouſie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand i'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait roſtir ny boüillir l'ambroſie ; au lieu que les hommes en ont beſoin tous les iours pour leurs petites neceſſitez, quand ce ne ſeroit que pour vous faire des Sacrifices. N'eſt-il pas vray que vous n'eſtes iamais plus aiſe, que quand vous pouuez aller humer la fumée de quelque holocauſte ? de ſorte que vos plaintes ſont contraires à vos deſirs. Ie m'eſtonne que vous n'auez dé-

C'eſt vne Epithete qu'Homere leur donne.

fendu au Soleil de leur enuoyer ſa lumiere, qui eſt vn feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'acuſez de prodiguer vos treſors, & de diſſiper voſtre bien. Voilà tout ce que i'auois à dire pour ma défence. C'eſt à vous d'y répondre ſi vous pouuez ; mais ie demande la replique.

MERCVRE. Il n'eſt pas aiſé de répondre à vn ſi impudent Sophiſte, tu-es bien heureux que Iupiter ne t'a point ouï; car ie ſuis aſſeuré qu'il t'enuoyeroit vne douzaine de Vautours au lieu d'vn, tant tu l'as vilainement outragé ſous prétexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy eſtant Prophete, n'as-tu point ſû ce qui te deuoit arriuer ?

PROMETHE'E. Ie l'ay bien ſû Mercure : mais i'ay ſû auſſi que ie ſerois déliuré par vn Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon Vautour.

MERCVRE. Ie voudrois qu'il fuſt deſia arriué, & que nous fuſſions à table enſemble comme auparauant, pourueu que tu ne fiſſes point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reuerras encore, car Iupiter me déliurera pour vn ſeruice important que ie luy rendray.

MERCVRE. Quel eſt-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais ie ne veux point diuulguer vn ſecret qui doit faire ma déliurance.

MERCVRE. Si cela eſt, tu as raiſon de n'en rien dire. Alons Vulcain, ie voy deſia l'oiſeau qui vient fondre ſur ſa proye, & voudrois que le liberateur fuſt auſſi proche que le danger.

DIALOGVES DES DIEVX.

Le ſujet eſt touché dans l'argument du Dialogue précédent: du reſte, vne partie des Fables eſt expliquée icy d'vne façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGVE DE PROMETHE'E ET DE IVPIT E'R.

PROMETHE'E. DEliure-moy, Iupiter ie n'en puis plus.

IVPITER. Que ie te déliure meſchant? Eſt-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuure qui nous cauſe tant de mal, & pour auoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maiſtre dans vn feſtin?

PROMETHE'E. N'ay-je pas aſſez ſoufert, atachè depuis ſi long-temps au Caucaſe, & nouriſſant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

IVPITER. Ce n'eſt pas la centiéme partie de ce que tu as merité. Tu deurois eſtre écraſé du Caucaſe, & non pas y eſtre ataché; & n'auoir pas ſeulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentitas point de m'auoir fait cette grace.

IVPITER. C'eſt que tu as enuie de me tromper encore vn coup.

PROMETHE'E. A quoy cela ſeruiroit-il? as-tu oublié où eſt le Caucaſe? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quād celuy-là te manqueroit?

IVPITER. Mais encore que me veux-tu dire?

PROMETHE'E. Si ie te dis où tu vas, me croiras-tu?

IVPITER. Pourquoy non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher auec vne Nereïde.

IVPITER. Et puis, qu'en arriuera-t'il ?

PROMETHE'E. Il naiſtra de vous vn enfant qui te dépoſſedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aler.

IVPITER. Ie te croiray pour ce coup, puis-que tu as ſi bien deuiné. Que Vulcain te détache pour récompenſe.

DIALOGVE
DE IVPITER, ET DE CVPIDON.

CVPIDON. PArdonne-moy, Iupiter, ſi i'ay failly, ie n'y retourneray plus; faut-il tenir ſa colere contre vn enfant?

IVPITER. Vn enfant? petit fripon, plus vieux que Iapet, & plus ſubtil que Prométhée.

CVPIDON. Ie m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me repreſentent toûjours de la ſorte; mais encore que t'ay-ie fait pour me mal traiter.

IVPITER. Tu le demandes, meſchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, ſans qu'vne ſeule ſoit amoureuſe de moy; ſi bien qu'il me faut tous les iours trouuer mille inuentions pour en ioüir.

CVPIDON. C'eſt qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par reſpect de t'aprocher.

IVPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas eſté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CVPIDON. C'eſt qu'il eſt beau & galant, &

auec tout cela, Daphné ne s'eſt iamais pû reſoudre à l'aymer, tant l'amour eſt vne choſe libre. Que ſi tu voulois te parer & adoucir vn peu la fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnaſſe dans la veuë; mais il faudroit pour cela quiter ton foudre & ton Egide.

IVPITER. Voudrois-tu que ie fiſſe des choſes indignes de Iupiter?

CVPIDON. Ne ſois donc point amoureux.

IVPITER. Ie le veux eſtre, mais ſans toutes ces foibleſſes; toutefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGVE

DE MERCVRE ET DE IVPITER.

IVPITER. CONnois-tu Io?

MERCVRE. Qui, la fille d'Inaque?

IVPITER. Elle meſme; Iunon l'a transformée en geniſſe, par ialouſie, pour m'empeſcher de l'aymer, & l'a donnée en garde à vn monſtre qui ne dort iamais; car cõme il a cent yeux, il y en a touſiours quelqu'vn qui veille. Mais tu es aſſés adroit pour m'en défaire; Va le tuër en la foreſt de Nemée, où il garde cette belle; & apres ſa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Ie veux qu'elle préſide aux vens & aux flots, & qu'elle ſoit la Patrone des Nautonniers.

DIALOGVE
DE IVPITER ET DE GANYMEDE.

IVPITER. BAiſe-moy, mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que ie n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que ſont-ils deuenus ? N'és-tu pas venu fondre ſur moy en forme d'Aigle, & m'enleuer du milieu de mon troupeau? Comment és-tu deuenu homme ?

IVPITER. Ie ne ſuis ni homme ni aigle, mais le ſouuerain des Dieux, qui me ſuis ainſi transformé pour te poſſeder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? mais tu n'as ny cornes, ni jambes veluës, ni flûte, qui ſont les marques de ce Dieu.

IVPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non ; mais nous ſacrifions tous les ans à celuy-cy, vn bouc à l'entrée de ſa cauerne ; & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enléuent pour les vendre.

IVPITER. N'as-tu iamais ouï parler de Iupiter, & n'as-tu pas veu vn Autel conſacré ſur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire ?

GANYMEDE. Quoy ! c'eſt toy qui fait tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere ſacrifie tous les ans vn belier ? & que t'aurois-ie fait pour m'enleuer ? peut-eſtre qu'à cette-heure mes brebis ſont mangées du loup.

IVPITER. Tu ſonges encore à tes brebis, maintenant, que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Comment! tu ne me remettras pas auiourd'huy où tu m'as pris ?

IVPITER. Non ; car toute ma peine ſeroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour auoir abandonné mon troupeau.

IVPITER. Ne crain point, tu demeureras touſiours icy.

GANYMEDE. Ie ne le veux pas, laiſſe-moy aller, & ie te promets pour recompenſe de te ſacrifier l'honneur de noſtre troupeau.

IVPITER. Que tu-es ſimple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en eſtat de faire du bien à ton pere & à ton païs, ſans te ſoucier de leur colere ; Car tu ne ſeras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage tu viuras de Nectar & d'Ambroſie, & verras reluire ton Aſtre dans le Ciel, par deſſus les autres.

GANYMEDE. Mais ſi ie veux ioüer qui me tiendra compagnie ? car i'auois pluſieurs petits camarades ſur le Mont Ida.

IVPITER Cupidon ioüera auec toy aux oſſelets, conſole-toy ſeulement, & ne ſonge plus aux choſes du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy ſeruiray-ie icy ? y a-t-il des troupeaux à garder ?

IVPITER. Tu ſeras l'Echanſon des Dieux, & leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. Eſt-il meilleur que le lait ?

IVPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre choſe lors que tu en auras gouſté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, ſera-ce auec mon petit camarade Cupidon ?

IVPITER. Non, mais auec moy, car c'eſt pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſaurois-tu coucher ſeul?

IVPITER. C'eſt qu'il y a du plaiſir de coucher auec vn bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand il faut dormir?

IVPITER. Cela rend le ſommeil plus agréable.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe fâchoit toûjours quand ie couchois auec luy, & diſoit que je ne faiſois que remuër & parler toute la nuit, & que ie luy donnois des coups de pied; de ſorte qu'il m'enuoyoit le matin coucher auec ma mere. Si tu ne m'as donc enleué que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

IVPITER. Ie t'aime bien de la ſorte; car ie te baiſeray alors tout mon ſoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

IVPITER. Nous en parlerons vne autre fois; Maintenant Mercure qu'on l'emméne, & qu'on luy faſſe boire l'Immortalité, afin qu'il nous ſerue d'Echanſon: mais apren luy auparauant à preſenter le gobelet.

DIALOGVE
DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me careſſes plus comme auparauant.

IVPITER. Es-tu jalouſe d'vn ſi ſimple & ſi innocent garçon? Ie croyois qu'il n'y euſt que les femmes qui te puſſent mettre en mauuaiſe humeur.

IVNON. Tu ne te gouuernes pas mieux pour ce regard, ni d'vne façon plus honneſte. Car ie vous prie, eſt-ce vne choſe bien-ſeante au Maiſtre des Dieux de ſe metamorphoſer tous les iours, tantoſt en or, tantoſt en taureau, tantoſt en Cygne, pour aller commettre ſur terre des adulteres? Mais encore ne tranſportes-tu pas des Maiſtreſſes dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens touſiours prés de toy, ſous pretexte d'en faire ton Echanſon; comme s'il n'y en auoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fuſſent las de faire leur charge & qu'on ne puſt prendre à vn beſoin, le Verſeur d'eau? D'ailleurs, tu ne prens iamais de ſa main le verre, que tu ne le baiſes luy-meſme en preſence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiſer t'eſt plus doux que le Nectar. Car ſouuent tu demandes à boire ſans auoir ſoif, & ſeulement pour auoir vn prétexte de le baiſer; quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiſer en quelque ſorte en buuant. Il te faiſoit beau voir l'autre iour, iouër auec luy aux oſſelets ſans ton foudre ni ton Egide! Ie ſçay tout, ne penſe pas m'en faire acroire.

IVPITER. Quel mal y a-t-il à baiſer vn bel enfant, & à joindre ce plaiſir à celuy du Nectar? Si tu en auois gouſté, tu ne me ferois plus ces reproches.

IVNON. Ce ſont-là des diſcours de Pédéraſte, il faudroit que i'euſſe bien perdu l'eſprit pour aprocher ma bouche de celle d'vn petit éfeminé.

IVPITER. Tout éfeminé qu'il eſt, il m'eſt plus agreable que..... Ne m'en fais pas dire dauantage, & ceſſe de contrôler mes actions.

IVNON. Ie te conſeille de l'épouſer pour me

fâcher encore plus ; Souuien-toy comme tu me traites pour luy.

IVPITER. C'eſt que tu voudrois que ton boiteux nous ſeruiſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couuert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſaſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il feroit beau voir de renuoyer pour luy Ganymède, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche le plus, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar.

IVNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur ; mais tu ne t'en plaignois pas auparauant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empeſchoient pas qu'auec plaiſir tu ne priſſes le verre de ſa main.

IVPITER. Ta ialouſie ne fait qu'acroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſeruir par Vulcain, ſi tu n'és pas bien-aiſe de voir Ganymède; mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

AVTRE DIALOGVE
DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. QVi penſes-tu que ſoit Ixion!

IVPITER. Vn fort galand homme, & de bonne compagnie ; car ſans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

IVNON. C'eſt vn inſolent qui n'eſt pas digne de cét honneur.

IVPITER. Qu'a-t-il fait ? Ie le veux ſauoir.

IVNON. I'ay honte de le dire, tant ſon impudence eſt grande.

IVPITER. A-t-il voulu careſſer quelque Deeſſe? car il ſemble que c'eſt ce que tu veux dire.

IVNON. Il s'eſt adreſſé à moy-meſme. Ie ne prenois pas garde du commencement à ſon amour; mais à la fin voyant qu'il auoit touſiours l'œil ſur moy, & qu'il ſoûpiroit de temps en temps, & laiſſoit couler des larmes; qu'il buuoit apres moy lors que i'auois bû, & en buuant me regardoit, & baiſoit le verre, ie m'aperçus de ſa folie, mais i'eus honte de te le dire, & crûs que cela ſe paſſeroit. A la fin il a eſté ſi inſolent que de m'en parler; Alors bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, ie ſuis venuë icy te le dire tout courant, afin que tu en fiſſes vn châtiment exemplaire.

IVPITER. Voilà vn hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyuré; mais c'eſt moy qui en ſuis cauſe, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne ſe faut pas étonner ſi vſant des meſmes viandes, ils ont les meſmes deſirs, & conçoiuent de l'amour pour des beautez immortelles? Tu ſçais quel Tiran c'eſt que l'Amour.

IVNON. Il eſt vray qu'il eſt bien ton maiſtre, & te mene bien, comme l'on dit, par le nez. Mais ie voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'eſt qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as preſté; Car tu as couché autrefois auec ſa femme, & en as eu Pirithoüs.

IVPITER. T'en ſouuient-il encore? Sais-tu quel eſt mon deſſein? Ce ſeroit vn trop grand ſuplice de le bannir pour iamais de noſtre preſence; mais puis qu'il pleure & ſoûpire, ie ſuis d'auis.....

IVNON. Quoy ? que ie couche auec luy ?

IVPITER. Non pas cela ; mais quelque fantoſme qui te reſſemble, pour contenter en quelque ſorte ſa paſſion.

IVNON. Ce ſeroit le récompenſer, au lieu de le punir.

IVPITER. Mais quel mal cela te feroit-il ?

IVNON. Il croiroit m'embraſſer & l'afront en retomberoit ſur moy.

IVPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé ; car quand nous formerions vne nuë à ta reſſemblance, ce ne ſeroit pas Iunon.

IVNON. Comme les hommes ont ſouuent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'auoir couché auec moy, & me perdroit de reputation.

IVPITER. Si cela arriue, ie le precipiteray dans les enfers, où ataché à vne rouë, il ne fera que tournoyer, ſans prendre iamais aucun repos.

IVNON. Ce ſuplice ne ſeroit pas trop grand pour ſon crime.

DIALOGVE
DE VVLCAIN ET D'APOLLON.

VVLCAIN. APollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il eſt beau & ſouſrit à tout le monde ? Il fait aſſez voir ce qu'il ſera vn iour, quoy que ce ne ſoit encore qu'vn enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant ? luy qui eſt plus vieux que Iapet en malice.

VVLCAIN. Quel mal peut-il auoir fait, qu'il ne fait encore que de naiſtre ?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont

il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'eſpée; ſans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les fléches.

VVLCAIN. Quoy ? vn enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras cequ'il ſçait faire s'il t'aproche.

VVLCAIN. Il eſt deſia venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris ?

VVLCAIN. Non, que ie ſache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VVLCAIN. Ie ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Ie gage qu'on les trouuera dans ſes langes.

VVLCAIN. Quoy, il eſt déja ſi adroit ce petit voleur ! Ie croy qu'il a apris à dérober dans le ventre de ſa mere..

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez; Tu vois comme il cauſe, il ſera vn iour grand orateur, & meſme bon luteur, ſi ie ne me trompe; car il a deſia donné le croc-en iambe à Cupidon; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiſer, il luy déroba ſon Ceſte, & eût emporté le foudre de Iupiter, s'il n'euſt eſté trop chau, & trop peſant; mais il luy enleua ſon ſceptre.

VVLCAIN. Voila vn hardy petit galand.

APOLLON. Il eſt auſſi muſicien.

VVLCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait vn inſtrumenr de la coquille d'vne tortuë, dont il iouë en perfection juſqu'à me rendre ialoux, moy qui ſuis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas meſme la nuit, & qu'il va iuſqu'aux enfers, pour faire touſiours quelque butin; car il a vne verge

de grande vertu, dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les viuans au tombeau.

VVLCAIN. C'eſt moy qui la luy ay donnée pour luy ſeruir de joüet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompenſe.

VVLCAIN. Ie ſuis bien aiſe que tu m'en faſſes ſouuenir, ie les vais chercher dans ſon berceau.

DIALOGVE
DE VVLCAIN ET DE IVPITER.

VVLCAIN. VOicy vne coignée bien tranchante que ie t'aporte, Que veux-tu que nous en faſſions?

IVPITER. Fend-moy la teſte en deux tout d'vn coup.

VVLCAIN. Tu veux voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour l'entreprendre; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

IVPITER. A me fendre la teſte par la moitié. Ie ne ris point, & ſi tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra; Frape ſeulement de toute ta force; car la teſte me fend de douleur, & ie ſoufre les meſmes maux, que ſi j'eſtois en trauail d'enfant.

VVLCAIN Prend garde que nous n'allions faire quelque ſotiſe; Car ie ne t'acoucheray pas ſi doucement qu'vne Sage-femme.

IVPITER. Frape ſeulement, ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte.

VVLCAIN. C'eſt bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeïr. Grands Dieux! Ie ne m'étonne pas ſi tu auois mal à la teſte, y ayant

vne femme enfermée, & encore vne Amazone auec la lance & le bouclier; C'eſt ce qui te rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle! Donne-la moy pour récompenſe de t'auoir déliuré ſi heureuſement, puis-qu'elle eſt déja en âge d'eſtre mariée.

IVPITER. Ie le veux; mais tu auras bien de la peine à la réſoudre à t'eſpouſer; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie.

VVLCAIN. Laiſſe-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourueu que i'aye ton conſentement.

IVPITER. Ne t'y frotte pas ſi tu és ſage.

DIALOGVE

DE NEPTVNE ET DE MERCVRE.

NEPTVNE. NE ſçauroit-on parler à Iupiter?

MERCVRE. Non, il eſt empeſché.

NEPTVNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCVRE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTVNE. Eſt-ce qu'il eſt auec Iunon?

MERCVRE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTVNE. Quoy donc? auec Ganymede?

NERCVRE. Encor moins.

NEPTVNE. Qu'a-t-il? ie le veux ſçauoir.

MERCVRE. Il ſe trouue mal.

NEPTVNE. Dequoy?

MERCVRE. I'ay honte de le dire.

NEPTVNE. A moy qui ſuis ſon frere?

MERCVRE. Il vient d'acoucher.

NEPTVNE. Comment ? eſtoit-il hermaphrodite ? Ie ne m'en eſtois pas aperçeu, ni qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCVRE. Auſſi n'eſt-ce pas là qu'il auoit mal.

NEPTVNE. Où donc, à la teſte ? comme quand il acoucha de Minerue ? Il a le chef bien fécond.

MERCVRE. Non, à la cuiſſe.

NEPTVNE. Comment cela ? acouche-il par tous les endroits du corps ?

MERCVRE. Iunon, par ialouſie, a perſuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher auec luy dans toute ſa gloire ; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & l'a conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a eſté de ſauuer l'enfant ; car elle eſtoit groſſe ; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuiſſe de Iupiter, où il a acheué ſon terme. Il vient préſentement de s'en déliurer, & eſt encore tout débile du trauail.

NEPTVNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant ?

MERCVRE. Ie l'ay porté à Nyſſe, pour eſtre nourry par les Nymphes du païs, qui l'ont nommé Dyoniſius du nom de ſon pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTVNE. Ainſi Iupiter eſt le pere & la mere de cét enfant ?

MERCVRE. Il eſt vray ; mais ie n'ay pas le loiſir de t'en dire dauantage ; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reſte dont ont beſoin les acouchées.

DIALOGVE
DE MERCVRE ET DV SOLEIL.

MERCVRE. ARESTE, Soleil, par l'eſpace de trois iours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'vne longue nuit ; Que les heures détellent tes cheuaux, eſteins ton flambeau, & te repoſe.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges. Eſt-ce que i'ay manqué à mon deuoir, que Iupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du iour ?

MERCVRE. Non, c'eſt qu'il en a beſoin pour vne choſe d'importance.

LE SOLEIL. Où eſt-il maintenant ?

MERCVRE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et vne nuit ne ſufit pas pour contenter ſes deſirs ?

MERCVRE. Non pas cela ; mais pour acheuer le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheue à la bonne heure ; mais cela ne ſe faiſoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'auec Rhéa, pour aller careſſer la femme de ſon voiſin : Maintenant pour vne putain il faut bouleuerſer tout le monde. Cependant, mes cheuaux deuiendront rétifs faute d'exercice, & il naiſtra des eſpines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres : & tout cela, pour baſtir ce beau Heros !

MERCVRE. Tay-toy, qu'il ne t'en faſſe repentir. Cependant, ie vais acheuer ma commiſſion, & dire à la Lune qu'elle ne ſe haſte pas

hon plus, & au ſommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoiuent de ce changement.

DIALOGVE

DE VENVS ET DE LA LVNE.

VENVS. DEQVOY t'accuſe-t-on, belle Couriere ? d'arreſter quelque fois ton char au milieu de ta courſe, pour aller viſiter vn Chaſſeur, & pour le contempler à ton aiſe lors qu'il eſt endormy ſur les Montagnes de la Carie.

LA LVNE. C'eſt ton fils qui en eſt cauſe.

VENVS. Laiſſons-là ce petit inſolent, qui n'épargne pas meſme ſa mere, & qui m'a ſouuent contrainte de deſcendre ſur le mont Ida, pour y careſſer Anchiſe, ou ſur le Liban en faueur d'Adonis, auant que Proſerpine me l'euſt rauy pour le poſſeder ; quoy que depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Ie l'ay cent fois menacé de briſer ſon arc & ſon carquois, & de luy couper les aiſles, & le feſſay bien l'autre iour auec vn de mes patins ; mais quoy ! il ne s'en ſouuient plus, ſi-toſt qu'il eſt échapé. Cependant, ce Chaſſeur eſt-il beau ? car cela ſeruiroit de quelque conſolation.

C'eſt qu'il eſtoit la moitié de l'année aux enfers.

LA LVNE. Tu ſçais qu'il n'y a point de laides amours ; mais il eſt vray que ie ne me puis laſſer de le regarder, lors qu'au retour de la chaſſe, il étend ſon manteau ſur l'herbe, & s'endort, apuyé d'vne main ſur ſon coude, & de l'autre, laiſſant negligemment tomber ſes traits. Alors

deſcendant ſans faire bruit, & marchant ſur la pointe des pieds; de peur de l'éueiller, ie gouſte, en aprochant, le doux parfum de ſon haleine. Tu deuines aſſez le reſte, car tu ſçais ce que c'eſt que d'aimer, mais il eſt vray que ie meurs d'amour.

DIALOGVE
DE VENVS ET DE CVPIDON.

VENVS. REGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des deſordres que tu cauſes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes Iupiter en cent façons; Tu fais deſcendre la Lune en terre; Tu areſtes le Soleil dans les priſons de Climene; ſans parler des afrons que tu me fais à moy meſme qui ſuis ta mere. Mais tout cela ſeroit peu, ſi tu ne t'eſtois auſſi attaqué à celle des Dieux, que tu fais courir toute forcenée ſur le mont Ida, tranſportée d'amour pour ſon Atys, & s'enquerant de luy aux foreſts & aux rochers; montée ſur vn char qui eſt traiſné par des Lions, & ſuiuy de ſes Corybantes, qui ne ſont pas plus ſages qu'elle. Car les vns ſe font des inciſions au coude; les autres courent tout écheuelés par des précipices; Ceux-cy ſonnent du cor, ces autres du tambour & des cymbales; ſi bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Ie crains donc que cette Deeſſe, ſi elle retourne quelque iour en ſon bons ſens, ne venge ſur toy cét afront, ou qu'elle ne te tuë en ſa fureur, & ne te faſſe déchirer par ſes lions, ou bien par ſes preſtres qui ſont encore plus farouches.

CVPIDON. Ie ne crains ni les vns ni les autres ; car ſes Preſtres ſont trop effeminez, & i'ay apriuoiſé ſes lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs, elle eſt trop empeſchée à l'amour pour ſonger à la vengeance. Et puis, quel mal fais-ie, de rendre aymable ce qui eſt beau ? Voudrois-tu que i'euſſe guery Mars de la paſſion qu'il a pour toy ?

VENVS. Que tu-és malin ! mais qu'il te ſouuienne de ce que i'ay dit.

DIALOGVE

D'HERCVLE, D'ESCVLAPE ET DE IVPITER.

IVPITER. N'Auez-vous point de honte de vous entrebatre comme des coquins, & de vous quereller iuſqu'à la table de Iupiter ?

HERCVLE. Eſt-il iuſte, mon pere, que ce Charlatan paſſe deuant moy ?

ESCVLAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes ſemblables.

HERCVLE. En quoy eſt-ce, Impoſteur, que tu vaudrois mieux que moy ? Eſt-ce pour auoir eſté frapé de la foudre pour ton beau ſauoir ? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCVLAPE. Il te ſied bien de me reprocher ma mort, aprés auoir eſté brûlé tout vif ſur le mont Eta comme vn criminel !

HERCVLE. C'a eſté volontairement lors que i'eus purgé l'Vniuers de monſtres. Mais pour toy, qu'as-tu iamais fait que l'empirique, comme ces afronteurs qui ſçauent quelques ſe-

crets par où ils ſe font admirer ?

ESCVLAPE. Tu-as raiſon ; car c'eſt moy que te donnay de l'onguent pour la bruſlure lors que tu montas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais eſté comme toy, eſclaue d'vne Impudique, qui te faiſoit filer, & te ſoufletoit lors que tu manquois à ton deuoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma femme, ny mes enfans comme tu as fait.

HERCVLE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton inſolence, & ie te feray faire vne culebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu ſois dans la Medecine.

IVPITER. Et moy, ſi vous ne vous areſtez, ie vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Eſculape paſſe le premier, puis qu'il eſt le plus ancien.

DIALOGVE.

DE MERCVRE ET D'APOLLON.

MERCVRE. QV'as-tu, Apollon, d'eſtre ainſi triſte ?

APOLLON. Qui ne le ſeroit, eſtant ſi malheureux en amour ?

MERCVRE. Quel mal-heur t'eſt-il arriué depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCVRE. Qui l'a tué ?

APOLLON. Moy-meſme.

MERCVRE. Eſtois-tu en fureur comme tu y és quelquefois ?

APOLLON. Non ; mais comme ie ioüois au palet auec luy, Zephyre ialoux de noſtre amitié,

a emporté le palet & luy en a caſsé la teſte. Ie l'ay pourſuiuy vainement, iuſqu'aux Montagnes; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour, i'ay eſté contraint de faire les funerailles de mes amours auec celles d'Hyacinthe; Toutesfois, pour me conſoler, i'ay fait naiſtre de ſon ſang vne fleur, qui eſt illuſtre pour ſon odeur & pour ſa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes; mais ie ne laiſſeray pas de le regretter toute ma vie.

MERCVRE. Tu-as tort, Apollon; Car ceux qui aiment les choſes mortelles, ſe doiuent réſoudre à les perdre.

AVTRE DIALOGVE.

D'APOLLON ET DE MERCVRE.

MERCVRE. C'EST vne choſe étrange, Apollon, que Vulcain ait épouſé les plus belles de toutes les Deeſſes, & ie ne ſay comme elles ont le courage de l'embraſſer, lors qu'au retour de ſa forge il eſt tout couuert de ſuye & de ſueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en eſtonner, & principalement à vn Amant infortuné comme moy, qui ſuis vn peu mieux fait que luy, pour ne rien dire dauantage.

MERCVRE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adreſſe; lors qu'il ſe faudra coucher, nous nous trouuerons tout ſeuls; tandis qu'vn miſerable courtaut de boutique tout eſtropié, careſſera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut ſeruir de quel-

que conſolation ; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite : Mais moy de deux perſonnes que i'ay ſeruies, l'vne a mieux aymé eſtre changée en arbre, que de me ſoufrir ; & i'ay tué l'autre, par mal-heur, en me joüant. Mais, dy-moy ; comment ces Deeſſes ne ſont-elles point ialouſes les vnes des autres?

Où la grace.

MERCVRE. C'eſt que Venus paſſe ſon temps dans le Ciel, tandis que les Graces ſont dans l'Iſle de Lemnos auec Vulcain.

APOLLON. Penſes-tu qu'il ſache les débauches de ſa femme ?

MERCVRE. S'il les ſait ? il n'en faut point douter ; mais il n'en oſeroit rien dire, car il craint la colere de Mars : Tu ſais comme les gens de guerre ſont inſolens, & particulierement enuers les Artiſans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dreſſe quelque piege.

MERCVRE. Ie ne ſay ; mais ie voudrois y eſtre pris.

DIALOGVE
DE IVNON ET DE LATONE.

IVNON. VEritablement, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Iupiter.

LATONE. Nous ne pouuons pas toutes eſtre meres de Vulcain.

IVNON. Il eſt vray qu'il eſt eſtropié ; mais en cét eſtat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'eſt rendu illuſtre par l'excellence de ſon Art. Mais ta fille,

fille, d'vn courage maſle, contre la bien-ſeance de ſon ſexe, va iuſqu'en Scythie eſgorger ſes hoſtes, plus cruelle mille fois que les Scythes; & ton fils eſt de tous meſtiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a eſtably des Bureaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il ſe meſle de prédire l'auenir, & ſurprend les ſimples par des Oracles trompeurs, qui ont toûjours quelque porte de derriere, pour éuader. Cependant, comme le nombre des ſots eſt infiny, il s'enrichit de ſes impoſtures; mais les plus ſages reconnoiſſent bien la fourbe, & ſçauent que ce grand Prophete n'a pas ſceu qu'il tuëroit ſon Hyacinthe, & que Daphné le fuiroit, malgré toute ſa beauté & ſa perruque d'or. Ie m'étonne donc qu'on t'ait préferée à Niobe, & que tes enfans ayent eſté iugez plus beaux que les ſiens.

LATONE. Ta ialouſie ne peut ſoufrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & ſoient celebres, l'vne par ſa beauté, & l'autre par ſon harmonie.

IVNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour vn excellent Muſicien, luy qui euſt eſté eſcorché en la place de Marſyas, ſi les Muſes luy euſſent fait juſtice. Pour ta fille, elle eſt ſi belle auec ſon viſage de pleine-lune, qu'Actéon fut deuoré par ſes chiens, pour l'auoir veuë toute nuë; de peur qu'il ne fuſt le trompette, auſſi bien que le témoin de ſa laideur. Car pour ſa pretenduë virginité, ie n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le meſtier de Sage-femme, comme elle fait, ſans quelque experience.

LATONE. Il te ſied bien, Iunon, d'eſtre altiére, eſtant compagne du lit & du thrône de Iupiter; mais nous te verrons bien honteuſe, lors

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quitera pour la poſſeder.

DIALOGVE

D'APOLLON ET DE MERCVRE.

APOLLON. QV'as-tu à rire, Mercure?

MERCVRE. Qui ne riroit, Apollon, d'vne choſe ſi plaiſante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que i'en rie à mon tour.

MERCVRE. Mars vient d'eſtre pris, couché auec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le recit de cette auanture.

MERCVRE. Il y a long-temps que Vulcain ſe doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les ſurprendre. Il auoit donc mis autour de ſon lit des filets comme inuiſibles, & eſtoit alé trauailler à ſon fourneau. Le galand prenant ſon temps en l'abſence du mary, eſt alé coucher auec ſa maiſtreſſe; mais le Soleil les a découuerts, & en a auerty Vulcain; de ſorte qu'il les a pris tous deux ſur le fait, & les a enuelopez dans ſes rets. Venus toute confuſe, tâchoit à couurir ſa nudité; Mars cherchoit à ſe dépeſtrer; mais comme il a veu qu'il n'en pouuoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laiſſé échaper?

MERCVRE. Bien loin de cela; il a apellé tous les Dieux, pour eſtre témoins de ſon des-honneur. Cependant, ces pauures Amans ſe voyant pris comme au trébuchet, baiſſoient la veuë & ſe

couuroient d'vn voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie?

MERCVRE. Il est le premier à en rire; Mais pour te dire la verité, i'enuiois la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché auec la plus belle de toutes les Deesses, & lié auec elle par des chaînes qui ne se pouuoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la sorte?

MERCVRE. Qui en doute? Vien les voir en cét estat, & si tu n'és de mon auis, ie blâmeray ta froideur, ou louëray ta continence.

DIALOGVE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. I'AVROIS honte, Iupiter, d'auoir vn fils yurogne & éfeminé comme le tien, tousiours en la compagnie de certaines femmes furieuses, & qui sont plus mâles que luy; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

IVPITER. Mais cét éfeminé a conquis la Thrace & la Lydie, & assujetty les Indes, aprés en auoir fait le Roy prisonnier, auec tous ses Éléphans. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant auec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souuent yure; Que si quelqu'vn a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps & la mere mesme a deschiré son enfant. Cela n'est-il pas *Agauë & Penthée.*

grand, & digne de Iupiter ? D'ailleurs, s'il eſt voluptueux & débauché, cela ne fait tort à perſonne; Que ne feroit-il point eſtant ſobre, puis-qu'il fait de ſi grandes choſes eſtant yure ?

IVNON. Ne viendras-tu point loüer auſſi l'inuention de la vigne, aprés auoir veu les maux qu'elle cauſe, & qu'elle couſta la vie au premier, *Icare.* à qui il fit ce beau preſent ?

IVPITER. Ce n'eſt pas le vin qui fait ces deſordres, mais l'excés; car en le prenant moderément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'eſt la jalouſie qui te fait parler, & le ſouuenir de Semele; puis-que tu blâmes indiferemment ce que ſon fils a de plus beau.

DIALOGVE
DE VENVS ET DE CVPIDON.

VENVS. D'Où vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-meſme qui ſuis ta mere, & que tu ne peux rien ſur Pallas, comme ſi pour elle ton carquois eſtoit ſans fleſches, & ton flambeau ſans chaleur ?

CVPIDON. C'eſt que ie l'aprehende.

VENVS. Mais Mars eſt bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point ?

CVPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'apelle à ſon ſecours; au lieu que Pallas me regarde de trauers; & vn iour qu'il m'a riua de l'aprocher, Si tu me touches, dit-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te précipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & eſt éfroyable auec ſon caſque & ſon bouclier, où l'on voit briller la

teſte de Meduſe, coifée de ſerpens.

VENVS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Iupiter ni ſes foudres; les Muſes meſmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone, ſont à l'épreuue de tes traits.

CVPIDON. C'eſt que ie les reſpecte, & qu'elles ont quelque choſe de venerable, outre qu'elles me diuertiſſent par leurs chanſons, & qu'il n'y auroit point d'aparence de rendre le mal pour le bien.

VENVS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CVPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teſte.

VENVS. Quel?

CVPIDON. Celuy de la chaſſe, qui la fait broſſer par les foreſts, où ie ne la ſaurois ſuiure: Mais pour ſon frere, quoy qu'il ſoit excellent Archer.....

VENVS. Ie ſay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as ſouuent bleſſé de tes dars.

LE IVGEMENT DE PARIS.

DIALOGVE

DE IVPITER, MERCVRE, PARIS, & les trois Deeſſes.

IVPITER. PREN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau paſteur de Troye, qui paiſt ſes troupeaux ſur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Iuge de la Beauté, parce qu'il eſt beau & amoureux. Les Belles, il eſt temps de partir; car ie ne veux point eſtre Iuge, entre ma femme & mes filles, puis-

qu'on ne peut prononcer en faueur de l'vne, ſans ofenſer les deux autres ; & ie voudrois, s'il ſe pouuoit, que toutes trois remportaſſent la victoire. Mais vous n'auez rien à craindre ; car outre que Pâris eſt fils de Roy, & parent de Ganymede, il eſt ſi ſimple & ſi peu malicieux, que vous ne deuez point aprehender de paroiſtre deuant luy.

VENVS. Pour moy, mon pere, ie ne refuſerois pas meſme Momus pour Iuge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puiſſe eſtre ; car que pourroit-il reprendre en la Deeſſe de la Beauté ? Mais il faut qu'il agrée auſſi à mes riuales.

IVNON. Nous prendrions à vn beſoin Mars pour Arbitre, quoy que ce ſoit ton galand.

IVPITER. Es-tu de meſme ſentiment, Minerue ? Quoy ! tu rougis, & baiſſes la veuë ? mais la pudeur ſied bien aux filles ; & ie vois bien que tu en és contente auſſi. Partez donc, à la bonne-heure, & que les mal-heureuſes ne s'en prennent point à leur Iuge ; car vous ſauez que vous eſtes trois, & qu'il n'y a qu'vne pomme.

MERCVRE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, ie paſſeray le premier pour vous conduire, & vous me ſuiurez ſans vous areſter. Du reſte, ne craignez rien, Ie connois Pâris, il eſt honneſte homme, & ne vous fera point d'injuſtice.

VENVS. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy, eſt-il marié ?

MERCVRE. Non ; mais ie croy qu'il a vne maiſtreſſe ſur le mont Ida ; toutefois, c'eſt quelque fille groſſiere & mal-apriſe, qu'il n'aime pas trop, à mon auis ; mais pourquoy fais-tu cette queſtion ?

VENVS. Ie réuois à autre choſe.

PALLAS. Tu t'acquittes mal de ta commiſſion, Mercure, d'entretenir celle-cy ſeparément.

MERCVRE. Ce n'eſt rien; Elle me demandoit ſeulement ſi Pâris eſtoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela?

MERCVRE. Ie ne ſay; Elle dit qu'elle l'a fait ſans deſſein.

PALLAS. Eſt-il marié en éfet?

MERCVRE. Ie croy que non.

PALLAS. Eſt-ce vn ſimple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

MERCVRE. Ie penſe qu'eſtant jeune, & fils de Roy, il ſeroit bien-aiſe de ſe ſignaler dans les batailles.

VENVS. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute ſeule? Venus n'eſt pas de ces humeurs querelleuſes, & qui ſe fâchent de tout.

MERCVRE. Il n'y a pas auſſi de ſujet de s'en fâcher; car elle me demandoit la meſme choſe que vous; & ie luy répondois de meſme. Mais tout en deuiſant, nous voicy ariuez en Phrygie. Voilà le mont Ida que ie découure, & voſtre Iuge auſſi, ſi ie ne me trompe.

IVNON. En quel endroit? ie ne le voy pas.

MERCVRE. A main gauche, ſur la pente de ce coſteau. Voilà ſon troupeau & ſa cabane.

IVNON. Ie ne voy pas le troupeau.

MERCVRE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas ſortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'vn auec ſa houlette qui les raſſemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop?

IVNON. Ie le voy, ſi c'eſt luy.

MERCVRE. C'eſt luy-meſme. Mais puis-que nous ſommes ſi prés, deſcendons, de peur de l'éfrayer en venant tout à coup fondre deuant luy.

IVNON. Ie le veux. Maintenant que nous ſommes deſcenduës, que Venus marche deuant; Car elle doit ſçauoir le chemin, eſtant venuë icy ſouuent, chercher ſon Anchiſe.

VENVS. Ie ne me pique point de ces reproches.

MERCVRE. C'eſt moy qui vous conduiray; Car il me ſouuient, quand Iupiter eſtoit amoureux de Ganymede, que ie venois ſouuent icy voir ce que faiſoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleua, ie volois autour de luy pour le ſoûleuer, & ce ne doit pas eſtre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en ſouuient bien, il ioüoit de la flûte ſur ce roc, prés de ſon troupeau, lors que Iupiter, changé en Aigle, le vint rauir, & mordant de ſon bec ſa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout étonné, & tournant la teſte pour le regarder. Alors, i'amaſſay ſa flûte qui eſtoit tombée dans la frayeur; Mais ſaluons voſtre Iuge que voicy. Bon-jour, le beau Paſteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui ſont ces Dames que vous menez dans ces deſerts? Elles ſont trop belles & trop délicates, pour broſſer parmy ces haliers.

MERCVRE. Ce ne ſont pas des Dames, Paris, ce ſont des Déeſſes. Tu vois deuant toy, Venus, Pallas & Iunon. Pour moy, ie ſuis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes? Ne crains rien, nous ne ſommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'vn diferent qu'ont ces Deeſſes pour la beauté, parce

que tu es ſçauant dans les choſes de l'amour. Du reſte, le prix de la victoire eſt écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye ? *C'eſt pour la plus belle.* Grands Dieux ! comment pourroit vn mortel iuger de trois beautez immortelles ! cela ſurpaſſe la capacité d'vn berger, & ſi quelqu'vn le pouuoit faire, ce ſeroit plûtoſt vn courtiſan, qu'vn villageois. S'il faloit dire quelle eſt la plus belle de ces brebis ou de ces chéures, ie m'en acquitterois peut eſtre bien ; mais voicy des beautez diuines, & ſi acomplies, que l'œil a de la peine à ſe retirer de deſſus l'vne, pour contempler les deux autres, tant la veuë demeure atachée au premier objet, & le iuge touſiours le plus beau. D'ailleurs, ie ſuis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me ſemble que ie n'ay pas aſſez de deux yeux, & ie voudrois eſtre tout œil, comme Argus, pour les pouuoir mieux contempler, outre que l'vne eſtant femme de Iupiter, & les deux autres ſes filles, il ne fait pas ſeur de ſe meſler de leur diferent.

MERCVRE. Mais Iupiter le commande, & ſes ordres ſont inuiolables.

PARIS. Que les mal-heureuſes donc n'en acuſent que leur mal-heur, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCVRE. Elles l'ont promis ; il ne reſte plus qu'à iuger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais ie voudrois bien ſauoir ſi on les peut voir toutes nuës, car il eſt difficile d'en bien iuger autrement.

MERCVRE. C'eſt à toy qui és le Iuge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela eſt, ie les veux voir toutes nuës.

MERCVRE. Deshabillez-vous, voſtre Iuge le commande, & tandis qu'il vous regardera, ie tourneray la teſte de l'autre coſté.

Il fait alluſion aux epithetes qu'Homere leur donne.

VENVS. Tu-as raiſon, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës, ie te vais montrer que ie n'ay pas ſeulement quelque partie du corps agreable, comme mes riuales, mais que ie ſuis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait ſa ceinture; car c'eſt vne magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne deuoit pas auſſi venir parée & ajuſtée en Courtiſane, mais ſe laiſſer voir toute nuë & ſans artifice.

PARIS. Elle a raiſon; oſtez voſtre ceinture.

VENVS. Que Pallas oſte donc ſon caſque, dont l'horrible creſte eſt capable d'épouuanter vn berger; Craint-elle que ſes yeux bleus ne ſoient pas aſſez forts ſans armes?

PALLAS. Tien, voilà mon caſque.

VENVS. Tien, voilà ma ceinture.

IVNON. Haſtons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux! Que de beautez & de merueilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majeſté; & qu'il paroiſt bien que l'vne eſt fille & l'autre femme de Iupiter! Mais que la derniere a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes! Ah c'eſt trop de felicité pour vn mortel. Toutefois, ie les veux voir encore ſeparément; car en les voyant toutes enſemble, on eſt ſi confus, que l'on ne ſait que choiſir.

VENVS. Ie le veux.

PARIS. Que Iunon demeure, & que les deux autres ſe retirent.

IVNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reſte encore quelque choſe à conſiderer, C'eſt le prix de la victoire; car ſi tu me l'ajuges, ie te feray Roy de toute l'Aſie.

PARIS. Ie ne ſuis point ambitieux; mais ie ne vous feray point d'injuſtice. Retirez-vous; Que Pallas s'aproche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faueur, ie te rendray inuincible.

PARIS. Ie ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere eſt en paix; mais vous n'auez rien à craindre, ie ne me laiſſe corrompre ni par promeſſes, ni par preſens, reprenez vos habits & vos armes; Que Vénus s'auance.

VENVS Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds iuſqu'à la teſte; car ie n'ay pas le moindre defaut. Il y a long-temps que te voyant ieune & beau comme tu-és, i'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, ſans venir aux Villes ni aux Aſſemblées, & paſſer la fleur de ton âge parmy les beſtes dans des ſolitudes. Car à quoy te peuuent ſeruir ces arbres & ces deſerts, & quel auantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne deurois-tu pas auoir déja vne maiſtreſſe, non pas quelque païſane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'eſt maintenant Héléne, l'honneur de ſon ſexe, comme Pâris l'eſt du ſien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'auoit veu vne fois, ie ſay qu'elle quiteroit tout pour te ſuiure. N'en as-tu iamais oüi parler?

PARIS. Non; mais ie ſerois bien-aiſe d'en aprendre quelque choſe.

VENVS. Elle eſt fille de cette Belle, dont Iupiter amoureux, ſe changea en Cygne pour la poſſeder.

PARIS. Et comment eſt-elle faite ?

VENVS. Tu peux croire qu'elle n'eſt pas noire eſtant née d'vn Cygne, ni groſſiere, eſtant éclo-ſe de la coquille d'vn œuf. Si tu l'auois veuë lu-ter toute nuë, à la façon de ſon païs, tu ſerois épris de ſa gentilleſſe & de ſa grace. On a déja en-trepris des guerres pour l'amour d'elle ; car Thé-ſée la rauit qu'elle n'auoit encore que dix ans. Depuis, elle eſt creuë en beauté auec l'âge, & a atiré ſur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans l'ont recherchée ; mais Menelaüs a eſté préferé à tous ſes riuaux ; toutefois ie te la donne-ray, ſi tu veux.

PARIS. Comment cela, ſi elle eſt mariée ?

VENVS. Ne t'en mets point en peine, ce ſont-là des tours de mon métier ; mais tu n'és encore qu'vn innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Ie te prie de me le dire.

VENVS. Tu iras en Grece ſous prétexte de voir le païs, & ſi-toſt que tu ſeras arriué à Lacédé-mone, Hélene te voudra voir ; laiſſe-moy faire le reſte.

PARIS. Cela me ſemble incroyable, qu'elle veüille quitter ſon mary & ſa patrie, pour ſuiure vn étranger & vn inconnu.

VENVS. I'ay deux fils, dont l'vn rend aymable, & l'autre amoureux, I'en mettray l'vn dans tes yeux & l'autre en ſon cœur. Apres cela, nous en viendrons à bout aiſément ; car ie te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Ie ne ſay ce qui en arriuera ; mais ie brûle déja de la voir, & il me ſemble que ie voyage en Grece, que i'ariue à Sparte, que ie l'enleue & l'emmeine à Troye ; & i'enrage que

tout cela n'eſt déja fait.

VENVS. Ne te haſte point, que tu ne m'ayes donné la pomme ; car il faut que ie ſois gaye en ta compagnie ; autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais aprés cela, nous célébrerons enſemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais ſi tu me trompois auſſi ?

VENVS. Veux-tu que ie t'en iure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore vn coup.

VENVS. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maiſtreſſe ; d'eſtre moy-meſme ta guide, & de conduire toute l'entrepriſe.

PARIS. Et tu ameneras auſſi les deux Amours & les Graces ?

VENVS. Et le Deſir meſme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te ſouuien de tes promeſſes.

DIALOGVE
DE MARS ET DE MERCVRE.

MARS. AS-TV ouï la rodomontade de Iupiter, Que ſi nous le faſchions il ietteroit vne chaiſne du Ciel en terre, auec laquelle il attireroit à ſoy les hommes & les elemens, par vn ſi violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne ſeroient pas ſi forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas vn de nous qui ne luy cede en particulier ; mais de s'imaginer que tous enſemble nous ne le vaillions pas bien, il me ſemble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on ſçait qu'il eut bien de

la peine à ſe retirer des mains de Neptune, de Iunon & de Minerue, qui le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour ſe ſauuer, de faire mille tours de ſoupleſſe. Encore ſi Tetis ne luy euſt amené Briarée, qui le déliura auec ſes cent bras, ie ne ſay ce qui en fuſt arriué, & s'il n'euſt point eſté pris auec toute ſa force & ſon adreſſe.

MERCVRE. Tout beau, n'en dy pas dauantage; car il n'eſt ſeur ni à toy de dire ces choſes, ni à moy de les entendre.

MARS. Ie ſçay bien à qui ie m'adreſſe, & que c'eſt à vne perſonne qui ſait auſſi bien ſe taire que parler.

DIALOGVE
DE PAN ET DE MERCVRE.

PAN. BON-jour, mon pere.

MERCVRE. Bon-jour, mon fils: mais qui és-tu qui m'appelles ainſi? car à voir comme tu és fait, tu reſſembles mieux à vn Bouc, qu'à vn Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la ſorte. Ne te ſouuient-il plus de cette belle fille que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts: c'eſt Penelope la fille d'Icare.

MERCVRE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi cornu, auec vne barbe, vne queuë, & des pieds de Chéure?

PAN. C'eſt que tu t'eſtois métamorphoſé en Bouc, pour la ſurprendre.

MERCVRE. Il m'en ſouuient; mais i'ay honte de l'auoüer.

PAN. Ie ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie où ie poſſede mille troupeaux; Ie ſuis illuſtre dans la Muſique, & i'ay fait paroiſtre ma valeur en la Bataille de Marathon; ſi bien que les Atheniens m'ont donné pour recompenſe vne grotte ſous leur forteresſe, où ſi tu viens iamais, tu verras comme i'y ſuis honoré.

MERCVRE. N'és-tu point marié?

PAN. Non.

MERCVRE. Ie ne m'en étonne pas; car qui voudroit d'vn animal fait comme toy.

PAN. C'eſt qu'eſtant de complexion fort amoureuſe, ie ne me pourrois paſſer d'vne ſeule femme.

MERCVRE. Tu careſſes donc les Chéures?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes ſont amoureuſes de moy.

MERCVRE. Sais-tu ce que ie deſire, pour recompenſe de t'auoir donné la vie? C'eſt que tu ne m'apelles iamais ton pere; mais ne laiſſe pas de m'embraſſer pour ce coup. Adieu.

DIALOGVE
D'APOLLON ET DE BACCHVS.

APOLLON. QVI croiroit iamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fuſſent freres, eſtant ſi differens & d'humeur & de viſage? Car l'vn eſt le plus petit & le plus puiſſant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'eſt ni maſle ni femelle; & le premier eſt vn vergalant.

BACCHVS. Cette diuerſité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les iours on en voye d'auſſi grande entre ceux qui ſont nez de meſme pere & de meſme mere.

APOLLON. Ce n'eſt pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les meſmes plaiſirs & les meſmes exercices.

BACCHVS. Mais elle égorge ſes hoſtes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece; cela ne s'acorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle ſe plaiſe à ces cruautez? C'eſt pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occaſion de s'éuader.

BACCHVS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape eſt vn étrange maſle, car comme ie paſſois chez luy à Lampſaque, il me voulut careſſer la nuit, aprés m'auoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHVS. Ie tournay la choſe en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y auoit point d'aparence de rendre des injures pour des careſſes. Et puis, tu en vaux bien la peine; car tu-és aſſez beau garçon.

BACCHVS. Et toy auſſi; C'eſt pourquoy tu n'as qu'à te tenir ſur tes gardes, s'il t'aproche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter; car auec ma perruque blonde, ie porte vn arc & des fleſches; & comme ie vois fort clair, il eſt dificile de me prendre par derriere.

DIALOGVE

DE MERCVRE ET DE SA MERE.

MERCVRE. YA-t-il vn Dieu dans le Ciel, qui ſoit plus malheureux que moy.

MAYA. Ha mon fils, ne parles point ainſi.

MERCVRE. Pourquoy non ? puiſque i'ay tout ſeul plus d'afaires, que tous les autres Dieux enſemble. Premierement, il me faut leuer dés le point du iour, pour netoyer la ſale du feſtin, & celle des aſſemblées. Apres cela, il me faut trouuer au leuer de Iupiter pour prendre ſes ordres, & les porter deçà & delà. Ie ſers de Maiſtre d'Hoſtel, & quelquefois d'Eſchanſon ; au moins, faiſois-ie ce meſtier, auant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'eſt que la nuit meſme, lors que tout le monde ſe repoſe, il me faut aller mener vn conuoy de morts aux enfers, & aſſiſter à leur iugement, comme ſi tout le iour, ie n'eſtois pas aſſez occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & pluſieurs autres ſemblables. Caſtor & Pollux ſe repoſent tour à tour, mais moy ie ne repoſe iamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne ſont pas fils de Deeſſe, comme moy, mais nez de chetiues & miſerables mortelles, ſe donnent du bon temps à la table de Iupiter. Ie viens de quiter tout preſentement la fille d'Agenor à Sidon, & voilà qu'on me renuoye à Argos vers Danaé ; encore m'a-t-on dit que ie viſſe, en paſſant, Antiope & en Béocie, mais ie l'ay refuſé tout à plat, & quelquefois ie voudrois eſtre vendu

pour eſclaue, afin de changer de maiſtre.

MAYA. Quite cette penſée, mon fils, il faut obeïr à ſon Pere, & trauailler tandis qu'on eſt ieune. Haſte-toy d'executer ſes commandemens; car tu ſais qu'il eſt colere, & que les Amoureux ſont impatiens.

DIALOGVE
DE IVPITER ET DV SOLEIL.

IVPITER. QV'AS-TV fait, malheureux, d'auoir donné ton char à conduire à vn ieune étourdy, qui a bruſlé la moitié du monde, & gelé l'autre; de ſorte que ſi ie ne l'euſſe abatu d'vn coup de foudre, c'eſtoit fait du genre humain?

LE SOLEIL. I'ay failly, Iupiter, ie l'auouë, pour n'auoir pû éconduire vn fils; ni ſoufrir les larmes d'vne maiſtreſſe, mais ie ne croyois pas qu'il en duſt arriuer tant de mal.

IVPITER. Ne ſauois-tu pas bien quelle eſtoit la fougue de tes cheuaux, & que pour peu qu'ils vinſſent à quitter leur route, tout eſtoit perdu?

LE SOLEIL. Ie le ſauois bien; c'eſt pourquoy ie mis moy-meſme Phaëton ſur mon char, & luy donnay toutes les inſtructions neceſſaires; mais les cheuaux n'ayant pas ſenty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a eſté ébloüi de la ſplendeur de la lumiere, & eſpouuanté de l'abyſme qu'il voyoit ſous ſes pieds. Mais il eſt aſſez puny, & moy auſſi, par ſon ſuplice.

IVPITER. Ouy bien luy; mais non pas toy. Ie pardonne, toutefois, à la tendreſſe d'vn pere,

mais c'eſt à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement, ie te feray ſentir que le feu de mon tonnerre eſt bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les ſœurs de Phaëton l'enſeueliſſent ſur les bors de l'Eridan où il eſt tombé ; & pour recompenſe, ie les changeray en peupliers, d'où découlera l'ambre, pour ſymbole de leurs larmes. Du reſte, r'habille ton char, dont le timon eſt rompu, & l'vne des roues fracaſſée, puis repren ta route, que tu auras aſſez de peine à garder apres vn ſi funeſte accident ; mais ſouuien-toy de ce que i'ay dit.

DIALOGVE

D'APOLLON ET DE MERCVRE.

APOLLON. NE me ſaurois-tu apprendre à connoiſtre Caſtor & Pollux ? car ie m'y trompe touſiours, à cauſe de leur reſſemblance.

MERCVRE. Celuy qui eſtoit hier auec nous, c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peux-tu diſcerner, eſtant ſi ſemblables ?

MERCVRE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receu à la lute, & particulierement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'aprendre cette particularité ; car voyant à chacun ſa moitié d'œuf, ſon cheual blanc, ſon iauelot & ſon eſtoile, ie les confondois touſiours ; mais dy-moy, Pourquoy ne ſont-ils pas tous deux à meſme temps dans le ciel ?

MERCVRE. C'eſt qu'ayant eſté ordonné que des deux fils de Léda, l'vn ſeroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainſi meurent & viuent tour à tour.

APOLLON. C'eſt vn grand obſtacle à leur amitié, car ainſi ils ne peuuent iamais ni ſe parler ni ſe voir. Mais encore, quel meſtier font-ils? car chacun de nous a le ſien. Ie ſuis Prophete, mon fils Medecin, ma ſœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCVRE. Ils aident aux matelos, pendant la tempeſte.

APOLLON. C'eſt vn métier bien neceſſaire, pourueu qu'on s'en aquite bien.

DIALOGVES
DES DIEVX MARINS.

Le ſujet de ces Dialogues eſt le meſme que celuy des précédens, qui eſt de ſe rire de l'opinion qu'on auoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGVE
DE DORIS ET DE GALATE'E.

DORIS. ON dit que Polyphéme eſt amoureux de toy, Galatée, Tu as-là vn beau galant?

GALATE'E. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il eſt, il eſt fils de Neptune.

DORIS. Quand il ſeroit fils de Iupiter; la

naiſſance ne fait rien à la beauté. Il eſt velu comme vn Ours, & n'a qu'vn œil.

GALATE'E. Le poil eſt ſigne de force, & ſon œil ne luy ſied pas mal au milieu du front, outre qu'il en voit auſſi bien que s'il en auoit deux.

DORIS. Il ſemble à t'oüir parler, que tu ſois l'Amante pluſtoſt que l'aimée?

GALATE'E. Non pas cela; mais ie ne puis ſouffrir ta ialouſie ni celle de tes compagnes. Car ſous ombre que paiſſant ſes troupaux ſur le mont Etna, comme nous folatrions ſur le riuage, il me trouua plus belle que vous, cela vous fait creuer de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puiſſe eſtre ialouſe de toy non plus que de luy; Qu'as-tu de conſiderable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouué belle parce que tu reſſemblois à ſon beure & à ſon fromage, meis on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meſlé parmy. Si tu t'és iamais veuë dans la mer quand elle eſtoit calme, tu as pû reconnoiſtre tes defauts. *Comme qui diroit de laict.*

GALATE'E. Auec tout cela, i'ay trouué vn fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en vouluſt. D'ailleurs, cét Amant eſt excellent Muſicien.

DORIS. Ne parle point de ſa muſique, Galatée, nous l'oüiſmes l'autre iour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Muſicien! & la plaiſante lyre qu'il auoit, faite de la carcaſſe d'vne teſte de cerf, où les cornes ſeruoient de cheuilles! L'Eco, toute babillarde qu'elle eſt, auoit honte de luy répondre; car ſa voix & ſon inſtrument n'eſtoient iamais bien d'acord. Et ce beau galant portoit en ſon ſein, par mignardiſe, vn petit

Ours velu comme luy ; Qui ne t'enuieroit vn Amant ſi accomply ?

GALATE'E. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il eſt bien fait.

DORIS. Ie n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en auoir ; mais ie ne t'enuie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, déuore ſes hoſtes. Puiſſiez-vous viure long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous reſſemblent.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. AH ! mon Pere, vengez-moy de cét eſtranger, qui eſt venu loger chez-moy, & m'a creué l'œil en dormant.

NEPTVNE. Qui a eſté ſi hardy, mon fils?

POLYPHEME. *Perſonne* ; car c'eſt ainſi qu'il ſe nomma. Il eſt vray, qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Vlyſſe, lors qu'il vit qu'on ne le pouuoit plus ateindre.

NEPTVNE. Ie le connois ; c'eſt le Prince d'Itaque, qui retourne du ſiege de Troye. Mais comment a-t-il oſé ſe prendre à toy ; car il n'eſt pas eſtimé vaillant ?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le ſoir mon troupeau, ie trouuay des voleurs dans ma cauerne, & en fermay l'entrée auec vne piece de rocher ; puis en aperceuant quelques-vns à la luëur du feu, qui ſe cachoient, Ie les deuoray ; car des voleurs ne meritoient pas vn plus fauorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'vne

liqueur traitreſſe ; dont ie n'eus pas pluſtoſt bû, qu'il me ſembla que ma grotte tournoit c'en-deſſus-deſſous ; & dans cét étourdiſſement, le perfide prenant ſon temps, me creua l'œil, auec vn baſton brûlé par le bout.

NEPTVNE. Il faloit que tu fuſſes bien yure, pour ne te pas éueiller du coup ! Mais comment ſe pût-il ſauuer, & détourner du roc qui fermoit l'entrée de ta cauerne ?

POLYPHEME. Ie l'otay moy-meſme, pour l'atraper au paſſage, tant i'eſtois tranſporté de fureur ; mais il échapa ie ne ſay comment ſous le ventre de quelque beſte, comme elles paſſoient l'vne apres l'autre, car ie ne les pouuois pas tenir touſiours renfermées.

NEPTVNE. Que n'appellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Ie le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'auoit ſi mal-traité, & que i'eus répondu *Perſonne*, ils creurent que i'eſtois fou, & s'en allerent ; ainſi ce méchant éuada, & ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirant, que Neptune meſme ne me pourroit guérir.

NEPTVNE. Conſole-toy, le traitre n'échapera pas ; car il eſt encor en mon pouuoir, eſtant dans l'eſtenduë de mon Empire. Mais ie te trouue bien mal-adroit de t'eſtre laiſſé ainſi éborgner.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET D'ALPHE'E.

NEPTVNE. D'Où vient, beau fleuue, que tu paſſes dans la mer, ſans meſler tes eaux auec les ſiennes, non plus que

ſi tu eſtois de glace ; Semblable à ces oiſeaux, qui ſe plongent en vn endroit ; pour reparoiſtre en vn autre ?

ALPHE'E. C'eſt vn myſtere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas ; car tu as autrefois aymé.

NEPTVNE. Et de qui és-tu amoureux ? Eſt-ce d'vne Dame, ou d'vne Nymphe, ou de quelqu'vne des Nereïdes ?

ALPHE'E. Non ; d'vne fontaine.

NEPTVNE. D'vne fontaine ! Et quelle ?

ALPHE'E. D'Aretuſe.

NEPTVNE. C'eſt vne belle & claire ſource, qui roule ſes petits flos argentez parmy les cailloux du riuage, auec vn murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'eſt elle que ie vay chercher.

NEPTVNE. Va ; & ſois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, eſtant d'Arcadie & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu és trop curieux, & moy trop preſſé, pour te répondre.

NEPTVNE. Tu as raiſon, i'ay tort de retarder vn Amant, qui va trouuer ſa Maîtreſſe. Haſte-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, meſle-toy ſi bien auec elle, que vous ne faſſiez tous deux qu'vne meſme ſource.

DIALOGVE
DE PROTE'E ET DE MENELAVS.

MENELAVS. IE ne trouue pas étrange, Protée, qu'vn Dieu marin comme toy ſe change en eau, ni meſme en plante ; mais de deuenir

venir feu, cela me paroiſt incomprehenſible; car encore pour lion, cela ſe pourroit mieux ſoufrir.

PROTE'E. Il ne laiſſe pas d'eſtre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAVS. Ie le ſay bien; car i'en ſuis témoin moy-meſme; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y auoit de la tromperie, & que tu és vn Charlatan, qui fais des tours de paſſe-paſſe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il auoir en des choſes ſi éuidentes? Que ſi tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu ſentiras bien-toſt la chaleur.

MENELAVS. L'experience en ſeroit vn peu dangereuſe.

PROTE'E. Ne ſais-tu pas ce qui arriue au Polype, de prendre la couleur des choſes auquelles il s'attache; de ſorte que les peſcheurs meſmes ont de la peine à le diſcerner?

MENELAVS. Ie l'ay ouï dire; mais ie trouue ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, ſi tu ne crois à tes yeux?

MENELAVS. Ie l'ay veu, & demeure encore incredule; car ie ne puis conceuoir comment vne meſme choſe peut eſtre le feu & l'eau.

DIALOGVE
DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. VIs-tv hier ce que fit la Diſcorde en Theſſalie, aux nopces de Thetis & de Pelée?

GALE'NE'. Ie n'y eſtois pas ; car Neptune m'auoit commandé de tenir la mer calme ; mais encore que fit cette quéréleuſe ?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite eſtoient alez coucher la mariée, & que les vns buuoient & les autres danſoient aux chanſons d'Apollon & des Muſes, la Diſcorde indignée de ce qu'elle n'auoit pas eſté priée au feſtin, ietta dans la ſale vne pomme d'or, qui ala tomber, comme à deſſein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Iunon. Mercure l'ayant amaſſée vit qu'il y auoit eſcrit autour, *C'eſt pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, ſe tûrent ; car qu'euſſent-elles fait en la preſence de trois grandes Diuinitez ? Mais ces Déeſſes commencerent auſſitoſt à s'entrequereller pour l'auoir ; & ſi Iupiter, qui eſtoit preſent, ne leur euſt impoſé ſilence, ie croy qu'elles en fuſſent venuës aux mains. Il ne voulut pas neantmoins décider leur diferent, & les renuoya à Pâris pour les iuger.

GALE'NE'. Et qu'en eſt-il arriué ?

PANOPE. Ie n'en ſay rien ; mais il eſt aiſé à iuger que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en eſt la Déeſſe.

DIALOGVE
DE NEPTVNE, D'VN TRITON, ET D'AMYMONE.

LE TRITON. VNE belle fille vient tous les iours puiſer de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTVNE. Eſt-ce quelque eſclaue, ou quelque perſonne de condition ?

LE TRITON. C'eſt vne des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les contraint de trauailler de leurs mains.

NEPTVNE. Mais vient-elle ſeule ? Il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; ſi bien qu'il faut qu'elle ait touſiours la cruche à la main ; car tu ſais que la ville eſt fort alterée.

NEPTVNE. Tu me donnes enuie de la voir ; Atelle mes cheuaux à mon char ; ou plûtoſt ameine vn des Dauphins de mon écurie, ce ſera plûtoſt fait. Cà que ie monte, n'abandonne point l'étrié, & lors que nous ſerons ariuez, ie me mettray en embuſcade tandis que tu feras le guet ; mais ne manques pas de m'auertir lors que tu la verras paſſer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTVNE. Dieux ! qu'elle eſt belle, & en la fleur de ſon âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'eſt, ſans doute, quelque Pirate que mon oncle a enuoyé pour nous trahir, ou quelqu'vn de ceux qui enleuent des filles pour les vendre. Au ſecours. Laiſſez-moy, ou i'apelleray mon pere.

LE TRITON. Taiſez-vous, belle Amymone, c'eſt Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traiſne-t-il dans la mer ?

NEPTVNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos ſœurs vous ſerez la ſeule qui ne puiſerez point d'eau apres voſtre mort, dans vne cruche percée ; mais frapant de mon trident ce rocher, ie feray naître vne fontaine en voſtre place.

DIALOGVE

DE ZEPHIRE ET DE NOTVS.

NOTVS. CETTE geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de Mercure, eſt vne des maiſtreſſes de Iupiter.

ZEPHIRE. Il eſt vray, mais c'eſtoit alors vne belle fille, que la ialouſie de Iunon a depuis transformée de la ſorte.

NOTVS. Et Iupiter l'ayme-t'il encore en cét état ?

ZEPHYRE. Ouy, & nous a défendu de ſouffler qu'elle ne fuſt arriuée; car elle doit acoucher en Egypte, & ſon fils ſera Dieu, & elle Déeſſe.

NOTVS. Vne geniſſe, Déeſſe ?

ZEPHIRE. Ouy, & la Déeſſe des Nautonniers. Nous ne ſouflerons plus que par ſon ordre.

NOTVS. Alons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ſes bonnes graces.

ZEPHYRE. La voilà paſſée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris ſa premiere forme ?

NOTVS C'eſt vn miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de geniſſe, & Mercure qui l'a changée, a changé auſſi de figure, & a pris celle d'vn chien.

ZEPHYRE. Retenons noſtre curioſité; cela ne ſe fait pas ſans myſtere, & Mercure ſait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET DES DAVPHINS.

NEPTVNE. IE vous ayme, Dauphins, de continuër voſtre amour & vôtre fidelité, vers le genre humain.

VN DAVPHIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, ſi ayant eſté hommes, nous auons de l'amour pour les hommes.

NEPTVNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus, de vous auoir ainſi métamorphoſez apres ſa victoire; Il ſe deuoit contenter, à mon auis, de vous aſſujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy vn peu l'auanture d'Arion: car pour Melicerte, ie ſay que vous le paſſaſtes à Corinte, lors qu'il fut précipité, auec ſa mere, en bas des rochers Scironides.

VN DAVPHIN. Comme Arion eſtoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de ſon Art, il demeuroit d'ordinaire auec luy; mais lors qu'il fut deuenu riche, il luy prit enuie de retourner en ſon païs, pour y faire montre de ſes richeſſes. *Methymne.* Apres s'eſtre donc embarqué dans vn nauire, les matelos, gens ſans foy & ſans humanité, le ietterent dans la mer pour auoir ſon bien; mais il les pria auparauant de luy permettre de faire ſon oraiſon funebre, & de chanter quelque elegie ſur ſa lyre; puis, s'eſtant lancé dans la Mer, auec ce qu'il auoit de meilleur, les Dauphins, qui eſtoient accourus à la douceur de ſon harmonie, le ſauuerent, & ie le portay moy-meſme ſur mon dos, iuſqu'à Tenare.

NEPTVNE. Ie le trouue bien payé de ſes chanſons ; & vous loüe de l'amour que vous auez pour la muſique.

DIALOGVE

DE NEPTVNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTVNE. QVE la mer où eſt tombée cette belle, s'apelle de ſon nom *l'Helleſpont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du païs auront ſoin de luy dreſſer vn tombeau.

Hellé.

AMPHITRITE. Il me ſemble que nous ferions mieux de l'enſeuelir icy ; car ſon mal-heur & les cruautez de ſa maraſtre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTVNE. Mais elle ne peut demeurer dans le ſein des flots, & il ne ſeroit pas honeſte de l'enterrer dans le ſable. C'eſt aſſez qu'elle ait cette conſolation dans ſon infortune, que ſa maraſtre aura le meſme deſtin qu'elle, & pourſuiuie par Athamas, ſe iettera dans la mer, en bas du mont Cithéron, auec ſon fils Melicerte.

Ino.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'eſtre conſeruée en faueur de Bacchus, dont elle a eſté la Nourrice.

NEPTVNE. Il eſt vray que Bacchus a merité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'eſt-elle laiſſé tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que ſon frere s'y eſt bien tenu ?

Phryxus.

NEPTVNE. Il n'eſt pas eſtrange qu'vn homme ſe tienne mieux à cheual qu'vne fille ; outre qu'el-

le a eſté épouuantée de l'abiſme qu'elle voyoit ſous ſes pieds.

AMPHITRE. Que la Nuë qui eſtoit ſa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre ?

NEPTVNE. On ne peut éuiter ſon deſtin.

DIALOGVE

D'IRIS ET DE NEPTVNE.

IRIS. IVPITER te commande d'areſter cette Iſle qui flote ſur la mer Egée, apres auoir eſté détachée de la Sicile par la tempeſte.

NEPTVNE. Pourquoy cela ?

IRIS. Pour ſeruir aux couches de Latone, qui eſt en trauail d'enfant.

NEPTVNE. Quoy ! le Ciel & la terre ne ſont pas ſufiſans pour luy rendre ce ſeruice ?

IRIS. La colere de Iunon luy ferme le Ciel, & la Terre a iuré de ne la point receuoir ; Si bien qu'il ne reſte que cette Iſle qui n'eſtant pas alors au monde, n'eſt point obligée au ſerment.

NEPTVNE. Areſte à ma voix, Iſle flotante, pour ſeruir à la naiſſance de deux iumeaux qui ſeront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Iupiter. Que les vens retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront paſſer l'acouchée. Pour le ſerpent qui la pourſuit, il ſeruira de trophée à ces ieunes Dieux, dés le point de leur naiſſance. Va dire à Iupiter que tout eſt preſt, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGVE
DV FLEVVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. REçoy-moy dans ton ſein, mere des Fleuues, pour éteindre le feu qui me deuore.

LA MER. Qui t'a ainſi mal-traité, pauure Xanthe?

XANTHE. Vulcain, pour auoir défendu les miſerables Troyens contre la fureur d'Achile, qui les moiſſonnoit ſur mes bords; Car me débordant par la multitude des corps morts, ie faillis à l'engloutir, dequoy Vulcain irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il ſeicha toutes les plantes de mon riuage, & fit mourir tous mes poiſſons; & i'eus bien de la peine à me ſauuer en l'état où tu me vois.

LA MER. Pourquoy te prenois-tu auſſi à Achile?

XANTHE. Voudrois-tu que i'euſſe trahy des peuples qui me réuérent?

LA MER. Et voudrois-tu auſſi que Vulcain euſt abandonné le fils d'vne Déeſſe qu'il aime?

DIALOGVE
DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. DEqvoy pleures-tu, Thetis?

THETIS. De l'horreur du ſpectacle que ie viens de voir. Acriſe ayant enfermé ſa fille, *Danaé & Perſée.* auec ſon enfant dans vn coffre, a commandé

qu'on les iettaſt tous deux dans la mer.

DORIS. D'où vient vn commandement ſi cruel ?

THETIS De ſa virginité violée. Il auoit mis cette Belle dans vne tour d'airain, pour empeſcher qu'on ne la viſt ; lors que Iupiter changé en pluye d'or s'eſt coulé ie ne ſay comment à trauers les tuiles, & luy a fait vn beau garçon, dont elle vient d'acoucher.

DORIS. Et que dit cette pauure Dame ?

THETIS. Elle ne refuſe pas de mourir, pourueu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly ; Mais le pere impitoyable, ſans écouter prieres ni larmes, a repouſſé cette petite creature qui luy tendoit ſes bras innocens, comme ſi elle euſt imploré ſon aſſiſtance, & qui ſoûrit maintenant aux vagues, qui ſont preſtes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche auſſi bien que toy ; mais ſont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit cofret nage ſur l'eau, prés de l'Iſle de Seriphe.

DORIS. Iettons-le dans les filets de quelque peſcheur, pour le ſauuer du naufrage.

THETIS. Ie le veux, car ie n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGVE
DV FLEVVE ENIPE'E ET DE NEPTVNE.

ENIPE'E. ESTOIT-IL iuſte, Neptune, d'emprunter mon nom & ma reſſemblance pour abuſer de ma maiſtreſſe ?

NEPTVNE Tres-iuſte, Enipée ; car pourquoy mépriſer les larmes de cette Belle qui venoit tous les iours pleurer ſur tes bords, contrainte par la violence de ſon amour ?

ENIPE'E. Et faloit-il pour cela luy faire cette ſupercherie ?

NEPTVNE. Ie l'ay fait par compaſſion ; & elle a témoigné d'en eſtre contente.

ENIPE'E. Ouy, tant qu'elle a crû que c'eſtoit moy ; mais lors que tu t'és nommé, elle a penſé ſe deſeſperer, & i'enrage qu'vn autre ait eu le plaiſir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTVNE. Tu-as tort de faire le ialoux, apres auoir fait le cruel. Vne autre fois ſois moins dédaigneux, & ne laiſſe pas perdre les momens qui ſont ſi precieux en amour.

DIALOGVE
D'VN TRITON ET DES NE'RE'IDES.

TRITON. CE monſtre marin que vous auiez enuoyé pour déuorer Andromède, eſt mort, ſans luy auoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'eſt-il ſeruy de ſa fille, comme d'vn apaſt pour le ſurprendre ?

TRITON. Non ; mais Perſée l'a tué.

IPHIANASSE. C'eſt mal reconnoiſtre le ſeruice que nous luy auons rendu en le ſauuant des flots auec ſa mere ; mais encore, comment cela s'eſt-il fait ?

TRITON. Acriſe l'auoit enuoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout ſeul & ſans compagnie, à vne auanture ſi perilleuſe, & par vn chemin ſi dangereux ?

TRITON. Il eſtoit alé par l'air auec des aiſles que Minerue luy auoit preſtées.

IPHIANASSE. Mais comment s'eſt-il pû garantir de leur veuë qui eſtoit mortelle ?

TRITON. A la faueur du bouclier de cette Déeſſe, où voyant comme dans vn miroir l'image de Méduſe qui dormoit auec ſes ſœurs, il l'a empoignée par les cheueux, & luy a coupé la teſte; puis s'eſt ſauué. Mais comme il paſſoit au retour ſur les coſtes d'Ethiopie, il a veu Andromède ſur le point d'eſtre déuorée par le monſtre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a pétrifié le monſtre d'vn des regards de Meduſe, apres l'auoir étourdy d'vn coup de ſabre. En ſuite, déliurant la pucelle, qui eſtoit attachée ſur vn roc à demy-nuë, il l'a aidée à deſcendre par ces précipices, & l'a ramenée à ſon pere, qui pour récompenſe la luy a donnée en mariage.

Caſſiope mere d'Andromede, s'eſtoit eſtimée plus belle que les Nereïdes

IPHIANASSE. I'en ay vne extréme ioye; car apres tout, qu'auoit fait cette pauure fille, pour ſoufrir vn ſuplice ſi cruel ? Eſtoit-elle coupable de la vanité de ſa mere ?

TRITON. Non; mais la mere eût eſté punie par le ſuplice de ſa fille.

THETIS. Ie n'aime pas ces injuſtes compenſations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'vne Barbare, qui eſt maintenant aſſez punie, par l'aprehenſion qu'elle a euë de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGVE

DE NOTVS ET DE ZEPHIRE.

NOTVS. IE n'ay iamais veu ſur mer vn ſi beau ſpectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as-tu veu, Zephyre ?

ZEPHYRE. Non, ie ſouflois du coſté des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Grifons, & des Negres.

NOTVS. Tu ne recouureras iamais vne ſi belle occaſion ; Connois-tu le Roy Agenor ?

ZEPHYRE Qui ? le pere d'Europe.

NOTVS C'eſt d'elle que ie veux parler. Tu ſais le commencement de ſes amours auec Iupiter, mais tu n'en ſais pas la ſuite. Comme elle eſtoit deſcenduë auec ſes compagnes, pour s'ébatre ſur le riuage, il eſt venu bondir autour d'elle, ſous la figure d'vn taureau, qui eſtoit ſi beau & ſi bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter deſſus, car il paroiſſoit fort doux & ſe laiſſoit manier. Mais il n'a pas eu pluſtoſt vne ſi douce charge, qu'il s'eſt lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauure fille toute honteuſe, empoignant d'vne main l'vne des cornes, pour ſe tenir plus ferme, & de l'autre, arreſtant ſon voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teſte vers ſes compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras du riuage.

ZEPHYRE. Eſt-ce là tout ce beau ſpectacle ? Iupiter changé en taureau, qui porte ſur ſon dos vne fille qu'il a enleuée par ſurpriſe.

NOTVS. C'eſt que tu n'entens pas le reſte.

Auſſi-toſt la mer eſt deuenuë calme ; les vens ont retenu leur haleine ; mille petis amours ſont venu voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, ſans moüiller que la pointe de leurs pieds. Les vns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, ſuiuis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées ſur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folaſtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient deuant, qui repreſentoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée ſur deux Tritons dans vne conque marine, répandoit des fleurs ſur cette Belle. Ce ſpectacle a duré depuis la coſte de Phénicie iuſqu'en Crete, où Iupiter n'a pas pluſtoſt mis le pied, qu'il a repris ſa premiere forme, & tenant par la main ſa maiſtreſſe, l'a menée dans l'antre Dictéen, toute honteuſe ; Tu deuines aſſez le reſte. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'eſt diſſipée, & les vens ont recommencé à ſouffler comme auparauant, l'vn deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'enuie vn ſi beau ſpectacle, dont le recit me rauit en admiration.

DIALOGVES DES MORTS,

Quoy qu'il entre icy quelque choſe au ſujet des Dialogues précédens, & que l'Auteur ſe veüille moquer de l'opinion des Payens touchant l'état des morts apres cette vie, il prend de là occaſion, de ſe railler de la vanité des choſes du monde, pour en faire mieux connoiſtre la foibleſſe.

DIALOGVE

DE DIOGENE ET DE POLLVX.

DIOGENE. IE te prie, Pollux, puis que c'eſt demain ton tour de voir la lumiére, de dire au Philoſophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout ſon ſoul, s'il n'a aſſez ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il eſt, de ce qu'on deuient apres cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes ſi petis, qu'ils ne ſont reconnoiſſables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il aporte toutes ſes bribes; parce qu'il en aura bien afaire; & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLVX. Mais comment le connoiſtray-ie?

DIOGENE. C'eſt vn vieux pelé qui porte vn méchant manteau tout rompu, & repetaſſé. Tu le trouueras à Athénes ou à Corinthe, qui ſe moque de tout, & particulierement de l'orgueil des Philoſophes, qui penſent tout ſauoir, & ne ſauent rien.

POLLVX. S'il eſt fait comme tu dis, il n'eſt

pas dificile à reconnoiſtre. Mais, veux-tu que ie die auſſi quelque choſe de ta part aux Philoſophes ?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quitent leurs vaines diſputes, & leurs argumens ſophiſtiques, & qu'ils ceſſent de s'enquérir de la nature des choſes, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLVX. Ils diront que ie ſuis vn ignorant, & que ie n'entens pas la Philoſophie.

DIOGENE. Dy-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLVX. Ie n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les grans, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoy, fous que vous eſtes, vous tourmentez-vous apres de vaines grandeurs, & amaſſez-vous talens ſur talens, comme ſi vous ne deuiez iamais mourir ? puis quand il les faudra quiter, vous ſerez inconſolables. Ne manque pas auſſi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxéne; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adreſſe, ni cheueux blons, ni yeux doux, ni incarnat aux iouës & aux lévres; En vn mot, rien que cendre & que pouſſiere.

POLLVX. Il n'eſt pas fort dificile de faire auſſi ce meſſage.

DIOGENE. Mais dy aux pauures, dont tu verras vn grand nombre s'afliger & ſe tourmenter, Qu'ils ceſſent deſormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout eſt égal, & que les riches n'y ſont pas plus conſiderez que les autres. Pour les Lacédémoniens, fay leur reproche de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Anceſtres.

POLLVX. N'en dy point de mal, Diogéne,

car ie ne le ſoufrirois pas ; mais ie m'aquiteray des autres commiſſions,

DIOGENE. Laiſſons-les là, puis-que tu le veux ; mais qu'il te ſouuienne du reſte.

DIALOGVE

DE CRE'SVS, DE MENIPE ET DE PLVTON; Où d'autres parlent auſſi.

CRESVS. NOVS ne pouuons plus ſoufrir ce Philoſophe Cynique, que tu nous as donné pour voiſin, & ſi tu ne le veux mettre ailleurs, nous ſerons contrains de déloger.

PLVTON. Quel mal vous peut-il faire eſtãt mort?

CRE'SVS. Lors qu'il nous entend regretter noſtre felicité, à l'vn ſes treſors, ou ſes grandeurs, & à l'autre ſes délices, il ſe moque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois, il ſe met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous eſt à charge par tout.

PLVTON. Que diſent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton ; Car i'ay en horreur leur infamie ; comme s'il ne leur ſufiſoit pas d'auoir mal veſcu là-haut, ſans tranſporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur molleſſe & leur lâcheté.

PLVTON. Leur felicité eſtoit aſſez conſidérable, pour la regretter.

MENIPE. Tu reſues, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLVTON. Ce n'eſt pas mon deſſein, mais ie ne puis ſoufrir de diuiſion dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le ſouuenir de leur félicité paſſée les tourmenteroit aſſez, auſſi bien que l'image de leurs crimes.

CRESVS. N'as-tu point de honte de nous venir ofenſer, iuſqu'en la preſence de Pluton ?

MENIPE. C'eſt vous qui en deuriez auoir, de vous eſtre fait adorer comme des Dieux, ſans conſiderer que vous eſtiez hommes & mortels comme les autres, & que toute voſtre félicité deuoit paſſer comme vn ſonge. C'eſt donc auec raiſon que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez iamais perdre.

MIDAS. Ah mes treſors !

CRE'SVS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes délices !

MENIPE. Courage, voilà vne agreable muſique pour vn Philoſophe. Mais afin de rendre plus complette l'harmonie, ie vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-meſme* ; Car ſi vous euſſiez bien connu voſtre foibleſſe, & la vanité des choſes du monde, vous ne ſeriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE TROPHONIVS, en preſence d'Amphiloque.

MENIPE. POVRQVOY eſt-ce qu'apres voſtre mort on vous a baſty des Temples, & mis au nombre des Dieux ?

TROPHONIVS. Sommes-nous reſponſables des ſottiſes que fait le peuple ?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, ſi vous ne luy auiez impoſé pendant voſtre vie, & fait croire que vous eſtiez Prophétes.

TROPHONIVS. C'eſt à Amphiloque à te répondre ; car pour moy ie ſuis vn Heros, qui ay droit de prédire l'auenir ; On diroit que tu n'as iamais eſté à Lébadie, autrement tu ne douterois pas d'vne verité ſi authentique.

Couuert d'vn linge & tenant vn gaſteau à la main.

MENIPE. Il n'eſt pas neceſſaire d'y auoir eſté, ni d'auoir fait toutes les ſingeries que l'on fait en entrant dans ta cauerne, pour ſauoir que tu és mort, & que tu n'as rien par deſſus les autres que ton impoſture ; Mais ie te conjure par ta prophetie, de me dire ce que c'eſt qu'vn Heros, car ie n'en ſay rien.

TROPHONIVS. C'eſt comme vn milieu entre Dieu & l'homme, où pluſtoſt vn compoſé de tous les deux.

MENIPE. Si cela eſt, où eſt ta partie diuine ?

TROPHONIVS. En Béocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Ie n'entens pas ces myſteres ; car il me ſemble que ie te vois icy tout entier.

DIALOGVE.

DE MERCVRE ET DE CARON.

MERCVRE. CONTONS enſemble, Maître Bâtelier, que nous n'ayons quelque different, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que i'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, ie le veux.

MERCVRE. Premierement, vne petite anchre de vingt-cinq ſols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq ſols ! c'eſt beaucoup.

MERCVRE. Elle en couſte autant, ſur ma foy, & la courroye où eſt attachée la rame, deux carolus.

CARON. Iette; Vingt cinq ſols, & deux carolus.

MERCVRE. Plus, vne éguille à racommoder les voiles, quatre ſols & vn double.

CARON. Ajouſte-les.

MERCVRE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, auec des clous & vne corde à remuër les voiles, le tout enſemble, dix ſols.

CARON. C'eſt bon marché.

MERCVRE. Voilà tout, ſi ie ne me trompe; mais quand eſt-ce que tu me payeras ?

CARON. Ie n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arriuoit quelque bon temps, comme peſte, guerre ou famine, on gagneroit dauantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouuer de quoy te payer.

MERCVRE. Et cependant, ie demeureray les bras croiſez à ſouhaiter qu'il arriue des maux au monde, afin de r'auoir mon argent.

CARON. Ie ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCVRE. I'ayme mieux encore n'eſtre pas payé, que de voir arriuer ces mal-heurs. Mais à propos, as-tu remarqué la diference qu'il y a des morts d'à preſent, aux anciens ? C'eſtoit autrefois des gens forts & vigoureux, la pluſpart du temps bleſſez, & ce ne ſont maintenant que de petits foireux, paſles & défaits, dont les vns ſont morts de poiſon, les autres de leurs débauches, & la pluſpart ont eſté enuoyez icy par leurs heritiers, pour auoir leur bien.

CARON. Ie ne m'en étonne pas; car on a aſſez de peine d'en auoir.

MERCVRE. Ne t'étonne donc pas auſſi que ie te recommande ce que ie t'ay preſté.

DIALOGVE
DE PLVTON ET DE MERCVRE.

PLVTON. COnnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent apres ſa ſucceſſion ?

MERCVRE. Qui ? ce Sicyonien ?

PLVTON. Luy-meſme. Ie te prie de le laiſſer encore en vie, iuſqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour auoir ſon bien.

MERCVRE. Cela ſeroit injuſte de le voir ſi long-temps viure, & les autres mourir ſi ieunes.

PLVTON. Nullement, mais tres-iuſte ; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heritiers ſans eſtre ſes parens ni ſes amis ? N'eſt-ce pas vne honte de leur voir faire des vœux en public, pour ſa ſanté, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fuſt déja mort ? Ie te prie qu'il ſoit immortel à leur égard.

MERCVRE. Ce ſeroit les châtier comme ils meritent ; mais il eſt vray qu'il les iouë admirablement bien de ſon coſté, faiſant à toute heure ſemblant de mourir, quoy qu'il ſe porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs preſens & leurs careſſes ; de ſorte qu'à la la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauures par trop d'enuie de s'enrichir.

PLVTON. Qu'il retourne donc en la fleur de ſon âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils ceſſent de partager ſes treſors en ſonge, & quittent toutes leurs vaines eſperances.

MERCVRE. Laiſſe-moy faire, ie te les amèneray tous l'vn aprés l'autre dans peu de temps ; Ie penſe qu'ils ſont ſept en tout.

PLVTON. Courage, Mercure, Que le bon-homme ſuruiue à tous ſes héritiers imaginaires.

DIALOGVE
DE TERPSION ET DE PLVTON.

TERPSION. EST-IL iuſte, Pluton que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite qui en a plus de quatre-vingt dix, ſoit encore en vie?

PLVTON. Tres iuſte, Terpſion ; car celuy-là eſt digne de viure qui ne ſouhaite la mort de perſonne : & ceux-là ſont dignes de mourir, qui tendent des piéges à leur amy, pour auoir ſa ſucceſſion.

TERPSION. Mais n'eſt-il pas iuſte que celuy qui ne peut plus iouïr de ſes biens, les laiſſe à celuy qui en peut vſer ?

PLVTON. Tu fais de nouuelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuuent plus employer leurs treſors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'eſt leur ordre auſſi que ie condamne ; car les plus vieux, ce me ſemble, deuroient mourir les premiers, & les autres en ſuite, ſans laiſſer viure par exemple vn vieux gouteux qui a perdu l'vſage de tous les ſens, & n'eſt plus qu'vn ſepulcre animé, pour faire mourir vn ieune homme robuſte & vigoureux comme moy. C'eſt mettre, comme on dit, la charruë deuant les bœufs, ou, ſi tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuues vers leur

ſource. Si l'on ſauoit, au moins, combien chacun d'eux doit viure, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLVTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardens auſſi, à déſirer le bien des autres ; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillars, pour nous faire rire aprés quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'eſt vn plaiſir de voir de ieunes gens comme vous deuenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille careſſes ; ſur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'eſt pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font ſemblant de les haïr, pour ſe faire rechercher, & puis à la mort les rapellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la Raiſon & de la Nature; ſans vous laiſſer pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait encore enrager aprés ma mort ; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtiſer Theocrite, qui faiſoit ſemblant à toute heure de mourir, auec ſon raſlement & ſa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes preſens, pour débuſquer mes riuaux, & ie croy en verité que cela eſt cauſe de ma mort ; car ie ne dormois ni nuit ni iour, & ie m'aperçeus bien que ce ſouuenir le faiſoit rire l'autre iour à mon enterrement.

PLVTON. Courage, Theocrite, Vy ioyeux iuſqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût auſſi deuant luy.

PLVTON. Et Philon meſme & Mélante ; Ils mourront tous l'vn aprés l'autre de rage & de deſeſpoir.

TERPSION. Cela me conſole, Vy long-temps, Theocrite.

DIALOGVE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDE'MIDE'S.

ZENOPHANTE. COMMENT és-tu mort, Callidémidés? car pour moy tu ſais que ie me creuay en vn feſtin chez Dinias, qui eſt vne belle fin pour vn Paraſite.

CALLIDE'MIDE'S. Ie le ſay, mais mon auenture eſt bien plus tragique : tu connois le vieux Pteodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faiſois la cour?

CALLIDE'MIDE'S. Luy meſme. Il m'auoit promis de me faire ſon heritier; mais ennuyé de l'atente, ie voulus l'empoiſonner, & gagnay ſon Echanſon, qui par mal-heur fit vn *qui pro quo*, & m'empoiſonna pour luy. Cela fit bien rire ce bonhomme lors qu'il eut découuert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renuerſe.

ZENOPHANTE. Il en auoit bien du ſujet, car ie ne me puis tenir d'en rire iuſqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'intereſt. Tu t'és égaré mon amy, en voulant prendre le plus court, au lieu que tu fuſſes arriué plus ſeurement par le droit chemin, quoy que peut-eſtre vn peu plus tard.

DIALOGVE
DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOILA le prouerbe arriué de la chévre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'eſtre ainſi ému ?

CNEMON. Qui ne le ſeroit, ayant eſté ſi miſerablement pris au piege que i'auois tendu moy-meſme, & laiſſant pour ſucceſſeur vn homme que ie n'aymois point, au préjudice de mes heritiers legitimes ?

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Ie cajolois Hermolaüs, pour auoir ſa ſucceſſion ; & pour l'engager, ie luy montray mon teſtament, où ie le faiſois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par mal-heur, ie ſuis mort le premier, quoy qu'il euſt déja vn pié dans la foſſe, & il ioüit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poiſſons qui déuorent la proye auec l'hameçon.

DAMNIPE. Non ſeulement la proye & l'hameçon, mais le peſcheur meſme, qui s'eſt laiſſé prendre dans ſes filets.

CNEMON. C'eſt ce qui me fait mourir de regret, meſme apres ma mort.

DIALOGVE
DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous es venu trouuer, Polyſtrate, à l'âge de prés de cent ans.

POLYSTRATE.

POLYSTRATE. A quatre-vingt dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort ?

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouuois réjoüir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. I'auois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon viuant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'enuoyoit ce qu'il y auoit de meilleur dans les païs étrangers. I'auois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE. Es-tu deuenu quelque Prince apres ma mort, ou si Vénus t'a changé comme ce vieillart qui la passa dans sa nacelle ? car lors que ie mourus tu n'estois qu'vn vieux chassieux, qui n'auois que quatre dents à la bouche. *Plaute.*

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si i'eusse esté plus décrépit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriuer cela tous les iours aux vieillarts qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah ! ie t'entends ; on te cajoloit pour auoir ton bien, tous tes atrais estoient dans ton cofre.

POLYSTRATE. Il est vray ; mais ie ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouuoir, tantost ie fermois la porte à l'vn, tantost ie fai-

ſois bon viſage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs ſeruices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laiſſé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets ; car i'ay fait mon heritier vn ieune garçon qui ne s'y atendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Ie voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. Ce n'eſt pas ce que tu penſes ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le careſſe à ſon tour, & les plus Grands ſe trouuent à ſon leuer.

SIMYLE. Qu'on luy donne ſi l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourueu que ceux qui briguoient ta ſucceſſion ne l'ayent pas euë.

DIALOGVE
DE CARON ET DE MERCVRE,
Où pluſieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Meſſieurs, où nous en ſommes ; Nous n'auons que cette méchante nacelle, qui fait eau de tous coſtez ; cependant vous venez en foule, auec grand équipage ; ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne ſauent pas nager ; car ſi le bâteau vient vne fois à pancher de coſté ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour paſſer heureuſement & ſans danger ?

CARON. Ie vous le diray ; il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore eſt-ce tout ce que vous pourrez faire, que de paſſer en cét état. Aſſis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laiſſe entrer perſonne qui n'ait tout quité.

MERCVRE. C'eſt bien dit ; qui eſt celuy-cy qui marche le premier ?

MENIPE. C'eſt moy. Tien, voilà ma beſace & mon bâton, qui eſt tout mon vaillant ; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas ſeulement aporté. *Philoſophe cynique.*

MERCVRE. Entre, Menipe, tu és galant-homme, & t'aſſis au haut bout auprés du Pilote, pour obſeruer la contenance de chacun. Mais qui eſt ce beau fils ?

VN MORT. Charmolée de Mégare, de qui le baiſer valoit deux talens. *1000. liures.*

MERCVRE. Quitte-là tous ces baiſers, mon amy, & ces ioües vermeilles, & ces cheueux longs, & ce teint vif & éclatant ; Entre maintenant que tu-és libre. Mais qui eſt ce fanfaron, auec ſa pourpre & ſon diadême, qui nous regarde de trauers ?

VN MORT. Lampique Roy des Gelons. *Lieu de Sicile.*

MERCVRE. Que veux-tu faire de tout cét apareil, mon amy ?

VN MORT. Voudrois-tu qu'vn Roy marchaſt tout nud, & ſans équipage ?

MERCVRE. Vn Roy non, mais bien vn mort ; Quite tout cela.

VN MORT. Laiſſe-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoiſſe.

MERCVRE. Nullement, il faut tout quiter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violences ; Monte à cette heure,

que rien ne t'empeſche. Mais qui eſt ce grand paillart que voicy ?

VN MORT. Le luteur Damaſias.

MERCVRE. Tu-as raiſon ; car il me ſouuient de t'auoir veu ſouuent dans les lieux des exercices; mais tu as trop d'embonpoint pour vn mort; tu enfoncerois la nacelle. Quite toute cette chair inutile, & cette adreſſe, & cette force, & cette vigueur, & ces aclamations, & ces couronnes ; car tout cela ne ſert de rien en l'autre monde.

VN MORT. Tien, voilà tout ; ie ne difere plus en rien du reſte des morts.

MERCVRE. Entre maintenant que tu és leger. Et toy auſſi, Craton, quite ces richeſſes, ce luxe, ces vanitez ; & laiſſe ſur le bord tes anceſtres, & ta nobleſſe, & tous ces titres magnifiques, & ces inſcriptions, & ces éloges, & ces ſtatuës, & ta gloire, & ton ſepulcre, & ton epitaphe : Car le ſouuenir ſeul de ces choſes eſt ſi péſant, qu'il ſeroit capable de nous ſubmerger.

VN MORT. C'eſt bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr.

MERCVRE. Qui eſt celuy-cy auec ſes armes ? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

VN MORT. C'eſt le monument que m'a dreſſé mon païs, pour luy auoir gagné vne bataille.

MERCVRE. Il faloit laiſſer tout cela là-haut; car il y a icy vne profonde paix & l'honneur en eſt banny, auſſi bien que les querelles. Mais qui eſt cét autre, auec ſa mine graue ? on diroit qu'il reſue profondément, & ſon ſourcil me fait peur.

MENIPE. C'eſt quelque Philoſophe, Mercure, ou pluſtoſt vn impoſteur & vn charlatan ; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choſes ridicules il cache ſous ſon manteau.

MERCVRE. Dieux ! combien de doutes, d'impertinences, de reſueries, de penſées vaines & friuoles, de queſtions obſcures & embrouïllées, de curioſitez inutiles, d'exactitude en des choſes de neant ! Mais qu'eſt-ce qu'il nous cache icy ? ſon ambition, ſon auarice, ſes débauches ? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton éfronterie, & ta colere ; car il faudroit vne Galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy auſſi cette grande barbe de bouc, qui peſe plus de ſoixante onces, tant elle eſt large & toufuë.

MERCVRE. Tu-as raiſon ; mais qui la coupera ? car ie n'ay point de ciſeaux ?

MENIPE. Moy ſur le bord du bateau, auec cette coignée, ou pluſtoſt auec vne ſcie, pour rendre la choſe plus ridicule.

MERCVRE. Courage ; tu-és plus humain, de la ſorte !

MENIPE. Veux-tu que ie luy oſte auſſi vn peu de la hauteur des ſourcils ?

MERCVRE. Ie le veux ; car il les releue par deſſus ſon front.

MENIPE. Il a encore quelque choſe de bien puant ſous l'aiſſelle.

MERCVRE. Et quoy ?

MENIPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grans.

LE PHILOSOPHE. Quite donc auſſi, Menipe, ta liberté, ton indiference, & ta raillerie.

MERCVRE. Nullement. Cela ne peſe pas trop, & ſert de diuertiſſement pendant le paſſage. Mais qui eſt cet Orateur ? Qu'il quite auſſi ces longs diſcours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces ſorties ennuieuſes, ces digreſſions

hors de propos, ces figures pueriles, ces periodes rondes & carrées, ces frequentes antithéſes, ces hyperboles exceſſiues, ces termes poëtiques & empoulez. Voilà qui va bien ; délie le bateau, tire l'eſchelle, leue l'anchre, déplie les voiles, dreſſe le gouuernail. Voguons, Qu'auez-vous à pleurer, ſots que vous eſtes, & particulierement ce Philoſophe ?

LE PHILOSOPHE. Ie croyois que l'ame fuſt immortelle.

MENIPE. Tu-en as menty, ce n'eſt pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc ?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler comme tu faiſois, à la table des Grans, ni courre le Bordel toute la nuit, la teſte entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain preſcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'atraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

MERCVRE. Et toy, Menipe, n'és-tu point fâché d'eſtre mort ?

MENIPE. Comment le ſerois-ie, que ie ſuis venu icy ſans mander ? Mais tandis que nous parlons, i'entens quelques cris là-haut.

MERCVRE. C'eſt que les vns ſe réjoüiſſent de la mort du Tyran, les autres aplaudiſſent à Diophante qui fait l'oraiſon funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traiſnent par les cheueux la femme du Tyran, & les enfans qui iettent des pierres à ſes enfans. D'autre coſté, la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes ; mais perſonne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-toſt les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me ſeruira de

tombeau, & faire vn beau chariuary à mes funerailles.

MERCVRE. Courage, ie te loüe d'eſtre ainſi ferme & reſolu. Mais puis que vous voilà paſſez, allez vous preſenter deuant voſtre Iuge, tandis que Caron & moy irons querir le reſte des morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure; Mais auançons, que tardons-nous? on ne ſçauroit éuiter le iugement, & l'on ne parle icy que de roües, de gibets, & de vautours: On verra bien-toſt ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGVE
DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. AS-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui auoit tant de vaiſſeaux, à qui ſon couſin, qui n'eſtoit pas moins riche ni moins vieux que luy, auoit accouſtumé de dire, *Il faut que ie t'enterre, ou que tu m'enteres*? Car ils s'eſtoient entredonner par teſtament tout leur bien; & les Deuins, auſſi bien que les Oracles, aſſeuroient tantoſt l'vn & tantoſt l'autre, qu'il ſuruiuroit à ſon compagnon.

DIOGENE. Et qu'en eſt-il arriué?

CRATE'S. Qu'ils ſont tous deux morts à meſme temps, & que leur ſucceſſion eſt écheuë à des gens de qui les Deuins ni les Oracles n'auoient point parlé.

DIOGENE. Que i'en ſuis aiſe! Nous ne nous amuſions pas à ces ſottiſes-là pendant noſtre vie, & ie n'ay iamais ſouhaité la mort d'Anthiſtene, pour auoir ſon baſton qui eſtoit d'vn fort oli-

uier, ny toy la mienne, pour auoir ma beface & mon tonneau.

CRATE'S. C'eſt que chacun ſe contentoit de ce qu'il auoit; & qu'il me ſufiſoit d'heriter de tes vertus, comme tu auois fait de celles de ce grand homme, qui eſt vn treſor beaucoup plus precieux, quoy qu'il ne ſoit pas ſi recherché. Car vous ne voyez perſonne qui nous vienne faire la cour pour ce ſujet; au lieu que chacun court apres les grandeurs & les richeſſes.

DIOGENE. Ie ne m'en étonne pas; car ils ont l'ame corrompuë par les délices, & eſtant vuides d'honneur, ils ne peuuent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes; Mais ils ne manquent pas de grifes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous auons auſſi cette conſolation que nous emportons auec nous nos treſors; au lieu qu'ils laiſſent les leur là-haut, & qu'on leur oſte icy iuſqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le paſſage.

DIALOGVE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.

Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARreſte, Carthaginois, c'eſt à moy à paſſer deuant.

ANNIBAL. Ie ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos ſoit noſtre Iuge?

ANNIBAL, Ie le veux.

MINOS Qui eſtes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes ; mais quel eſt voſtre diférent ?

ALEXANDRE. A qui paſſera le premier ; Cet Afriquain eſt ſi inſolent, que de me diſputer la préſeance, à moy qui ay eſté Monarque de toute l'Aſie, & le plus grand Capitaine de l'Vniuers.

MINOS. Il faut entendre ſes raiſons, que dis-tu à cela, Annibal ?

ANNIBAL. Que ie ſuis heureux d'auoir à parler deuant vn Iuge qui ne donnera rien à la faueur, & qui n'aura pas tant d'eſgard à l'aparence, qu'à la verité. Ie dis donc, que celuy qui s'eſt eſleué comme moy par ſes propres forces, & qui ne doit qu'à luy-meſme ſa fortune, doit eſtre préferé à celuy qui tire ſa gloire de ſes Anceſtres. Car eſtant paſſé d'Afrique en Eſpagne auec vne poignée de gens, ie me rendis d'abord iluſtre par ma valeur ; & apres la mort de mon beau-frere, ayant eu le commandement des Armées, ie domtay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident ; puis, trauerſant les Alpes, ie conquis toute l'Italie iuſqu'à Rome, apres auoir gagné trois grandes batailles, & tué pour vn iour tant d'ennemis, que ie meſuray au boiſſeau les anneaux d'or que portent les Cheualiers, & marchay ſur vn pont de corps morts. I'ay fait toutes ces choſes ſans me dire fils de Iupiter, ni vouloir paſſer pour vn Dieu. Mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt que ie n'ay pas eu afaire à des Armeniens, ny à des Medes, qui fuïent auant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardieſſe de l'atendre ; mais aux nations

les plus belliqueuſes, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Vniuers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conqueſtes auec des troupes aguerries de longue-main, ni auec des ſoldats de mon païs ; mais auec vne armée de vagabons & de mercenaires ; non pas heritier d'vn ſceptre ; mais ſimple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant receu de ſon pere auec vn Empire vne armée qui eſtoit inuincible, a eu beſoin encore de fortune pour domter vn Prince voluptueux & des nations éfeminées ; & depuis, corrompu par ſa victoire, a dégeneré de ſes Anceſtres, & s'eſt fait adorer comme vn Dieu, aprés auoir tué de ſa main ſes meilleurs amis, & enuoyé les autres au ſupplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant eſté rapellé en Afrique, pour m'oppoſer à Scipion, i'ay obeï comme le moindre des Citoyens ; & depuis, condamné injuſtement, i'ay porté pariemment mon exil. Mais i'oubliois vne partie de ma gloire, que i'ay fait toutes ces choſes ſans le ſecours des Lettres ni des Sciences, & ſans auoir eu pour précepteur Ariſtote. Que ſi Alexandre prétend quelque auantage par ſon Diadême, cela eſt bon à l'égard des Perſes & des Macedoniens ; mais non pas de moy, qui ne ſuis pas né ſon ſujet, & qui ay remporté la gloire de ſage & de vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas ſecondé toûjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée ſufiroit pour me donner l'auantage, ſi ie ne voulois l'emporter par la force de la raiſon, auſſi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouué le Royaume

de mon pere chancelant & ébranlé par ſa cheute, i'ay ſceu l'afermir par le ſuplice de ſes meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruïne de Thébes. En ſuite, élû General contre les Barbares, i'ay porté mes armes & mes eſperances plus loin qu'aucun autre deuant moy ; & trauerſant l'Helleſpont i'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Prouinces iuſqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perſe luy-meſme, & moiſſonné pour vn iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne fut ſufiſante pour paſſer les morts, tant le nombre en eſtoit grand. En ſuite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, i'ay aſſujetty toute l'Aſie, iuſqu'aux Indes, & les Indes meſmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, i'ay trauerſé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laiſſé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que ſi aprés auoir fait tant de choſes au deſſus d'vn mortel, les hommes m'ont pris pour vn Dieu, cela leur eſt pardonnable ; & à moy auſſi de l'auoir ſoufert à l'établiſſement d'vn nouuel Empire. Enfin, tu vois deuant toy le Conquerant de la moitié de l'Vniuers, à qui vn banny diſpute la préſéance, aprés eſtre mort eſclaue d'vn petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que i'ay fait toutes ces conqueſtes en lion & à force ouuerte ; au lieu qu'Annibal n'a iamais agy que par fraude, & a eſté domté à la fin par ſes propres armes, auſſi cruel enuers les vaincus, que ie leur ay eſté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches ; apres les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Iamais mes plaiſirs n'ont ſoüillé la gloire

de mes armes & i'ay atendu à triompher que ie n'euſſe plus d'ennemis. Ie pourois dire pluſieurs autres choſes pour ma défence ; mais ie rougirois d'employer plus de paroles ; pour vne cauſe ſi iuſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur ce diférent.

SCIPION. Areſte, Minos, i'ay quelque choſe à repreſenter.

MINOS. Qui és-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & domté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que ie le cede à Alexandre, & que ie le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu-as raiſon ; tu paſſeras deuant luy, & Alexandre deuant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGVE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu-és mort comme vn autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange, eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Iupiter eſtoit donc vn impoſteur de dire, que tu eſtois ſon fils, & ta mere nous en faiſoit acroire, en diſant qu'elle auoit couché auec vn dragon.

ALEXANDRE. C'eſt qu'il n'y a pas trop d'aſſurance aux femmes, ni aux oracles ; mais ie le ſoufrois parce que cela imprimoit plus de reſpect & d'obeiſſance dans l'eſprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laiſſé ton Empire?

ALEXANDRE. Ie ne ſay ; car ie n'ay pas eu le loiſir d'en diſpoſer ; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire?

DIOGENE. C'eſt qu'il me ſouuient du temps que la Grece te proclamoit ſon General, & que ſes Orateurs te donnoient rang entre ſes principaux Dieux. Il y en eut meſme de ſi inſolens que de te ſacrifier & de te baſtir des Temples comme au fils de Iupiter ; mais où és-tu enſeuely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie ſuis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer auec les Dieux du païs.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'és pas encore ſage aprés ta mort, & que tu te flates de l'eſperance de te voir adoré auec des monſtres! Quitte ces ſottes vanités, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en eſt vne fois party. Mais ie voudrois bien ſauoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penſes quand il te ſouuient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures, pauure ſot, Ariſtote ne t'a-t-il point apris que tout cela n'eſtoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là Diogene du plus lâche de tous mes flateurs? ha ! ne m'oblige point, ie te prie, à publier ſes defauts, & à te dire comme il a abuſé de la bonté de mon naturel, & de la paſſion extréme que i'auois pour les Lettres ; tantoſt me cajolant ſur ma beauté, & tantoſt ſur mes richeſſes, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'euſt point de honte de les demander, ni de les receuoir. Voilà ce que

iay profité à ſa doctrine, de prendre pour biens des choſes, qui ne le ſont pas, & dont la perte maintenant m'aflige.

DIOGENE. Sais-tu ce que tu feras pour te guerir, puiſſe-qu'auſſi bien il n'y a point d'éllebore en l'autre monde ? Va boire cinq ou ſix grands traits du fleuue Léthé, iuſqu'à ce que tu ayes perdu le ſouuenir de tous tes biens imaginaires. Auſſi bien voilà Clite & Calliſthene, auec vne foule de malcontens; qui s'apreſtent a te tourmenter; Fuy, pour le moins aprés ta mort, & bois tout ton ſoul; car c'eſt le ſeul moyen de guerir.

DIALOGVE
D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu-és mon fils ; car tu ne ſerois pas mort eſtant fils de Iupiter ?

ALEXANDRE. Ie le ſauois bien dés là-haut ; mais ie croyois cette opinion fauorable à mes deſſeins.

PHILIPPE. Quoy! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes courtiſans ?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'oſaſt reſiſter.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu iamais eu affaire qui fuſſent ſi redoutables ? Il faloit ataquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mil ſous Clearque ont fait fuïr des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens auec leurs Elephans, eſtoient-ils à mé-

priſer ? Ie ne les ay pas vaincus pourtant en ſemant des diuiſions parmy eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur, aprés les auoir domtez par la force.

PHILIPPE. I'ay apris tout cela de Clite, & que tu auois pris les coûtumes des vaincus, & t'eſtois fait adorer comme vn Dieu, ſans ſoufrir qu'on me loüaſt en ta preſence, ce qui fut cauſe de ſa mort. Il ajoûtoit que tu-as expoſé Lyſimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes ſupoſez ; pour ne point parler des amours de Roxane & des careſſes d'Epheſtion, Ie n'ay trouué qu'vne choſe digne de moy dans l'hiſtoire de ta vie, c'eſt de t'eſtre abſtenu de la femme de Darius, & d'auoir eu ſoin de ſa mere & de ſes filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie ſautay tout ſeul en bas du rampart dans la Ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action eſt plus digne de blâme que de loüange. Ce n'eſt pas que ie n'eſtime le courage en vn Prince, & que ie ne ſois bien-aiſe de le voir l'épeé à la main à la teſte de ſes troupes ; Mais il y a de la diférence entre la valeur d'vn General & celle d'vn fantaſſin ; outre que cela nuiſoit à la réputation de tes armes, de voir vn Dieu ſanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu és mort, combien penſes-tu qu'il y en a qui ſe moquent de tes impoſtures ? D'ailleurs, l'auantage que tu voulois tirer de cette réputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des preſtiges, ceux que tu ne pouuois

vaincre par la force ; outre que tout cela, quelque grand qu'il ſoit, eſt encore au deſſous d'vn Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que i'ay pris des fortereſſes, qu'ils auoient trouuées imprenables.

PHILIPPE. C'eſt vne choſe étrange que tu ne ſois pas encore défait de ces ſottiſes, & que tu veüilles faire le fils de Iupiter iuſques dans les Enfers Apren pour le moins à eſtre ſage aprés ta mort.

DIALOGVE
D'ACHILE ET D'ANTILOQVE.

ANTILOQVE. QVe diſois-tu n'aguere à Vlyſſe, Que tu aymerois mieux eſtre valet de quelque pauure laboureur, qui n'auroit pas ſon ſoul de pain, que de regner icy parmy les Ombres ? Que cela eſt indigne du diſciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il ſent bien plus ſon lâché Phrygien, que ſon Achille, qui préféra vne mort glorieuſe à vne vie pleine de delices!

ACHILLE. Ha! fils de Neſtor, C'eſt que ie ne ſauois pas alors que toute la gloire du monde n'eſt que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force, ni beauté, ni induſtrie ; Ie ne voy point que les Troyens m'y aprehendent, ny que les Grecs m'y réuérent. Tout y eſt égal & enuelopé de meſmes tenébres; Ce qui me fait ſouhaiter de reuiure, au hazard d'eſtre petit compagnon.

ANTILOQVE. Il faut obeïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la

Nature. Tous les Grands hommes ſont morts, auſſi bien que toy.

ACHILLE. Tu eſſayes en vain de me conſoler, Antiloque; Ie ne ſay comment le ſouuenir de la vie me donne des regrets, & à toy auſſi. Mais tu-és plus ſage que moy pour le diſſimuler, ſi ce n'eſt pluſtoſt lâcheté de ne s'oſer plaindre, quand on ſoufre.

ANTILOQVE. Au contraire, c'eſt reſolution, Car à quoy ſeruent toutes ces plaintes? ne vaut-il pas mieux porter ſon mal en patience, que de ſe faire moquer de ſoy par des regrets inutiles?

DIALOGVE
D'HERCVLE, ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'EST-CE pas là Hercule? C'eſt luy, ſans doute. Ie le connois à ſa peau de lion & à ſa maſſuë, ſans parler de ſon arc ni de l'auantage de ſa taille. Mais comment eſt-il mort eſtant fils de Iupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant touſiours eſté triomphant & victorieux, tu-as eſté à la fin domté par la mort? Ie te ſacrifiois là-haut comme à vn Dieu.

HERCVLE. Auec raiſon; Car Hercule eſt au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne ſuis que ſon ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là? peut-on eſtre en meſme temps au Ciel & dans les Enfers?

HERCVLE. Ie t'ay déja dit, que ce n'eſt pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Eſt-ce que tu as pris ſa place, pour ſolier icy bas ſon perſonnage?

HERCVLE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui eſt ſi exact, t'a-t-il pû prendre pour vn autre?

HERCVLE. Il a eſté déçeu par la reſſemblance.

DIOGENE. Ie le croy; car ce n'eſt en éfet que la meſme choſe; & i'ay peur, au contraire, que ce ne ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCVLE. Tu-és bien inſolent de me contredire. Ne crains tu point que ie te faile ſentir quel perſonnage ie repreſente?

DIOGENE. Et que pourois-tu faire à vn mort, & particulieremeut n'eſtant qu'vne ombre? Mais dy-moy, lors que tu eſtois là-haut, eſtois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous deux qu'vne meſme choſe, qui s'eſt partagée apres la mort?

HERCVLE. Quoy qu'on ne ſe pût empeſcher de reſpondre à vn ſi impudent Sophiſte, ie te diray que ce qui eſtoit né d'Amphitryon eſt mort, & c'eſt cela que ie ſuis; mais ce qui eſtoit né de Iupiter eſt dans le Ciel.

DIOGENE. Ie t'entens, c'eſt qu'Alcmene eut deux iumeaux, l'vn d'Amphitryon, & l'autre de Iupiter.

HERCVLE. Nullement; ces deux n'eſtoient qu'vn.

DIOGENE. Cela eſt dificile à comprendre, deux Hercules en vn ſeul, l'vn mortel & l'autre immortel, ſi ce n'eſt comme l'on peint les Centaures, moitié cheuaux & moitié hommes.

HERCVLE. Ne ſommes-nous pas tous compoſez de l'ame & du corps? Qui empeſche donc que l'vne ne monte au Ciel, qui eſt le lieu de ſon

origine, & que l'autre ne deſcende icy ?

DIOGENE. Cela ſeroit bon, ſi tu eſtois le corps d'Hercule ; mais tu n'és que ſon ombre, & tu ferois ſans y penſer ; trois Hercules au lieu de deux ; l'vn au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troiſieſme ſur le mont Oëta, où tu as eſté bruſlé.

HERCVLE. Ie vois bien que tu és vn grand Sophiſte ; mais qui és-tu ?

DIOGENE. Diogene, & non pas ſon ombre ; qui ne ſuis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me moque d'Homere & de ſes Fables.

DIALOGVE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. QVAS-TV à pleurer, Tantale ; & quel tourment ſoufres-tu dans ce lac où tu habites ;

TANTALE. Ie meurs de ſoif, Menipe.

MENIPE. E's-tu ſi pareſſeux, que de ne te pouuoir baiſſer pour boire, ou prendre ſeulement de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en aproche, & ſi i'en penſe prendre auec la main, elle eſt auſſi-toſt écoulée.

MENIPE. Cela eſt étrange ! Mais qu'as tu beſoin de boire, n'ayant plus de corps ? Car ce qui auoit faim & ſoif, eſt enterré en Lydie, & l'ame n'a pas beſoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'eſt mon ſuplice, Menipe, que mon ame ait la meſme alteration que mon corps.

MENIPE. Ie le veux croire, puiſque tu le dis : mais encore quelle eſt ton aprehenſion ?

Crains-tu de mourir de ſoif, comme s'il y auoit vne autre mort apres celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon ſuplice, d'auoir ſoif ſans qu'il en ſoit beſoin.

MENIPE. Tu refues, Tantale, & ſi tu as beſoin de boire, c'eſt de l'ellebore, pour guerir vn mal contraire à la rage, d'aprehender la ſoif, & non pas l'eau.

TANTALE. Ie ne refuſe pas d'en boire, pourueu qu'on m'en donne.

MENIPE. Conſole-toy, Tantale, tu n'és pas le ſeul des morts, qui ne boit point ; car tous tant qu'ils ſont, n'ayant point de corps ne peuuent boire, mais tous n'ont pas comme toy vne ſoif extrême, ſans ſe pouuoir deſalterer.

DIALOGVE

DE MENIPE ET DE MERCVRE.

MENIPE. OV ſont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre moy tout, Mercure ; car ie ne fais que d'arriuer.

MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir, Menipe ; mais regarde de ce coſté-là, tu y verras Nirée, Narciſſe, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene, enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'vn & dans l'autre ſexe.

MENIPE. Ie ne vois que des os, & des carcaſſes toutes ſemblables.

MERCVRE. C'eſt pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il ſemble que tu n'en faſſes point d'eſtat.

MENIPE. Pour le moins, monſtre-moy Helene ; car ie ne la ſaurois reconnoiſtre.

MERCVRE. Cette carcaſſe que tu vois c'eſt Helene.

MENIPE. Quoy ? c'eſt pour cela que toute la Grece s'embarqua ſur mille Nauires, & que tant de braues gens périrent, & tant de Villes furent ruinées ?

MERCVRE. C'eſt que tu ne l'as pas veuë en ſa beauté; car ie ſuis ſeur que tu n'aurois point craint d'endurer mille trauaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles ſont paſſées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles ſont en leur luſtre, tout le monde les admire ?

MENIPE. C'eſt ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honneſtes gens ne ſe ſoient pas apperçeus qu'ils entreprenoient de ſi grands trauaux, pour vne choſe de ſi peu de durée.

MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir de philoſopher, Menipe, choiſy vn lieu commode pour ta demeure, tandis que i'iray faire paſſer le reſte des Ombres.

DIALOGVE

D'EAQVE, DE PROTESILAS, DE MENELAVS, ET DE PARIS.

EAQVE. POVRQVOY eſt-ce, Proteſilas; que tu te iettes ſur Helene, & que tu l'étrangles ?

PROTESILAS. Par ce qu'elle eſt cauſe de ma mort, & de ce que ma femme eſt demeurée veuve, & ma maiſon imparfaite.

EAQVE. Il s'en faut prendre à Ménélaüs,

qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu-és mort.

PROTESILAS. Tu-as raiſon; c'eſt à toy que i'en veux, miſérable.

MENELAVS Ce n'eſt pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hoſpitalité m'eſt venu enleuer ma femme, & meriteroit d'eſtre mal-traité, non ſeulement par les Grecs, mais par tous ceux qui ſont morts au ſiege de Troye

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que ie t'étrangle, puis que tu és cauſe de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas point.

PARIS. Tu as tort, Protéſilas, de traiter ſi mal vn amoureux comme toy, & l'eſclaue d'vn meſme Dieu. Ne ſais-tu pas que c'eſt luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaiſt?

PROTESILAS. Il eſt vray que ce petit Dieu d'amour eſt cauſe de tout le mal.

EAQVE. Mais on le pouroit excuſer auſſi en diſant, qu'il n'y a que toy propremenr qui ſois cauſe de ta mort; puis qu oubliant ta maiſtreſſe, que tu ne faiſois que d'épouſer, tu t'allas ietter deuant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la deſcente du Nauire.

PROTESILAS. I'aurois bien plus de ſujet de m'en prendre aux Dieux, & d'acuſer le deſtin qui l'auoit ainſi ordonné.

EAQVE. Pren-t'en donc à eux, & laiſſe ceux-cy en repos apres leur mort.

DIALOGVE
DE MENIPPE ET D'EAQVE.
Où pluſieurs autres parlent.

MENIPE. IE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQVE. Il ſeroit dificile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbére, Caron, Phlégéton, & le marais que tu-as paſſé.

MENIPE. Ie ſay tout cela, & que tu-és le portier des Enfers, Iay veu meſme Pluton & les Furies; mais montre-moy ces illuſtres morts dont on parle tant.

EAQVE. Voilà Agamemnon, Achile, Diomede, Vlyſſe, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grands Dieux, Homere! en quel état ſont les Heros de tes Rapſodies, ſans aucune forme ni beauté qui les puiſſe faire reconnoiſtre. En vn mot, rien que cendre & que pouſſiere. Mais qui eſt celuy-cy, Eaque?

EAQVE. C'eſt Cyrus & Créſus en ſuite; puis Sardanapale, & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'eſt donc toy, déteſtable, qui as percé le mont Athos, & enchaiſné l'Helleſpont, & qui as fait trembler toute la Grece! Eſt-ce là Créſus? Dieux! comme il eſt fait! & Sardanapale! ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

EAQVE. Tout beau; Tu luy romprois la teſte qu'il a extrémement délicate, à cauſe que ce n'eſtoit qu'vn éfeminé. Mais veux-tu que ie te montre auſſi les Philoſophes?

MENIPE. Ie le veux.

EAQVE. Tien, voilà Pytagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or?

PYTAGORE. Non; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des féues, mon amy, qui n'est pas vn manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois point icy de ce que i'y remarquois là-haut.

EAQVE. Voilà Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Ie ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conseruent quelque gayeté icy bas; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme vn gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleueures?

EAQVE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, tout échaudé.

On luy donne des pantoufles d'airain.

MENIPE. Dieu te gard Maistre Pantouflier, qui t'a meu de te ietter tout vif dans cette fournaise?

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPE. Dy plustost que c'estoit orgueil, vanité, présomption, pour faire croire que tu estois immortel lors qu'on ne te trouueroit plus; Voilà ce qui t'a consumé toy & tes pantoufles. Mais ta fourbe n'a seruy de rien; car on ta veu aprés ta mort. Ce n'est pas tout; Où est Socrate?

EAQVE. Auec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE.

MENIPE. Ie ſerois bien-aiſe de le voir, ſi c'eſt prés d'icy.

EAQVE. Voy-tu cette teſte chauue?

MENIPE. C'eſt vn ſigne commun à tous les morts.

EAQVE. Ie te dis ce camus.

MENIPE. Ils le ſont tous auſſi.

SOCRATE. Eſt-ce moy que tu demandes, Menipe?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes?

MENIPE. Force gens ſont les Philoſophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu ſais comme Platon & Ariſtipe ſont venus icy, l'vn ſortant de la Cour d'vn Tyran; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'eſt ce qu'on dit de moy?

MENIPE. Tu-és trop heureux pour ce regard; car on croit que tu-as eſté vn homme admirable & qui as tout ſeu, quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne ſauois rien.

SOCRATE. Ie leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui ſont ceux-là qui ſont prés de toy?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu, n'as pas oublié tes bonnes couſtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fiſſe icy de plus agréable? mais aſſis-toy là prés de nous.

MENIPE. I'aime mieux aler prés de Créſus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets; car cela me fait creuer de rire.

EAQVE. Et moy, ie m'en vais auſſi, de peur que quelque mort ne s'éuade pendant mon abſence, Adieu ; vne autre fois tu verras le reſte.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE CERBERE.

C'eſt que Menipe eſtoit vn Philoſophe Cynique.

MENIPE. DY-MOY, Cerbere, puiſque nous ſommes camarades, En quel eſtat eſtoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu-és Dieu, tu ſais pour le moins auſſi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il ſembloit d'abord fort réſolu, & vouloit paſſer pour homme qui n'aprehende point la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces triſtes lieux, il fut éfrayé de l'épaiſſeur de leurs ténebres & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il ſe mit à pleurer comme vn enfant, & à ſe tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'étoit donc vn impoſteur, qui ne mépriſoit pas la mort, comme il diſoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en faloit paſſer par là, il témoigna de la réſolution, pour ne point paroiſtre ſoufrir à regret vne neceſſité, & pour ſe rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philoſophes, qu'ils ſont fort vaillans iuſqu'à ce paſſage ; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profeſſion, & Diogene auant toy, car vous n'eſtes point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'vne façon libre &

gaye, comme s'il n'y euſt eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGVE

DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCVRE.

CARON. PAye le Battelier, maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Cà, vn double pour le paſſage.

MENIPE. Comment veux-tu que ie t'en donne ſi ie n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'vn qui n'ait pas vaillant vn double?

MENIPE. Moy.

CARON. Ie t'étrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, ie te rompray la teſte à coups de baſton.

CARON. Ie t'auray donc paſſé pour neant?

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puiſqu'il m'a amené icy.

MERCVRE. Cela ſeroit bon, que ie payaſſe pour les morts, apres auoir eu la peine de les conduire!

CARON. Ie ne te laiſſeray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, ſi ie n'ay point d'argent?

CARON. Ne ſauois-tu pas bien qu'il en faloit aporter?

MENIPE. Et quand ie l'aurois ſeu, me pouuois-je empeſcher de mourir?

CARON. Quoy ! tu ſeras le ſeul qui te venteras d'auoir paſſé la barque de Caron pour rien ?

MENIPE. Non pas pour rien ; car i'ay tiré à la rame & à la pompe, ſans te rompre la teſte de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun auec le paſſage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire batre par Eaque!

MENIPE. Laiſſe-moy donc en repos.

Pois plat & amer. CARON. Monſtre ce que tu as dans ta beſace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quelque œuf couué.

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & ſe moquer de ceux qui pleurent?

MERCVRE. Tu ne ſais qui tu as paſſé, Caron, c'eſt vn homme parfaitement libre, & qui ne ſe ſoucie de rien.

CARON. Que ſi ie te r'atrape iamais!

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGVE
DE PLVTON, DE PROTE'SILAS ET DE PROSERPINE.

PROTE'SILAS. HA ! Pluton & toy fille de Cerés, ne rejettez pas la priere d'vn Amant.

PLVTON. Qui és-tu, qui parles ainſi?

PROTE'SILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au ſiege de Troye.

PLVTON. Et que veux-tu ?

PROTE'SILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLVTON. C'eſt vne priere que font tous les morts, & que perſonne n'obtient.

PROTE'SILAS. Ce n'eſt pas l'amour de la vie qui me fait parler ; mais le deſir de voir ma maîtreſſe, que ie laiſſay dans ſa chambre nuptiale, pour me haſter de partir auec les Grecs; & ie fus ſi mal-heureux que d'eſtre tué par Hector à la deſcente du Nauire ; L'amour que i'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & ie voudrois la pouuoir encore entretenir vn moment.

PLVTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuue Léthé comme les autres?

PROTE'SILAS. I'en ay beu, mais le mal eſtoit plus fort que le remede.

PLVTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouuer.

PROTE'SILAS. Mais ie ne puis ſoufrir l'atente ; Tu ſais l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autrefois aimé.

PLVTON. Que te ſeruira-t-il de la reuoir vn moment, pour la reperdre pour toûjours ?

PROTE'SILAS. Peut-eſtre que ie la perſuaderay de venir auec moy, & par ce moyen ie croiſtray ton Empire d'vne Ombre,

PLVTON. Cela n'eſt pas iuſte Protéſilas, & ne s'eſt iamais fait.

PROTE'SILAS. C'eſt qu'il ne t'en ſouuient plus; car tu rendis à Orphée ſon Eurydice, & à Hercule Alceſte, qui eſtoit ma parente.

PLVTON. Voudrois-tu paroiſtre deuant elle en cet eſtat, où tu la ferois mourir de peur? Et penſes-tu qu'elle te vouluſt regarder, ni qu'elle te puſt reconnoiſtre?

PROSERPINE. Faiſons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre la-haut & de le fraper de ſa verge lors qu'il ſera arriué au monde, pour luy faire reprendre ſa premiere forme, & le rendre tel qu'il eſtoit au ſortir de ſa chambre nuptiale.

PLVTON. Puis-que Proſerpine le veut, i'y conſens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il ſe ſouuienne qu'on ne luy a acordé qu'vn iour.

DIALOGVE
DE MAVSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. POurquoy fais-tu tant le dédaigneux & le mépriſant, comme ſi l'on n'eſtoit pas digne de te regarder?

MAVSOLE. Parce que i'ay eſté Roy, Diogene, & que i'ay commandé vn grand païs, ſans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs i'ay vn ſuperbe tombeau dans Halicarnaſſe, enrichy de figures taillées dans le marbre, de ſorte qu'il y a peu de temples qui égalent mon ſépulcre; Aprés cela, n'ay-je pas raiſon de faire le vain?

DIOGENE, Quoy? pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume & ton ſépulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & ſi tu veux prendre quelqu'vn pour Iuge, on te dira que ta carcaſſe n'eſt pas diférente de la mienne. Pour ton ſépulcre, c'eſt à ceux d'Halicarnaſſe à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme vne des merueilles du Monde, & vn chef-d'œuure d'Architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut ſeruir, ſi ce n'eſt à t'acabler ſous ſa peſanteur.

MAVSOLE. Comment? tout cela me ſeroit inutile ; & Mauſole ne ſeroit en rien diférent de Diogene?

DIOGENE. Si fait bien ; car Mauſole pleurera ſa felicité paſſée, & Diogene s'en rira. Il parlera de ſon ſépulcre, conſtruit par ſa belle Artemiſe, & Diogene ignorera s'il a vn ſépulcre ; car cela luy eſt indiferent, mais il ſe ſouuiendra qu'il a laiſſé vne memoire immortelle, pour auoir mené la vie la plus acomplie qu'vn mortel puiſſe mener, plus haute mille fois que ton ſepulcre, miſerable Mauſole, & plus durable que luy, quand il ſeroit baſty ſur vn roc.

DIALOGVE

DE THERSITE, DE NIRE'E, ET DE MENIPE.

NIRE'E. VOicy Menipe qui iugera lequel de nous deux eſt le plus beau.

MENIPE. Il faut ſauoir premierement qui vous eſtes.

NIRE'E. Nirée & Therſite.

MENIPE. Lequel de vous deux eſt Nirée, & lequel Therſite ? car ie ne le ſaurois diſcerner.

THERSITE. I'ay deſia cet auantage, qu'auec ma teſte pelée & pointuë, nous ſommes ſi ſemblables, que noſtre Iuge ne nous a pû reconnoiſtre ; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te ſemble deuoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, ſans doute, qui ſuis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au ſiege de Troye.

MENIPE. Mais mon ami, tu n'as point aporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque

diference en ta carcaſſe & la ſienne, c'eſt que la tienne eſt plus fragile, parce que tu n'eſtois qu'vn éfeminé.

NIRE'E. Demande vn peu à Homere comme i'eſtois fait là-haut.

MENIPE. C'eſt vn ſonge que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu eſtois autrefois; mais ce que tu és maintenant.

NIRE'E. Quoy! ie ne ſuis pas encore plus beau que luy?

MENIPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'eſtes beaux ni l'vn ni l'autre, ni pas vn d'entre les morts; car il n'y a point de diſtinction.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. I'Ay oüi dire Chiron, que pouuant eſtre immortel, tu auois ſouhaité la mort; Comment as-tu pû auoir de l'amour pour vne choſe ſi peu aymable?

CHIRON. C'eſt que i'eſtois las de viure.

MENIPE. Mais n'eſtois-tu pas bien-aiſe de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car ie ne faiſois tous les iours que la meſme choſe, boire, manger & dormir; & le plaiſir de la vie conſiſte dans la diuerſité.

MENIPE. Mais comment ſuportes-tu la mort, aprés auoir quité la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaiſir. Car il y a vne certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaiſt pas, comme dans vn Eſtat populaire, où l'vn n'eſt pas plus grand Seigneur que ſon compagnon; & il ne m'importe qu'il ſoit iour ou nuit; outre qu'on a

cét auantage icy bas, qu'on n'eſt pas tourmenté de faim ni de ſoif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes inſenſiblement dans le defaut que tu as voulu éuiter ; Car ſi tu t'és laſſé de la vie parce que tu faiſois tous les iours la meſme choſe, tu te laſſeras, à plus forte raiſon, de la mort, où tout eſt ſemblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de ſa condition, & croire qu'il n'y a rien d'inſuportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGVE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE, ET DE CRATE'S.

DIOGENE. PVIS QVE nous ſommes de loiſir, alons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils diſent.

ANTISTHENE. Ie le veux ; car c'eſt vn plaiſir de voir les vns pleurer & les autres ſuplier qu'on les relâche, ou ſe roidir en deſcendant contre celuy qui les méne.

CRATE'S. Ie vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriua à la deſcente Nous eſtions grand nombre ; mais les plus aparens eſtoient Arſacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Iſmenodore. Le dernier auoit eſté tué par des voleurs prés la montagne de Cithéron, comme il aloit à Eleuſine, & auoit encore les mains toutes ſanglãtes des coups qu'il auoit receus; Auſſi

ſe lamentoit-il étrangement, & regretoit ſes enfans qu'il laiſſoit encore ieunes, s'acuſant d'vne extréme imprudence, de ce qu'ayant à paſſer par des lieux que la guerre auoit déſolez, il n'auoit mené que deux valets auec luy, quoy qu'il euſt quantité de vaiſſelle d'or & d'argent. Arſacés eſtoit vn venerable vieillard, qui ſe fâchoit fort d'aler à pied contre la couſtume des Parthes; & qui eût bien voulu qu'on luy eût amené ſon cheual, qui auoit eſté tué auec luy. Car comme il couroit à toute bride deuant les autres, en vne bataille contre le Roy de Capadoce, vn ſoldat Thracien s'auancant, mit vn genou en terre afin de ſe tenir plus ferme & deſtournant de ſon bouclier le coup que luy portoit Arſacés, donna de ſa pique dans le poitral de ſon cheual, de telle roideur, qu'il perça homme & cheual tout enſemble, l'impetuoſité de ſa courſe ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il auoit les iambes ſi foibles, qu'il ne ſe pouuoit tenir debout, ce qui arriue ordinairement à ces peuples, acouſtumez à aller à cheual; de ſorte qu'en metant pied à terre, on diroit qu'ils marchent ſur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas ſans qu'on le pût faire auancer; ſi bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger ſur ſes épaules, & de le porter iuſqu'au bateau, ce qui me faiſoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand ie deſcendis icy, ie ne voulus point me meſler parmy la foule, mais laiſſant les autres crier & ſe plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de paſſer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les vns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouuois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les auentures de voſtre paſſage ; mais les miennes ſont bien plus plaiſantes; car il m'arriua de paſſer auec le Banquier Blepſias, qui eſtoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangeres, & vn riche homme de Corinthe nommé Damis, que ſon fils auoit empoiſonné. Le premier s'eſtoit laiſſé mourir de faim, à ce qu'on diſoit, & paroiſſoit fort paſle & fort maigre, & le ſecond s'eſtoit tué pour vne Courtiſanne ; Quoy que la cauſe de leur mort ne me fuſt pas inconnuë, ie ne laiſſay pas de la vouloir aprendre d'eux ; & comme Damis acuſoit ſon fils, ie luy dis, qu'il ne s'en deuoit prendre qu'à luy-meſme, puiſqu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & caſſé il paſſoit le temps dans les délices. Ie dis à l'Acarnanien qu'il auoit grand tort de s'eſtre laiſſé vaincre par vne femme, luy qui auoit touſiours paru inuincible à ſes ennemis ; & ie gronday fort Blepſias d'auoir épargné ſon bien, comme s'il euſt dû viure éternellement, pour le laiſſer à des étrangers qui ne le touchoiẽt de rien ; Mais nous voicy tantoſt arriuez à la décente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux ! combien en voilà qui ſe tourmentent, iuſqu'à ces vieillars tout décrépits, tant ils ſont amoureux de la vie ! Ie ne voy que les enfans qui ne pleurent point ; mais interrogeons ce vieux bonhomme que voicy ; Qu'as-tu à pleurer, mon amy? eſt-ce que tu croyois eſtre immortel; ou que tu regrette quelque grande felicité ?

VN MORT. Non, i'eſtois vne pauure peſcheur, qui auois bien de la peine à viure, tout boiteux & preſque aueugle, ſans aucuns enfans pour me ſoulager.

DIOGENE. Et auec cela tu regrettes la vie ?

VN MORT. C'eſt qu'elle eſt agreable ; & la mort hideuſe & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance ; Que dirons-nous de ces ieunes gens qui ayment la vie, ſi celuy-cy la regrette lors qu'il deuroit ſouhaiter la mort, comme vn azyle à ſa vieilleſſe ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant ſi prés de la porte, que nous voulions nous éuader.

DIALOGVE

DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. IL n'eſt pas aiſé maintenant de ſauoir ſi tu-as eſté aueugle, car tout le monde l'eſt icy ; mais ſi tu-as eſté maſle & femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, ie te prie, quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles ſont les maîtreſſes & ne vont point à la guerre, n'ont ni procés ni querelles à démeſler, ni aucune autre fâcheuſe afaire.

MENIPE. Mais ne te ſouuient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles ſoufrent en acouchant ? A propos, n'as-tu iamais acouché ?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette queſtion?

MENIPE. Par curioſité, ſans aucun deſſein de t'ofenſer.

TIRESIAS. Ie n'ay point eu d'enfans, mais ie n'eſtois pas ſtérile.

MENIPE. Eſtois-tu homme & femme tout

enſemble, ou ſi vn ſexe a ſuccedé à l'autre; & cela s'eſt-il fait peu à peu, ou tout d'vn coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Eſt-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPE. Eſt-il défendu d'en douter? & faut-il receuoir pour Oracles, tout ce que diſent les Poëtes, ſans oſer s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en beſtes ny en arbres, puis que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela vne autre fois; Mais dy-moy maintenant, quand tu eſtois femme, ſi tu ſauois l'auenir, ou ſi tu-és deuenu homme, & prophete en meſme temps ?

TIRESIAS. Que tu ſais peu de mes nouuelles! Il ſemble que tu ignores comme les Dieux me firent Iuge de leur diferent, & que Iunon m'aueugla; mais Iupiter me donna le don de prophetie pour recompenſe.

MENIPE. N'es-tu point encore défait de ces fables? Mais tu-as cela de commun auec tous les autres Deuins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGVE
D'AIAX, ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a couſté la vie, lors que tu faiſois le moulinet ſur vn troupeau de moutons, comme ſi c'euſſent eſté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Vlyſſe, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre iour qu'il deſcendit aux Enfers, pour conſulter Tiréſias ?

AIAX. C'eſt qu'il eſt cauſe de ma mort, pour m'auoir diſputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu deuoir eſtre le maiſtre par tout, ſans qu'on t'oſaſt rien conteſter?

AIAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naiſſance; Toy-meſme me les cedois, qui eſtois plus grand ſeigneur qu'Vliſſe, & tous les autres, horſmis ce facquin, à qui i'ay ſauué mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint expoſer en public, comme ſi chacun euſt eu droict d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à ſon couſin germain.

AIAX. Ie ne deuois m'attaquer qu'à celuy qui me les conteſtoit.

AGAMEMNON. Mais Vliſſe eſt excuſable, s'il a eu de la paſſion pour la Gloire, dont tous les honneſtes gens ſont amoureux; & tu ſais qu'il remporta la victoire, au iugement meſme de nos ennemis.

AIAX. Ie ſay bien qui en fut la cauſe, mais il ne ſe faut pas attaquer aux Dieux; Toutefois, ie n'aymerois pas Vlyſſe, quand meſme ils me le commanderoient.

DIALOGVE
DE MINOS ET DE SOSTRATE

MINOS. QV'ON plonge ce Voleur dans le Phlégéton, & qu'on faſſe déchirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de ſon long ptés de Ticye, pour eſtre rongé comme luy par des vautours;

Mais vous autres Belles ames ; allez aux champs Eliſées, cueillir le fruict de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Ie n'ay que deux mots à dire, s'il plaiſt à Minos de m'écouter.

MINOS. Que ie t'écoute, méchant ! comme ſi tu n'eſtois pas conuaincu d'auoir tué & volé ſur les grands chemins !

SOSTRATE. Il eſt vray ; mais il faut voir ſi i'ay merité pour cela d'eſtre puny.

MINOS. Comment? ne faut-il pas rendre à chacun ſelon ſes œuures?

SOSTRATE. Les deſtins ne l'auoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui ſe fait au monde?

MINOS. Il eſt certain que nous ſommes tous ſujets aux loix des Parques, qui préſcriuent à chacun ce qu'il doit faire, dés le point de ma naiſſance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'vn par l'ordre d'vn autre, qui eſt proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en eſt que l'inſtrument, non plus que l'épée; ſur tout, s'il a eſté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raiſonnement ; & lors qu'vn valet aporte vn preſent de la part du Maiſtre, à qui a-t-on l'obligation, ou au maître, ou au valet?

MINOS. Au maître, car l'autre n'en eſt que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu-as tort de me punir & de recompenſer ceux-cy, puis que nous n'auons fait les vns & les autres qu'exécuter l'ordre du Deſtin?

MINOS. On trouueroit bien d'autres choſes à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu meri-

terois d'eſtre puny non ſeulement comme vn Voleur, mais comme vn Sophiſte qui controle les actions des Dieux. Toutesfois, délie ce pauure diable, Mercure; mais c'eſt à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teſte de ſemblables queſtions.

LA NECROMANCIE.

DIALOGVE

DE MENIPE ET DE PHILONIDE.

Il ſe rit de l'incertitude des Philoſophes, & conclut que la vie la plus commune eſt la meilleure; mais il ſe moque, en paſſant, de la magie, & de ſes cérémonies ridicules & extrauagantes.

MENIPE. *IE te ſalue, Portique, ſuperbe entrée de mon Palais, que ie te contemple auec plaiſir, depuis que ie ſuis de retour à la lumiere!*

PHILONIDE. N'eſt-ce pas là le Philoſophe Menipe? C'eſt luy ſans doute; Mais quel eſtrange équipage, & que veut dire cette maſſuë, cette lyre, & cette peau de lion? Il faut que ie l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a eſté ſi long-temps ſans te voir?

MENIPE. *Ie ſors des portes des Enfers, & de la ſombre demeure des morts, où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grands Dieux! nous n'auions pas ſeu que Menipe eſtoit mort, & le voilà reſſuſcité.

MENIPE. Tu te trompes, *l'Enfer m'a receu tout vif dans ſes entrailles.*

PHILONIDE. Hé! mon amy, qui ta meû d'entreprendre vn ſi étrange voyage?

MENIPE. *Le feu boüillant de la jeuneſſe.*

PHILONIDE. Quite vn peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cét habit extrauagant, & quel a eſté le ſujet d'vn voyage ſi peu agreable.

MENIPE. *Vn importãt ſecret m'a cõduit en ces lieux,*
Pour conſulter là bas l'ombre de Tiréſie.

PHILONIDE. Tu reſues de parler ainſi poëtiquement à tes amis, & par Rapſodies.

MENIPE. Ne t'en étonne point, Philonide; Car, comme ie ne fais que de quiter Euripide & Homere, i'ay l'eſprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me ſemble que les Vers me naiſſent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faiſoit lors que tu en és party, on vole, on ſe parjure, on preſte à vſure.

MENIPE. Miſerables, qui ne ſçauent pas ce qui eſt ordonné contre les riches dans les Enfers, dont les decrets ſont irreuocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque choſe d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui ſont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'eſt pas parmis de reueler ces myſteres, de peur qu'on ne nous acuſe d'impieté deuant le tribunal de Rhadamante.

PHYLONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuſe pas ce ſecret à ton amy, qui le ſaura bien cacher & qui eſt initié luy-meſme dans les myſteres.

MENIPE. Tu m'impoſe vne charge bien rude,

Philonide ; mais pour l'amour de toy il faut taſcher de s'en acquiter ; Il eſt ordonné que les riches qui tiennent leurs treſors enfermez comme vn autre Danaé.

PHILONIDE. Ne paſſe pas outre, que tu ne m'ayes dit le ſujet de ton voyage, & qui t'a ſeruy de guide ; aprés tu conteras tout d'vn temps ce que tu-as veu & ouï dans les enfers ; car comme tu-és curieux, tu n'auras ſans doute rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obeïr ; car le moyen de refuſer quelque choſe aux prieres d'vn amy Ie commenceray donc par mon voyage, & te diray l'ocaſion qui me le fit entreprendre. Comme i'eſtois encore ieune, & que i'entendois les Poëtes parler des guerres & des diuiſions, non ſeulement des Heros, mais des Dieux meſmes ; & conter leurs larcins, leurs inceſtes, leurs adulteres, & leurs violences ; ie m'imaginois que tout cela eſtoit non-ſeulement veritable, mais iuſte, comme eſtant fait par les Dieux, qui ne pouuoient faillir, & en eſtois ſenſiblement touché. Mais lors que ie fus deuenu grand, & que ie vis les loix qui diſoient tout le contraire, & qui puniſſoient les voleurs, les ſéditieux, & les adulteres ; ie fus en grand' peine, ne ſachant quel party prendre. Car d'vn coſté ie ne pouuois m'imaginer que les Dieux puſſent faire des injuſtices ; & de l'autre, ie ſauois que les Legiſlateurs n'euſſent pas défendu ces choſes s'ils les euſſent trouuées raiſonnables. Dans cette incertitude, ie crûs qu'il eſtoit à propos de conſulter les Philoſophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour aprendre d'eux la verité. Mais ie m'aperçeus bien-toſt que i'eſtois tombé d'vn petit

mal en vn plus grand. Car apres auoir bien épluché leur vie & leur doctrine, ie trouuay qu'il y auoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que noſtre vie eſtoit ſans comparaiſon plus tranquille & plus reglée que la leur. L'vn m'ordonnoit de paſſer mon temps & de me reſioüir, & diſoit que le ſouuerain bien conſiſtoit dans la volupté; L'autre crioit que c'eſtoit la peſte de la vie, & qu'il faloit ſuër trauailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & auoit touſiours dans la bouche ce mot d'Heſiode, Que la vertu ne ſe peut obtenir ſans trauail, & qu'il faut grimper ſur le coſtau. Celuy-cy eſtoit d'auis de mépriſer les richeſſes, & en tenoit la poſſeſſion non-ſeulement indiferente, mais dangereuſe; Cét autre les mettoit hardiment entre les biens. Apres, combien de contrarieté parmy eux pour les choſes de la Nature? L'vn poſe vn vuide; l'autre des atomes; celuy-cy des idées; celuy-là des ſubſtances incorporelles, auec vne foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous aſſomment. Mais ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'auançant des maximes toutes contraires, ils ſemblent pourtant auoir tous raiſon; ſi bien que vous ne ſçauez que répondre à celuy qui dit qu'il eſt froid, ni à celuy qui dit qu'il eſt chaud; quoy que vous ſachiez bien qu'il ne peut eſtre froid & chaud en meſme temps. I'eſtois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teſte tantoſt d'vn coſté, & tantoſt d'vn autre, ſans ſauoir ce qu'ils font. Ce qui eſt de plus inſuportable, c'eſt que conſiderant leur vie, vous la trouuez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui diſent qu'il faut mépriſer les richeſſes, ſont les plus auares, n'enſeignent

que pour de l'argent, & ont tous les iours des procés pour leurs vſures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais ſur tout, ils crient preſque tous contre la volupté, , & en particulier ils ne s'atachent qu'à elle, & ſont plus voluptueux que les autres. Déchû donc de l'eſperance de trouuer la verité par leur moyen, i'eſtois plus en peine que iamais, & ſi quelque choſe me conſoloit, c'eſtoit de voir, que ceux qu'on eſtimoit les plus ſages, n'eſtoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant comme ie reſuois là deſſus iour & nuit, il me prit enuie d'aler en Babylone, conſulter quelque Mage des diſciples de Zoroaſtre, paree qu'on diſoit que par des charmes & des ſortileges, ils ouuroient la porte des Enfers, & faiſoient entrer & ſortir qui il leur plaiſoit. Mon deſſein eſtoit de conſulter Tiréſias, qui eſtant ſage & prophete tout-enſemble, me pourroit enſeigner mieux que nul autre, quelle eſtoit la meilleure vie, & celle qu'vn honneſte homme deuoit choiſir. Ie fis donc marché auec l'vn d'eux nommé Mithrobarzanés, qui auoit de longs cheueux & vne grande barbe blanche, & obtins de luy, auec beaucoup de peine, qu'il vouluſt eſtre mon guide dans vne entrepriſe ſi hazardeuſe. Il me prit, & me laua dans l'Euphrate vn mois entier, ſelon le cours de la Lune, commençant au leuer du Soleil le viſage tourné vers l'Orient, & barbotant vne longue oraiſon, comme ces Sergens enroüez qui parlent ſi viſte & ſi mal qu'on ne les entend point. Ie penſe toutefois qu'il inuoquoit les démons. Apres auoir fait toutes ſes conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, ſans regarder perſonne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland,

& à boire que du laict & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuue Coaſpés : Nous auions la terre pour lit, & le ciel pour couuerture. Lors que ie fus bien préparé de la ſorte, il me mena ſur le minuit à la riuiere du Tigre, & m'y ayant bien laué & netoyé, fit quelques ceremonies de purification auec vne torche, de l'oignon marin, & pluſieurs autres choſes, barbotant touſiours cette longue oraiſon. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'eſtre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faiſant marcher à reculons. Le reſte de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc vne longue ſoutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette maſſuë, de cette lyre, & de cette peau de lion, auec ordre ſi l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Ménipe, mais Vlyſſe, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoy cela ? ie n'en voy pas la raiſon.

MENIPE. C'eſt qu'il croioit que nous paſſerions mieux ſous le nom de ces Heros, qui eſt connu dans les enfers, que ſous le noſtre. Le iour venu nous deſcendîmes à la riuiere pour nous embarquer ; Car il auoit préparé vn bateau & des victimes, auec les autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Aprés que nous eûmes chargé noſtre petit fait, nous entrâmes triſtes & dolens, comme dit le Poëte, & quitant à regret le riuage. Nous n'eûmes pas vogué long-temps, que nous deſcendîmes dans le lac où l'Euphrate ſe perd, & de-là dans vne terre déſerte & ſi couuerte de bois qu'on n'y voyoit goute. Ie mis pied à terre ſous la conduite du Mage, & aprés auoir creuſé vne foſſe, nous y égorgeâmes nos victimes & eſpanchâmes le

ſang tous autour. Pendant tous ces myſteres, il tenoit vne torche alumée, & inuoquoit enſemble tous les demons; les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proſerpine, entremeſlant parmy ces diſcours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine teſte, & non plus entre ſes dents, comme auparauant. Tout à coup la foreſt tremble, par la force de l'enchantement, la terre ſe fend, & l'on entend de loin les cris de Cerbére. L'enfer peu à peu ſe découure, auec le lac brûlant, le fleuue de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit iuſques ſur ſon trône. Nous entrons par cette ouuerture, & trouuons Rhadamante à demy-mort de frayeur, Cerbére aboyant, & tout preſt à nous déuorer, mais ie l'endormis aiſément au ſon de ma lyre. Comme nous fûmes à la barque de Caron, nous faillîmes à ne point paſſer, tant elle eſtoit pleine; Ce n'eſtoit que gens bleſſez, l'vn à la jambe, l'autre à la teſte, comme au retour d'vn combat. Mais auſſi-toſt qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de lion & la maſſuë, s'imaginant que i'eſtois Hercule, il nous fit faire place, & nous paſſa à l'autre bord. En ſuite, il nous monſtra le chemin. Mitrobarzanés marchoit deuant, parce qu'on ne voyoit goute, & ie le ſuiuois pas à pas, le tenant par le bord de ſa robe, tant que nous arriuâmes dans vn pré qui eſtoit tout planté d'aſphodeles, où nous fuſmes incontinent enuironnez d'ombres murmurantes. Nous paſſons outre, iuſqu'au tribunal de Minos, qui auoit à ſes coſtez les demons, les peines, & les furies, auec vne longue chaîne de coupables. Ce n'eſtoit, qu'adulteres, maquereaux, maltotiers, flateurs de Cour,

hypocrites, & autre ſemblable vermine qui trouble la tranquilité de noſtre vie. On voyoit à part les vſuriers, pâles, goutteux, hydropiques, auec chacun vn chaîne au col & vn maillet de fer du poids de ſix vingt liures. Nous demeurâmes là quelques temps à entendre leurs défenſes; mais ils eſtoient acuſez par de plaiſans Orateurs.

PHILONIDE. Qui ſont-ils? ne m'enuie point ce plaiſir.

MERCIPE. Te ſouuient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils ſont opoſez au Soleil? Ce ſont là nos acuſateurs apres noſtre mort & les fideles témoins de tout ce que nous auons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de noſtre vie. Minos, apres les auoir ouïs & examinez, renuoye les coupables aux lieux deſtinez aux ſupplices pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui ſe ſont enorgueillis de leur grandeur, déteſtant leur faſte & leur vanité de peu de durée, de ne s'eſtre pas ſouuenus qu'ils eſtoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nus, honteux, & dépoüillez, qui oſent à peine leuer les yeux, & qui regardent leur felicité comme vn ſonge. I'auois vne ioye incroyable de les voir en cét état, & m'aprochant doucement de ceux que i'auois connus en ce monde, ie les faiſois ſouuenir de leur arrogance, & du plaiſir qu'ils prenoient, à voir le matin vne foule de gens à leur porte, qui les atendoient à la ſortie, & qui eſtoient repouſſez par leurs valets, iuſqu'a ce qu'il pluſt à Monſieur de ſortir, tout couuert d'or & de pourpre, qui careſſoit les vns d'vn clin d'œil, & les autres

d'vn ſoûris & penſoit bien obliger ceux à qui il donnoit ſa main à baiſer. Ils s'enrageoient de ſe voir reprocher leurs veritez. Il ſe plaida là vne cauſe, où Minos ſembla donner quelque choſe à la faueur. Car comme Denis le Tyran eſtoit acuſé de crimes atroces, par Dion, & conuaincu par le témoignage irrefragable des Philoſophes Stoïques; Ariſtipe le Cyrenien vint à la trauerſe, & comme il eſt reſpecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le déliura, ſur le point d'eſtre déuoré par la Chymere, en diſant, qu'il auoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quitant le tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux deſtinez aux ſuplices, où c'eſtoit vne choſe éfroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le ſon des foüets & le bruit des chaiſnes. Ils eſtoient tous peſle-meſle, Rois, vaſſaux, pauures, riches, libres, eſclaues, & tous de diferentes peines; les vns dans le feu ou ſur la roüe, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimére, & tous déteſtoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-vns de nôtre connoiſſance qui ſe cachoient, & tournoient la teſte de l'autre coſté; ou s'ils nous regardoient, c'eſtoit en tremblant, & auec des reſpects & des ſoûmiſſions, qui nous faiſoient rire, ſur tout, lors que nous nous ſouuenions de leur orgueil & de leur préſomption. On faiſoit graces aux pauures de la moitié de leurs peines. Nous viſmes auſſi ces celebres criminels des Fables, Siſyphe, Ixion, Tantale, & cét enfant de la terre, qui couure neuf arpens de ſon corps. De-là, nous paſſâmes aux champs Elyſées, qui eſt le ſéjour des bien-heureux, où nous viſmes vne autre foule de morts, diſtinguez par Tribus & par Nations. Les vns ſecs & vſez, qui s'en vont preſque en fumée, comme

comme dit Homere ; D'autres, ieunes & plus entiers, particulierement les Egyptiens, à cauſe qu'on les embaume. Mais ils ſont tous tres-difficiles à connoiſtre ; car on diroit que tous les morts ſe reſſemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque diference. Ils eſtoient couchez tous enſemble grands & petits, ſans qu'on pût diſtinguer Agamemnon d'auec ſon cuiſinier Pyrrhias, ni Therſite d'auec Nirée ; car ils n'auoient plus les marques qui les faiſoient reconnoiſtre. Ce n'eſtoient que des carcaſſes qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dens décharnées. Conſiderant donc ces choſes, la vie de l'homme me ſembloit vne Comedie, dont la fortune eſt le Poëte, qui donne à chacun le perſonnage qu'elle veut; à l'vn, celuy d'vn Monarque, ou d'vn faquin ; à l'autre, celuy d'vne ieune beauté ou d'vne vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie ſoit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois vne meſme perſonne change de condition, comme Créſus de Roy deuient eſclaue, & Meandre ſucceſſeur de Polycrate, paſſe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laiſſe quelque temps ſous cét habit ; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le ſien, & redeuient ce qu'il eſtoit auparauant. Quelques ſots & opiniaſtres, apres veulent conſeruer leur habillement, veulent conſeruer leur dignité & ſe faſchent quand on les dépouille, comme ſi la Comedie deuoit touſiours durer, & que les habits ne fuſſent pas empruntez. C'eſt ainſi qu'vn Comedien fait tantoſt Priam & tantoſt Agamemnon, & deuient eſclaue, apres auoir eſté Cecrops ou Erecthée. En vn mot, lors qu'il a mis bas le

Cothurne, ce n'eſt plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Créon fils de Ménacês ; mais Pol fils de Cariclês, de quelque meſchant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'eſt pas de meilleur lieu. Voilà comme vont les choſes du monde.

PHILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de ſtatuës, auec ces ſuperbes inſcriptions ; ne ſont-ils pas plus eſtimez là-bas que les autres ?

MENIPE. Non, mon ami ; car ſi tu auois veu Mauſole, auec ſon Mauſolée, tu te creuerois de rire ; Il eſt ietté là en vn trou comme les autres, & ne gagne rien à ſon tombeau ſi ſomptueux, que d'eſtre acablé ſous ſa peſanteur. Car lors qu'Eaque diſtribuë les places, il ne donne pas plus d'vn pied à chacun, & il faut retirer ſes iambes, & s'y acommoder comme on peut. Mais tu rirois bien dauantage ſi tu voyois les Satrapes mendiant là-bas, & eſtant contrains pour viure, de faire le métier de Harangéres ou d'aprendre la Grammaire à des grimaux, baſoüez & ſoufletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouuois tenir de rire en voyant Philipe de Macedoine refaire des vieilles ſauates en vn coin ; & d'autres demander l'aumone aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'eſtranges choſes, & preſque incroiables ; mais les Sages comme Diogene & Socrate, que font-ils ?

MENIPE. Celuy-cy ſe promene comme il faiſoit à Athenes & contrôle tout le monde, eſtant d'ordinaire auec Palamede, Neſtor, Vlyſſe, & les autres grands cauſeurs du temps paſſé, qui ſe plaiſent à ſon entretien. Il ſemble auoir encore les iambes enflées du poiſon qu'on luy a donné. Pour

Diogene, il s'amuſe à perſecuter Midas & Sardapale, auprés deſquels il a choiſi ſa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le iour couché ſur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; ſi bien que ces pauures miſerables, pour n'auoir pas toûjours la teſte rompuë, ont fait réſolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. C'eſt aſſez de ces choſes, dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien-fait de m'en faire ſouuenir; car i'ay failly à l'oublier, quoy que ce fuſt le ſujet principal de mon diſcours. Comme i'eſtois donc là bas, le Magiſtrat fit publier l'Aſſemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meſlay parmy la foule. On y traita diuerſes matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur inſolence & de leur préſomption. Alors vn des principaux de l'Aſſemblée ſe leuant, leut ce Decret : *Sur ce qui nous a eſté repreſenté, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauures, & les baſouent & mal-traitent; il a ſemblé bon au Senat & au Peuple, qu'aprés leur mort, leur corps ſoit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle paſſe inceſſamment d'aſne en aſne, pour eſtre batuë & chaſſée par les pauures, comme ils les ont batus & chaſſez pendant leur vie, iuſqu'à ce que le terme ſoit accomply de deux cens cinquante mille ans, aprés lequel il leur ſera permis de ſe retirer. Vn tel, fils d'vn tel, d'vn tel païs, & d'vne telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë, le Magiſtrat l'aprouua, le Peuple le ratifia; Cerbére en aboya, &

Proſerpine en bourdonna, qui ſont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui ſe paſſa ce iour-là dans l'Aſſemblée, apres quoy, i'alay faire mes afaires, & conſulter Tiréſie, qui eſtoit le ſujet de mon voyage. Ie luy dis d'abord ce qui m'auoit amené, & le priay de me dire ſon ſentiment. Alors ſe ſoûriant d'vne façon ridicule, comme c'eſt vn petit vieillard aueugle, tout contrefait, il me dit d'vne voix greſle, Mon fils, ie voy bien que tu-as frequenté les Philoſophes, & que ce ſont eux qui ont cauſé ton incertitude; car ils ne ſont pas d'acord de ce que tu veux ſçauoir; mais il n'eſt pas permis de le reueler, de peur qu'on ne nous acuſe d'impieté deuant le tribunal de Rhadamanthe. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-ie, ne me laiſſe pas languir dauantage dans vn aueuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il euſt eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'eſt la plus commune. C'eſt pourquoy, quittant-là toutes ces chimeres des Philoſophes, & ces vaines ſpéculations ſur la fin & le principe des choſes, & tenant pour certain que tous ces beaux raiſonnemens ne ſont rien que de ſubtiles impoſtures; ſonge à viure & à te réjoüir. Cela dit, il ſe déroba, & rentra dans ſon pré d'Aſphodelle; & moy parce qu'il ſe faiſoit tard, ie dis au Mage, qu'il eſtoit temps de ſe retirer, & de reprendre noſtre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, i'en ſay vn plus court, & me prenant par la main il me mena en vne contrée plus obſcure, où me montrant du doigt vn foible rayon de lumiere, qui paſſoit à trauers vne fente; C'eſt là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on décend de la Beocie dans les Enfers; Remonte par-là

& tu ſeras incontinent en ton païs. Moy, tout reſiouï, ie pris congé du Mage, & grimpant du mieux que ie pûs par ce trou, ie me ſuis trouué, ie ne ſais comment, à Lébadie.

CARON, OV LE CONTEMPLATEVR,

DIALOGVE

DE CARON ET DE MERCVRE.

Où pluſieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choſes du monde, d'vne façon tres-agréable.

MERCVRE. DEQVOY ris-tu, Caron, & pourquoy quitant ta nacelle és-tu venu icy haut chercher la lumiere ? Tu n'auois pas acouſtumé de te meſler des choſes du monde.

CARON. I'ay voulu voir ce qui s'y paſſe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car perſonne n'eſt entré dans ma nacelle ſans larmes. A l'exemple de ce ieune Theſſalien, i'ay demandé de pouuoir eſtre vn iour abſent du nauire; & en ayant obtenu la permiſſion, ie ſuis monté iuſqu'icy, tres-heureux de t'auoir rencontré; car ie ſuis ſeur que tu me montreras tout. *Protes-las.*

MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir, Caron; car i'ay quelque commiſſion de la part de Iupiter, & tu ſais qu'il eſt colére & que ſi ie tardois trop, il me pourroit laiſſer pour iamais auec vous dans les Enfers; ou me prenant par vn pied, comme il fit Vulcain, me précipiter en bas du Ciel, pour faire rire

en ſuite les Dieux, lors que ie leur verſerois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainſi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde ſans guide ? Souuien-toy que ie ne t'ay iamais fait tirer la rame ni la pompe, en paſſant la Barque, quoy que tu ſois fort & robuſte ; Mais en ariuant là-bas, tu te couches de ton long ſur le tillac, & dors tout ton ſoul, ſi ce n'eſt que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que ie ſuis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous paſſe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les ténébres, ie ſuis tout eſbloui à la lumiere.

MERCVRE. Tu-as enuie de me faire batre ; mais on ne ſauroit éuiter ſon mal-heur, ni rien refuſer à ſon ami. N'atens pas, pourtant, que ie t'aille montrer tout ; il faudroit pour cela vn ſiécle, & Iupiter me feroit crier par les carrefours comme vn fugitif. Dailleurs, les reuenus de Pluton en pâtiroient, car perſonne ne paſſeroit cependant ; & Eaque, qui eſt le maltôtier des Enfers, demanderoit diminution ; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'eſt à toy à voir ce qu'il faut faire ; car ie ſuis tout neuf en ce païs-cy.

MERCVRE. Il nous faut choiſir quelque montagne d'où l'on puiſſe tout voir ; Si tu pouuois monter au ciel, ce ſeroit vn grand abregé, car tu contemplerois aiſément tout de la-haut ; mais comme tu conuerſes inceſſamment parmy les Ombres, tu n'és pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON Tu ſais ce que ie dis là-bas à ceux qui paſſent la Barque, lors qu'ils ſe veulent meſler de me donner leur auis, car comme ils n'entendent rien à la nauigation, s'il arriue quelque tempeſte, ils veulent auſſi-toſt qu'on baiſſe les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais ie leur commande de ſe tenir coy, & de me laiſſer faire. De meſme à préſent, fay tout ce que tu iugeras à propos, ſans m'en demander mon auis, comme ſi tu eſtois le pilote, & que ie fuſſe le paſſager; car ie t'obeïray en tout & par tout.

MERCVRE. Tu-as raiſon; Ie feray ce qu'il faudra; Il ne reſte plus qu'à trouuer vn lieu commode pour tout voir. Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le mont Olympe? Mais cela me fait ſouuenir d'vn deſſein que ie te veux communiquer; car i'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt à moy d'obeïr.

MERCVRE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'eſtoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Oſſa, & de le mettre ſur l'Olympe, & celuy de Pelion par deſſus, afin de s'en ſeruir comme d'échelle peur monter aux cieux; Mais ces ieunes étourdis furent punis de cette témerité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par eſcalade, ie ſuis d'auis ſeulement que nous roulions ces montagnes l'vne ſur l'autre, pour découurir de plus loin

CARON. Et penſes-tu que nous ſoyons aſſez forts tous deux pour cela?

MERCVRE, Pourquoy non? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans?

CARON. Ie ne dis pas cela; mais pour en

venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCVRE. C'eſt que tu-és groſſier, mon amy; & que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait vne eſchelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aiſément; & ie m'étonne que tu trouues cela étrange, veu que tu ſais qu'Atlas ſeul nous porte tous & le ciel meſme, & qu'Hercule prit vn iour ſa place pour le délaſſer.

CARON. I'ay ouï dire cela auſſi bien que toy; mais s'il eſt vray ou non, ie m'en raporte à toy & aux Poëtes.

MERCVRE. Il eſt tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Trauaillons donc premierement à déraciner le mont Oſſa, puis nous mettrons deſſus Pelion au ſommet feüillu. Regarde comme nous auons toſt fait, & poëtiquement. Ie veux monter le premier pour voir s'ils ſeront aſſez hauts. Grands Dieux! nous ne ſommes encore qu'au bas du ciel; Ie découure à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Iſle de Créte au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aler querir le mont Eta, & mettre encore le Parnaſſe par deſſus.

CARON. Ie le veux; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions vn peu tard d'auoir ajoûté foy à l'architecture d'Homere.

MERCVRE. Ne crain point, mon ami, tout ira bien; Tranſporte l'Eta, & roule deſſus le Parnaſſe. Voilà qui va le mieux du monde. Ie voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; car la montée eſt vn peu haute, pour vn vieillard comme moy.

MERCVRE. C'eſt ta curioſité, & non pas moy qui tè donne toute cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans ſa chambre; çà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aler pas faire la culebute. Courage! te voilà en haut, auſſi bien que moy, le mont Parnaſſe eſt fourchu, tu te metras ſur vn coupeau, & moy ſur l'autre, pour eſtre plus à nôtre aiſe, & nous conſidererons ce que nous voudrons tout à loiſir. Que vois-tu?

CARON. Ie vois vne grande plaine, & vn grand lac qui l'enuironne, auec des riuieres plus groſſes que le Phlégéton & le Cocyte; Ie vois auſſi de petits animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCVRE. Ces trous là ce ſont des villes, & ces animaux, des hommes, qui te paroiſſent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entaſſer montagne ſur montagne; car on n'aperçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'eſtoit pas de voir des villes & des foreſts comme dans la carte; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on s'y gouuerne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, ie riois d'vne auẽture aſſez plaiſante. Quelqu'vn prié à ſouper chez ſon voiſin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouuer; mais là-deſſus, il eſt tombé vne tuile qui luy a caſſé la teſte; N'y auoit-il pas de quoy rire, de luy voir promettre ſi hardiment ce qu'il ne pouuoit tenir? Il nous faut donc décendre, pour conſiderer les choſes de plus prés.

MERCVRE. Demeure, ie ſay vne recette pour éclaircir la veuë, que i'ay apriſe auſſi d'Homere; nous verrons s'il eſt auſſi bon Empyrique qu'Architecte. Mais pren garde, quand ie l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

I'oſteray le bandeau qui te couuroit les yeux ;
Tu verras aiſément les hommes & les Dieux.

Qu'eſt-ce ? ne vois-tu pas bien à preſent ?

CARON. A merueilles ; Vn lynx eſt aueugle au prix de moy ; Tu n'as plus qu'à te préparer à répondre. Mais veux-tu que ie t'interroge auſſi en Vers, pour montrer que ie ne ſuis pas ſi ignorant que tu penſes ?

MERCVRE. Et où les aurois-tu apris, pauure Batelier ?

CARON. Tu ne ſaurois t'empeſcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là bas débagouler ſes Rapſodies ? Car comme ie le paſſois, il s'émût vne tempeſte, excitée ſans doute par quelques Vers qui eſtoient contraires à la nauigation, de ſorte que Neptune, en colere, ietta ſon trident comme s'il euſt voulu peſcher à la ligne, & fit vne ſi grande tourmente que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit vn mal de cœur à Homere qui luy fit vuider tout ce qu'il auoit dans le corps auec Scylle, Caribde, & Polyphéme.

MERCVRE. Ie ne m'étonne pas qu'il te ſoit reſté quelque choſe d'vne ſi grande éuacuation ; mais ſi tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc ſans tant de façon, qui eſt celuy-cy, qui paſſe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCVRE. C'eſt Milon Crtoniate, à qui la Grece aplaudit dans les ſpectacles, pour luy auoir veu porter vn beuf d'vn bout à l'autre de la cariere.

CARON. Hé ! mon ami, qu'ils auront bien plus de raiſon de m'aplaudir, lors que ie le

porteray moy-meſme, apres que la mort, cet Athlete inuincible, l'aura terraſſé. Il ſe lamentera alors au ſouuenir de ces aclamations, Maintenant, tout glorieux, il ne ſonge pas à nous.

MERCVRE. Comment y ſongeroit-il en vn état ſi vigoureux ?

CARON. Laiſſons-le là, il nous donnera aſſez de plaiſir, lors que bien loin de porter vn beuf, il ne pourra pas porter vn moucheron. Mais qui eſt cét autre plein de majeſté ? il ſemble étranger à ſon habit ?

MERCVRE. C'eſt Cyrus fils de Cambyſés qui a tranſporté l'Empire des Medes aux Perſes. Il vient de domter les Aſſyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Créſus Roy de Lydie, afin de ſe rendre maître de l'Vniuers.

CARON. Et où eſt Créſus ?

MERCVRE. Regarde cette fortereſſe à triple mur; C'eſt Sardes capitale de ſon Empire. Le voilà aſſis ſur vn trône d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils diſent ?

CARON. Ie le veux.

CRE'SVS. Maintenant, Solon, que i'ay déplié deuant toy tous mes treſors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, ie te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Eſcoutons vn peu ce qu'il répondra.

MERCVRE. Ne crain rien, il ne dira point de ſotiſe.

SOLON. Il y en a bien peu, Créſus, qui meritent ce nom, mais de tous ceux que i'ay connus, Biton & Cleobis me ſemblent les plus heureux.

MERCVRE. Il veut dire les enfans de cette Preſtreſſe d'Argos, qui moururent tous deux en

meſme temps, aprés auoir traîné leur mere ſur vn char dans le temple.

CRE'SVS. Et bien que ceux-là ſoient les plus heureux ; qui ſont les autres ?

SOLON. Tellus, cét illuſtre Athenien, qui mourut pour ſon païs, aprés auoir bien vécu.

CRE'SVS. Et moy, maraut ne te ſemblé-je point heureux ?

SOLON. On ne peut iuger de la félicité de l'homme, qu'aprés cette vie, lors qu'il a fourni heureuſement ſa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu-és vn braue homme de faire ma barque iuge de ce diferent. Mais qui ſont ceux-là, que Créſus enuoye ſi chargez, & qu'eſt-ce qu'ils portent ſur leurs épaules ?

MERCVRE. Des lingots d'or, qu'il donne en ofrande à Apollon, pour récompenſe de ſes oracles trompeurs qui le feront bien-toſt perir ; car il eſt extrémement ſuperſtitieux.

CARON. Quoy ! ce iaune rougiſſant c'eſt de l'or ? Voilà la premiere fois que i'en auois veu, apres en auoir tant oüi parler.

MERCVRE. Voilà, mon amy, le ſujet de tant de querelles, de combats, de trahiſons, de larcins, de meurtres, d'empoiſonnemens, de parjures, de dangers ſur mer & ſur terre.

CARON. Quoy ! pour cela ? il ne reſſemble pas mal à du cuiure ; car i'en vois, comme tu ſais, dans la monnoye qu'on me donne pour le paſſage. Mais ie ne voy point l'auantage qu'a ce métal ſur les autres, ſinon, qu'il eſt plus peſant, & qu'il fait courber ces crocheteurs ſous le faix.

MERCVRE. On ne fait pas eſtat du cuiure, parce qu'il eſt trop commun ; mais l'vn & l'autre ſe tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'étranges folies.

MERCVRE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & ſe moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il ſemble qu'il luy veüille dire quelque choſe. Ecoutons.

SOLON. Dy-moy, Créſus, croy-tu qu'Apollon ait beſoin de ces treſors?

CRE'SVS. Pourquoy non? il n'a point de pareilles offrandes dans ſon temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuſerie dans le ciel, qu'on y ait beſoin des richeſſes de la Lydie.

CRE'SVS. Où en pouroit-on trouuer ailleurs autant que dans mon Empire?

SOLON. Dy-moy, y croiſt-il auſſi du fer?

CRE'SVS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque?

CRE'SVS. Pourquoy?

SOLON. Si tu veux répondre ſans te mettre en colere, tu le ſauras. Quel eſt le meilleur de ce qui conſerue, ou de ce qui eſt conſerué?

CRE'SVS. Ce qui conſerue.

SOLON. Si donc Cyrus t'ataque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRE'SVS. De fer.

SOLON. Et ſi tu n'en as point, on tranſportera tous tes treſors en Babylone.

CRE'SVS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Ie prie les Dieux que cela n'arriue point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRE'SVS. Voudrois-tu que ie fiſſe reuenir mes lingots d'or pour en enuoyer de fer?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy ſeront la proye de quelque Pirate, ou de quel-

que Conquerant, qui s'en ſeruiront mieux que luy.

CRÉSVS. Tu portes enuie à mes richeſſes, & leur fais touſiours la guerre.

MERCVRE. Le barbare ne peut ſoufrir la liberté du Philoſophe, & s'étonne de luy voir mépriſer ſon luxe & ſa vanité ; mais il regrettera bien-toſt de ne l'auoir pas crû, lors qu'il ſe verra preſt d'eſtre conduit au ſuplice ; car i'entendis n'aguere Cloton, qui repaſſoit les deſtins des hommes, & qui diſoit que Créſus ſeroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Maſſagetes ; La vois-tu montée ſur vn cheual blanc, toute preſte à triompher ; & d'autre coſté, Cambyſés le ſucceſſeur de Cyrus, qui apres auoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour auoir tué le beuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire ; Mais on n'oſeroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCVRE. Qui croiroit que l'vn ſeroit mené dans peu ſur vn échafaut, & l'autre plongé dans vn tonneau plein de ſang, auec ces reproches, *Souie-toy du ſang dont tu as toûjours eſté ſi alteré.*

CARON. Mais qui eſt celuy-là auec vn manteau de pourpre & vn diadême, à qui ſon cuiſinier donne vn anneau d'or, qu'il a trouué dans le ventre d'vn poiſſon ?

MERCVRE. C'eſt Polycrate Tyran de Samos qui ſe croit parfaitement heureux, & qui ne ſait pas, qu'il ſera trahy par ſon eſclaue ; & liuré au Strape Orétés, qui l'atachera à vn gibet ; car i'ay oüi dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pend les vns, & décapite les autres, pour leur aprendre qu'ils ſont hommes, & ne les éleue que pour les préci-

piter de plus haut ; afin que la cheute en ſoit plus grande. Ie riray alors tout mon ſôul, quand ie les verray dans ma nacelle, ſans tout cet équipage de grandeur.

MERCVRE Voilà ce qui ariuera ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les vns labourent, les autres nauigent ; les vns font la guerre, les autres plaident ; les vns triomphent, les autres mendient?

CARON. Ie voy vne grande multitude bien ocupée, & vne vie bien pleine de trouble & de miſere. On diroit de leurs villes, que ce ſont des ruches d'abeilles, car chacun a ſon éguillon dont il pique ſon voiſin ; mais i'en voy comme les gueſpes & les frélons qui mangent le bien d'autruy ſans rien faire. Mais qu'eſt-ce que cette nuë obſcure qui les enuironne?

MERCVRE. Ce ſont les diuerſes paſſions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'eſperance, dont l'vne les menace & les attrere, & l'autre les flate & les releue, les laiſſant à la fin comme des Tantales, qui bâillent aprés vn bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'enhaut leurs deſtins, où ils tiennent atachez par de petits filets ſemblables à des toiles d'araignées, & demeurent ſuſpendus pour quelque temps? Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent auec grand bruit, ſur tout quand ils ſont montez fort haut. Car cét autre qui n'eſt gueres eſleué, quand il viendra à tomber, il n'y aura que ſon voiſin qui l'entende. En vois-tu dont le filet eſt ataché à celuy de leur compagnon? c'eſt ſigne que leur vie dépend de la ſienne, & celuy qui a le plus long fil ſera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela eſt tout à fait plaiſant.

MERCVRE. Encore plus que tu ne penſes, & particulierement quand on conſidere leurs ocupations, & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs eſpérances. Vois-tu ſes bourreaux & ſes miniſtres, la peſte, la guerre, la famine, ſans conter vne infinité d'autres maladies, à quoy ils ne ſongent point durant la proſperité; mais l'aduerſité les réueille tous auec des gémiſſemens & des plaintes. Que s'ils conſideroient de bonne-heure qu'ils ſont mortels, & qu'aprés auoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quiter comme vn ſonge, ils ſeroient beaucoup plus ſages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur ſemble que le preſent durera toûjours, lors que l'vn de ces miniſtres de la Mort leur vient ſignifier l'arreſt du Deſtin, ils ne ſont pas conſolables. Que penſes-tu que feroit celuy qui baſtit vn Palais, & qui preſſe les ouuriers, s'il croyoit mourir auant qu'il fuſt acheué ? Et celuy qui ſe resjouit de ce que ſa femme luy a fait vn fils, & qui veut qu'il porte ſon nom ; s'il eſtoit auerty qu'il ne paſſera pas l'âge de ſept ans, comment ſe deſeſpereroit-il, au lieu d'en faire des feux de ioye ? Mais le mal eſt, qu'il regarde celuy de ſon voiſin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cét autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir ſon pere de déſeſpoir, par ſes débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'vſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & auant que d'auoir iouï de leur bien, ils ſont apellez par ces triſtes oficiers de la mort?

CARON. Ie vois tout cela, & ſonge en moy-meſme, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCVRE. Si quelqu'vn vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouuoir de la fortune, on trouueroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes auec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc ſont mal-heureux, ie laiſſe à iuger ce que ſont les autres.

CARON. Ie te veux dire à quoy ie compare les pauures mortels: à ces bouïllons d'écume que font les torrens, dont les vns plus petits, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore de la ruine des autres; iuſqu'à ce qu'ils viennent à creuer eux-meſmes, par leur exceſſine groſſeur.

MERCVRE. Ie trouue cette comparaiſon pour le moins auſſi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuïlles; mais ie m'eſtonne qu'eſtant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grands deſſeins, & qu'ils ſe tourmentent ſi fort pour de vains honneurs & des dignitez paſſagéres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quitent ces trauaux inutiles, & qu'ils ſongent deſormais à viure, comme des gens qui doiuent mourir. O fous que vous eſtes! pourquoy courez-vous ſans ceſſe aprés les vanitez? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doiue acompagner aprés cette vie. Il faut que cet vſurier quite ſes treſors, cet amoureux ſa maiſtreſſe, cet ambitieux ſa dignité. Si ie leur criois cela, & autres choſes ſemblables, crois-tu qu'ils n'en deuinſſent pas plus ſages?

MERCVRE. O mon ami! tu ne ſais en quel état l'erreur & la paſſion les ont mis. Ils auroient

les oreilles ſourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Vlyſſe ne les auoient au chant des Sirénes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teſte à force de crier. Il eſt vrai qu'il y en a qui entendent vn peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là?

MERCVRE. Il ſeroit ſuperflu ; car ils ſauent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui ſe retirent en vn coin pour en rire tout-ſeuls à leur aiſe : car ils ſont haïs des ſots, autant pour le moins qu'ils les haïſſent, & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Meſſieurs ; Mais le nombre en eſt bien petit.

MERCVRE. Il y en a aſſez pour pouuoir inſtruire les autres ; Mais il eſt temps de ſe retirer.

CARON. Apren-moy vne choſe auparauant, & ie ne te rompray plus la teſte; où ſont les ſépulcres où l'on les met aprés leur mort ?

MERCVRE. Vois-tu ces lieux releuez qui ſont prés des villes, enrichis de petites colonnes & de pyramides ? ce ſont leurs ſépulcres.

CARON. Pourquoy s'amuſent-ils ainſi à couronner & à parfumer de pierres ? I'en voy, ce me ſemble, qui dreſſent leur bûcher auprés, & qui creuſent vne foſſe où ils brûlent des viandes, & verſent du vin & de l'hydromel.

MERCVRE. Ie ne ſçay à quoy cela peut ſeruir; mais ils ſe perſuadent que les ames reuiennent des enfers, humer la graiſſe & la fumée, & boire le vin qui eſt dans ces foſſes.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le ſais mieux que moy ; car comme c'eſt toy qui les amenes, tu vois ſi on les laiſſe reuenir. I'aurois bien des

à faires, s'il me les faloit repaſſer à toute heure pour aler boire. O inſenſez ! vous ne ſauez gueres comment vont les choſes de là bas ; celuy qui a vn ſuperbe tombeau, eſt comme celuy qui n'en a point: On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à ſon valet, ni à Achille ; qu'à Therſite.

Cela eſt prisé Homere.

MERCVRE. Puis que tu m'en fais ſouuenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achille, Le vois-tu ſur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhetéen ?

CARON. Ils ne ſont pas fort magnifiques; Mais montre-moy vn peu ces villes dont on parle tant, Niniue, Babylone, Mycéne, Cleone, & Troye meſme ; car il me ſouuient d'en auoir bien paſſé de ce quartier-là en l'eſpace de dix ans.

MERCVRE. Il y a long-temps que Niniue n'eſt plus, ſans qu'on puiſſe deuiner ſeulement où elle a eſté ; mais voila la grande Babylone auec ſes Tours, que bien-toſt on cherchera auſſi dans ſes ruines. Pour Mycéne, Cleone & Troye, i'ay honte de te les montrer ; car ie ſay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en auoir parlé ſi hyperboliquement. Il eſt vray qu'elles ont eſté autrefois plus conſiderables, mais maintenant elles ſont toutes ruinées, car les villes ont leur deſtin auſſi bien que les hommes ; & ce qui eſt de plus étrange, les fleuues meſmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas ſeulement les veſtiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere ! quel le hyperbole d'auoir apelé Troye, la Grande, & Cleone, la bien baſtie ! Mais tandis que nous parlons, qui ſont ceux-là qui ſe batent?

MERCVRE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuënt pour le lieu meſme qui leur

ſert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demi mort, qui dreſſe luy-meſme ſon trofée ?

CARON. O la grande folie, de ne pas ſauoir, que quand chacun d'eux poſſederoit le Péloponéſe tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque plus d'vn pied de terre apres ſa mort ; & pour ce champ-là, il ſera tantoſt aux vns & tantoſt aux autres, qui renuerſeront ſouuent ce trofée auec la charruë.

MERCVRE. C'eſt ainſi qu'il en arriuera ; Mais il eſt temps de décendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embaraſſer pas les Geographes lors qu'ils les trouueroient à dire. Retournons chacun à nos afaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commiſſion. Adieu, ie t'iray bientoſt reuoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaiſir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang de mes bienfaiteurs. Dieux qu'eſt-ce des pauures mortels ! Rois, lingots, ſacrifices, combats, & de Caron pas vn mot !

DES SACRIFICES.

Il ſe moque de la Religion des Payens & de leurs myſteres, & particulierement de l'abus des ſacrifices.

IL n'y a perſonne ſi mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les iours les hommes dans leurs feſtes, leurs ceremonies, & leurs ſacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, ſans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut conſiderer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux, plutoſt que d'Impies, d'auoir

de ſi laſches ſentimens de la Diuinité, que de croire qu'elle veüille eſtre cajollée, & qu'elle ſe fâche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des ſeruices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriuerent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, auec leur meurtre & la mort de Méléagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'auoit oubliée en vn ſacrifice; Et il me ſemble que ie la voy toute ſeule dans le Ciel, qui ſe plaint & ſe deſeſpere, tandis que les autres font bonne chere chez Ænée. Si cela eſt, les Ethiopiens doiuent eſtre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Iupiter eſt bien ingrat, veu qu'ils le traittent quelquefois douze iours entiers auec tous les Dieux à ſa ſuite. Car comme il vend ſes faueurs & qu'il ne donne rien pour neant, il y a aparence qu'il recompenſe bien ceux qui le ſeruent. L'vn achette de luy la ſanté par le ſacrifice d'vn beuf; l'autre la royauté par vne hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour deuenir riche; Cet autre neuf pour pouuoir retourner en ſon païs, ou ſa fille meſme, comme Agamemnon, pour ſortir du ſien. Il y en eut vn alors, qui racheta pour quelque temps le ſac de Troye par vn ſacrifice de douze beufs, ſans conter vn voile qu'il donna en ofrande à Minerue. Ie croy qu'il y a bien des choſes à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'vn chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chryſés Preſtre d'Apollon & conſommé dans ſes myſteres, ſe plaint à luy de ce que ſon voyage vers Agamemnon a eſté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il ſoufre qu'on le mépriſe, aprés auoir mis en credit ſon Temple, &

brûlé le premier ſur ſes Autels, les cuiſſes des tauraux & des chévres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne ſon arc & ſes fleſches, & ſe perchant ſur les nuires, frape d'vn trait peſtilenciel non ſeulement les hommes, mais les beſtes meſmes. Puis que nous ſommes ſur ſon ſujet, voyons tout d'vn temps, ce que la Religion luy atribuë; Ie laiſſe à part ſes amours infortunées, comme le meſpris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut bany du Ciel pour auoir tué les Cyclopes, & contraint pour viure de ſe loüer à Admette en Theſſalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miſerable vie à faire des briques, ils baſtirent les murs de Troye; & furent ſi malheureux, que de n'eſtre pas payez de leurs iournées. N'eſt-ce pas là vne belle hiſtoire, & bien honorable pour vn Dieu? Mais ce n'eſt rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de preſque toute la race de Iupiter. Car les Poëtes, apres auoir inuoqué les Muſes, pour aprendre d'elles ces beaux myſteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel dont il eſtoit fils, afin de regner en ſa place, & déuora ſes enfans comme Thyeſte, pour empeſcher qu'ils ne luy en fiſſent autant qu'il en auoit fait à ſon pere. Que Iupiter fut dérobé par ſa mere, qui ſupoſa pour luy vne pierre, & qui l'expoſa en Créte, où il fut nourry par vne chévre, comme Téléphe par vne biche, Cyrus par vne chienne, & Romulus par vne louue. Ils ajoûtent, qu'il dépoſa auſſi ſon pere, & le mit en priſon perpetuelle & qu'il épouſa pluſieurs femmes, & ſa ſœur la derniere, à la façon des Aſſyriens & des Perſes. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant

bâtards que legitimes, ſe changeant tantoſt en taureau, tantoſt en cygne, tantoſt en aigle, & quelquefois en or, pour ioüir de ſes amours : enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerue de ſon cerueau, comme Bacchus de ſa cuiſſe, où il le mit pour acheuer ſon terme, aprés l'auoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'eſtoit qu'à demy formé, c'eſt pourquoy il luy falut faire vne inciſion pour acoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils diſent preſque la meſme choſe de Iunon, Qu'elle engendra Vulcain toute ſeule, ſans la compagnie de ſon mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut ietté en bas du Ciel par Iupiter, & tomba dans l'Iſle de Lemnos, où il ſe fuſt rompu le col ſans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il ganbadoit par l'air, & le garentirent du deſtin d'Aſtyanax; Cela n'empeſcha pas pourtant qu'il ne ſe rompiſt vne jambe dont il ſera boiteux toute ſa vie. Encore cela n'eſt-il rien à l'égard du mal-heureux Promethée, qui pour auoir eſté trop charitable enuers les hommes, fut ataché par Iupiter ſur le mont Caucaſe, où vne aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie, auec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie à ſe faire Eunuque? Apres cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quitons-là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir vn peu ce qu'on y fait. Homere nous aprend qu'il eſt d'airain; mais qu'en y entrant on le voit briller d'vne clarté beaucoup

plus pure & plus viue que la noſtre ; Que le plancher y eſt d'or, & qu'il n'y fait iamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui ſont comme les portiers, & Iris auec Mercure qui ſeruent de valets de pied ; Apres vient la forge de Vulcain, qui eſt pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & en ſuite le palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celuy de Iupiter qui eſt ſon chef-d'œuure. Or les Deïtez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'vn ſacrifice, afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils ſont reduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambroſie, qui ne doiuent pas eſtre ſi excellens que chantent les Poëtes, puis-qu'ils les quittent pour du ſang & de la graiſſe. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'vn fut chaſſé pour ſon caquet, & l'autre pour ſa laſciueté ; & depuis ce temps-là le Ciel a eſté comme inacceſſible au genre humain. Voilà l'hiſtoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y eſt conforme. On leur a conſacré d'abord des foreſts & des montagnes, & en ſuite des plantes & des oyſeaux, aſſignant à chacun le ſien. Apres cela, les hommes ſe les ont partagez, & ont pris chacun le leur ; Ceux de Delphes & de Délos, ont pour leur part Apollon, les Atheniens Minerue, comme le mot Grec le teſmoigne ; les Mygdoniens Cybelle ; les Epheſiens Diane. Iunon eſt alée demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cytere. Ceux de Créte reconnoiſſent Iupiter pour leur citoyen, & de plus monſtrent ſon ſépulcre ; cependant, nous ſommes ſi

ſots

ſots de croire que c'eſt luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il eſt mort & enterré. On leur a auſſi baſti des Temples pour leur demeure, & dreſſé des ſtatuës, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui ſans les auoir iamais veus, que ie ſache, ont fait Iupiter barbu, Apollon ſans barbe, Mercure en ieune homme, Neptune auec des cheueux noirs, Minerue auec des yeux bleus, & ainſi du reſte. Cependant le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce ſoit l'iuoire des Indes, ni l'or de la Thrace; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a tranſporté du Ciel en terre, pour garder la ſolitude de Piſe, où il eſt aſſez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque ſacrifice aux ieux Olympiques. Ce n'eſt pas tout, car aprés leur auoir conſtruit des Temples & des Autels, auec vn lieu pour les Aſperſions & les Oracles, ce Laboureur y meine ſon beuf, le Berger ſa brebis ou ſa chévre, vn autre y porte vn gâteau ou de l'encens; mais le pauure qui n'a rien, en eſt quite pour faire la reuerence. Lors que la victime eſt couronnée, on conſidere bien atentiuement ſi elle n'a point quelque defaut, de peur de perdre ſon temps & ſa peine, & ce qui eſt de plus fâcheux ſon argent; puis on l'aproche de l'Autel & on l'égorge en la préſence de Dieu. Elle iette des cris mourans qui ſont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il eſt écrit ſur la porte; Que perſonne n'entre dans le lieu des Aſperſions qu'il n'ait les mains pures. En ſuite, le Sacrificateur tout ſanglant, ouure l'eſtomach de la victime, & luy arachant les entrailles, comme vn autre Polyphéme, en tire le cœur, puis aroſe de ſang le tour de l'Autel, & fait le reſte de la ceremonie.

Ou, pour leu baiſer la main.

Car alumant du feu, il y porte la chévre auec ſa peau, & la brebis auec ſa laine ; La graiſſe monte au Ciel en vn globe de fumée, où elle ſe perd dans les nuës. Les Scythes mépriſant ce culte comme indigne de la Diuinité immolent des hommes à Diane, qui ſe plaiſt à répandre le ſang humain. Mais cela n'eſt encore rien, à mon auis, au prix de ce que font les Egyptiens ; Car c'eſt là veritablement qu'on voit des choſes toutes celeſtes & toutes diuines ; Iupiter, auec la teſte d'vn Belier, Mercure auec celle d'vn chien, Pan auec vn corps de Chévre, vn autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que ſi vous voulez ſauoir ce que cela ſignifie, vous trouuerez des Preſtres ras ou tonſurez, auec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit *hors d'icy Prophanes*, Que les Dieux pour ſe ſauuer des mains des Géans, ſe vinrent cacher en Egypte, ſous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette auanture. Et de peur que vous n'en doutiez, cela eſt écrit il y a plus de dix mille ans, dans le liure des ceremonies. Les victimes y ſont de meſme qu'ailleurs, hormis qu'ils les pleurent auant que de les égorger, & les enuironnent en ſe frapant l'eſtomac Quelques-vns ſe contentent pour tout ſacrifice de les enterrer apres qu'elles ſont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui eſt leur grand Dieu, perſonne ne fait tant d'état de ſa cheuelure, euſt-il la perruque de Niſus, qu'il ne la raſe en ſigne de deüil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant on le prend comme les autres du milieu du troupeau ; mais on deſtine touſjours le plus beau à cét ofice. Ces choſes-là, & autres ſemblables, ſe font tous les iours, &

& ſont cruës du peuple ignorant ; mais elles ſont ſi ſotes qu'elles n'ont point beſoin d'eſtre réfutées. Il ne faut qu'vn Héraclite & vn Démocrite, l'vn pour en pleurer, l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES, A L'ENCAN.

DIALOGVE

DE IVPITER ET DE MERCVRE.

Où pluſieurs autres parlent.

C'eſt vne raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

IVPITER. QV'on range ces Sieges, & qu'on nétoye par tout, tandis qu'on aura ſoin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & apelle les marchands à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes ſortes de vies, & à l'vſage de tout le monde ; Si quelqu'vn n'a pas ſon argent comptant, on luy fera credit pour vn an, en donnant caution.

MERCVRE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laiſſer morfondre. Par ou commencerons-nous ?

IVPITER. Par la Secte Italique ? Fay décendre ce venerable vieillard aux cheueux longs.

MERCVRE. Là ho! Pytagore, deſcendez, & faite le tour de la place pour vous montrer au peuple.

IVPITER. Crie.

MERCVRE. Voicy vne vie celeſte & diuine; qui l'achetera ? Qui veut eſtre plus grand que l'homme ? Qui veut connoiſtre l'harmonie de l'Vniuers, & reuiure apres ſa mort ?

VN MARCHAND. Voilà de grandes promeſſes, & le perſonnage a bonne mine ; mais que ſait-il principalement ?

MERCVRE. L'Arithmetique, l'Aſtronomie, la Geometrie, la Muſique, la Magie, la Science des Prodiges ; tu vois vn Prophete acomply.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCVRE. Pourquoy non ?

LE MARCHAND. D'où és-tu ?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du païs.

LE MARCHAND. Si ie t'achette que m'aprendras-tu ?

PYTAGORE. Ie ne t'aprendray rien ; mais ie te feray ſouuenir de ce que tu-as ſeu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la nétoyant de ſes ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle ſoit deſia nette ; comment l'inſtruiras-tu ?

PYTAGORE. Par le ſilence ; Tu ſeras cinq ans ſans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en inſtruire le fils de Créſus ; Ie veux eſtre homme & non pas ſtatuë: Mais encore, que feras-tu apres ce long ſilence ?

PYTAGORE. Ie t'enſeigneray la Geometrie, & la Muſique.

LE MARCHAND, Cela eſt plaiſant qu'il faille eſtre Violon, auant que d'eſtre Philoſophe ! Et apres cela, que m'aprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Ie la ſay deſia.

PYTAGORE. Comment conte-tu?

LE MARCHAND. Vn, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'eſt dix, le triangle parfait; & noſtre ſentiment. *C'eſt que 1. 2. 3. 4. ſont dix.*

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, ie n'ay iamais rien oüi de plus merueilleux, ni de plus diuin!

PYTAGORE. Apres cela, tu ſauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le feu, leur forme, leurs qualitez, & leur mouuement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont vne forme.

PYTAGORE. Ouy, & tres-viſible; car s'ils n'auoient point de forme, ils ne ſe pourroient mouuoir. Apres tu ſauras que Dieu eſt vn nombre, & vne harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'eſtranges choſes!

PYTAGORE. Bien plus; tu-és autre que tu ne parois, & il y a en toy pluſieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu? ie ne ſuis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE, Tu és le meſme à cette heure, mais tu-as eſté vn autre iadis, & paſſeras à l'auenir en d'autres perſonnes, par vne réuolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Ie ſeray donc par ce moyen, immortel. Mais c'eſt aſſez de ces choſes, dequoy vis-tu?

PYTAGORE. Ie ne mange rien qui ait vie; mais de tout le reſte, horſmis des féues.

LE MARCHAND. Pourquoy ne manges-tu point de féues ?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque choſe de diuin ; Premierement, elles reſſemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aiſément, ſi tu en prens vne verte & que tu luy oſtes la coſſe ; D'ailleurs eſtant cuites & expoſées à la Lune vn certain nombre de nuits, elles ſe changent en ſang ; Mais, ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt qu'on s'en ſert à Athenes pour eſlire les Magiſtrâs.

LE MARCHAND. Certes tes diſcours ſont plus qu'humains ; mais deshabille-toy ; car ie te veux voir tout nud. Grands Dieux ! il a vne cuiſſe d'or ; ce n'eſt pas vn homme, mais vn Dieu : Il faut que ie l'achette à quelque prix que ce ſoit : combien en veut-on ?

MERCVRE. Trois cens liures.

LE MARCHAND. Ie les donne.

IVPITER. Ecry ſon nom, & de quel païs il eſt.

MERCVRE. C'eſt vn Italien, des enuirons de Crotone & de Tarente ; mais il n'eſt pas ſeul, ils ſont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

IVPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en vn autre.

MERCVRE. Icy, Diogene : Voicy vne vie maſle & courageuſe, vne vie libre ; qui l'achetera ?

LE MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point vn homme libre : Ne crains-tu point qu'on te faſſe vn procés criminel dans l'Areopage ?

MERCVRE. Il ne ſe ſoucie point qu'on le vende ; car en quelque état qu'il ſoit, il eſt touſiours libre.

LE MARCHAND. Que pouroit-on faire d'vn ſi malôtru animal, ſi l'on n'en fait vn foſſoyeur, ou vn porteur d'eau?

C'eſt qu'il portoit vn meſchant manteau tout rapetaſſé, auec vn bâton & vne beſace.

MERCVRE. Non, mais vn portier, car il aboye comme vn chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où eſt-il? & que ſait il faire?

MERCVRE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Ie crains qu'il ne me morde: car il grince les dents, & me regarde de trauers: Vois-tu, comme il fronce le ſourcil & comme il leue le baſton.

MERCVRE. Ne crains point, il eſt apriuoiſé.

LE MARCHAND. De quel païs és-tu, mon ami?

DIOGENE. De tout païs.

LE MARCHAND. Comment cela?

DIOGENE. Ie ſuis citoyen de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Quel eſt ton but?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de lion, car ton bâton te peut ſeruir de maſſuë;

DIOGENE. Ce meſchant manteau me ſert de peau de lion, & ie fais la guerre comme luy à des monſtres qu'on nomme les paſſions, afin d'en purger l'Vniuers.

LE MARCHAND. C'eſt vn beau deſſein, mais quelle eſt ta profeſſion?

DIOGENE. Ie ſuis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maiſtre Heraut, ſi ie t'achete, que m'aprendras-tu?

DIOGENE. Ie t'aracheray à tes délices, &

t'enfermeray auec la pauureté ; En ſuitte, ie te feray ſuër, trauailler, coucher ſur la dure, & manger de tout, Que ſi tu-as de l'argent, tu le jetteras, ſi tu m'en crois, dans la riuiere. Du reſte, tu ne te ſoucieras ni de parens ni de patrie, & tout ce qu'on en dit te paſſera pour vne fable. Aprés, quitant la maiſon de ton pere tu habiteras quelque vieille maſure, ou quelque ſepulcre, ou ſi tu veux, comme moy vn tonneau. Ta beſace ſera tout ton reuenu ; Elle ſera touſiours pleine de bribes & de vieux bouquins, & auec cela, tu feras la nique aux richeſſes, & diſputeras de la felicité auec Iupiter. Que ſi l'on te fouëtte, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, auoir la peau d'vne huître à l'eſcaille, ou d'vne tortuë.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu ſoufriras ſans te plaindre. Du reſte, voicy le ſommaire de ma doctrine. Il faut eſtre audacieux, éfronté, gronder tout le monde, & trouuer à redire à tout ; car c'eſt le moyen de ſe faire admirer. Auoir la parole rude, le ton de meſme, le viſage renfrongné, la mine barbare ; enfin, toute la façon farouche & ſauuage ; Eſtre ſans douceur, ſans pudeur, ſans humanité ; viure dans les lieux les plus frequentez, comme s'il n'y auoit perſonne ; & eſtre tout ſeul parmy la foule. Choiſir touſjours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que ſi tu t'ennuye de viure, auec vn grain d'arſenic tu t'enuoieras en l'autre monde. Voila la beatitude que ie te preſche.

LE MARCHAND. Elle n'eſt pas humaine, & me fait horreur.

DIOGENE. Mais elle eſt facile, & l'on n'a be-

ſoin pour cela ni de liures ni de préceptes ; D'ailleurs, c'eſt le chemin le plus court pour ariuer à la gloire ; car tu deuiendras en moins de rien tres-celebre, fuſſes-tu moins qu'vn Sauetier ou qu'vn Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & ie ne ſay quel métier tu ferois bien, ſi ce n'eſt celuy de Battelier ou de Harangere, où l'on eſt acoutumé à dire & à receuoir des injures. Toutesfois ſi l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCVRE. Donne ; auſſi bien nous tardoit-il d'en eſtre défait ; car il ne faiſoit que nous rompre la teſte, & aboyer tout le monde.

IVPITER. Qu'on en crie vn autre.

MERCVRE. Qui veux-tu ?

IVPITER. Ariſtipe, cet illuſtre débauché.

MERCVRE. Voicy vn morceau friand & delicat, qui l'achetera ? Qui veut mener vne vie douce & oiſiue, parmy les plaiſirs & la bonne chere, qu'il achette ce beau mignon.

VN MARCHAND. Qu'il s'auance & qu'il nous die ce qu'il ſait faire ; s'il m'acommode ie l'acheteray.

MERCVRE. Ne le tourmente pas ; car il eſt yure, & il auroit peine à te répondre : Voy comme il chancelle & comme il begaye ?

LE MARCHAND. Où eſt l'homme de bon ſens qui ſe voudroit charger d'vn tel maraut ? Dieux ! quelle caſſolette ! Mais dy-moy, ce qu'il ſait faire, & à quoy il ſera propre ?

MERCVRE. A faire raiſon à table, & à danſer apres boire, c'eſt le fait de quelque riche deſbauché ; car il entend la ſauſſe & le ragouſt ; en vn mot, c'eſt vn grand artiſan de la volupté. Il

a touſiours eſté nourry à Athenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faiſoient grand eſtat.

LE MARCHAND. Mais quel eſt le ſommaire de ſa doctrine?

MERCVRE. Ne ſe ſoucier de rien, ſe ſeruir de tout, chercher la volupté par tout où elle eſt.

LE MARCHAND. Qu'il s'adreſſe à vn autre qu'à moy, ma cuiſine n'eſt pas aſſez bien fondée pour luy.

MERCVRE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

IVPITER. Fay-le retirer, & en apelle vn autre, ou pluſtoſt ces deux contraires; car il ne les faut pas ſeparer.

MERCVRE. Héraclite & Démocrite, deſcendez; Voicy l'abregé de la ſageſſe & de la folie du monde.

VN MARCHAND. Dieux quelle antipathie! l'vn ne ceſſe de pleurer, & l'autre de rire; Quas-tu à rire, mon ami?

DEMOCRITE. C'eſt que tout ce que vous faites me ſemble ridicule, & vous auſſi.

LE MARCHAND. Quoy! Tu te moques ainſi des hommes, & des choſes humaines?

DEMOCRITE. Oüy; car il n'eſt rien de ſolide, tout eſt vanité; l'homme n'eſt qu'vn concours d'atômes, & le ioüet du ſort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'eſt toy-meſme qui és fou & extrauagant: Mais quelle impudence? Ne ceſſera-il iamais de rire? Il vaut mieux s'adreſſer à l'autre qui eſt plus ſage. Dy-moy, mon ami, qu'as-tu à pleurer?

HERACLITE. C'eſt que la condition des hommes me ſemble tout à fait déplorable, rien n'eſt permanent icy bas, tout eſt ſujet à vne viciſſitude perpetuelle, le plaiſir de l'homme n'eſt que douleur, ſon ſauoir qu'ignorance; ſa grandeur

que baſſeſſe, ſa force qu'infirmité. Ie regrette le paſſé, le preſent m'ennuye, l'auenir m'épouuante, ie veux dire la fin du monde, & l'embraſement de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Et qu'eſt-ce que le monde ?

HERACLITE. Vn enfant qui ioüe aux oſſelets, & qui ſe tourmente pour néant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'és gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'eſt que ie ne me ſoucie pas d'eſtre entendu.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne voudra t'auoir, & ne ſe ſouciera de toy.

HERACLITE. Ie vous ordonne à tous de pleurer, ſoit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'vn eſt fou gaillard, & l'autre melancolique ; ie ne veux ni l'vn ni l'autre.

MERCVRE. Ceux-cy encore nous demeureront,

IVPITER. Apelle cét eloquent Athenien.

MERCVRE. Icy, Socrate, décendez; Voicy vne vie ſage & reglée ; qui l'achettera ?

LE MARCHAND. Que ſais-tu faire ?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND Tu n'és pas mon fait; car i'ay beſoin d'vn precepteur pour mon fils; & il eſt trop beau pour le confier à vn amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouuerner vn bel enfant ? car ie ne ſuis pas amou-

reux du corps, mais de l'eſprit, & quand nous coucherions enſemble, il ne ſe paſſeroit rien de deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela eſt vn peu ſuiet à caution.

SOCRATE. Ie te le iure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaiſans Dieux!

SOCRATE. Quoy! le Chien ne te ſemble pas vn Dieu? & ne ſais-tu pas ce qu'eſt Cerbére dans les Enfers, & Anubis en Egypte; ſans parler du Chien celeſte?

LE MARCHAND. Tu as raiſon, ie n'y penſois pas; mais encore qu'elle eſt ta doctrine.

SOCRATE. I'ay formé vne Republique en idée, & me gouuerne ſelon ſes loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'vne?

SOCRATE. Premierement, les femmes y ſont communes, & il eſt permis à chacun de careſſer celle de ſon voiſin.

LE MARCHAND. Et que deuiendront les loix contre l'adultere?

SOCRATE. Ce ne ſont que des chanſons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel eſt ton ſentiment?

SOCRATE. Que leur baiſer ſoit la recompenſe de la vertu.

LE MARCHAND. Voilà vne belle récompenſe! mais encore quels ſont tes principaux dogmes.

SOCRATE. Les Idées, qui ſont les exemplaires eternels de tout ce qui eſt au monde; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où ſont-ils?

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils en auoient quelque part ils ne seroient point.

LE MARCHAND. Ie ne vois point ces exemplaires eternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu-és aueugle des yeux de l'esprit, mais moy ie voy des idées de toutes choses, & toy & moy inuisibles : En vn mot, ie voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis que tu-és si clairuoyant : Il faut que ie t'achette. Combien me coustera-t-il ?

MERCVRE. Mille escus.

LE MARCHAND. Ie les payeray au premier iour.

MERCVRE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCVRE. Emmene-le à la bonne heure.

IVPITER. Vn autre.

MERCVRE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut: Voicy le disciple de ce grand rieux, & de ce grand débauché, sinon qu'il est vn peu plus impie que tous deux ensemble ; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

VN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCVRE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà ; mais que ie sache auparauant ce qu'il aime.

MERCVRE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien ; ie luy acheteray des figues.

MERCVRE. C'est ce qu'il luy faut

IVPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheueux courts.

MERCVRE. Tu-as raison ; car toute la place l'atend. Icy Chrysipe. Voicy vne vertu consommée, ou plutost la Vertu mesme; Le censeur & le

C'est que les natures vniuerselles comme l'homme, le chien, &c. ne subsistent point separément, & en se singularisãt se détruisent, c'est à dire perdent leur vniuersalité.

Démocrite Aristipe.

grand critique des actions humaines, qui eſt luy ſeul toutes choſes.

VN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCVRE. C'eſt qu'il eſt luy ſeul ſage, riche, eloquent, beau, iuſte; & ainſi du reſte.

LE MARCHAND. Il eſt donc auſſi de tous métiers?

MERCVRE Il le ſemble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon ami, ne ſeras-tu point faſché de ſeruir?

CHRYSIPE. Non; car cela n'eſt pas en noſtre pouuoir, & ce qui n'eſt pas en noſtre pouuoir, eſt indiferent.

LE MARCHAND. Ie ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy! tu ne ſais pas qu'il y a des choſes principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'eſt que tu n'as pas la faculté compréhenſiue, & que tu n'es pas acouſtumé à nos termes; Mais quand tu auras apris la Philoſophie, tu ne ſauras pas ſeulement cela, mais ce que c'eſt qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apren-moy ce que cela ſignifie; car ces mots m'étonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empeſche que tu ne le ſâches; ſi quelqu'vn venoit à eſtre bleſſé à vne iambe, dont il fuſt deſia eſtropié, la premiere bleſſure ſeroit vn accident, & la ſeconde vn accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande ſubtilité, mais ne ſais-tu rien dauantage?

CHRYSIPE. Ie ſay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'apellent-ils?

CHRYSIPE. Des ſyllogiſmes.

LE MARCHAND. Il faut que ce ſoit vn ouurage fort ſubtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il eſt; As-tu vn fils?

LE MARCHAND. Pourquoy?

CHRYSIPE. Si vn crocodile l'auoit pris, & qu'il euſt promis de le rendre, pourueu qu'on luy pûſt dire ce qu'il a reſolu d'en faire, Que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Ie ne ſay. Reſpon pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le déuore.

CHRYSIPE. Ne crain rien; ie t'aprendray d'autres choſes bien plus ſubtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moiſſonneur, le Dominant, l'Electra, & le Maſqué.*

LE MARCHAND. Quelle eſt cette Electra?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon ſi celebre, qui ſait en meſme temps vne choſe, & ne la ſait pas: Car elle ſait qu'Oreſte eſt ſon frere, mais elle ne ſait pas, que celuy qui eſt preſent, eſt Oreſte. Pour le Maſqué il eſt tout à fait incomprehenſible. Reſpon-moy: Tu connois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPE. Qui te le preſenteroit maſqué, que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Que ie ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & ſi tu ne le connois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le démaſque ie le connoiſtray: Mais encore, quel eſt le but d'vne Science ſi admirable? Et lors que tu y ſeras arriué, comment viuras-tu?

CHRYSIPE. Selon Nature; Mais il faut bien trauailler auparauant, & s'vſer les yeux ſur de vieux manuſcrits tout grifonnez; lire de gros commentaires, & aprendre des termes barbares & inconnus. Auec tout cela, on ne ſauroit eſtre ſage ſans s'eſtre purgé le cerueau trois fois auec de l'ellébore.

LE MARCHAND. Cela eſt grand & genereux; mais d'eſtre vn paſle vſurier comme tu-és, cela eſt-il d'vn homme qui a pris trois fois de l'élébore, & qui a vne vertu conſommée?

CHRYSIPE. Oüy; car il n'apartient qu'au ſage de faire profiter ſon argent.

LE MARCHAND. Pourquoy?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'apartient qu'à luy de tirer des conſequences, & que l'intereſt eſt vne conſequence du principal. Par meſme raiſon, il peut tirer l'intereſt de l'intereſt, comme d'vne conſequence on en tire vne autre; Et cela ſe proue par ce Syllogiſme hypothetique. Si le premier luy apartient, auſſi fait le ſecond. Or le premier luy appartient, Ergo le ſecond.

LE MARCHAND. Il faut dire la meſme choſe de l'argent que tu prens pour inſtruire la jeuneſſe; Que le ſage peut faire profiter de tout, & meſme de la vertu?

CHRYSIPE. Tu l'entens; mais ce n'eſt pas à cauſe de moy que ie le prens, c'eſt à cauſe de mon diſciple; Car comme il eſt plus honneſte de donner que de receuoir, ie ne refuſe pas d'eſtre le preneur, afin qu'il ſoit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le diſciple eſt le preneur, & le maître le donneur en l'inſtruiſant?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais pren garde que ie ne te perce à iour d'vne demonſtration.

LE MARCHAND. Et qu'en arriuera-t-il?

CHRYSIPE. Honte, ſilence, confuſion; car ſi ie veux preſentement, ie te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; és-tu vn Perſée?

CHRYSIPE. Voicy comment la pierre eſt vn corps.

LE MARCHAND. Il eſt vray.

CHRYSIPE. Vn animal eſt vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu-és animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu-és pierre?

LE MARCHAND. Nulement; mais ie te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il eſt aiſé, Nulle pierre n'eſt animal, Tu és animal, Ergo tu n'és pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois deſia à ſentir du froid aux jambes, & aurois peur d'eſtre petrifié comme Niobe; Cela ſera cauſe que ie t'acheteray. Combien en veut-on?

MERCVRE. Cent quatre liures.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCVRE. Es-tu ſeul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y ont part.

MERCVRE. Ils ſont en grand nombre, & bien capables du *Moiſſonneur*; car ils ſont forts & robuſtes. *Argument dont il a parlé.*

IVPITER. Ne t'amuſe point, Publies-en vn autre.

MERCVRE. Là ho: Peripateticien, décendez; Voicy le beau, le riche, le ſauant, le doux, le ſage, le moderé; en vn mot, conuenable à la vie humaine, & qui plus eſt, double.

VN MARCHAND. Comment cela?

MERCVRE. Il ſemble autre dedans que dehors, c'eſt pourquoy ſi tu l'achettes ſouuien-toy de diſtinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels ſont ſes principaux dogmes?

MERCVRE. Qu'il y a trois ſortes de biens, ceux du corps, de l'eſprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela eſt humain. Combien me coutera-t-il ?

MERCVRE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'eſt beaucoup.

MERCVRE. Ce n'eſt pas trop; car il ſemble auoir de l'argent caché, & tu ne te ſaurois trop haſter de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encheriſſeurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'aprendra combien vit vn moucheron; iuſqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil pénetrent la mer; quelle eſt l'ame des huiſtres, & mille autres curioſitez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il eſt ſubtil.

MERCVRE. Il ſait bien encore d'autres choſes plus curieuſes, Comment ſe forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme eſt vn animal riſible, & non pas l'aſne, qui ne ſait ni rire, ni baſtir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voila vn ſauoir admirable, & ſur tout, bien neceſſaire. Tien, voila ton argent.

IVPITER. Que reſte-t-il ?

MERCVRE. Le Sceptique. Décendez, Pyrrhon, il ſe faut haſter; car la preſſe s'écoule. Qui veut celuy-cy ?

VN MARCHAND. Moy: Mais dy auparauant, que ſais-tu Pirrhon ?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que ie ne ſay pas ſeulement s'il y a quelque choſe au monde.

LE MARCHAND. Et ne ſuis-je pas ?

PYRRHON. Ie ne ſçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaiſante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'eſt pour peſer les raiſons de part & d'autre ; & aprés auoir bien peſé & conſideré tout, ie trouue que ie ne ſay rien.

VN MARCHAND. Es-tu auſſi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien auec ordre ?

PYRRHON. Tout ; hormis que ie ne pourſuis point vn fugitif. *La Verité qui s'enfuit.*

LE MARCHAND. Pourquoy ?

PYRRHON. Parce que ie ne ſaurois aprehender. *Il ioüe ſur le mot d'aprehender, qui ſignifie conceuoir & prendre, en termes de chicane.*

LE MARCHAND. Ie le croy ; car tu-és aſſez peſant ; mais encore quel eſt le but de ton ſauoir ?

PYRRHON. Ne voir, ni n'ouïr, ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! eſtre ſourd & aueugle ?

PYRRHON. Et auec cela, perdre le ſens & la raiſon, & n'eſtre en rien diferent d'vn vermiſſeau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté, comme vne piece de cabinet ; Combien en veut-on ?

MERCVRE. Trente liures.

LE MARCHAND. Les voila. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'és-tu pas à moy ?

PYRRHON. Ie ne ſay.

LE MARCHAND. Cela eſt pourtant vray, l'argent eſt compté, & la marchandiſe liurée.

PYRRHON. Ie ne me détermine point, & tiens touſiours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut ſuiure ; car ie t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le ſait ?

LE MARCHAND. Le Sergent & les aſſiſtans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'vn icy ?

LE MARCHAND. Ie te le feray tantoſt bien ſauoir en te faiſant trauailler à coups de baſton.

MERCVRE. Suy-le, ſans tant conteſter, A demain, Meſſieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artiſans, & autres de moindre eſtoffe.

LE PESCHEVR OV LA VENGEANCE.

DIALOGVE

DE LVCIEN ET DES PHILOSOPHES,

Où pluſieurs autres parlent.

Il s'excuſe de ce qu'il a dit contre les Philoſophes, comme n'ayant eu deſſein que de parler de ceux qui abuſent de ce nom.

SOCRATE. DONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, ſur cét impoſteur : Prenons garde qu'il ne nous eſchape; Boute Platon, Boute Chryſipe; Choquons tous enſemble; Que le baſton & la beſace s'entreſuiuent contre leur commun ennemy; car il n'a épargné perſonne. Qu'eſt-ce, Ariſtipe, tu languis. Que le ſouuenir de l'injure qu'il t'a faite, ſerue à t'animer à la vengeance. C'eſt à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le baſton en œuure, & monſtrer ce que tu ſais faire. Courage, Ariſtote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, meſchant, tu ne nous eſchaperas pas,

On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu as ofenſez ? De quelle mort le ferons-nous moutir ? mais ce n'eſt pas aſſez d'vne mort, il faut qu'il en ſoufre pluſieurs, pour réparation de ſon crime ; autrement la Iuſtice qui proportionne la peine au delict, ne ſeroit pas ſatisfaite.

PLATON. Ie ſuis d'auis qu'on luy arache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, aprés l'auoir bien fouëté ; Que t'en ſemble, Empedocle ?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jetter tout vif dans la fournaiſe du mont Ethna, pour luy aprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plutoſt en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait ſa part.

LVCIEN. Hé ! pardon, Meſſieurs ! ie vous en conjure au nom de la Philoſophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon ami, Il n'y a point de ſocieté entre l'homme & les beſtes farouches.

LVCIEN. Suiuez plutoſt le conſeil d'Homere: *Prenez la rançon du captif, & le laiſſez aller.*

PLATON. Tu as beau dire ; tu ne nous eſchaperas pas.

LVCIEN. Si Homere me manque, i'auray recours à Euripide : *Ne rejettez point les prieres du miſerable, qui implore voſtre aſſiſtance.*

PLATON. Mais il dit en vn autre endroit ; Que celuy qui a fait le mal, ſe doit reſoudre à le ſoufrir, & que la fin de la calomnie eſt l'infelicité.

LVCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'eſchaper, dites-moy pour le moins ce que i'ay fait ?

PLATON. Tu le demande, meſchant, apres nous auoir vendus comme eſclaues ; nous qui ne ſom-

mes pas ſeulement libres, mais qui afranchiſſons les autres! Tu nous vois donc aſſemblez pour tirer vengeance de cette injure, apres auoir obtenu de Pluton vn iour de répit pour te venir perſécuter. Il n'eſt pas iuſqu'à Pytagore qui n'en ait voulu eſtre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LVCIEN. Ie commence à reprendre haleine; car ie ſuis aſſeuré que vous ne me ferez point de mal pourueu que vous me vouliez écouter. Iettez ces pierres que vous auez amaſſées, ou les gardez plutoſt pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour eſſayer de te ſauuer. Il faut que tu veſtes vn pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu as commis.

LVCIEN. Moy, Meſſieurs. Ha! ne traitez pas ſi mal voſtre bien-faiteur, qu'on ne vous acuſe d'ingratitude comme les Philoſophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a iamais ouï parler d'vne ſi grande inſolence? A la fin il nous fera croire que nous luy ſommes fort obligez, pour nous auoir vendus à l'encan.

LVCIEN. Quelle aparence y a-t-il que ie vous aye voulu ofenſer, moy qui vous dois tout ce que ie ſais & ce que ie vaux, puis-que c'eſt dans vos liures que i'ay puiſé ma doctrine, & dans ce diuin parterre que i'ay cueilly toutes ces fleurs? Il faudroit que ie fuſſe plus brutal que ces barbares qui s'ataquerent à Apollon & aux Muſes, aprés auoir apris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamyris & Euryte. Ou, de lancer le iauelot.

PLATON. C'eſt-là vn trait de ta Rhetorique; car on dit que tu-és grand Orateur. Mais tu-és d'autant plus coupable, que tu te ſers de nos armes

contre nous-meſmes, & que tu iettes des pierres dans vn iardin où tu-as cueilly des fleurs.

LVCIEN. Ie n'euſſe iamais crû que de ſi Grands hommes ſe fuſſent laiſſés tranſporter à la colere ſur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condannez pas ſans m'oüir, & faites qu'on iuge noſtre procez par les formes de la Iuſtice. Conuenons du Iuge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'vn ou l'autre, ou tous enſemble, & ie répondray à tous les chefs de voſtre acuſation & aquieſceray au iugement quel qu'il puiſſe eſtre. Que ſi ie gagne ma cauſe, ie ne veux point d'autre recompenſe, ſinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce ſoit donner moyen d'échaper à vn impoſteur, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourueu que ce ſoit deuant vn Iuge qui ne nous ſoit point ſuſpect. Qui prendrons-nous?

LVCIEN. La Philoſophie.

PLATON. Mais elle ne peut eſtre Iuge & partie tout enſemble; car c'eſt elle que tu as ofenſée en noſtre perſonne.

LVCIEN. I'ay tant de confiance en la bonté de ma cauſe, que ie ne craindrois pas de prendre pour Iuges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Meſſieurs? nous ne pouuons refuſer des ofres ſi raiſonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car ſi nous le condannons ſans l'oüir, nous ouurons vne large porte à la calomnie, & ie ne ſaurois que répondre à mes acuſateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu-as raiſon ; Alons trouuer la Philoſophie, & luy demander iuſtice.

LVCIEN. Courage, Meſſieurs, voila qui eſt bien plus raiſonnable que ce que vous vouliez tantoſt faire. Mais où eſt-elle ? car ie ne vous celle point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. I'ay bien trouué des gens qui ſe vantoient de ſauoir le lieu de ſa demeure, & qui s'ofroient de m'y mener ; mais i'ay reconnu à la fin qu'ils ne le ſauoient pas mieux que moy. Quelquefois i'ay eſté en des lieux, où l'on diſoit qu'elle eſtoit, & i'en voyois ſortir des Perſonnages fort venerables; mais en entrant ie n'ay trouué au lieu d'elle qu'vne courtiſane plâtrée & fardée, qui cachoit ſon aſéterie ſous vne feinte negligence ; mais ſes actions la faiſoient aſſez connoiſtre & démentoient ſes paroles ; car elle aymoit les cajoleries & les préſens, & faiſoit plus d'eſtat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle paruſt fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens ſous ſa robe. Ie me retiray donc de bonne heure, de peur d'eſtre pris en ſes filets, & i'eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantôme.

PLATON. Il eſt vray que ſa demeure n'eſt pas connuë de tout le monde, mais elle doit paſſer icy au retour de l'Academie, pour s'aler promener au Pécile. La voy-tu qui en vient auec vne façon douce & modeſte ? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche grauement.

LVCIEN. I'en voy pluſieurs qui ont ſa démarche & ſa contenance ; mais nous la reconnoiſtrons bien à ſes diſcours, & encore mieux à ſes actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'eſt-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque afront là bas que vous eſtes

eſtes venus icy ? Qui eſt cét homme que vous traînez ? Eſt-ce quelque voleur, ou quelque aſſaſſin ?

PLATON. Non, mais vn monſtre, qui n'eſt pas digne de viure, pour s'eſtre ataqué à toy que tout l'Vniuers reſpecte, & pour nous auoir dit des injures à nous qui ſommes tes diſciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ; Ne voyez-vous pas que ie ſoufre tous les iours que la Comedie me déchire en plein Theatre ; car comme les vens allument vn flambeau au lieu de l'éteindre, les faux raports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller dauantage ſa lumiere. Comment eſtes-vous deuenus ſi chagrins & ſi coleres en l'autre monde, vous qui criïez tant contre les paſſions en celuy-cy ?

PLATON. La Renommée nous a aporté iuſqu'aux enfers, l'afront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir venger cette iniure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner ſans l'oüir ; Que répons-tu à cela, mon ami.

LVCIEN. Que i'ay eu bien de la peine, diuine Fille du Ciel, à les faire conſentir à te vouloir prendre pour Iuge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découurir la verité, & de conuaincre le menſonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, deteſtable, apres l'auoir venduë au plus ofrant pour deux carolus ?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne ſoit pas à moy qu'il en veüille, mais à ceux qui abuſent de mon nom.

LVCIEN. Tu le ſauras tantoſt, apres nous

auoir oüis ; Alons ſeulement, à l'Aréopage, ou pluſtoſt à la fortereſſe, pour découurir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Atendez-moy au Pëcile, mes Compagnes, ie reuiendray bien-toſt vous trouuer.

LVCIEN. Qui ſont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt la Vertu, la Science marche deuant, & la Verité la ſuit.

LVCIEN. Où eſt la Verité ? ie ne la voy point.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là tu la verras à demy.

LVCIEN. Ie la découure à toute peine. Mais pourquoy ne les meines-tu pas auec toy pour rendre la compagnie plus complette ? outre qu'il eſt dificile ſans elles de nous bien iuger, & que ie veux prendre la verité pour mon Auocat.

LA PHILOSOPHIE. Suiuez-moy, mes cheres ſœurs ; car vous auez quelque intereſt à la cauſe.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que ie ſais ce qui en eſt, & que ie ne me meſle plus des choſes du monde.

LVCIEN. Mais tu-és neceſſaire à la iuſtification d'vn innocent.

LA VERITE'. Que la Liberté donc vienne auec moy, pour m'aſſiſter au iugement d'vne perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que la Raiſon demeure.

LVCIEN. Nous en auons beſoin auſſi ; car

nous auons afaire à des gens qu'il eſt dificile de conuaincre, parce qu'ils trouuent touſiours quelque eſchapatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne donc, & qu'elle amene auec ſoy la Demonſtration. Suiuez-moy toutes, puis-que vous eſtes neceſſaires au iugement.

ARISTOTE. Quoy ! noſtre aduerſaire ſe veut ſeruir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il eſt fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne ſauroit rien faire en preſence de la Vertu qui tient la balance ; mais comment eſt-ce qu'il s'apelle ?

LVCIEN. Parrhéſiade, fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel eſt ſon païs?

LVCIEN. La Syrie prés de l'Euphrate ; Quoy ! tu t'en étonnes. Il y a pluſieurs de mes parties dont l'origine n'eſt pas moins barbare. Il n'importe que la langue ſoit ſi pure, pourueu que la doctrine le ſoit.

LA PHILOSOPHIE. Il eſt vray ; mais quelle eſt ta profeſſion ? car il eſt beſoin de le ſauoir.

LVCIEN. C'eſt de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'impoſture. *C'eſt à peu prés ce que ſon nom ſignifie.*

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn métier bien dangereux, & qui a beaucoup, d'ennemis.

LVCIEN. Il le paroiſt bien ; car ie ſuis en danger pour ce ſujet, & comme i'aime la ſimplicité & la verité, autant que ie hay le menſonge & l'arrogance, ie trouue bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Auſſi ces deux choſes ne ſont-elles qu'vne, quoy qu'elles paroiſſent doubles; c'eſt pourquoy elles ne doiuent point eſtre ſeparées.

LVCIEN. Tu le ſais mieux que perſonne, diuine Fille; mais il eſt vray que i'abhorre les méchans autant que i'ayme les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que la Preſtreſſe range les ſiéges, tandis que nous entrerons pour faire noſtre priere.

LVCIEN. Ie te prie, grande Deeſſe, comme tu découures tout du haut de ton Temple, de m'aider à découurir la fourbe & l'impoſture. Tu ſais combien tu-en vois tous les iours qui ſe parjurent, il eſt temps que tu les châties. Que ſi tu vois que le menſonge l'emporte ſur la verité, donne-moy pour le moins ton ſufrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila aſſis, commençons; Que les Philoſophes choiſiſſent quelqu'vn pour porter la parole, car ils ne ſauroient parler tous enſemble? Et quand il aura acheué, l'acuſé parlera à ſon tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous? C'eſt à toy Platon à nous défendre, car tu-as l'eſprit ſublime; & les raiſons fortes & preſſantes, acompagnées de délicateſſe & des autres graces de ton païs. Raſſemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis, & tes enuieux, car celuy-cy eſt pire que tous les autres. Déploy etoutes les forces de ton éloquence, & mets en œuure toutes les figures de ta Rhetorique, & particulierement l'Ironie qui t'eſt ſi familiere, auec ces interrogations fréquentes &

Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias.

agreables. Dy, ſi tù veux, que Iupiter monte ſur ſon Char aiſlé pour prendre vengeance des coupables.

PLATON. Ie ne ſuis pas aſſez fort pour vne ſi grande accuſation, prenez pluſtoſt Diogéne, ou quelqu'autre Philoſophe acoûtumé à dire des iniures; car il n'eſt pas tant queſtion icy d'élégance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'eſt moy qui ſeray l'accuſateur, puis-que c'eſt moy, auſſi bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'eſt pas beſoin de grand diſcours où la choſe parle de ſoy-meſme.

PLATON. Souuien-toy qu'il ne s'agit point icy des diferens qui ſont entre nous, mais d'vn affront qui nous eſt fait en commun; c'eſt pourquoy n'adandonne point noſtre cauſe, pour plaider la tienne. Il n'eſt queſtion que de ſauoir ſi nous ſommes tels que celuy-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'iniure, & l'eſtime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Meſſieurs, ie n'oublieray rien qui ſerue à noſtre défenſe, & ne trahiray point voſtre cauſe. Si la Philoſophie meſme, comme elle eſt d'vne nature douce & paiſible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie ferois voir à ce galand, que ie ne porte pas en vain vn baſton.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raiſon & non par la force. Mais ne tarde pas dauantage, Voila l'eau verſée, & toute la compagnie atentiue à oüir ce que tu diras.

Couſtume ancienne d'horloges d'eau.

LVCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogéne qui parle, que les autres prennent place parmy les Iuges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Iuges de tes parties?

LVCIEN. Non ; Cela ne ſeruira qu'à faire éclater dauantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Ie te trouue bien genereux ; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Ie ne m'amuſeray point à deſcrire icy les auantages de la Philoſophie, ni à repreſenter les ſeruices que tous ces Grands perſonnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'aparence de perdre en loüanges ſuperfluës, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a par trop pour vne ſi grande acuſation. Ce Sophiſte que vous voyez, ayant quité le bateau pour nous venir ataquer, a tranſporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de vehemence, & ne ceſſe de nous dire des injures & de nous expoſer aux meſpris & à la haine publique; Car il veut faire paſſer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du peuple, qui n'aime rien tant que la médiſance, & qui eſt bien-aiſe de voir déchirer la reputation des plus Grands hommes, comme ſi leur abaiſſement contribuoit quelque choſe à ſa gloire. C'eſt ainſi qu'on ſe plaiſoit autrefois à voir expoſer Socrate en riſée dans les Comedies d'Eupolis & d'Ariſtophane ; mais ce n'eſtoit pas vn ſi grand crime de railler vn particulier, en vn jour de réjoüiſſance, où la bouffonnerie faiſoit partie de la feſte, que d'aſſembler toute vne compagnie d'honneſtes gens, comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'inuectiues contre les Philoſophes les plus celebres, ſans qu'on luy en ait iamais

Feſte de Bacchus.

donné aucun ſujet ; ce qui le rend ſans excuſe. Mais ce qui eſt inſuportable, c'eſt qu'il emprunte le ſacré nom de la Philoſophie pour maltraitter ſes diſciples, & qu'il ſe ſert du Dialogue noſtre fauory contre nous-meſmes, ayant corrompu iuſqu'à Menipe l'vn de mes ſectateurs, pour ſe moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire vn chaſtiment exemplaire, ſi nous ne voulons deuenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de ſe taire en cette rencontre, ce ne ſeroit pas modeſtie, mais lâcheté, aprés auoir ſoufert le plus grand afront qu'on puiſſe faire à des gens libres, qui eſt de les vendre pour eſclaues, & moy particulierement qu'il a liuré pour deux carolus, comme l'oprobe de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puiſſe eſtre, ie ne ſay ce qu'il pourra dire, d'auoir ainſi prophané ce qu'il y a de plus ſaint parmy les hommes. C'eſt-là le ſujet pourquoy nous nous ſommes aſſemblez ; & nous nous adreſſons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empeſcher qu'à l'aduenir on ne nous mépriſe, & qu'aucun ne ſoit ſi oſé que de rien entreprendre de ſemblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogéne ; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choſes en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Ceſſez ces vaines acclamations, & qu'on verſe de l'eau à l'acuſé pour ſe défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il ?

LVCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faiſoit contre moy, & qu'il en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce, dont i'ay pourtant ſi peu de honte, que ie le veux dire moy-meſme,

parce que cela ſeruira à l'eſclairciſſement de la verité, & fera voir qui ſont ceux que i'ay voulu piquer dans cette ſatyre. Que ſi ma réponſe a quelque choſe de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en ſont cauſe par leurs vices. Pour reprendre la choſe de plus haut, dés que i'eus remarqué le menſonge, l'imprudence, & les criailleries du bareau, auec les autres vices de la chicane, Ie la quitay promtement, pour me ietter entre les bras de la Philoſophie comme en vn port ſalutaire; Car elle meine vne vie tranquille éloignée du trouble & de la diſcorde, & ſes preceptes ſont tres-ſaints, pourueu qu'on les veüille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que i'eus donc reconnu que pluſieurs n'aymoient pas tant la Philoſophie pour elle-meſme, que pour la gloire & pour le profit, & qu'ils ſe contentoient d'auoir la mine & l'aparence de Philoſophes, ſans en auoir l'éfet; i'entray en colere de leur voir profaner ce ſacré nom, & ne pûs ſoufrir que des ſinges contrefiſſent les hommes, ni qu'vn aſne couuert de la peau d'vn lion vouluſt paſſer pour ce qu'il n'étoit pas. Mais ce qui me fâchoit le plus, c'eſt qu'on vouloit rendre la Philoſophie complice de leurs defauts, & acuſer de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couurir leurs crimes. Car comme on auoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne ſauoit plus de quelle façon ils auoient veſcu, cela rendoit la calomnie plus plauſible. Ie voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy aprendre à vous diſtinguer de ces infames; mais vous ne le pouuez ſoufrir, & vous me traiſnez en Iuſtice pour ce ſujet. Dites-

moy, Meſſieurs, ſi ie voyois quelqu'vn qui reuelaſt les myſteres, ſerois-ie impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des ieux font foüetter ſouuent en leur preſence les Acteurs qui repreſentent mal Iupiter, Minerue, ou Neptune; ſans que ces Dieux trouuent mauuais qu'on châtie ceux qui ne ioüent pas bien leurs perſonnages? Car de faire mal celuy d'vn meſſager ou d'vn eſclaue, il n'y a pas grand danger; mais il n'eſt pas pardonnable de deshonorer vn Heros ou vn Dieu par des geſtes laſcifs & des contenances deshonneſtes: Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'il y en a qui ſemblent n'aprendre vos maximes, que pour viure tout au contraire; car ils ne ceſſent de crier, qu'il faut mépriſer la gloire & les richeſſes, viure ſans paſſion, n'eſtimer Bien que ce qui eſt honneſte; & cependant, ils courent aprés les grandeurs & les vanitez, n'enſeignent que pour de l'argent, ſont plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des liévres, plus flateurs que des ſinges, plus laſcifs que des moineaux, & plus larons que des choüettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmi la foule, à la ſuite des Grands, & ſe preſſer à leur porte ou à leur table, où ils ſont inſuportables meſme aux Courtiſans, par leurs lâches flateries; & contraints par la violence du vin, ils font & diſent cent extrauagances, & expoſent en riſée la Philoſophie. Mais ce qui eſt de plus honteux, c'eſt que diſant que le ſage n'a beſoin de rien, & qu'il poſſede tout en ſoy-meſme, ils ne ceſſent de demander, & ſe faſche quand on les refuſe, qui eſt vne choſe auſſi plaiſante, que ſi l'on voyoit quelqu'vn mendier auec la pour-

pre & le diadême. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font vn grand ſermon ſur la liberalité, & diſent, que les richeſſes ſont indiferentes; Mais ſi quelqu'vn de leurs amis a beſoin de quelque choſe, ou qu'il les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muëts comme des poiſſons, & tous ces beaux diſcours de vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourſe; le moindre intereſt eſt capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui ſe ioüent enſemble, mais ſi quelqu'vn vient à ietter vn os au milieu d'eux, auſſitoſt ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois vn Roy d'Egypte aprit des ſinges à danſer, à quoy ils réüſſirent admirablement, parce que cét animal ayme à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce ſpectacle dura long-tẽps, iuſques à ce qu'vn Bourgeois qui vouloit rire, s'auiſa de ietter des noix dans la ſale où ils danſoient; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils ſe ruérent deſſus peſle-meſle, ſans auoir égard à leurs beaux habits ni à leurs maſques, & oublierent le perſonnage qu'ils repréſentoient, pour ioüer celuy qu'ils eſtoient en effet. C'eſt ce que font ces mauuais Philoſophes dont ie parle; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Meſſieurs, qu'ont ces gens-là de commun auec vous que la mine & l'aparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaiſoient bien; mais ils en ſont plus éloignez que le ciel ne l'eſt de la terre. Voila ce que i'auois à dire pour ma défenſe; & ie prens à témoin la Verité, ſi i'ay rien dit que ce qu'elle ſait elle-meſme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on aille aux opinions. Que vous en ſemble, mes Compagnes ?

LA VERITE'. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baiſſois la veuë de honte, & euſſe voulu eſtre bien loin, parce que i'en reconnoiſſois pluſieurs à ſes diſcours, tant il les a bien dépeins, & penſois voir ce qu'il raportoit.

LA VERTV. Il m'eſt arriué la meſme choſe.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes Diſciples ?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'eſtre noſtre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faiteurs, puis qu'il a ſoin de noſtre reputation, & qu'il veut conſeruer l'eſtime que nous auons aquiſe durant noſtre vie. Nous auons fait iuſtement comme ceux de Troye, qui preſſérent tant des Comédiens qui paſſoient par leur païs, de leur ioüer quelque Tragedie, qu'ils leurs repreſenterent leurs propres mal-heurs. Qu'il raille deſormais tant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philoſophes, nous l'auouërons pluſtoſt que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, ie luy en ſay bon gré, & non ſeulement ie me repens de ce que i'ay dit contre luy ; mais ie veux eſtre ſon ami à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Ie le declare abſous tout d'vne voix, & le repute pour mien.

LVCIEN. Il reſte encore quelque choſe à faire apres ma iuſtification, c'eſt de châtier les coupables ; car ie veux eſtre leur accuſateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogiſme les apelle.

LE SYLLOGISME. Paix, Ecoutez ; Que tous les Philoſophes viennent au Palais pour ſe

défendre, en preſence de la Philoſophie, accompagné de la Verité & de la Vertu.

LVCIEN. Il y en a peu qui ſe préſentent ; car ils redoutent la Vertu, & aprehendent que la verité ne découure leurs défauts ; outre qu'ils ſont répandus à cette-heure par la ville pour chercher quelque lipée franche ; mais ie ſay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profeſſion de la Philoſophie viennent receuoir chacun vne piece d'argent & vn pain; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de ſurcroiſt vn cabat de figues. Il n'eſt point beſoin de ſcience ni de vertu, pourueu qu'on ſache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la diſpute, aura pour recompenſe vn talent. Grands Dieux ! comme ils acourent en foule, & comme ils ſe preſſent de tous coſtez pour entrer. On diroit d'vn eſſain d'abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Eſté de moiſſons, ni l'Automne de raiſins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en eſt plein, & l'on ne voit par tout que barbes, baſtons & beſaces, pour ne rien dire des autres marques qui ſont pires que celles-là. Ce peu qui eſtoit monté à la premiere publication eſt diſparu, ou confondu dans la foule : mais certes il y deuroit auoir quelque ſigne pour les reconnoiſtre ; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre vne autre fois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire

PLATONICIENS. C'eſt à nous à receuoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement ; C'eſt à

nous qui ſommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'eſt pluſtoſt au Peripateticiens, puis qu'il s'agiſt de receuoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela eſt, les Stoïciens ſont préferables, parce qu'ils le ſauent mieux faire profiter que les autres.

EPICVRIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous mettons le ſouuerain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la diſpute; car il n'y en a point qui ſachent mieux diſputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fuſſent pas; car ils ne le cedent à perſonne en opiniâtreté.

ACADEMICIENS. Mais vous eſtes atachez à de certaines maximes, que vous eſtes obligez de défendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouuons diſputer contre les autres & contre nous-meſmes.

LA PHILOSOPHIE. Ceſſez de vous entrebatre ; & vous autres Cyniques ; quittez ce baton, ou ne vous en ſeruez qu'à marcher. Ce n'eſt pas de cela dont il s'agit ; mais de diſcerner les bons & les mauuais Philoſophes, pour recompenſer les vns & punir les autres. Qu'eſt-ce là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amaſſe cette beſace que ce Cynique a iettée pour mieux fuïr, & qu'on voye ce qui eſt dedans ; ſans doute que ce ſont des bribes, ou de vieux bouquins.

LVCIEN. Nulement ; mais de l'argent, des dez, vn miroir & des parfums, auec vn petit coûteau de ſacrifice.

LA PHILOSOPHIE. Et auec cela, il a la hardieſſe de crier contre le luxe ?

LVCIEN. Voila comme ils ſont faits preſque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoiſtre les méchans ? C'eſt à la Verité d'y trauailler, pour empeſcher que le menſonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis que tu témoignes tant de paſſion pour moy, pren auec toy la raiſon, & alez enſemble faire vne reueuë generale. Vous aménerez tous les Philoſophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les vns, & l'on marquera les autres au front d'vn fer chaud, qui portera l'empreinte d'vn renard ou bien d'vn ſinge.

LA PHILOSOPHIE C'eſt bien dit ; mais pour les reconnoiſtre, il les faudroit éprouuer non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ſes petits ; mais à la gloire, aux plaiſirs & aux richeſſes. Ceux qui pourront les regarder fixement, ſans eſtre éblouïs de leur éclat, ſeront déclarez legitimes, & les autres iettez en bas comme des bâtards.

LVCIEN. Mais comment les pourrons-nous atraper ? Ie ſuis d'auis que la Preſtreſſe du Temple nous preſte cette ligne que quelque peſcheur à conſacrée à la Déeſſe, & nous mettrons au bout vn peu d'or ou quelque friandiſe pour les ſurprendre.

C'eſt vn quartier d'Athenes qu'on met dans la forteresſe.

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne ? Il la iette du coſté de la ville, a-t-il enuie de peſcher des pierres dans le Pelagiſque ?

LVCIEN. Taiſez-vous, que vous n'épouuantiez le gibier. Ie voy venir vne grande dorade ; mais non, c'eſt vn chat de mer, qui eſt en embuſcade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous eſtre fauorables ; le voila qui

bâille apres l'hameçon, il ſent l'or, il le ſuit, il l'auale, il eſt pris; Tirons-le en haut; Que le Syllogiſme nous ayme; Ie le tiens. Grands Dieux! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de ſa gueule; Quoy! il l'a deſia aualé? faiſons-luy reietter pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il eſt de ton viuier.

DIOGENE. Ie le renie pour mien.

LVCIEN. Combien penſes-tu qu'il vaille? Il ſe plaignoit hier que nous l'auions liuré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore eſt-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Reiettons-le, & eſſayons d'en auoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne ſoit ſi peſant qu'il rompe la ligne.

LVCIEN. Ne crain point, ils ſont legers comme du vent; mais qui eſt celui-cy, large & plat? C'eſt vn Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il eſt pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoiſt, car il eſt des ſiens.

PLATON. Quoy! maraut, tu donnes ſur l'or?

LVCIEN. Que veux-tu qu'on en faſſe?

PLATON. Qu'on le reiette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peſchons encore.

LVCIEN. I'en voy aprocher vn tout rayé d'or qui court à la proye; mais il a découuert l'hameçon, il tourne queuë; Toutefois, le voila qui reuient tant il eſt gourmand; il mord; il eſt pris.

DIOGENE. De quelle eſpece eſt-il?

LVCIEN. Demande-le à Ariſtote.

ARISTOTE. Ie ne le connois point.

LVCIEN. Ie ſuis donc d'auis qu'on le reiette.

DIOGENE. I'en voy pluſieurs qui vont en foule; prenons vn filet; car ils ſont dificiles à atraper, & piquent de tous coſtez; mais ce ſera aſſez d'en prendre vn, auſſi bien ne valent-ils rien, & ſont pleins d'arreſtes. Iette la ligne, mais garny-là de plomb par en-bas, de peur qu'ils ne la coupent, & qu'ils s'en aillent auec la proye.

Il raille des eſpines de la Philoſoph. Stoïque.

LVCIEN. Grands Dieux! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les vns rongent la figue, les autres s'atachent à l'or. Mais en voila vn de pris; Dy-nous qui tu-és? Ie ſuis plaiſant d'interroger vn poiſſon qui eſt muet, il le faut demander à Chryſipe; car il y a de l'or en ſon nom.

C'eſt que Chryſon en Grec ſignifie or.

CHRYSIPE. Il eſt trop gourmand, ie ne le connois point.

LVCIEN. Tu-as raiſon, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreſte ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt aſſez, auſſi-bien nôtre amorce eſt trop précieuſe, pour la hazarder dauantage, & le prouerbe ne veut pas qu'on peſche auec vn hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Preſtreſſe, & renuoyons les Philoſophes, puiſque voila tantoſt le iour écoulé; cependant la Raiſon & Parrheſiade feront la reueuë que i'ay dit.

LVCIEN. Allons; mais où irons-nous premierement? ſera-ce à l'Academie ou au Portique, ou ſi nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe; mais en quelque lieu que nous alions, nous aurons plus beſoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OV LE PASSAGE DE LA BARQVE.

DIALOGVE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCVRE,

Où pluſieurs autres parlent.

C'eſt vne raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. CLOTHON, tout eſt preſt, la ſentine eſt vuidée, le maſt dreſſé, les voiles tenduës, les rames atachées, il n'y a plus qu'à leuer l'anchre ; mais Mercure n'eſt pas encore venu. Cependant il ſe fait tard, & nous n'auons rien gagné, quoy que nous dûſſions auoir deſia fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantoſt de s'en prendre à moy, & de dire que ie n'ay iamais haſte ; mais tu vois que ce n'eſt pas ma faute, & que c'eſt noſtre beau conducteur qui a oublié de reuenir. Ie croy qu'il a beû de l'eau du fleuue d'oubly, ou qu'il s'amuſe à luter en quelque lieu, ou à ioüer des inſtrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'eſt auſſi vn de ſes métiers. Apres cela, il vient faire le galand, comme ſi nous n'eſtions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il eſt empeſché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commiſſion de Iupiter.

CARON. C'eſt mal vſer d'vn bien qui eſt en commun, nous n'auons pas acoûtumé de le retenir icy au delà de ſon terme. Mais ie voy bien ce que c'eſt, il n'y a parmy nous que de l'Aſphodel-

le & de la viande pour les morts, le reſte n'eſt rien que tenebres ; au lieu que tout eſt beau & riant là-haut, & qu'on y a tout ſon ſoul de nectar & d'ambroſie. Auſſi diroit-on quand il ſort d'icy, que c'eſt vn priſonnier qui ſe ſauue ; & quand il faut reuenir, c'eſt le Diable, on ne le ſauroit rauoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere ; le voila de retour auec bonne compagnie. Voy comme il les chaſſe deuant luy ainſi qu'vn troupeau de moutons ; mais il me ſemble que i'en voy vn qui eſt lié, & vn autre qui ſe creue de rire, & qui aide à les chaſſer. Qu'as-tu Mercure, d'eſtre ainſi tout en eau, & hors d'haleine, auec les pieds poudreux ?

MERCVRE. Qu'aurois-ie ? ſinon qu'il m'a falu courir tout le iour apres ce miſerable qui s'enfuyoit, & qui eſt cauſe que i'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qu'auoit-il ainſi à fuïr ?

MERCVRE. Il vouloit retourner au monde ; il faut que ce ſoit quelque Prince, car il regrette vne grande felicité.

CLOTHON. Et penſoit-il pouuoir viure, ayant acheué ſa fuſée ?

MERCVRE. S'il le penſoit ? Voy-tu ce galand homme, auec ſon baſton & ſa beſace, ie croy que ſans luy il en fût venu à bout ; car depuis que ta ſœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que ſe debatre, & roidir des iambes pour s'empeſcher d'auancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ſes prieres, & par ſes larmes, & me faiſoit de grandes promeſſes ; mais ie ſay trop bien mon métier. Cependant, il a ſi bien-fait qu'il s'eſt dérobé de nous, tellement qu'eſtant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il

s'eſt trouué vn mort à dire. Alors Eaque fronçant le ſourcil, & me regardant de trauers ? Ne ſaurois-tu, m'a-t-il dit, t'empeſcher de dérober meſme les morts ? Say-tu pas bien que ce n'eſt pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſauroit, ni corrompre, ni ſurprendre ? Alors, tout confus, comme tu peux penſer, ie me ſuis ſouuenu de ce qui eſtoit ariué par le chemin, & retournant ſur mes pas, i'ay rencontré ce galand, qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'acuſions de pareſſe, ſans conſidérer que le meſſager des Dieux doit auoir apris à cheminer.

CARON. Qu'atendons-nous à partir ? Eſt-ce que nous n'auons pas eſté aſſez long-temps ſans rien faire ?

CLOTHON. Tu-as raiſon, embarque, tandis que ie prendray mon regiſtre, & me mettant à la deſcente, ie demanderay à chacun ſon nom, ſon vilage, & ſa maiſon. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme ie n'ay rien à leur demander.

MERCVRE. Tien, Caton, en voila trois cens, en contant ceux qui ont eſté expoſez.

CARON. Voila vne belle marchandiſe, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont eſté bien pris ſur le Vert ? Ie voudrois bien ſauoir pourquoy ils ſont venus au monde, pour en partir auſſi-toſt.

MERCVRE. Tay-toy ? Que veux-tu apres cela, Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point eſté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillars ?

Charge-les, auſſi-bien ne ſauroient-ils marcher ; & ie ne les veux point interroger, car ie n'ay que faire de ſauoir ce qui s'eſt fait, il y a cent ans. La ho ! bonnes gens ? Ils ne répondent rien : Ie penſe qu'ils ſont ſourds de vieilleſſe.

MERCVRE. Ils ſont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui ſont ſeichés ſur la branche. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raiſins ſecs ; Améne en ſuite les bleſſez ? Qui eſt-ce qui vous a ainſi acouſtrez, mes amis ? Mais i'auray pluſtoſt fait de le regarder ſur mon liure : Il en deuoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en vn combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCVRE. Les voila.

CLOTHON. Et ces ſept amoureux qui ſe ſont tuez par deſeſpoir, auec le Philoſophe Théagene pour vne Courtiſane de Megare ?

MERCVRE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui ſe ſont entretüez pour regner, y ſont-ils ? Et ce Cocu qui a eſté empoiſonné par ſa femme, & par ſon galand ?

MERCVRE. Les voila auſſi.

CLOTHON. Améne en ſuite les pendus & les roüez, auec ces ſeize, qui ont eſté tuëz par des voleurs ſur le grand chemin.

MERCVRE. Les voila tout percez de coups ; Veux-tu auſſi les femmes ?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui ſont peris ſur mer, & les malades auec le Medecin Agathoclés : Mais où eſt-ce Philoſophe Cynique, qui deuoit s'empoiſonner pour venir en poſte en l'autre monde ?

VN CYNIQVE. Me voicy, Clothon, que t'a-

uois-ie fait pour me laiſſer ſi long-temps en vie ? Ma fuſée n'eſtoit-elle pas encore acheuée ? Car i'ay tâché pluſieurs fois de la rompre ſans en pouuoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'auions laiſſé en vie pour inſtruire les autres, & pour les guerir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

VN CYNIQVE. Non pas, s'il te plaiſt, que celui-cy ne ſoit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eſchape, & qu'il ne t'émeuue à compaſſion par ſes prieres, & par ſes larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Ie ſuis vne mau-piteuſe, auec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui eſt-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Ie te prie, Clothon, que ie puiſſe retourner en vie pour quelques heures, ie reuiendray apres ſans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aler faire là-haut ?

LE TYRAN. Acheuer mon Palais, qui eſt demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'acheuera.

LE TYRAN. Que i'aille pour le moins dire à ma femme où i'ay caché mon threſor ?

CLOTHON. Il eſt deſia trouué, Megaclés s'en eſt ſaiſi.

LE TYRAN. Quoy ! cét infame, que i'ay épargné par mépris !

CLOTHON. Luy-meſme, il viura encore quarante ans, & ioüira de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de liurer ce que i'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'eſtoit-ce pas le bien de Cyaſſmaque que tu fis mourir, apres auoir égorgé ſes enfans en ſa preſence ?

LE TYRAN. Mais il eſtoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il eſt vray ; mais le temps de le poſſeder eſtoit paſſé.

LE TYRAN. Eſcoute vn mot à l'oreille, ie te donneray milie talens d'or.

CLOTHON. Où ſont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car ie voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de ſon plein gré.

LE TYRAN. Que n'atendois-tu que i'euſſe acheué de domter les Piſidiens, & de mettre ſous contribution toute la Lydie, pour grauer ſur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON. Ce n'eſtoit pas là l'ouurage d'vn iour, il t'eut falu plus de vingt années.

LE TYRAN. Ie te donneray caution du retour: Veux-tu au lieu de moy mon fauory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'eſtoit-ce pas luy, meſchant, que tu ſouhaitois tant de laiſſer en vie ?

LE TYRAN. Cela eſtoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il ſera bien-toſt icy, ne t'en mets point en peine, car ton ſucceſſeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheue de redoubler mon ſuplice, & me dis le reſte de ce qui arriuera aprés ma mort.

CLOTHON. L'vn de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté ?

CLOTHON. Luy-meſme. Pour ta fille, on la

conte desia entre les Concubines du nouueau Prince : D'ailleurs on a brisé toutes tes statuës, & ton nom est en oprobre, & en exécration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas vn de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures ?

CLOTHON. Et auois-tu des amis ? ou as-tu merité iamais d'en auoir ? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on aymoit, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prosperité, lors que ie tombois malade : Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie ; Ils ne iuroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'vn deux qui t'a empoisonné. Te souuient-il du dernier coup que tu bûs hier chez Hippias ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit vn peu amer ? ie m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Vne chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de reuiure pour m'en venger. Comme i'auois la mort entre les dents, vn de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'vne de mes concubines prés de moy, la ietta par terre, & la des-honora à ma veuë, apres auoir fermé la porte sur luy. En suite, se tournant vers mon lit : Ha ! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu iniustement ? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'aracher la barbe. Sur ces entrefaites

on oüit monter quelqu'vn, & ma concubine fit la pleureuſe. Que ſi ie les pouuois tenir ?

CLOTHON. Ceſſe de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'vn aſſez hardy pour vouloir condanner vn Roy ?

CLOTHON. Vn Roy non, mais bien vn mort : Tu auras tantoſt à faire à vn Iuge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que ie retourne donc en vie, quand ce ſeroit pour eſtre eſclaue.

CLOTHON. Où eſt ce Philoſophe Cynique auec ſon baſton, & toy, Mercure, tirez-le enſemble par les pieds & par la teſte.

MERCVRE. Suy-moy, coquin ; Tien Caron, ie t'en charge, atache-le bien au maſt du nauire, qu'il ne puiſſe eſchaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puis-que i'ay eſté Roy ?

LE CYNIQVE. Ie ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu és. Si tu n'és plus ſage, ie traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! vn Cynique aura la hardieſſe de me brauer ; vn coquin, que i'ay failly à faire pendre, parce qu'il ſe meſloit de contrôler mes actions !

CLOTHON Qu'on l'atache pour punition au maſt du vaiſſeau.

MICYLE. Et moy ; Ne ſonge-t-on point à me paſſer, ou ſi l'on mépriſe ma pauureté ?

CLOTHON. Qui és-tu ?

MICYLE. Le Sauetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laiſſer encore ſur terre ? Eſt-ce que tu eſtois las de viure.

MICYLE.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Deeſſes: Iamais la promeſſe du Cyclope ne m'a plû d'eſtre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut eſtre mangé: D'ailleurs, il y a bien de la diference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il viuoit dans la gloire & dans l'opulence; parmy les ieux, les plaiſirs & la bonne chere; & il a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choſes ſont ſi glüantes, qu'on ne s'en ſauroit détacher. Ceux qui ſont par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne ſe peuuent empeſcher de tourner la teſte vers le monde, comme vn amant paſſionné vers ſa maiſtreſſe. Ce Tyran donc n'a ceſſé de conteſter par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'areſte; ni treſors, ni grandeurs, ni voluptez, i'eſtois touſiours preſt à partir, & ta ſœur ne m'a pas pluſtoſt fait ſigne, que i'ay ietté là mon tranchet & mes ſauates, pour acourir icy pieds nuds, ſans ſonger ſeulement à me décraſſer ni à oſter la poix de mes mains. Ie marchois deuant, comme tu as veu, & en arriuant, i'ay eſté rauy de voir que nul n'eſt icy plus grand que ſon compagnon, & que ie ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de ſoif ni de faim, ni d'eſtre batu par les valets d'vn grand Seigneur, ou mis en priſon par vn importun creancier. Au contraire, ie voy que les pauures rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui ſe fait là-haut.

CLOTHON. Il eſt vray qu'il y a long-temps que ie te voy rire, Dy-m'en le ſujet?

MICYLE. Ie te le diray, Comme ie demeurois prés du Tyran, & que ie contemplois de

plus prés ſa gloire, il me paroiſſoit comme vn Dieu, tant il eſtoit au deſſus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, ſans ſa pourpre & ſon diadême, il m'a ſemblé ridicule; & ie me ſuis ry de moy-meſme, d'auoir iugé de ſa felicité par l'odeur de ſa cuiſine, & par vne vaine pompe. Quand ie conſidere auſſi cét vſurier, qui ſe plaint & ſe tourmente, de ce qu'il eſt mort ſans auoir ioüi de ſes richeſſes, & qui les a laiſſées en proye à vn ieune débauché, qui s'en donne par les ioües: Ie ne puis m'empeſcher de rire, ſur tout, lors qu'il me ſouuient comme ie l'ay veu paſle & défait, qui n'eſtoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ſes écus; Mais que ne partons-nous, reſeruant cét entretien pour le paſſage?

CLOTHON. Monte, que l'on tire l'anchre.

CARON, Où veux-tu aler? que tout eſt plein, aten à paſſer vne autre fois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laiſſer ainſi tranſir ſur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Mal-heureux que ie ſuis, ils partent ſans moy! ie les ſuiuray à la nage; auſſi-bien n'ay-ie pas peur de me noyer eſtant mort, & d'ailleurs ie n'ay pas dequoy payer le batelier.

CLOTHON. Areſte, il n'eſt pas permis de paſſer de la ſorte.

MICYLE. I'iray encore plus viſte que vous.

CLOTHON. Aprochons-nous pluſtoſt pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il ſe mette?

MERCVRE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu as raiſon? Monte & foule aux

pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQVE. Te peut-on dire la verité, Caron, ie n'ay rien pour te donner; car ie n'ay aporté que mon baſton & ma beſace, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourueu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de ſujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'vne mauuaiſe paye ce qu'on peut.

LE CYNIQVE. Diray-ie en paſſant quelque chanſon pour nous deſennuyer?

CARON. Ie le veux? Si tu en ſais quelque bonne.

LE CYNIQVE. Fay-donc taire ceux-cy, qui me rompent la teſte de leurs cris.

LES MORTS. Ah ma vigne! ah ma maiſon! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richeſſes!

MERCVRE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'eſt pas permis de paſſer la barque de Caron ſans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que i'y faſſe: Ie n'ay rien à regretter.

MERCVRE. Encore faut-il donner quelque choſe à la coûtume.

MICYLE. Ah, mes vieux ſouliers! Ie ne vous verray plus! Ie ne ſeray plus tout le iour à me morfondre dans vne ruë, expoſé à toutes les iniures du temps & des laquais, ſans manger depuis le matin iuſqu'au ſoir! Qui eſt-ce qui héritera de ma poix & de mes aleſnes? Mais ie ſuis las de crier, nous voila tantoſt à bord.

CARON. Cà, que chacun mette la main à la bourſe. Tu ne tires rien, Micyle?

MICYLE. Que veux-tu que ie tire, ſi ie n'ay rien? A peine ſay-ie de quelle couleur eſt l'argent, ni ſi la monnoye eſt ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuſe iournée, & le grand gain que nous auons fait! Encore ay-ie peur que celuy-cy n'améne la couſtume de ne rien payer: Décendez viſte, que i'aille paſſer les aſnes, & le reſte des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que i'iray querir ces deux Princes, qui ſe ſont entre-tuëz pour les bornes de leurs Eſtats.

MERCVRE. Alons, mes amis, marchez deuant, ſi vous n'aimez mieux me ſuiure.

MICYLE. Grand Dieux, quelle obſcurité! Où eſt maintenant le beau Paris? On ne ſauroit diſcerner icy la brune d'auec la blonde; car tout y eſt de meſme couleur, & ie ne voy point de diference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où eſt ce Cynique?

LE CYNIQVE. Icy, Micyle, nous irons ſi tu veux de compagnie.

MICYLE. I'en ſuis content, donne-moy la main? Te ſouuient-il des myſteres d'Eleuſine? il me ſemble que cecy y a beaucoup de rapport.

C'eſt qu'on y repreſentoit Cerés de la ſorte.

LE CYNIQVE. Tu as raiſon, en voicy vne qui s'auance la torche au poin, auec vn regard furieux; Sans doute, c'eſt quelqu'vne des Furies.

MERCVRE. Reçoy ceux-cy, Tiſiphone, il y en a mille, & quatre par deſſus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous atend.

RHADAMANTE. Fay-les aprocher; & toy, Mercure, fay l'ofice d'Huiſſier, auſſi-bien icy bas que là-haut.

LE CYNIQVE. Ie te prie, Rhadamante, que ma cauſe ſoit apellée la premiere, car ie veux acuſer ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on ſaura comme i'ay veſcu.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

LE CYNIQVE. Vn Philoſophe Cynique.

RHADAMANTE. Auance-toy; Crie, Mercure, ſi quelqu'vn a des reproches à faire contre luy. Perſonne ne parle, deshabille-toy, pour voir ſi tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQVE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Ie n'en voy que trois ou quatre, encore à demy éfacées : mais voila quelque marque de brûlure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQVE. Ce ſont les reſtes des pechez que i'ay faits auant que d'auoir embraſſé la Philoſophie : mais ie les ay éfacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as vſé d'excellens remedes, car il n'y paroiſt preſque plus ; Va dans les champs Elyſées, iouïr du repos des bienheureux : Mais qu'on apelle auparauant la cauſe de ce Tyran, puis qu'il en veut eſtre l'acuſateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'vn mot à la mienne ; me voila deſia deshabillé.

RHADAMANTE. Qui és-tu ?

MICYLE. Le Sauetier Micyle.

RHADAMANTE. Il eſt vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas meſme les marques de brûlure de ce Philoſophe, va-t-en auec-luy; Qu'on apelle la cauſe de ce Tyran.

MERCVRE. Megapenthés fils de Lacydas, où es-tu; c'eſt à toy qu'on en veut? Il tourne la teſte de l'autre coſté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre: Tiſiphone, traîne-le par les cheueux. Que l'acuſateur parle.

LE CYNIQVE. Il n'eſt pas beſoin de grands diſcours pour le conuaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches; Toutefois, ſi tu veux pour la forme, ie diray vne partie de ce qu'il a fait. Ie ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour paruenir à l'Empire, ni auant que d'y eſtre paruenu; Mais apres qu'il s'en fut rendu maiſtre, auec vne bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens ſans aucune forme de procés; & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolution. Car il violoit les filles, enleuoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, ils ont eſté à vn ſi haut point, qu'il ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en ſa gloire. Quant à la cruauté, il a inuenté de nouueaux ſuplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, les vns à cauſe de leur vertu, les autres pour auoir leur bien. Qu'on les apelle, ils témoigneront contre luy; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela?

LE TYRAN. Que les meurtres ſont veritables; mais ce qu'il a dit des voluptez eſt faux.

LE CYNIQVE. Ie ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ſes débauches, & le lict où il les a commiſes.

MERCVRE. La Lampe & le Lict de Megapenthés, aprochez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en voſtre preſence.

LE LICT. Toutes les ſaletez imaginables, que i'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton ſilence les dit aſſez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de iour me ſont inconnuës; mais la nuit, i'ay voulu quelquefois m'éteindre pour ne les point voir; car il a ſoüillé en cent façons ma lumiere.

RHADAMANTE. C'eſt aſſez; Qu'on les deshabille? Dieux ! il eſt tout couuert de vices: Quel ſuplice trouuerons-nous aſſez grand pour le punir ?

LE CYNIQVE. I'en ſay vn dont perſonne ne s'eſt encore auiſé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQVE. Qu'il ne boiue point de l'eau du fleuue d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoy ?

LE CYNIQVE. Parce que le ſouuenir de ſes crimes luy ſera vn bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raiſon, qu'on l'atache prés de Tantale, & que la conſideration de ſa felicité paſſée ſerue encore à le tourmenter.

DE CEVX QVI ENTRENT AV SERVICE DES GRANS.

Il décrit les incommoditez qu'on y ſouffre, & particulierement celles qu'endurent les gens de Lettres.

IE ne ſay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on eſt contraint de faire & de ſoufrir chez les Grans, quand meſme on y entreroit comme ami, ſi l'on peut apeller amitié vne ſi dure ſeruitude. Car ie ſay vne partie de ce qu'on y ſoufre, non pas pour l'auoir éprouué moy-meſme; mais pour l'auoir apris de ceux qui auoient paſſé par cette épreuue, dont les vns languiſſoient encore dans les fers, les autres en eſtoient déliurez, & contoient auec plaiſir l'hiſtoire de leurs mal-heurs, & celle de leur déliurance. Ceux-ci me ſembloient les plus croyables, & les mieux inſtruits, pour auoir ſondé pleinement, s'il faut ainſi dire, la profondeur de ces myſteres. Ie les écoutois donc atentiuement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teſte raſe dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vens, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouuernail emporté, le maſt rompu, les voiles déchirées, oſtent toute eſperance de ſalut; & là-deſſus l'apparition fauorable des étoiles de Caſtor & de Pollux,

qui viennent tout à propos comme vn Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus démesler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord; mais ils disoient que le calme fut bien-tost suiuy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à soufrir tout le temps de leur nauigation, iusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre vn écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauuerent à peine tout nuds, apres auoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que ie deuinois aisément, & que ie te veux representer auec le reste, parce que ie te vois brûler d'enuie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé vn iour sur ce discours, dans vne compagnie où nous estions, l'vn de ceux qui estoient presens ayant commencé à loüer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustât rien, on estoit logé magnifiquement, traisné en carosse, aymé des plus grands de Rome; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour vn grand seruice: Ie te vis alors ouurir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empescher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en auertir, ie te veux representer vne partie des maux qui sont atachez à cette profession, & te découurir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Aprés, tu t'y ietteras si tu veux à corps perdu, sans que ie m'en soucie beaucoup, puis-que ie me seray acquité de mon deuoir, & que i'auray déchargé ma

conſcience. Mais quoy que ce diſcours ſoit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas ſeulement les Philoſophes, mais toutes les perſonnes de Lettres qui s'atachent au ſeruice des Grans pour eſtre à leurs gages, puis-que les maux qu'on y ſoufre ſont communs à tous, mais doiuent eſtre d'autant plus inſuportables aux Philoſophes, qu'ils ne ſont pas mieux traitez que les autres. Et en cela ie ne condamne pas ſeulement ceux qui ſont cauſe du mal, mais ceux qui ſont ſi lâches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouuer mauuais, ſi ce n'eſt vn crime de dire la verité trop librement ; puis-que ce n'eſt pas moy qui ſuis cauſe de leur mal-heur, mais eux-meſmes. Ie ne prétens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtiſans, ny les autres ames lâches qui ne ſauroient faire autre choſe, & qui ſans cela ſeroient inutiles : car outre qu'ils ne ſont pas dignes d'vn meilleur traittement, ils ne m'écouteroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne croiroient pas receuoir vn affront, quand meſme on leur verſeroit, comme on dit, le pot de chambre ſur la teſte. C'eſt donc ſeulement pour les perſonnes de Lettres que i'écris, afin de les afranchir s'il ſe peut. Pour cela, i'examineray toutes les raiſons qui les peuuent porter à ce deſſein, & feray voir qu'elles ne ſont ni preſſantes, ni neceſſaires, afin de leur oſter toute ſorte de pretexte & d'excuſe. La premiere qu'ils aleguent, c'eſt la pauureté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éuiter on peut tout faire, & tout ſouffrir. Ils ont donc toûjours à la bouche le mot de Theognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & aleguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches eſprits ont pû

inuenter contre-elle, pour en faire peur aux hommes. Il eſt certain que s'ils ſe pouuoient par là mettre à couuert de la neceſſité pour toute leur vie, ils ſeroient excuſables de chercher vn azile pour ſe défendre contre vn ſi grand ennemy: mais le remede eſt pire que le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pauureté dure touſiours, & la cruelle neceſſité de ſeruir, parce qu'on dépenſe chez les Grans tout ce qu'on gagne à leur ſeruice, encore ſouuent ne ſufit-il pas. L'autre raiſon eſt, qu'ils n'embraſſeroient pas cette profeſſion, s'ils en auoient d'autre; mais comme ils ne ſont plus en âge d'aprendre, ils ſont contrains de ſubir le joug de la ſeruitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de ſubſiſter, & ſi ce qu'ils gagnent ne leur couſte gueres, & qu'ils ne trauaillent pas plus que les artiſans pour l'auoir; Car ce ſeroit le comble de la felicité, de pouuoir viure à ſon aiſe ſans rien faire. Mais le contraire ſe trouuera veritable, puis qu'il leur naiſt tous les iours de nouueaux maux, à qui les forces du corps & de l'eſprit ne ſont pas capables de reſiſter. Nous en parlerons lors que nous repreſenterons le reſte de ce qu'ils endurent; il ſufira preſentement de montrer, que ce n'eſt pas-là la veritable cauſe du mal: mais l'éclat trompeur des richeſſes qui leur donne dans la veuë, & les ébloüit. Ils croyent que la felicité conſiſte dans le luxe, & ſe promettent des montagnes d'or, qu'ils ne poſſederont iamais qu'en ſonge. Ce n'eſt donc pas tant la neceſſité qui les preſſe, que le deſir de choſes vaines & ſuperfluës, qui les rend eſclaues toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui ſauent que l'amour s'éteint par la ioüiſſance,

entretiennent d'eſperance leurs galans, & promettent touſiours ce qu'elles n'accordent iamais; les Grans recompenſent le plus tard qu'ils peuuent ceux qui les ſeruent, pour faire durer leur ſeruitude. Or il eſt ridicule de touſiours ſoufrir pour l'eſperance toute ſeule, ſur tout lors qu'elle eſt incertaine; & le mal certain & indubitable: Car ie ne les blâmerois pas trop de trauailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embraſſoient que ſon idole. Les compagnons d'Vlyſſe, charmez d'vne volupté préſente, firent banqueroute à l'honneur & en oublierent le retour en leur patrie; C'eſt à peu prés ce que font ceux qui voilent leur ſeruitude du nom d'vne honneſte amitié. Mais pour moy ie renoncerois meſme à celle de l'Empereur, ſi elle me coûtoit ma liberté, ſans en tirer aucun auantage, & qu'il poſſédaſt tout ſeul toutes ſes grandeurs & ſes richeſſes ſans m'en faire part. Voila donc le ſujet veritable de leur eſclauage, & le peu d'vtilité qui leur en reuient. Voyons maintenant ce qu'ils ſont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en ſuite ce qu'ils ſont contrains de ſoufrir dans cette condition, & quelle eſt la cataſtrophe de la tragédie. Premierement, on ne peut dire qu'il eſt facile d'entrer chez les Grans, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien ſuër & trauailler auparauant; s'habiller au deſſus de ſa condition, & de la façon qu'ils aiment le mieux pour ne leur pas mettre deuant les yeux des objets qui leur ſoient deſagreables; les ſuiure par tout, auec mille incommoditez; ſe trouuer le matin à leur leuer, ſoufrir la mauuaiſe

Il y a au Grec, de la couleur.

humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut meſme donner de l'argent pour retenir voſtre nom. Auec tout cela, Monſieur ſera pluſieurs iours ſans vous regarder ; Que ſi vous eſtes ſi heureux qu'aprés vn long-temps il vienne à ietter les yeux ſur vous, & à s'abaiſſer iuſqu'à vous parler, alors vous croyez que voſtre fortune eſt faite. Cependant, vous faites rire ceux qui ſont preſens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de trauers, & qui vous prennent pour vn lourdaut, ou pour vn faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des perſonnes de condition : car ce que vous apellez pudeur, vn Courtiſan l'apelle lâcheté & foibleſſe. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-meſme de trop de timidité. Enfin, aprés beaucoup de trauaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour deuenir eſclaues ; Si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous ſoit fauorable, ou vous reçoit à faire preuue de voſtre eſprit. Vous ne manquez pas de prendre pour voſtre ſujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez ; Car les Grans ſont bien aiſes d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agiſſoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la geſne, pour faire quelque choſe de grand & d'acheué, de peur de tromper ſon attente, outre qu'eſtant rebuté vne fois, perſonne aprés cela ne vous voudroit plus receuoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos riuaux, & tremblez lors que ce Seigneur ſemble ne pas aprouuer ce que vous auez fait, ou le loüer foiblement & l'écouter auec negligence. Mais vous eſtes tout

transporté, lors qu'il souffrit & qu'il fait mine de l'entendre auec plaisir. Considerez cependant, quel creue-cœur c'est à vn honneste-homme, qui est quelquefois desia sur l'âge, de subir l'examen d'vn sot ou d'vn ignorant. Ajoustez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vôtre ieunesse; car vous ne manquez pas d'enuieux qui les publient, ou par la malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces dificultez; Que personne ne vous trauerse; Que le maître vous gouste; Que sa femme y consente; Que vous ayez l'aprobation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la roüe, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en éfet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous auiez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement vne couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre réception, permettez-moy d'apeller ainsi le premier repas que vos ferez chez ce Seigneur, vous y trouuerez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord vn valet assez bien fait vous conuier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa seruitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à vn festin où vous deuez perdre vostre liberté. Il faut

bien prendre vos meſures, pour n'ariuer ni trop toſt ni trop tard; car l'vn eſt inciuil & l'autre importun. Le maiſtre, apres vous auoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera aſſeoir au deſſus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous ſerez contraint de vous y mettre apres pluſieurs conteſtations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura apellez pour ce ſujet. Alors, comme ſi vous eſtiez à la table de Iupiter, vous repaiſſez plus vos yeux que voſtre eſtomac, à contempler tout ce qui ſe paſſe. Les autres ne ſont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maiſtre, pour remarquer ſi vous ne ietterez point quelques regards à la dérobée ſur ſa femme, ou ſur ſes enfans. Que ſi vous paroiſſez vn peu ſurpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour vn pédant qui n'auez pas accouſtumé de hanter les compagnies. Car vous n'auez pas ſeulement la hardieſſe de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & atendez qu'on vous ſerue, ou auez l'œil ſur voſtre voiſin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque inciuilité. Cependant, vous eſtes agité de cent diuerſes penſées, & tantoſt admirez la magnificence de ce Seigneur, & auez pitié de voſtre condition en la comparant à la ſienne; tantoſt vous beniſſez voſtre fortune d'eſtre preſt à iouïr de cette felicité, & à faire des iours gras toute voſtre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les trauaux que vous auez pris pour y paruenir. Là deſſus, on ſe met à boire des ſantez, & quelqu'vn prenant vn grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la voſtre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous

Ou, quelqu'vn au lieu de luy.

eſtre agreable. Mais quand c'eſt à voſtre tour, vous ne ſauez que répondre, & paſſez pour vn ſot ou pour vn pedant. Vous ne laiſſez pas de donner de la ialouſie aux anciens ſeruiteurs de la maiſon, qui voyent traiter auec tant de ciuilité vn nouueau venu. Il ne manquoit plus que cela à noſtre ſeruitude, diſent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état pour ſauoir parler vne autre langue que la noſtre. Atten, dit l'vn, cela ne durera pas long-temps, c'eſt vn balay neuf, qu'on iettera bien-toſt derriere la porte; Ie ne luy donne que quatre ou cinq iours, aprés quoy ie le verray auſſi bien que nous, regretter ſa condition. L'autre ajouſte, n'auez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & qu'il ronge ſes viandes iuſqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas acoûtumé de faire bonne chere; Ie croy qu'il n'auoit pas ſon ſoul de pain. En vn mot, vous faites ce iour-là tout l'entretien de la famille, & c'eſt proprement voſtre feſtin, car on n'y parle que de vous; & l'on ſe prépare deſia à vous faire piéce. D'autre coſté, comme vous auez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous preſſe & vous voudriez eſtre dehors; mais il vaudroit mieux creuer que de faire quelque action mal ſeante. Cependant, comme le feſtin continuë, & qu'il ariue touſiours mets ſur mets, & ſpectacles ſur ſpectacles? car le maître du logis eſt bien-aiſe d'étaler deuant vous toute ſa magnificence: Vous maudiſſez mille fois & le feſtin & les conuiez, & l'heure que vous auez iamais penſé à venir là, & voudriez à vn beſoin, que le feu priſt à la maiſon,

Couſtume ancienne.

ou qu'il ſuruint quelqu'autre accident, qui obligeaſt la compagnie à ſe retirer. Vous ne prenez donc plaiſir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainſi dire, ce qui ſe paſſe, ni n'entendez la douceur des voix & des inſtrumens, quoy que vous ſoyez contraint par bien-ſéance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne ſeroit que pour ne point paſſer pour ſtupide. Voila quel eſt ce premier feſtin tant ſouhaitté, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez ſoy. Car ce n'eſt pas dans la multitude ni dans la diuerſité des viandes que conſiſte la bonne chere, mais dans la franchiſe & la gayeté. Ajoûtez à cela, le dégouſt qui ſuit voſtre débauche, & les maux de teſte & d'eſtomac que vous auez toute la nuit, auec des inquietudes qui vous empeſchent de repoſer. Cependant, il faut conuenir le lendemain du prix de voſtre ſeruitude, en preſence de deux ou trois de ces Meſſieurs qui ont ſoupé le ſoir auec vous, & lors que vous auez pris vn ſiége, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainſi : Vous voyez, Monſieur l'état de ma maiſon, & comme tout y eſt ſans fard & ſans artifice ; vous en deuez vſer de meſme, & croire que tout eſt à vous. Car il n'y auroit point d'aparence que i'euſſe quelque choſe de reſerué pour vne perſonne à qui i'ouure mon cœur & mon ame, & à qui ie donne la conduite de mes enfans & de moy-meſme. Mais puis qu'il faut quelque choſe de certain pour voſtre entretenement, quoy que ie ſache bien que ce n'eſt pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand' choſe à vn homme de Lettres ; ie vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourſe d'vne perſonne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dé-

penſes à faire, comme vous voyez. Ie ne parle point des preſens que vous receurez icy, qui ſeront pourtant aſſez conſiderables pour les mettre en ligne de compte, ni des faueurs que vous pouuez iuſtement atendre. Ces paroles démontent toutes vos eſperances, & vous précipitent du faiſte de la gloire où vous penſiez eſtre monté, dans l'abiſme du neant. Vous demeurez donc quelque temps ſans repartir, tant que flaté de l'eſpoir d'vne recompenſe incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout eſtoit à vous, quoy que ce ne fuſt qu'vn compliment; vous luy répondez tout confus, que vous n'auez garde de luy rien preſcrire, & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainſi, & vous preſſe de le dire; & ſur voſtre refus, il prie vn de ſes amis de le faire, aprés luy auoir fait encore quelque préambule ſur la grandeur & la neceſſité de ſa dépenſe. Alors ce galant-homme, noûry toute ſa vie dans les flatteries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous eſt d'auoir obtenu vne place ſi enuiée, & d'eſtre dans la maiſon & dans l'amitié d'vn des plus grands de Rome. Il dit que vous eſtes trop heureux, pourueu que vous le ſachiez connoiſtre; Qu'il ſait pluſieurs perſonnes de Lettres tres-celebres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque choſe, à cauſe de l'honneur & du profit qui leur en pouroit reuenir. Là deſſus il propoſe quelque apointement fort leger, particulierement ſi l'on a égard à voſtre eſperance, & vous eſtes obligé de vous en contenter, pour ne point conteſter honteuſement ſur des gages comme vn valet; outre qu'il n'eſt plus temps de reculer, & que vous eſtes pris. Vous

Eſtrennes &c.

paſſez donc ſous le ioug, qui eſt aſſez doux d'abord ; car on ne vous veut pas deſeſperer, & l'on n'eſt pas encore las de vous, ioint qu'on a quelque reſpect pour vn nouueau venu. D'ailleurs, vous eſtes felicité de ceux de voſtre connoiſſance, comme ſi vous auiez fait vne grande fortune, & admiré des ſots qui vous voyent entrer librement dans le baluſtre, quoy que vous ſoyez bientoſt las de cét honneur, & que vous ne ſachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans voſtre condition. Vous ne laiſſez pas pourtant de vous plaire à ces petits aplaudiſſemens, & de iuger de voſtre bon-heur par l'opinion d'autruy. Vous aydez meſme à vous tromper, & vous flatez d'eſperance que vôtre fortune augmentera tous les iours, encore que tout le contraire ariue, & que vous reconnoiſſiez à la fin ce que i'ay dit, que tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en éfet. Vous demanderez, peut-eſtre, quels ſont ces maux, & ce qu'il y peut auoir de ſi inſuportable en cette condition ? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Anceſtres ſi vous en auez quelqu'vne, & conter ce iour-là pour le dernier de voſtre liberté, & le premier de voſtre ſeruitude. Ne vous ofenſez pas du mot, puis que vous ſoufrez bien la choſe, & tenez pour aſſeuré que vos ſeruices ne ſeront pas encore ſi agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauuaiſe grace, n'y eſtant pas acoûtumé. Cependant, le ſouuenir de voſtre liberté vous reuiendra dans l'eſprit, & vous fera regimber quelquefois & porter plus impatiemment voſtre eſclauage. Si ce n'eſt que vous ne croyiez pas eſtre eſclaue pour n'eſtre pas né en Bithynie, &

n'auoir pas eſté vendu à ſon de trompe ſur la place publique. Car il n'en eſtoit point de beſoin, puis-que vous vous eſtes vendu vous-meſme, & que vous auez couru toute la ville pour chercher vn maiſtre. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour receuoir vos gages quels qu'ils puiſſent eſtre. Mais dites-moy, miſerable; Car ie dois parler ainſi à vn homme qui ſe dit Philoſophe, & qui ne l'eſt pas; ſi vous auiez eſté pris ſur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la Fortune? & ſi quelqu'vn vous vouloit entraîner dans la ſeruitude, n'imploreriez-vous pas le ſecours des Loix? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous eſtes né libre? Cependant, pour peu de choſe vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à vn âge où vous deuriez ſonger à vous affranchir, ſi vous eſtiez né eſclaue. Que ſont deuenus tous ces beaux diſcours de la Philoſophie qui mettent la liberté à vn ſi haut prix? Vous la rendez eſclaue elle-meſme, auec la Vertu & la Sageſſe, & n'auez point de honte de les meſler parmy la canaille, & de leur aprendre à begayer vne langue étrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les iours auec vne foule de gens ramaſſez, où vous eſtes contraint de boire plus que voſtre ſoul, quand il leur plaiſt, & de louër ce qui ne vous plaiſt pas, pour vous leuer le lendemain dés le point du iour, au ſon d'vne cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville auec vos bas crotez du ſoir. Eſtiez-vous réduit à vne ſi grande neceſſité, que d'eſtre contraint pour viure, de trahir ainſi voſtre liberté & voſtre honneur, ou ſi vous auez eſté

Ou, vos iambes.

ébloui de l'éclat de trompeur des Richeſſes, & charmé par l'odeur de la Cuiſine? Vous portez donc maintenant tout à loiſir la peine de voſtre intemperance, & comme vn ſinge ataché à vn billot, vous ſeruez de iouët aux autres, tandis que vous vous eſtimez heureux, pour manger tout voſtre ſoul de figues? Où ſont tous ces beaux diſcours de Sageſſe & de Vertu? vous les auez mis en oubly, auſſi bien que voſtre patrie & voſtre race. Encore ſeroit-ce peu, ſi voſtre ſeruitude n'eſtoit que honteuſe, & que la peine n'y fut pas iointe à l'infamie. Mais conſiderons vn peu, ſi vos trauaux ſont ſuportables, & s'ils diferent beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la paſſion que ce Seigneur auoit témoignée d'abord pour les Lettres, n'eſtoit qu'vne paſſion feinte; car comme dit le Prouerbe, *Qu'a de commun l'aſne auec la Lyre*? Penſez-vous qu'il ſe ſoit iamais rompu la teſte pour découurir la ſageſſe de Platon, ou l'éloquence de Demoſthene? Qui auroit banny du cœur des Grans l'auarice & l'ambition, il n'y reſteroit que le luxe, l'ignorance, la molleſſe & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu auoir vn Philoſophe à ſa ſuite? parce que cela faiſoit à ſa vanité, & qu'il en aquerroit la reputation d'habile-homme. C'eſt pour ta barbe & ton manteau qu'il t'as pris, pluſtoſt que pour ta doctrine. Il veut paſſer pour ſauant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui ſe connoiſt aux bonnes choſes; c'eſt pourquoy il te fait ſuiure par tout, ſans te donner vn ſeul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne ſauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaiſie, pour faire voir qu'il donne tout ſon temps à l'étude, &

à l'entretien des perſonnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu ſais comme la ville de Rome eſt faite, & troter aprés luy pour le ſuiure, iuſqu'à ce qu'il entre chez quelqu'vn de ſes amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-és dehors à t'entretenir tout ſeul, & prens vn liure à la main, que tu lis debout, faute de ſiége. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mangé, & as à peine le loiſir d'entrer dans le bain pour ſouper ſur le minuit, le reſte des autres. Car on ne te fait plus le meſme honneur qu'auparauant, & l'on entretiendra en ta place vn nouueau venu, ſelon la coûtume des Grans, qui mépriſent ceux qui ſont à eux, & qui careſſent ceux qui n'y ſont pas. Tu te mets donc à table en vn coin pour eſtre témoin de ce qui ſe paſſe, comme ſi tu n'eſtois pas de la compagnie : Car tu ne bois plus du meſme vin, ni ne manges des meſmes viandes, mais on ſeruira au haut bout le gibier & la venaiſon, & deuant toy quelque pigeon maigre & ſec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à vn autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te conſoler, que tu-és de la maiſon. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'aten pas que l'on t'en ſerue, ſi tu n'és bien des amis de celuy qui tranche, où l'on te donnera quelques os couuerts de graiſſe, comme Promethée fit à Iupiter. N'eſt-ce pas encore vne choſe inſuportable, & qui fait enrager, quand on a tant ſoit peu de ſentiment ; de voir que ceux qui ſont au deſſus de vous à table, laiſſent par mépris des viandes où vous n'oſeriez toucher, & aualent le vin délicieux tandis que vous ne beuuez que du ginguet ; Encore n'en auez-vous pas tout voſtre ſoul ; car ſouuent les valets ne ſont pas

ſemblant de vous entendre, & tournent la teſte de l'autre coſté, quand vous demandez à boire. Mais en recompenſe, ils vous ſeruent touſiours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la diference du vin Ajoûtez à cela pluſieurs autres déplaiſirs, ſur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'vn Maquereau ou d'vn Violon que de vous; ſi bien que vous vous retirez à part tout triſte, & maudiſſez le Deſtin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous auoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne ſauez pas ſeulement faire vn bon conte, & eſtes meſme à charge lors qu'on ſe veut réjoüir. En vn mot, ſi vous voulez tenir voſtre grauité, vous eſtes inſuportable; & ſi vous voulez faire le plaiſant, vous deuenez ridicule, comme vn Comédien, qui voudroit faire rire dans vn perſonnage de Tragédie. Vous en venez donc iuſqu'à ſouhaiter d'eſtre Poëte au lieu de Philoſophe, & à vn beſoin Aſtrologue ou Magicien, à cauſe de l'eſtime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grans, à qui ils compoſent des chanſons d'amour, & promettent des grandeurs & des richeſſes. Au defaut de cela, vous eſtes contraint de plier & de baiſſer la teſte, parce qu'il ne faut qu'vn valet enuieux ou mécontent pour vous perdre, & pour vous acuſer de ne trouuer pas que le page de Madame chante bien, ou ioüe bien de la lyre, qui eſt vn crime irremiſſible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges exceſſiues & afectées, & crier auec vn goſier ſec comme les grenoüilles des champs. Car on atend touſiours de vous quelque flaterie délicate, qui témoigne voſtre eſprit & voſtre complaiſance. Mais

Ou, danſe.

ce que ie trouue de plus étrange, c'eſt de vous voir ainſi à ieun, couronné & parfumé comme ces ſepulcres autour deſquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre coſté, quand le maître de la maiſon eſt vn peu ialoux, vous n'eſtes pas en ſeureté, ſi vous n'eſtes tout à fait deſagreable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de peur d'eſtre percé d'vn coup de fléche tout en beuuant. Car les Grans ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouuez dormir, vous faites reflection là deſſus, vous dites en vous-meſme, Miſerable que ie ſuis, quelle felicité ay-ie quittée pour me plonger dans vn goufre de mal-heurs? Que ſont deuenuës toutes ces belles eſperances dont i'entretenois ma réuerie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la ſeruitude, & pour le repos, ie trouue le tracas & le tumulte. Quand viuray-je pour moy, apres auoir tant veſcu pour autruy? On me traîne par tout emmuſelé comme vn Ours, & ie ſers de ioüet à tout le monde, & de ſuplice à moy-meſme. Là deſſus l'heure ſonne, il faut retourner à ſon trauail ordinaire, apres s'eſtre graiſſé les iointures, afin de les auoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparauant, vous mine peu à peu, & entraîne apres ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de tâcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relâcher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exemter de voſtre deuoir; de ſorte que vous

deuenez

deuenez à la fin pâle & tranſi comme vn mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aler à la campagne, ce ſont de nouuelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il ſe trouue ſouuent que vous venez des derniers, ou à cauſe du mauuais temps, ou pour auoir atendu trop long-temps le chariot, ſi bien qu'en ariuant à l'hoſtellerie, vous ne ſçauez où coucher, ſi ce n'eſt auec le cuiſinier ou le cõiffeur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore eſt-ce par vne grace particuliere. Ie te veux conter, à ce propos, ce qui auint à vn Philoſophe Stoïque qui demeuroit chez vne Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux chams, le fit aſſeoir prés de ſon Mignon. Premierement, l'aſſemblage eſtoit ridicule d'vn Muguet & d'vn Philoſophe; Et il les faiſoit beau voir tous deux à vne portiere, l'vn auec ſa mine graue, & l'autre paré & ajuſté en Courtiſane, qui à vn beſoin euſt porté vne cõiffe pour ſe garder du haſle, & l'on dit qu'il le vouloit faire ſi l'on ne l'en euſt empeſché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne danſaſt en caroſſe. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria noſtre Philoſophe, comme le plus ſage de la compagnie, de porter ſa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arriuaſt quelque accident, à cauſe qu'elle eſtoit pleine, ce qui fit dire aſſez plaiſamment à ce Muguet, que de Philoſophe Stoïque il eſtoit deuenu Philoſophe Cynique, & il falut boire la raillerie de peur de l'acroiſtre en ſe défendant, & de ſe faire moquer de ſoy. Cependant, cela augmentoit la beauté du ſpectacle, de voir vn Philoſophe deſia ſur l'âge, auec ſa grande barbe, porter entre ſes bras

Thoſmapolis.

vn petit chien qui paſſoit la teſte par l'ouuerture de ſon manteau, & s'amuſoit à leſcher ſa barbe où il eſtoit reſté peut-eſtre quelque goute de ſauce du ſoir précedent. On dit qu'il piſſoit meſme quelquefois ſur luy, & que la pauure beſte fit ſes petis dans ſon manteau. Voila les afrons que les gens de Lettres ſont contrains d'endurer chez les Grans, où l'on les accouſtume peu à peu à tout ſoufrir. I'en ay veu vn qu'on obligea de declamer en pleine table pour diuertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; Toutefois pour le conſoler en quelque ſorte, on luy donna cinquante francs. Que ſi le maiſtre de la maiſon ſe meſle d'écrire en proſe ou en vers, ce vous eſt vn nouueau ſupplice. Car il ne manquera pas de vous lire ſes ouurages, meſme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils ſeroient pleins de ſolecifmes, & prendre ſes fautes pour des figures de Rhetorique; ſi l'on ne veut courir la fortune des Courtiſans de Denis le Tyran, qu'il enuoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas aſſez à ſon gré, & les faiſoit paſſer pour des enuieux, ou pour des traîtres. D'autres veulent paſſer pour beaux; qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils ſeroient les plus deſagreables du monde. Mais c'eſt bien pis quand les femmes ſont les ſauantes, & veulent auoir des Doctes auprés d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coiffe, ou qu'elles dinent. Car s'il arriue alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quiter tous ces beaux diſcours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait vne lettre d'amour. Que ſi elles vous font quelque miſerable préſent aux eſtrennes, il

Il a eſgard à la couſtume ancienne des horloges d'eau, dont on ſe ſeruoit dans le barreau.

C'eſtoit comme les Galeres parmy nous.

faudra pour action de graces leur faire vn Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illuſtre dans toute l'antiquité ; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque choſe au valet qui en porte le premier la nouuelle, quoy qu'il en vienne encore vne douzaine d'autres le lendemain ſe faire de feſte, à qui il faudra témoigner d'en auoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque preſent, encore ne ſont-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour eſtre payé de ſes apointemens, qui ſont moins que rien, il faut faire la cour au Treſorier ou à l'Intendant, ſans parler de ceux qui ont l'oreille de Monſieur ou de Madame, & qui les gouuernent; car s'il vous arriue de les demander, vous eſtes inſuportable. Cependant, vous ne receuez rien que vous ne le deuiez long-temps auparauant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire; ſi bien que vous ne mettez rien en bourſe. Pour comble de mal-heur, vous eſtes expoſé à l'enuie & à la médiſance : Car comme le maître commence à ſe laſſer de vous, qui vieilliſſez, & deuenez vn peu peſant, il voudroit en eſtre deſia défait; outre que vous luy eſtes à charge, parce que vous atendez de luy quelque récompenſe de vos longs ſeruices. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & pour vous faire chaſſer meſme en plein minuit ; & alors de tous vos ſeruices il ne vous reſte que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non ſeulement vous n'auez rien amaſſé, mais vous auez mangé tout ce que vous auiez, & oublié tout ce que vous ſauiez; ſi bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; joint que vous eſtes desja ſur l'âge, & reſſemblez

à ces vieux cheuaux vſez de trauail, dont la peau meſme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chaſſé, vous imputera quelque crime pour ſe iuſtifier, fuſt-ce celuy de magie, & on le croira aiſément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la pluſpart ne pouuant ſe rendre recommendables par de bonnes qualitez, font ſemblant pour ſe faire eſtimer, d'auoir quelques ſecrets défendus, & l'on croit facilement les meſmes defauts de ceux qui ont la meſme flaterie & la meſme lâcheté. Ajoûtez à cela, que le maître de la maiſon a intereſt de vous perdre, de peur que vous ne réueliez les ſecrets de ſa famille, comme chez les Grans il y a toûjours quelque choſe qu'il importe de cacher. Il ne vous reſte donc de tous vos trauaux que la Gourmandiſe, qui eſt vn monſtre inſatiable, qui à la fin vous déuorera lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour acheuer le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, ie voudrois pouuoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur defaut ie tâcheray de m'en aquiter. Figure-toy la Fortune ſur vn thrône éleué, enuironné de rochers & de précipices, & à l'entour d'elle vne infinité de gens qui s'éforcent d'y monter, tant ils ſont ébloüis de ſon éclat & de ſes lumiéres. L'Eſperance richement parée ſe préſente à eux pour guide, ayant à ſes coſtez la Tromperie & la Seruitude, & derriere elle, le Trauail & la Peine, qui les exercent rudement, & aprés les auoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieilleſſe. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'vne main vn licou, & de l'autre couurant leur honte,

ſuiuis du Repentir qui les liure au Deſeſpoir, & c'eſt là fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Conſidere ſi tu veux ſuiure leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour ſortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faſſes, ſouuien-toy du Sage qui dit, *Qu'à tort nous accuſons le Deſtin de nos malheurs, dont nous ſommes cauſe nous-meſmes.*

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

C'eſt vne Apologie pour ſoy-meſme, ſur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre ſemblable, il ſemble auoir contreuenu à ſes maximes.

IL y a long-temps que ie conſidere, illuſtre Sabinus, ce que tu peux penſer de me voir entrer au ſeruice de l'Empereur, aprés auoir tant crié contre ceux qui entrent au ſeruice des Grans. Car ie m'imagine que tu ne t'és pû empeſcher de rire, & de dire ainſi en toy-meſme, Quoy! apres auoir tant blâmé la ſeruitude, s'y ietter volontairement! A-t-il perdu le iugement ou la memoire, de démentir ainſi ſes paroles par ſes actions? Il faut qu'il ait eſté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cauſe qu'elles eſtoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promeſſes, pour le faire changer d'auis à ſon âge, & renoncer à la liberté qui luy eſtoit ſi naturelle. Voila à peu prés ce que tu as dit, à quoy tu ajoûteras peut-eſtre vn conſeil d'ami. Tu ſais, me diras-tu, que ton Diſcours a eſté publié il y a long-temps,

& eſtimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulierement des perſonnes doctes. Car outre qu'il eſt bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des défauts qui ſe rencontrent dans cette profeſſion, & contient des préceptes tres-ſalutaires pour empeſcher les gens de Lettres de tomber en vn endroit aſſez gliſſant, & dans vn piége capable d'atraper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-meſme, ſonge à ſuprimer de bonne heure ton Ouurage, & prie Mercure de donner, s'il ſe peut, à boire de l'eau du fleuue Léthé à tous ceux qui l'ont veu & oüi, de peur qu'on ne te reproche la meſme choſe qu'à Bellérophon, d'auoir eſté toy-meſme l'inſtrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te défendre, & ie te trouue bien empeſché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme vn Ceſar, mais que tu n'agis pas de meſme, & que tu n'és libre qu'en paroles, mais que tu és eſclaue en éfet. Ou bien l'on dira que ce n'eſt pas ton ouurage que tu as lû, & que tu t'és paré des plumes d'autruy comme la Corneille d'Eſope; ou que tu as fait comme ce Légiſlateur des Crotoniates, qui apres auoir fait des loix ſanglantes contre l'adultére, fut troué couché auec ſa belle-ſœur, & ſe lança hardiment dans le feu, quoy qu'on vouluſt changer ſon ſuplice en vn exil, & qu'il eut l'amour pour excuſe, qui eſt vne paſſion qui triomphe des plus ſages. Ainſi, apres auoir décrié le ſeruice des Grans, tu y entres en ta vieilleſſe, & és d'autant moins excuſable que ta ſeruitude eſt volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'vne Tragedie, *Ie hais le ſage qui n'eſt pas ſage pour luy-meſme*, & de te comparer à ces

Bellérophon porta les lettres qui contenoient qu'on le fiſt mourir.

Salæthe.

Acteurs qui ſe font admirer en la repréſentation des perſonnages des Dieux & des Heros, & ne ſont pourtant que des faquins; ou au Singe de Cleopatre, qui aprés auoir danſé auec aplaudiſſement au ſon de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces aclamations pour courir aprés des noix qu'on luy ietta Ainſi ayant voulu faire le Légiſlateur & donner des Loix aux plus Grans hommes, tu as montré que tu n'eſtois rien moins que cela, & que tu n'auois goûté la Philoſophie que du bout des lévres. Tu portes donc iuſtement la peine de ton inconſtance, d'entrer volontairement en ſeruitude, aprés auoir inſulté ſi hautement aux malheureux que la pauureté contraint de ſeruir; Semblable à ce Charlatan, qui débitoit vn remede indubitable contre la toux, & en eſtoit tourmenté luy-meſme. Voila à peu prés ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il eſt temps que ie réponde, aprés auoir fait des vœux à Mercure qui eſt le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preſte des paroles & des raiſons pour me iuſtifier; ſinon ie te ſuplieray comme vn grand Orateur, de ſupléer à ce qui manquera à ma défenſe. Mais par où commenceray-ie d'abord? rejetteray-ie ma faute ſur le Deſtin ou ſur la Fortune qui ſont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaiſt; ou ſi quitant cette défence, comme trop foible & trop commune, Ie nieray que ce ſoit pour la récompenſe que ie me ſois mis au ſeruice de l'Empereur, mais pour l'aſſiſter en la conduite de ſon Eſtat, & n'eſtre pas inutile au public, ou par l'admiration que i'auois de ſa vertu. Mais i'ay peur, ſi ie dis cela, qu'on ne m'acuſe d'aiouſter la flaterie à l'inconſtance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer, ſi bien qu'il

ne reſte plus que de rejetter ma faute ſur la neceſſité qui n'a point de loy, & de dire auec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que j'y ſuis contraint par la pauureté, dont les éguillons ſont ſi poignans, que Theognis pardonne à celuy qui ſe noye ou ſe précipite pour les éuiter. Voila, à mon auis, ce qu'on peut dire en ma faueur; Mais ne crains pas que i'employe de ſi foibles armes pour me défendre. La Famine ne ſera iamais ſi grande dans Argos, qu'on y ſoit contraint d'aller cultiuer les deſerts de l'Arabie, ni moy ſi mauuais Orateur, que d'auoir recours à vne ſi lâche défenſe. Prenons donc vne autre route, & conſiderons enſemble, s'il n'y a point quelque diference entre le ſeruice des Grans & celuy du Prince. Certes ces choſes ſont auſſi éloignées que le ciel l'eſt de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du ſeruice & de la récompenſe, la choſe n'eſt pas ſemblable. L'vn eſt vn triſte eſclauage, l'autre vn commandement honorable, que l'on ne peut condanner ſans blâmer tous les Magiſtrats & les Gouuerneurs des Prouinces auſſi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoiuent comme moy des apointemens du Prince pour le ſeruice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choſes toutes diuerſes, ſous pretexte qu'on ſe ſert d'vn meſme terme pour les exprimer, ni mettre en meſme claſſe tous ceux qui tirent quelque récompenſe du Public pour leurs trauaux & leurs veilles, autrement on en viendroit iuſqu'à s'ataquer à la perſonne meſme de l'Empereur, comme ie diray tantoſt. Auſſi n'ay-je compris dans ma cenſure que les gens de Lettres; car encore qu'ils ſoient aux Grans comme nous ſommes au Prince, & réputez de leur maiſon comme nous de celle de

l'Empereur ; ils n'ont pas pour cela part au Gouuernement. Si ie voulois donc reueler ma condition autant que tu la rauales, ie dirois, que bien loin de ſeruir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & ſuis l'arbitre de la Prouince, en compoſant & décidant les diférens des particuliers, & veillant à l'obſeruation des Loix dont i'ay en main l'interprétation. D'ailleurs, ie ne reçoy pas mes apointemens d'vn particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont i'ay parlé, mais des apointemens tres-conſiderables. Ajoûtez à cela, qu'en m'aquittant bien de ma charge ie pourray paſſer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent eſclaues toute leur vie. Mais ie paſſe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a perſonne qui ne trauaille en quelque ſorte pour la récompenſe, & que le Prince meſme n'en eſt pas exemt. Car ſans parler des tribus qu'on luy paye, qui ſont comme les apointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dreſſe, auec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, ſont le ſalaire & la recompenſe de ſes ſoins & de ſes veilles ; de ſorte qu'on pourroit dire; ſi ce n'eſtoit trop entreprendre, que ſon employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la meſme proportion que du petit au grand. Veritablement, ſi i'auois poſé pour fondement, comme quelques Philoſophes, que le ſage ne doit rien faire, on auroit ſujet de m'acuſer d'auoir contreuenu à mes Loix & peché contre mes maximes ; mais ſi l'on doit s'employer à quelque choſe, comme perſonne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'ocuper qu'à rendre ſeruice à ſon Prince & à ſon païs? Ajoûtez à cela, que ie ne fais pas profeſſion de cette haute ſageſſe que quelques

rêueurs font conſiſter en la ſeule contemplation, mais d'vne ſageſſe humaine, conforme à noſtre nature & à noſtre beſoin, qui veut qu'on ſoit vtile aux autres & à ſoy-meſme, ſans eſtre vn inutile faix de la terre, comme dit Homere. I'ay choiſi donc vn employ qui eüſt quelque proportion à ma capacité, & à l'eſtude que i'auois faite toute ma vie, & où ie puis dire que i'auois aquis quelque reputation. Et veritablement, ie ne croy pas que tu me puiſſes condamner, veu que tu ſais ce que ie faiſois en Gaule lors que tu y arriuas en viſitant les Prouinces de l'Occident; & comme i'y tenois rang parmy les plus celebres Rhéteurs, & receuois de grandes recompenſes de mon trauail. Ie t'ay écrit cecy au milieu de mes ocupations, pour me iuſtifier auprés de toy, à cauſe de l'eſtime que ie fais de ton merite & de ton aprobation. Pour les autres, qu'ils me condannent tant qu'il leur plaira, c'eſt dequoy Hippoclide ne ſe ſoucie point, comme dit le Prouerbe Grec.

Il y a icy vn traité, ſur ce que Lucien s'eſtoit mépris en ſalüant quelqu'vn, & auoit dit le matin ce qu'on a couſtume de dire le ſoir, comme qui diroit bon ſoir ou Adieu, pour bon iour, ou Dieu vous gard; Mais il ne ſe peut traduire à cauſe de diuerſes allégations, qui ſont renfermées dans la proprieté des termes Grecs, & qui n'ont point de raport à noſtre façon.

HERMOTIME, OV DES SECTES.

Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre que toute leur felicité n'est qu'vne chimere, & que personne n'y est paruenu.

DIALOGVE

DE LYCINVS ET D'HERMOTIME.

LYCINVS. A Te voir aller si viste, Hermotime, auec ton liure sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe; Car tu remuës les lévres & faits des gestes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse ou quelque argument captieux, pour n'estre pas mesme inutile pendant le chemin, & faire tousiours quelque progrés dans la Vertu?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous est si precieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & dificile; Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de l'homme.

LYCINVS. C'est vne chose de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon auis, en estre fort éloigné, si l'on en peut iuger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les

écoles, & à transcrire des leçons, toûjours courbé sur vn liure auec vn visage pâle & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuict. Car ie croy que tu ne rêues à autre chose en dormant, ce qui me fait iuger, comme i'ay dit, que tu n'és pas bien loin du but, si tu n'y es desia arriué.

HERMOTIME. Ie ne fais que commencer, Lycinus, & tu sais que la Vertu demeure en vn lieu haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par vn sentier rude & épineux.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas assez sué & trauaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Ie ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINVS. Mais qui a bien commencé, comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouurage; si bien qu'on peut dire que tu és desia vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, ie n'auance guere, parce que la montée est âpre, & difficile, & que ie n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINVS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enleuer iusques-là par ses discours, comme par la chaîne d'or de Iupiter; car y a long-temps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois desia ateint; mais comme ie veux m'éleuer, ma nature basse & terrestre me rameine contre bas.

LYCINVS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre iamais de veuë son objet, pour s'animer dauantage, sur tout ayant vn si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il

eſperance d'y arriuer ? ſera-ce aprés les prochains myſteres, ou du moins apres la grande feſte de Minerue ?

HERMOTIME. Tu prens vn terme bien court, Lycinus.

LYCINVS. Quoy donc ! à la premiere Olympiade ?

HERMOTIME. C'eſt bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le ſouuerain bien.

LYCINVS. Pour le moins à la ſeconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouuoir paruenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuſeroit encore par le chemin. Le roc ſur lequel elle habite eſt-il plus haut que celuy d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choſes n'ont point de raport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres ioindront leurs forces, ils n'en viendroient iamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les vns ſont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper ſe ſont laſſez auſſi-toſt ; Quelques-vns eſtant montez iuſqu'au milieu, ſont retombez en bas par leur peſanteur naturelle ; Mais ceux qui ont aſſez d'heur & de courage pour vaincre les dificultez qui ſe rencontrent dans vne ſi longue carriere, iouïſſent aprés d'vne ſoueraine beatitude, & regardent le reſte des hommes comme des fourmis, tant ils ſont éleuez au deſſus d'eux.

LYCINVS. Grands Dieux ! Hermotime, comme tu nous rauales ! tu nous fais plus petis

que des Pygmées ; Il ſemble que tu triomphes deſia dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fuſſe aſſez heureux pour ariuer à la Beatitude où i'aſpire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINVS. Ne ſaurois-tu iuger à peu prés le temps qu'il faut pour cela ?

HERMOTIME. Non, mais peut-eſtre que dans vingt ans.....

LYCINVS. Vingt ans ! c'eſt beaucoup.

HERMOTIME. La recompenſe auſſi n'en eſt pas petite.

LYCINVS. Ie le croy ; mais as-tu lettres de viure iuſques-là, deſia vieux & caſſé comme tu és? & as-tu conſulté là-deſſus quelque Oracle ? où ſi ton Docteur eſt Prophete auſſi-bien que Philoſophe, pour t'aſſeurer que tu arriueras à bon port apres de ſi longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence, de prendre tant de peine, & de hazarder ſon repos ſur vn peut-eſtre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions ſeulement les Dieux que nous puiſſions viure vn moment dans la felicité.

LYCINVS. Tu bornes tes ſouhaits à bien peu de choſe, pour tant de trauaux & de veilles. Comment ſais-tu qu'on ſoit ſi heureux en ce païs-là, veu que tu n'y as iamais eſté ?

HERMOTIME. Ie croy mon maiſtre, qui le ſait.

LYCINVS. Et que dit-il encore ? la Beatitude eſt-ce vn treſor, ou quelque choſe de ſemblable ?

HERMOTIME. Tes penſées ſont bien baſſes, Lycinus, & bien indignes d'vn Philoſophe!

LYCINVS. Mais quel plaiſir eſt-ce donc, ſi ce n'eſt la Gloire ou la Volupté ?

HERMOTIME. C'eſt la Force, la Iuſtice, la Sageſſe, la Temperance ; auec vne Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut ſauoir. Pour les richeſſes, les honneurs, & les plaiſirs, il s'en faut dépoüiller, comme fit Hercule ſur le mont Eta de ſa dépoüille mortelle, n'emportant auec ſoy que la parcelle de la diuinité, toute pure & ſans mélange, apres auoir eſté purifiée par le feu. Ainſi épuré par la Philoſophie, & dépoüillé de tout ce qu'on auoit de terreſtre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y iouyr d'vne felicité eternelle, ſans ſe ſoucier des choſes du monde ; non plus que de la bouë, & mépriſant ceux qui les eſtiment.

LYCINVS. Par Hercule Etéen, Hermotime; tu as de hauts ſentimens de la Vertu : Mais dy-moy, ceux qui y ſont arriuez ne deſcendent-ils iamais du ſommet où elle habite, pour conuerſer icy-bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent touſiours perchez là-haut, ſans ſe ſoucier du reſte ?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richeſſes, ni voluptez ; car ils ſont afranchis de la tyrannie des paſſions.

LYCINVS. S'il m'eſtoit permis de dire la verité ; Mais ie ne croy pas qu'il ſoit honneſte de rechercher trop curieuſement la vie de ces Grans hommes.

HERMOTIME. Pourquoy ? dy hardiment ce qu'il t'en ſemble.

LYCINVS. Auec toute ta permiſſion, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous ſommes ſeuls.

LYCINVS. Tandis que tu as parlé d'autre choſe, ie t'ay laiſſé dire; Mais lors que tu as dit que les Philoſophes ne ſe ſoucioient plus des choſes du monde, & eſtoient afranchis de la tyrannie des paſſions, Alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? ie me ſuis ſouuenu de ce qui eſt arriué tout nouuellement à l'vn d'eux; Veux-tu que ie te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoy non?

LYCINVS. C'eſt ton maiſtre qui eſt ſi haut éleué dans la Vertu, & dans vne vieilleſſe ſi venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINVS. Tu connois ce ieune étranger aux cheueux blonds, qui aime tant à diſputer.

HERMOTIME. C'eſt Dion.

LYCINVS. Luy-meſme; Pour ne l'auoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traîné en Iuſtice; & ſi on ne luy euſt ôté des mains ce pauure garçon, ie croy qu'il luy euſt arraché le nez, tant il eſtoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoy ne le paye-t-il pas auſſi?

LYCINVS. Et quand il ne l'auroit pas payé, eſt-il d'vn homme conſommé dans la Vertu, & qui a dépoüillé ſur le mont Eta tout ce qu'il auoit de terreſtre, d'en venir à cette extremité?

HERMOTIME. C'eſt qu'il a de petis enfans, à qui il faut trouuer du pain.

LYCINVS. Et que ne les entraîne-t-il apres ſoy là-haut, pour iouïr enſemble de la Beatitude?

HERMOTIME. Adieu, Ie n'ay pas le loiſir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haſte, de peur de perdre la leçon.

LYCINVS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, ſi l'on en doit croire l'afiche qui eſt ſur la porte.

HERMOTIME, D'où vient-cela?

LYCINVS. C'eſt que ton Philoſophe fit hier la débauche chez vn de ſes amis, qui celebroit le iour de la naiſſance de ſa fille, & aprés auoir bien bû & philoſophé, il ſe prit de parole auec le Peripateticien Euthydême, qui ſouſtenoit opiniâtrément les choſes qui ſont conteſtées entre vous; de ſorte qu'il cria iuſqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teſte, outre qu'il auoit trop mangé pour vn vieillard. Il ſe mit donc au lict au retour, aprés auoir ſerré les viandes, qu'il auoit données à garder à ſon valet, qui eſtoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en auoit rien eſcroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, aprés auoir rendu gorge. *Eucrate.*

HERMOTIME. Ne ſais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINVS. Ton maiſtre; quoy que ce n'ait pas eſté, comme l'on dit, ſans coup férir. Car comme l'autre eſt querelleux & opiniaſtre, & qu'il ne ſe vouloit pas rendre à ſes raiſons, il luy a ietté à la teſte vne coupe grande comme celle de Neſtor, dans laquelle il faiſoit raiſon, & luy a fait vn grand abruuoir à mouche, & par ce moyen eſt demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traîter les les opiniâtres.

LYCINVS. Il eſt vray; car pourquoy iriter vn ſage qui eſt roy de ſes paſſions, & principalement

ayant vn ſi grand verre à la main : Mais puis-que tu-és de loiſir, Hermotime, ie te conjure de me dire qui t'a meu d'embraſſer la Philoſophie ; car tu me perſuaderas peut-eſtre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! ſi tu voulois, Lycinus, tu paſſerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINVS. Tu me flates. Ce ſeroit beaucoup ſi en l'eſpace de vingt années ie pouuois arriuer où tu és. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui eſt à peu prés celuy que tu as.

LYCINVS. Il eſt vray ; ſi bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparauant, s'il me ſera permis de faire mes dificultez ?

HERMOTIME. Pourquoy non ? dés à preſent ſi tu as quelque doute tu n'as qu'à le propoſer ; car c'eſt le moyen d'aprendre.

LYCINVS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'vn chemin pour ariuer à la Vertu, ou s'il y en a pluſieurs ?

HERMOTIME. Pluſieurs ; car il y a diuerſes Sectes.

LYCINVS. Et diſent-elles toutes la meſme choſe ?

HERMOTIME. Nullement ; elles ſont toutes contraires.

LYCINVS. Mais la Verité ce me ſemble eſt vne ?

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINVS. Comment as-tu donc fait pour la trouuer, & pour découurir le droit chemin parmy tant d'autres qui égaroient. Apillon t'a-t-il ſeruy de guide comme il fit autrefois à Chéréphon,

car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy eſt propre ?

HERMOTIME. Ie ne l'ay point conſulté ſur ce ſujet

LYCINVS. Eſt-ce que tu n'as pas crû la choſe digne de conſolation, ou que tu as penſé pouuoir bien choiſir tout ſeul ? Car il n'eſt pas queſtion de ſauoir ce que tu és maintenant, ſage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu eſtois alors, c'eſt à dire vn ignorant comme moy.

HERMOTIME. I'ay crû eſtre aſſez habile pour cela.

LYCINVS. Mais comment as-tu fait pour découurir la verité qui eſt ſi cachée ? enſeigne-moy ton ſecret, afin que i'en puiſſe faire autant.

HERMOTIME. I'ay ſuiuy l'opinion commune.

LYCINVS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Eſlections, pour ſauoir qui en auoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens ſont voluptueux ; les Peripateticiens pointilleux & auares ; les Platoniciens vains & glorieux ; les Pythagoriciens ſuperſtitieux ; les Cyniques ſales & éfrõtez ; il n'y a que les Stoïciens qui faſſent profeſſion d'vne vertu mâle & ſolide, & qui ſoient ſeuls ſages, riches, iuſtes, & tout ce qui leur plaiſt.

LYCINVS. Mais ſont-ce les autres qui diſent cela d'eux, ou eux-meſmes ; car il n'y a point d'aparence de les prendre pour Iuges en leur propre cauſe ?

HERMOTIME. Ce ſont les autres.

LYCINVS. Qui ? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philoſophes ?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINVS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enſeigner la verité, car quelle aparence y a-t-il de prendre le peuple pour Iuge en des choſes où il ne connoiſt rien ?

HERMOTIME. Ie ne l'ay pas pris pour Iuge, mais moy-meſme; car voyant la grauité & la modeſtie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, i'ay crû leur Secte la meilleure.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas remarqué auſſi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur auarice, & crois-tu que pour eſtre vertueux ce ſoit aſſez d'aller veſtu ſimplement, & de porter les cheueux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions deſormais ces marques pour celles de la ſageſſe, & que ſi l'on n'eſt comme eux réueur & mélancolique, on ne ſoit pas raiſonnable? Tu dis cela, ſans doute, pour m'éprouuer, & pour voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoy?

LYCINVS. Parce que ce ſont les ſtatuës qu'on iuge par l'exterieur, & ſelon les diuerſes manieres, on reconnoiſt celles de Myron, d'Alcamene ou de Phidias, mais s'il faloit iuger des Philoſophes par là, que feroit vn pauure aueugle qui ne connoiſt rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'auons pas afaire à des aueugles.

LYCINVS. Non; mais il eſt queſtion de trouuer vne marque certaine & indubitable, qui ſoit commune à tous, & par où l'on puiſſe diſcerner le pretexte & l'aparence, d'auec la verité. Toutefois puis-que tu le veux, Que les aueugles ſoient exclus de la Philoſophie, quoy que cela

leur dût seruir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pouront-ils iuger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas vne chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en éuidence par le discours, & par des éfets semblables aux paroles. Ie te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouurage de Vulcain. Les Poëtes disent que ce Dieu eut vn iour contestation auec Neptune & Minerue touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuure, fit vn taureau, Minerue vne maison, & Vulcain vn homme. Lors qu'ils furent deuant Momus qu'ils auoient pris pour Iuge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouurages des autres, mais il blâma Vulcain de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'acorde auec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aueugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; I'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINVS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de perir comme les autres?

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que ie te diray.

LYCINVS. Ce n'est pas cela, mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois, puis que tu dissimule, & que tu m'enuies ce bon-heur, de crainte peut-estre que ie ne deuienne plus habile

que toy; ie tâcheray de trouuer tout ſeul la verité, & de faire le choix le plus iuſte & le plus équitable qui me ſera poſſible.

HERMOTIME. I'en ſuis content; car ce ſera ſans doute quelque choſe digne d'eſtre ſeu.

LYCINVS. Ne te moque point de moy, ſi mon inuention eſt vn peu groſſiere, puis-que tu ne me veux pas dire la tienne Poſons que la Vertu ſoit vne ville dont les habitans ſont parfaitement heureux; & comme ton maître, doüés de force, de juſtice, de ſageſſe, de temperance, en vn mot ſemblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni enuie, ni rancune, ni violence; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'vnion. Car ce qui fait les querelles & les diuiſions parmy les hommes, en eſt banny; l'orgueil, l'ambition, l'auarice, qui ſont les peſtes de la ſocieté humaine; de ſorte qu'on y meine vne vie heureuſe & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui ſont la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas ſouhaiter d'eſtre citoyen d'vne ſi diuine Republique, ſans ſe ſoucier de la peine qu'il faut prendre pour y paruenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourueu qu'on en puiſſe venir à bout?

LYCINVS. Par Iupiter, Hermotime, ce doit eſtre là le but de tous nos deſſeins, pour lequel il faut négliger tous les autres, & ne ſe ſoucier ni de femmes, ni d'enfans, ni de patrie; mais eſſayer par vn genereux éfort de les entraîner aprés nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner pluſtoſt le manteau pour eſtre plus li-

bres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuſe la porte pour eſtre nus, & ſans équipage. I'ay oüi autrefois vn vieillart diſcourir de cette contrée, & me conuier à le ſuiure, auec promeſſe de m'y faire receuoir pour Citoyen; mais ie ne le voulus pas croire, ou par ieuneſſe, ou par ignorance, dont ie ne ſuis pas à me repentir; car ie ſerois deſia pour le monis aux faux-bourgs. Il diſoit, ent'autres choſes, s'il m'en ſouuient bien, que tous les habitans de cette ville eſtoient étrangers, & qu'il n'y auoit point de naturel du païs; mais que chacun y eſtoit bien venu ſans diſtinction de richeſſe, de naiſſance, ou de dignité, pourueu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouuoir ſurmonter toutes les dificultez qui ſe rencontrent dans vne ſi longue carriere, car ſi-toſt qu'on eſt arriué, on eſt égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y ariuer.

LYCINVS. I'ay le meſme deſir, Hermotime, & il n'y a rien que ie ne fiſſe pour cela; mais comme elle eſt inuiſible, & reculée des yeux des hommes, ainſi que tu dis aprés Heſiode, on a beſoin d'vn bon guide pour la trouuer, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui ſe vantent de le ſauoir, & qui promettent d'y mener; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les vns vous conduiſent par des lieux agréables, où vous trouuez du frais & de l'ombre; les autres par des deſerts & des rochers, où vous eſtes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de ſoif & de laſſitude. Chacun crie neantmoins, que ſon chemin eſt le meilleur, & qu'il meine droit à la felicité; quoy qu'ils aboutiſſent à des

lieux diferens : Et quelque route que vous teniez, vous trouuez touſiours à l'entrée vn homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous conuie d'y entrer, & dit que c'eſt le droit chemin, & que tous les autres vous égalent. C'eſt ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diuerſité de chemins ; car on ne ſait lequel ſuiure.

HERMOTIME. Ie te veux tirer de doute, Lycinus ; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont eſté.

LYCINVS. Qui ? mon amy, & par quel endroit? Les guides ſont auſſi incertains que les voyes ; car celuy qui ſuit Platon, dit que le ſien eſt le meilleur ; l'Epicurien & le Peripateticien tout de meſme ; tu en diras autant des Stoïques ; chacun loüe celuy qu'il a ſuiuy, mais ie ne puis ſauoir qui a raiſon. Ie voy bien qu'ils ſont tous ariuez quelque part ; mais ſi c'eſt à la ville que nous cherchons, c'eſt ce que ie ne ſay point ; & peut-eſtre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athênes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut auoir qu'vn droit chemin, il ne faut pas peu d'eſprit ou de bon-heur, pour bien adreſſer, & il eſt dangereux de laiſſer aller ſes pas à l'auanture, & de mettre au hazard vne choſe d'où dépend noſtre felicité ; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quiter le droit chemin ; car depuis qu'on eſt vne fois embarqué dans vn Vaiſſeau, on eſt contraint de ſuiure ſa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puiſſes faire, tu ne trouueras point de meilleurs guides, ni de plus aſſurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à ſuiure la piſte de Zenon & de Chryſipe, pour ariuer à Corinthe.

LYCINVS.

LYCINVS. Celuy qui ſuit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; ſi bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui ſeroit ridicule, ou n'en croire pas vn, ce qui eſt plus ſeur, iuſqu'à ce qu'on ait découuert la verité. Car poſé qu'ignorant le meilleur chemin, ie ſuiue le voſtre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas ſujet de me dire, Que t'auons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner ſans nous ouïr, & pour embraſſer à noſtre préjudice le party d'vn nouueau venu? Que leur répondray-ie, à ton auis? ſera-ce aſſez de dire, I'ay crû Hermotime qui eſtoit mon ami? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoiſſent point cét Hermotime, & ne ſauent qui il eſt, mais qu'il ne faloit pas ainſi ajoûter foy à vn homme qui ne connoiſſoit qu'vne Secte, encore peut-eſtre ne la ſauoit-il pas trop bien; ni condanner toutes les autres, ſans auoir examiné leur doctrine. Que les Legiſlateurs veulent qu'on entende les deux parties, auant que de prononcer ſur leur diferent, & quand on ne le fait pas la Sentence eſt nulle, & il eſt permis d'en apeller. Si quelque Ethiopien, aioûteront-ils, n'eſtant iamais ſorty de ſon païs, diſoit que tous les hommes ſont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'aſſurer ce qu'il ne ſait point? Pren donc garde qu'on ne te condanne, d'afiner qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, ſans auoir éprouué les autres, & de faire vne regle generale pour tous les hommes, ſans eſtre iamais ſorty d'Ethiopie. *Zenon.*

HERMOTIME. Mais pour auoir ſuiuy la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philoſophes; car la regle du bien aprend à connoiſtre le mal, & au meſme temps que mon Docteur me dictoit ſon opinion, il me réfu-

tois celle de Platon & d'Epicure.

LYCINVS. Mais Platon & Epicure ne ſe tairont pas, & diront; Tu-as vn étrange ami, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choſes qui nous concernent; ſans conſiderer que par erreur ou par malice ils peuuent déguiſer la verité, & qu'il n'y a perſonne qui ſache mieux nos opinions que nous-meſmes. Si quelqu'vn voyoit vn Athlète s'exercer tout ſeul auant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux; & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut auoir terraſſé ſon ennemi? Voila ce que te diront les Philoſophes; mais Platon, qui a eſté en Sicile, y ajoûtera peut-eſtre l'exemple de Gélon & de Syracuſe, qui fut long-temps ſans ſauoir qu'il auoit l'haleine mauuaiſe, iuſqu'à ce qu'vne Courtiſane le luy aprit. Alors, il alla trouuer ſa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy auoit celé ſi long-temps vn defaut, où il eût pû aporter quelque remede. Mais elle s'excuſa ſur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la ſorte, n'ayant iamais pratiqué que ſon mary. Ainſi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore auec raiſon comme ſont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laiſſons-là, ie te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & conſiderons enſemble ſi la choſe n'eſt point comme ie dis. N'eſt-il pas vray que ſi ie diſois que deux fois deux ſont quatre, ils ne ſeroit pas beſoin d'aſſembler tous les Arithmeticiens du monde, pour ſauoir ſi i'aurois raiſon, puis-qu'il ne ſe pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINVS. La choſe n'eſt pas ſemblable,

Hermotime, car tu confons des choſes qui n'ont point de raport, & compare ce qui eſt certain & dubitable auec ce qui ne l'eſt pas. As-tu iamais veu quelqu'vn qui doutaſt que deux fois deux fuſſent quatre, au lieu que les Philoſophes ne s'acordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on eſt en diſpute quelle Secte eſt la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'vn plein ſaut à la tienne.

HERMOTIME. C'eſt que tu ne prens pas bien ce que ie dis: Poſons que deux hommes ſoient entrez dans vn Temple, & qu'on ait perdu quelque vaiſſeau ſacré, les faudra-t-il foüiller tous deux ſi on le trouue ſur le premier? ie croy que non. Ainſi, il n'eſt pas beſoin de chercher aillens, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINVS. La choſe n'eſt pas encore ſemblable. Car premierement, deux hommes ne ſont pas ſeulement entrez dans le Temple, mais pluſieurs; ſi bien qu'il n'eſt par neceſſaire que l'vn deux l'ait abſolument. D'ailleurs, il n'eſt pas bien certain quelle eſt la choſe qu'on a priſe; car tous les Prêtres du Temple n'en ſont pas d'acord. Ils ne s'accordent pas ſeulement de la matiere, les vns diſent qu'elle eſt d'or, les autres d'argent ou de cuiure; c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire de les foüiller tous pour le ſauoir, & quand on auroit trouué quelque piece ſur le premier, il ne faudroit pas laiſſer de deshabiller les autres, parce qu'on ne ſait pas aſſurément ſi c'eſt celle-là qu'on a perduë, & que le vaiſſeau ſacré n'a aucune marque pour le faire reconnoiſtre. Ce qui augmente encore la dificulté, c'eſt que tous ont quelque choſe de diuers prix; Mais il te faut éclaircir cela par vn autre exemple; As-tu iamais aſſiſté aux Ieux de la Grece?

HERMOTIME. Ouy, & en diuers lieux. Tout nouuellement aux Ieux Olympiques, i'eſtois à la gauche des Iuges, pour voir de plus prés ce qui ſe paſſoit.

LYCINVS. Sais-tu comme on fait pour aparier les combatans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y préſidoit, on prenoit des feüilles de laurier.

LYCINVS. Ie ne demande pas ce qui ſe faiſoit autrefois, mais ce qui ſe fait maintenant.

HERMOTIME. On prend vne vrne, dans laquelle on met des balotes de la groſſeur d'vne féve, où il y a écrit vn A, ou vn B, ou quelqu'autre lettre ſemblable, & touſiours deux de chacune. Alors, les champions s'auancent l'vn aprés l'autre, & font leur priere à Iupiter, puis mettent la main dans l'vrne; mais le Heraut étendant ſa verge les empeſche de lire, iuſqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Auſſi toſt l'vn des Iuges, ou quelqu'autre, car il ne m'en ſouuient pas bien, prend la balote de chacun, & aparie ceux qui ont les lettres ſemblables: Que ſi le nombre des Athlettes eſt impair, celuy qui a la lettre vnique ſe bat contre le vainqueur, qui n'eſt pas vn petit auantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre vn qui eſt deſia laſſé.

Quand le nombre des combatans eſt pair.

LYCINVS. Areſte; Voila ce que ie voulois. N'eſt-il pas vray qu'on ne ſauroit reconnoiſtre celuy qui a la lettre vnique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deuiner celuy qui doit combatre le dernier, ou qui a dérobé le vaſe; ou quel eſt le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut connoiſtre

quelle eſt la meilleure de toutes les Sectes, ſans les auoir toutes épluchées ; puis-que ſi l'on en a oublié quelqu'vne, ce ſera peut-eſtre celle-là qui aura trouué la verité. C'eſt ainſi que pour dire quel eſt le plus beau de tous les hommes, il faut les auoir tous veus ; or c'eſt la beauté ſouueraine que nous cherchons.

HERMOTIME. I'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et ſais-tu quelqu'vn qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car ſi cela eſtoit, tu nous deliurerois d'vne grande peine ?

HERMOTIME. Il ſeroit dificile d'en trouuer.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou ſi nous tâcherons de faire nous-meſmes ce que perſonne n'a encore fait, de tout voir & examiner ? Si ce n'eſt que ce que nous auons dit y repugne, que depuis qu'on s'eſt vne fois embarqué dans vn vaiſſeau, il faut, en dépit qu'on en ait, ſuiure ſa route, & qu'on n'ariue nulle part, quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Theſée, le fil d'Ariadne, pour nous démeſler de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suiuons le conſeil de cét Ancien, de demeurer ſur la défiance, ſans ajoûter foy à tout ce qu'on dit ; & comme vn bon Iuge, donnons audience à toutes les parties l'vne aprés l'autre.

HERMOTIME. C'eſt bien-fait.

LYCINVS. A qui nous adreſſerons-nous le premier ? Veux-tu que ce ſoit à Pythagore ? Combien penſes-tu qu'il faille de temps pour apprendre ſa doctrine ? ſeras-ce aſſez de dix ans,

ſans y comprendre les cinq années du ſilence ; mais il en faudra donner autant à Platon, à Ariſtote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure; ſans parler des Stoïques, puis que tu-as tantoſt dit qu'à peine quarante ans ſufiroient. Et pour montrer que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te reſſouuenir combien tu connois de Philoſophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout-haut qu'ils ne ſont encore que des nouices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faiſoit pas profeſſion de tout ſauoir, mais de ne ſauoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant ſeulement dix Sectes.

HERMOTIME. Ie voy bien deſia qu'il eſt impoſſible de les aprendre toutes.

LYCINVS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à noſtre maxime, de ne ſe point determiner qu'on ne les ait toutes épluchées ? Car ſi nous faiſons autrement, nous marcherons en ténébres, & broncherons à chaque pas prenant la premiere choſe qui ſe preſentera, pour la verité, faute de la bien connoiſtre; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne ſaurons pas aſſurément ſi c'eſt elle, parce qu'il y a pluſieurs menſonges qui luy reſſemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & ie croy que ie ſuis ſorty aujourd'huy de chez moy à la male-heure, veu que ie penſois eſtre deſia bien auant dans la recherche de la Verité, & ie voy qu'il eſt impoſſible de la trouuer.

LYCINVS. Ce n'eſt pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde ou pluſtoſt à la Nature, qui ne t'a pas donné d'aſſez bons yeux, ni vne aſſez longue vie pour la découurir. Ie te diray ſeulement, qu'elle n'a pas

tant d'éclat que le menſonge ; mais qu'elle parle plus librement; ce qui la rend ſouuent importune. Conſidere que tu t'és voulu mettre en colere contre moy, pour auoir leué vn peu le voile qui la couuroit. Mais ſi tu aymois vne ſtatuë, & que ie t'euſſe fait voir que tu n'en ſaurois ioüir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'auoir détrompé ?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philoſophie ?

LYCINVS. Ie ne dis pas cela ; mais ſeulement que pour bien faire il faut reconnoiſtre & examiner toutes les Sectes, auant que de s'embarquer en pas vne, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'és-tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Ie ne ſay que répondre, puiſqu'il faudroit pour cela viure autant que le Phénix; & qu'on ne ſe peut fier à des gens qui ne ſont pas d'acord entr'eux, & qui ſe déchirent les vns les autres, ou par malice, ou par enuie, ou par ignoranoe. Mais ſi cela eſt, tu-és donc le ſeul qui ait découuert la verité ?

LYCINVS. Ie ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pouroit dire, ce me ſemble, qu'encore qu'il fût neceſſaire d'examiner toutes les Sectes, pour ſauoir quelle eſt la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela ; puiſque, comme dit le Prouerbe, on peut iuger par vn échantillon de toute la piece, comme Phidias iugea de la grandeur du lion à voir ſa grife. Ainſi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu prés ceux qui ont raiſon, ſans vne recherche ſi curieuſe.

LYCINVS. I'ay bien ouï dire, qu'on pouuoit iuger d'vne partie par le tout, mais non pas du tout par vne partie; & ton exemple ne conclud rien: Car Phidias n'euſt pas iugé de la grandeur du lion par ſa grife, s'il n'euſt iamais veu de lion, comme à voir la main d'vn homme on ne iugeroit pas de qui il eſt, ſi l'on n'auoit iamais veu d'homme. Ainſi, tu ne peux bien ſauoir ce qui eſt honneſte, où conſiſte la felicité des Stoïques, que tu ne ſaches le reſte de leur doctrine. Car encore que tu puiſſes aprendre en peu de temps leurs ſentimens touchant la fin & les principes des choſes, tu ne peux ſauoir s'ils ont raiſon, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuues, ce qui n'eſt pas l'ouurage d'vn iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouuer ce peu de choſe qui te ſemble ſi facile? Il vaudroit mieux, & ce ſeroit le plus court, de conſulter quelque Deuin à chaque propoſition, pour ſauoir ſi elle eſt vraye, ou bien égorger des victimes, pour eſſayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans ſon eſprit. Mais ſi tu veux ie te donneray vne inuention plus facile & de moindre dépence, qui eſt de faire des marques qui portent emprint le nom de chaque Secte, & de tirer au ſort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela ſeroit ridicule; mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouuent vn bon ils s'y tiennent, & ne boiuent pas tout le tonneau pour en iuger, mais ſe contentent de quelques goutes; Qui empeſche de faire la meſme choſe dans la Philoſophie.

LYCINVS. Que tu-és gliſſant, Hermotime, quand on te penſe tenir tu échapes; mais tu n'as

rien fait, parce que tu compares encores des choſes qui n'ont point de raport, & que l'vne eſt vn Tour dont les parties ſont ſemblables, & l'autre non. Ie ne voy pas ce que peut auoir de commun le vin auec la Philoſophie, ſi ce n'eſt que les Philoſophes, comme les Cabaretiers, alterent & broüillent leur marchandiſe, & vendent à faux poids & à fauſſe meſure. Pren garde que la Philoſophie ne ſoit pluſtoſt comme vn doux poiſon, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en gouſter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raiſon humaine eſt vn abyſme, où l'on ſe perd, quand on le veut ſonder trop auant. Mais prenons que pour examiner ces choſes, il ne faluſt pas tant d'années, il faudroit touſiours pour cela vn iugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choſes ſont tellement broüillées & confuſes, qu'on prend ſouuent le menſonge pour la verité, à cauſe qu'il luy reſſemble. D'ailleurs, s'il faut arriuer à la felicité par la connoiſſance, voila premierement tous les enfans qui en ſont bannis, puis, toutes les femmes, qui ſont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles ſe gouuernent, occupées aprés les ſoins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces myſteres. Il en faudroit encore bannir tous les vilageois & les artiſans, qui ne ſont pas capables d'vne ſi haute recherche; ſans parler d'vne infinité de peuples, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres ni de la Philoſophie. Il ne reſteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne ſont-ils iamais bien d'accord. Cependant, la felicité humaine doit eſtre vne choſe facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoû-

tez à cela, que les plus habiles ſe trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, ſemblables à des peſcheurs, qui aprés auoir ietté leur filet, ſentant quelque choſe de peſant, penſent auoir pris bien du poiſſon, & trouuent que ce ne ſont que des pierres. Ie dis dauantage, qu'aprés auoir couru toutes les Sectes, on ne peut ſauoir encore ſi la Verité n'eſt point quelqu'autre choſe que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINVS. Si quelqu'vn, par exemple, prenoit vingt jettons dans ſa main, & donnoit à deuiner combien il y en a, ne ſe peut-il pas faire que tous ſe trompaſſent au compte? De meſme, en la Philoſophie, l'vn dit que la felicité conſiſte dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celuy-cy dans le Sçauoir; celuy-là dans les Honneurs ou les richeſſes, ne ſe peut-il pas faire, comme i'ay dit, que ce ne ſoit rien de tout cela? Mais nous nous haſtons de courir, ſans ſauoir ſi nous ſommes dans le chemin. Il faloit s'enquerir auparauant, ſi la Verité eſtoit le partage des hommes, & s'il y auoit quelqu'vn qui l'euſt trouuée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous ſaurions tout ce qui a iamais eſté dit ſur ce ſujet, nous ne ſerions pas aſſuré de l'auoir!

LYCINVS. C'eſt vne conſequence neceſſaire de ce raiſonnement.

HERMOTIME. C'eſt donc peine perduë d'étudier en Philoſophie?

LYCINVS. Il le ſemble; Car nous trouuons premierement, qu'il faut choiſir quelle Secte eſt la meilleure, mais que pour cela il faudroit vn temps qui ſurpaſſe la vie de l'homme; ſans par-

ler des afaires & des maladies, qui l'ocupent ou qui la trauerſent : Aprés, qu'il faut vn iugement tres-exquis ; enfin, qu'il eſt meſme incerrain ſi l'on peut trouuer la Verité. Il ſeroit donc beſoin d'abord, de trouuer quelqu'vn qui nous apriſt à la connoiſtre ; autrement, le premier impoſteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répanduë ſur vne table, que l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme vne giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raiſon ; il faut trouuer quelqu'vn qui nous l'enſeigne. Ie t'ay beaucoup d'obligation, de m'auoir abregé le chemin.

LYCINVS. Tu en és plus éloigné que iamais ; car aprés auoir trouué quelqu'vn qui faſſe profeſſion de dicerner le vray d'auec le faux, il faut, pour luy ajoûter foy, eſtre aſſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela ? car pour iuger d'vn habile homme, il faut eſtre auſſi habile que luy ; & celuy-là aura beſoin encore du témoignage d'vn autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines ni éuidentes, & prouuent ſouuent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encores plus ; ſi bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans vn rond, on ſe retrouue touſiours au lieu d'où l'on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que i'ay priſe iuſqu'à cette heure, eſt inutile ?

LYCINVS. I'en ſuis bien fâché ; mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit ſeruir de quelque conſolation ; car tous les Philoſophes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des deſirs & des deſſeins au deſſus de leur portée. Tu fais donc comme vn homme

qui ſe plaindroit de ce qu'on l'auroit éueillé au milieu d'vn ſonge agreable. Car lors que les Philoſophes ſe promettent des montagnes d'or, & qu'ils ſont les Rois & les Dieux ſur le papier ; ſi leur valet leur vient demander quelque choſe des neceſſitez de la vie, ils ſe mettent en colere, comme ſi on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauureté. En vn mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantoſt, n'eſt guére diferente des Chimeres & des Hippogrifes, & autres fictions poëtiques, qui plaiſent à l'eſprit par la nouueauté. Comme donc Medée deuint amoureuſe de Iaſon, ſans l'auoir veû, tu t'és paſſionné pour vne choſe que tu ne connoiſſois pas, & que tu ne pouuois obtenir. Et la cauſe de cela, vient, à mon auis, de ce que le premier qui ſe l'eſt imaginé, a eſté aſſez adroit pour le perſuader aux autres ; & perſonne ne s'eſt auiſé de tourner la teſte, pour voir s'il eſtoit dans le chemin, mais il a ſuiuy aueuglément la trace de ceux qui l'ont deuancé ; outre que chacun s'ennuye de ſa condition, & croit touſiours trouuer la felicité en ce qui luy manque. Car nous ſommes ſi promts, que ſans nous enquerir dauantage ſi ce qu'on nous dit eſt veritable, nous nous laiſſons aler inconſiderément à la premiere opinion qui ſe preſente, & ſommes emportez aprés par la conſequence des choſes ; comme ſi nous auions acordé vne fois que deux fois deux ſont cinq, on concluroit en ſuite que quatre fois deux ſont dix, & cent autres abſurditez. C'eſt ainſi que fait la Mathematique, qui aprés auoir baſty ſur des fondemens qui ne ſont point, vne longueur ſans largeur, vn point qui ne ſe peut diuiſer, croit que le reſte qu'elle

enſeigne ſont des veritez infaillibles. Ainſi, aprés auoir acordé les principes de chaque Secte, nous ſommes contrains de croire les conſequences qu'on en tire, encore qu'elles ſoient fauſſes. Cependant, nous vieilliſſons dans noſtre erreur, ſans obtenir ce que nous cherchons, ni découurir l'impoſture, & ceux qui la reconnoiſſent ont honte de ſe dédire en leur vieilleſſe, & de confeſſer qu'ils ſe ſont trompez, & ocupez toute leur vie à des fadaiſes. Car s'ils auoüoient leurs fautes, ils ne ſeroient plus reſpectez comme auparauant. Que ſi nous en trouuons quelqu'vn qui ait la hardieſſe de l'auoüer, celuy-là merite veritablement le titre de Philoſophe; les autres ſont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguiſent. Mais poſons que la Philoſophie Stoïque ſoit la meilleure, encore faudra-t-il conſiderer ſi nous pouuons arriuer au but qu'elle nous propoſe, & ſi ce n'eſt point en vain qu'on y trauaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on ſera ſeul riche, ſage, ſauant, roy de ſes paſſions; mais nous l'aprendrons mieux, ſi nous pouuons trouuer quelqu'vn qui y ſoit paruenu. En connois-tu de la ſorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINVS. Pourquoy donc ſe donner tant de peine pour ariuer en vn lieu, où, ni toy, ni ton maiſtre, ni le ſien, ni pas vn de leurs deuanciers ne ſont ariuez? Tu ne ſaurois dire qu'il ſuffit d'en aprocher; car celuy qui eſt à la porte, n'eſt pas plus dedans, que celuy qui en eſt à cent lieuës; mais il a ſeulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus prés ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu ſois fort proche, il y a deſia tant de temps que tu tra-

uailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années : As-tu lettres de viure iuſques-là, à l'âge où tu és ? Mais poſons le cas que tu y ariues, & que tu trouues ce que tu cherches, combien en ioüiras-tu ? C'eſt comme ſi quelqu'vn ſe laiſſoit mourir de faim, en trauaillant touſiours à aquerir de l'appetit. On dit que la Vertu conſiſte dans l'action, c'eſt à dire, à viure iuſtement, ſagement, fortement ; mais vous autres Stoïciens, & quand ie dis vous, ie penſe dire les plus grans de tous les Philoſophes ; laiſſant-là les choſes eſſentielles qui ne ſont point conteſtées, vous trauaillez à aprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui y eſt le plus ſauant, eſt eſtimé le plus habile. Ainſi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Philoſophie, vous vous atachez à l'écorce. N'eſt-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin iuſqu'au ſoir ?

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINVS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute voſtre vie apres vn fantoſme, quoy que vous penſiez faire vne choſe fort vtile ? Dy-moy, ie te prie, voudrois-tu eſtre ſemblable à ton Precepteur, à la reſerue de la ſcience ; auſſi colere, auſſi quereleux, auſſi auare, auſſi gourmand, auſſi voluptueux, encore qu'il ne le ſemble pas ? Veux-tu que ie te die à ce propos ce que répondit l'autre iour vn ſimple Bourgeois à vn Philoſophe qui eſt ſuiuy de toute la ieuneſſe ? Car comme il ſe vouloit faire payer d'vn de ſes écoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois eſtoit échû, ſon oncle prenant la parole : Ceſſe, luy dit-il, de croire que mon ne-

ueu t'ait fait vne grande iniure, ſi n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas ſi-toſt donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as apris: ce que nous deſirions le plus ſa mere & moy, lors que nous le miſmes entre tes mains, c'eſtoit de le rendre plus vertueux, & il n'eſt rien moins que cela. Car il a violé la fille de noſtre voiſin, & couroit fortune de la vie, ſi l'on n'euſt acommodé l'afaire pour de l'argent. En ſuite, il a batu ſa mere, qui l'auoit ſurpris comme il emportoit quelque choſe de la maiſon, pour friponner auec ſes camarades. Il n'y a que le menſonge & l'éfronterie, & autres vertus ſemblables où il a fait grand progrés; car il eſtoit beaucoup plus ſage & plus modeſte, quand nous te l'auons donné; Cependant, i'aimerois mieux qu'il eut apris à ſe corriger de quelques-vns de ſes défauts, que cent ſotiſes, dont il nous rompt la teſte tous les iours, Qu'vn Crocodile a pris vn enfant, qu'il a promis de rendre pourueu qu'on luy die ce qu'il a reſolu d'en faire; Que s'il eſt iour il n'eſt pas nuit; & autres ſemblables fadaiſes. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on ſait, ou qu'on ne veut pas ſauoir, & croit quand il ſaura tout cela, que rien n'empeſchera qu'il ne ſoit parfaitement ſage, & qu'il ne conſidere le reſte des hommes que cõme des fourmis ou des mouches. Cõme on reprochoit donc cela à ce Philoſophe, il répondit, que la Philoſophie luy auoit ſeruy de bride, & que s'il ne l'eût apriſe, au lieu qu'il n'a fait que batre ſa mere, il l'eût peut-eſtre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que diſent les nourices, quand elles enuoyent leurs enfans à l'école, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal*: Que pour luy, il auoit fait ce qui eſtoit de ſon deuoir, & qu'on le fiſt inter-

roger par vn Philoſophe de leur Secte, qu'il le ſatisferoit ſur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas apris la Philoſophie pour t'empeſcher de deuenir pire, mais pour en deuenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie ſuis ſi touché de tes raiſons, que ie regrette mille fois la peine que i'ay priſe pour ne rien ſauoir. Maintenant, que tu m'as deſſillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choſes que i'ay admirées, & pleure le temps que i'ay perdu en des curioſitez fâcheuſes & inutiles.

LYCINVS. Il n'eſt pas queſtion de pleurer; mais de prendre pour ſoy la conſolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amuſoit à conter les vagues, & qui s'eſtoit mépris au comte. Car il luy dit, qu'il n'auoit qu'à conter celles qui reſtoient, ſans ſe mettre en peine de celles qui eſtoient écoulées, veu qu'auſſi-bien il en eſtoit paſſé vne infinité de ſemblables auãt qu'il ſe miſt à conter. Contente-toy donc deſormais de viure comme les autres, ſans faire des deſſeins au deſſus de ta portée, ni auoir honte d'eſtre deuenu ſage vn peu tard. Du reſte, ce que i'ay dit, n'eſt point par vne haine particuliere que i'aye contre les Stoïques; au contraire, i'ay choiſi leur Secte comme la principale, pour cõfondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Ie te promets de changer maintenant, non ſeulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre vne plus reglée & plus humaine, pour faire voir que i'ay renoncé à toutes ces ſottiſes, & plût à Dieu que ie puſſe oublier tout ce que i'en ay apris. Ie prendrois volontiers pour cela de l'élébore comme fit Chryſipe, quoy que pour vn diferent ſujet.

Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'auoir détrompé ; il me ſemble que tu m'és aparû comme les étoiles de Caſtor & de Pollux, pendant la tempeſte. A peine que ie ne me faſſe couper les cheueux, comme ceux qui ſont eſchapez du naufrage ; ie fuiray à l'auenir la rencontre d'vn Philoſophe, comme celle d'vn furieux ou d'vn chien enragé.

HERODOTE, OV AETION.

Il ſe ſert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour iuſtifier ſa conduite.

QV'ON ſeroit heureux de pouuoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ſes perfections, car ce ſeroit vn trop grand ſouhait ; mais ou en la beauté du diſcours, ou en la grauité des Sentences, ou en la delicateſſe de ſa langue Ionique, ou enfin en mille autres auantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il ſortit de ſon païs, peut eſtre imité aiſément. Car aprés auoir deliberé en ſoy-meſme des moyens qu'il tiendroit pour ſe rendre iluſtre, il crût qu'il ſeroit trop long de courir par toutes les villes, & ſe preſentant aux ieux Olympiques où toute la Grece eſtoit aſſemblée, il recita ſon hiſtoire auec tant d'aplaudiſſement, qu'on donna le nom de Muſes à ſes liures. Il deuint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui auoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il paſſoit, Voila celuy qui a ſi dignement chanté nos victoires, & celebré les auantages que nous auons

rempoꝛtez ſur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans vne ſeule aſſemblée, & au lieu d'vn Héraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompette de ſes loüanges. Son exemple fut ſuiuy depuis par le Rheteur Hippias, qui eſtoit Grec, & en ſuite par pluſieurs autres, qui ſe ſont ſignalez de meſme par des harangues publiques. Mais il n'eſt point beſoin d'aleguer les Anciens, puis que de noſtre temps Aëtion expoſa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy aquit tant de réputation, que celuy qui preſidoit aux ieux luy donna ſa fille en mariage. Ce deuoit eſtre vn merueilleux tableau, direz-vous, pour éleuer vn Peintre à vn ſi haut degré d'honneur. Ie vous en veux faire la deſcription pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point eſté en Italie, où eſt maintenant vne ſi excellente piece. C'eſt vne chambre magnifique où l'on voit aſſiſe ſur ſon lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par ſa beauté, quoy qu'elle baiſſe les yeux de honte, pour la préſence d'Alexandre qui eſt debout deuant elle. Mille petis amours ſoûrians voltigent autour, dont les vns léuent ſon voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-vns tirent Alexandre par le manteau comme vn ieune Epoux plein de pudeur, & le preſentent à ſa maiſtreſſe. Il met à ſes pieds ſa couronne, en la compagnie d'Epheſtion, qui tient vn flambeau à la main, & qui s'apuye ſur vn beau garçon qui repreſente l'Hymenée. Voila le principal deſſein du tableau. A coſté ſont d'autres petis Amours qui folâtrent auec ſes armes. Les vns portent ſa

Prodicus Ceus, Anaximenes Chius, Polus Agrigentinus.

Proxenidés.

lance, tout courbez comme des porte-faix ſous vn fardeau trop peſant ; les autres ſon bouclier, ſur lequel il y en a vn d'aſſis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'vn autre eſt en embuſcade dans ſa cuiraſſe, qui les atend au paſſage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'eſt pas inutile, mais elle ſert à faire voir l'humeur belliqueuſe d'Alexandre, qui au milieu des plaiſirs n'abandonnoit pas le ſoin de la guerre. Voila la deſcription de ce chef-d'œuure, qui par la feinte répreſentation d'vn mariage, en produiſit vn véritable. Maintenant, pour en faire l'aplication, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoiſtre à mon entrée dans la Macedoine, ſans courre par tout en vne ſaiſon fâcheuſe, i'ay choiſi cette iluſtre Compagnie, qui n'eſt pas compoſée d'vne vile populace, comme celle qui ſe trouue à des ieux, mais des plus Grands perſonnages de toute la Grece ; & n'eſt pas aſſemblée dans les deſerts de Piſe ſous des hutes & des cabanes, mais dans vne ville magnifique, où elle repreſente comme les Etats de la Prouince, ſi bien qu'elle ne cede en rien à la ſolemnité des jeux Olympiques. A la verité, ſi vous me comparez à ces deux Heros, ie ſeray fort peu de choſe ; mais en me conſidérant ſeparément, ie meriteray peut-eſtre quelque eſtime.

Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens.

ZEVXIS, OV ANTIOCVS.

C'eſt comme vne Apologie de ſa façon d'écrire, dont il y a deſia quelque choſe dans le Traité contre celuy qui l'auoit apellé Promethée.

COMME ie me retirois l'autre iour, aprés vous auoir lû mon ouurage, pluſieurs de ceux qui l'auoient ouï m'aborderent, & m'ayant ſaluë fort ciuilement, me reconduiſirent chez moy, auec des loüanges qui me faiſoient rougir, & que i'aurois honte de raporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient dauantage dans ma façon d'écrire, c'eſtoit la nouueauté de l'inuention, dont chacun raportoit quelque exemple qui l'auoit le plus touché; Car ils n'auoient point de ſujet de vouloir flater vn étranger comme moy, de qui ils n'auoient rien à eſperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatouïllaſſent l'oreille, me laiſſoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils ſembloient n'admirer en mes ouurages que la nouueauté, comme on dit qu'vne chanſon, quelque mauuaiſe qu'elle ſoit, eſt bonne quand elle eſt nouuelle. Ie diſois donc en moy-meſme, Quoy! n'ay-je aucun auantage par deſſus les autres, que de ne pas ſuiure leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicateſſe dans mes penſées; de la vigueur dans mon expreſſion; de l'ordre & de la conduite dans tout mon diſcours? Voila ce qui eſt digne de loüange, & non pas la nouueauté, qui ne doit eſtre eſtimée que comme la bordure du tableau. Ie vous veux

conter, à ce propos, l'hiſtoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & qui ne s'amuſoit point à repreſenter des choſes ordinaires comme les autres, mais tâchoit touſiours de montrer l'excellence de ſon Art ſur de nouueaux ſujets. Entre tous ſes grands deſſeins, celui qui m'a le plus touché c'eſt la Centaure, dont i'ay veu vne copie à Athénes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit ſur mer auec pluſieurs autres raretez de la Gréce. Ie vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me ſera poſſible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les deſcriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle me donna a ſerui à me la mieux imprimer dans l'eſprit. C'eſt vne Centaure couchée ſur l'herbe, dont la partie animale eſt étenduë par terre, & celle qu'elle a de femme eſt releuée à demy & apuyée ſur le coude. Elle alonge les pieds de derriere, & trouſſe ceux de deuant, en recourbant l'vn, & pinçant la terre de l'autre, comme font les cheuaux quand ils ſe veulent redreſſer. Elle ſe panche vn peu ſur le coſté pour donner à teter à ſes petis, dont elle tient l'vn entre ſes bras, qu'elle alaite auec ſes mamelles de femmes, & l'autre eſt pendu à celles qu'elle a de cauale. Au haut du tableau, eſt le Centaure comme en ſentinelle, qui ne paroiſt qu'à demy, & leur montre vn fâon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il ſemble ſoûrire, il a neantmoins la mine farouche & la perruque afreuſe, outre qu'il eſt preſque tout velu. Mais ſa femme, auſſi mignonne qu'il eſt ſauuage, a la moitié du corps de ces belles cauales de Theſſalie, qui n'ont point encore eſté domtées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles

droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'vn eſt ſauuage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere éleue par deſſus ſa teſte, comme pour leur faire peur. Ie laiſſe aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs auſſi bien que leur aplication, la iuſteſſe des proportions, la délicateſſe des ombres, & la hardieſſe du deſſein, mais ce qui me toucha le plus, fut l'induſtrie de l'ouurier, d'auoir ſeu méler ſi adroitement deux natures toutes contraires, que le paſſage de l'vne à l'autre eſt imperceptible. Ce chef-d'œuure rauit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'inuention, ſans prendre garde à ce qui eſtoit plus conſiderable, il l'oſta en colere du lieu où il l'auoit mis pour le faire voir. Auant que d'aproprier cét exemple à mon ſujet, i'en veux encore raporter vn autre d'Antiocus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il deſeſpera de la victoire, & ſe preparoit deſia à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'vn de ſes Capitaines le raſſura. Voyant donc la Caualerie ennemie qui venoit fondre ſur luy, & l'Infanterie qui s'ouuroit pour donner paſſage aux chariots, il lâcha ſi à propos les Elephans qu'il auoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Caualerie & les chariots épouuantez, ſe renuerſerent ſur leurs gens de pied; ſi bien que donnant là deſſus on en fit vn carnage éfroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient féliciter Antiocus de ſa victoire, & pouſſoient en l'air des

Theodotas le Rhodien.

cris de ioye : N'auez vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'vne bataille, que vous deuez plûtoſt à la fortune qu'à voſtre valeur ? de ſorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'vn Elephant. Il ſeroit temps de faire l'aplication de ces deux Hiſtoires, ſi elle n'eſtoit aſſez viſible. Car vous voyez que ce qui me donne l'auantage, c'eſt ce dont ie faiſois le moins de cas, & qu'on eſt ſurpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, ſans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Ie ne le dis pas pour vous qui ſauez connoiſtre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus acomply dans vn ouurage ; mais pour ceux qui n'eſtiment que la nouueauté, ſans ſe ſoucier du reſte.

HARMONIDE.

Il ſe iuſtifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adreſſe au plus grand perſonnage du païs pour auoir ſon aprobation.

VN grand ioüeur de flûte demandoit vn iour à ſon maiſtre, apres auoir apris de luy tous les ſecrets de ſon Art, comment il feroit pour ſe rendre illuſtre : Car ie ne deſirerois pas, dit-il, ioüer auſſi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marſyas, s'il n'y auoit point de gloire à aquerir ; & ie dis des Muſiciens ce qu'on dit de la Muſique, *Que celle qu'on n'entend point eſt inutile.* Timothée répondit à Harmonide, car c'eſt ainſi que s'apelloient le maiſtre & le diſciple, Qu'il ne luy faiſoit pas vne petite demande, & qu'eſtant impoſſible

de ioüer deuant tout le monde, il faloit tâcher de gagner l'eſtime de ceux qui eſtoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont acoûtumé de s'en fier aux autres, comme dans les ſpectacles chacun aplaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne ſeut profiter de cét auis; car la premiere fois qu'il monta ſur le Theatre public, il expira pour l'auoir voulu prendre d'vn ton trop haut, & mourut ſans eſtre couronné. Mais cela ne s'adreſſe pas ſeulement à luy, c'eſt à tous ceux qui ſe veulent rendre iluſtres dans quelque profeſſion que ce ſoit. Ie me ſuis donc preſenté à vous, pour me faire connoiſtre, comme à celuy qui a l'aprobration génerale, & de qui les ſentimens ſont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'auoient que deux voix dans le Conſeil, mais vous les auez toutes, & vos réponſes ſont autant d'oracles, qu'on réuére d'autant plus qu'ils ſont touſiours clairs & ſalutaires. C'eſt ce qui me raſſure dans la grandeur de mon deſſein; outre, que ie penſe eſtre à vous en quelque ſorte, puis-que ie ſuis d'vne ville dont vous auez pris la protection, & que vous auez comblée de vos faueurs tant publiques que particulieres. S'il ariue donc que ie n'aye pas aſſez de voix pour remporter le prix, Ajoûtez-y voſtre ſufrage, comme celuy de Minerue; Auſſi bien, ſi ie n'auois voſtre aprobation, celle des autres ne me ſufiroit pas; & ſans elle, ie comte pour rien toute ma gloire. C'eſt vous qui deuez aprendre à la poſterité ce qu'elle doit croire de mes ouurages, & ie m'adreſſe à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donnée, afin que i'aye plus d'aſſurance de paroiſtre deſormais en public; car il

n'y

n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Ieux Olympiques.

LE SCYTHE, OV L'E'TRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Gréce, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour auoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Sythie pour aprendre les Siences à Athénes, car Toxaris y auoit esté auant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux vne marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son païs, mais il s'habitua à Athénes; & quelque temps apres sa mort, on luy sacrifia comme à vn Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouuoir de deïfier, aussi bien que les Scythes, qui dépeschent tous les ans vn Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athénes, la femme d'vn Senateur de l'Aréopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste il faloit arouser de vin l'entrée des maisons; ce qu'on fit, & la peste cessa. Soit que la vertu de cette diuine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sauant dans la Medecine, eust

C'est qu'ils l'y sacrifioient tous les ans vn homme.

quelque ſecret là deſſus qui n'eſt pas connu de tout le monde : Tant y a que par forme de reconnoiſſance, on immole depuis, tous les ans, vn cheual blanc ſur ſon ſepulcre, d'où cette femme le vit monter ; car ſon nom fut reconnu par l'Epitaphe, quoy qu'à demy éfacée. Mais on voyoit vn Scythe graué ſur la colonne, auec vn arc tendu en vne main, & vn liure en l'autre, & le liure & l'arc ſe voyent encore auec plus de la moitié du corps ; le reſte a eſté conſumé par le temps. Ce tombeau eſt aſſez prés du Dipyle à main gauche en alant à l'Academie, & n'eſt pas fort magnifique, mais du reſte ne manque iamais ni de fleurs ni de couronnes ; Car on dit que ce Heros guerit encore de la fiévre, ce qui n'eſt pas étrange, apres auoir guery toute vne ville de la peſte. Mais pour venir au ſujet pour lequel ie l'ay alegué, Toxaris viuoit encore lors qu'Anacarſis vint à Athênes, & le rencontra vn iour par la ruë tout interdit, comme vn étranger qui ne ſait pas les mœurs du païs, & n'en entend pas la langue ; de ſorte qu'il ſe repentoit d'eſtre venu, & ſe preparoit deſia au retour. Il ne luy fut pas dificile de le reconnoiſtre, tant à ſon habit que parce que c'eſtoit vn des grands Seigneurs d'entre les Scythes ; ſi bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'eſtoit pas Anacarſis, ce qui le ſurprit tellement, qu'il laiſſa couler des larmes de ioye, de trouuer vn homme de connoiſſance en vn païs étranger. Il luy demanda donc ſon nom ne le pouuant reconnoiſtre à cauſe de ſa longue abſence, outre qu'il eſtoit veſtu à la Grecque, la barbe raſe, & ſans épée, & qu'à ſon diſcours & à ſa façon, on l'eût pris pour vn Athenien, tant il eſtoit changé depuis ſon départ. Comme il ſe fut nommé,

Anacarſis s'enquiſt ſi ce n'eſtoit pas luy qui auoit quité ſon païs & ſa famille, pour ſe venir établir en Grece, où l'on diſoit qu'il eſtoit maintenant en grande eſtime; & ſur ſa réponſe, ſache, luy dit-il, que ie ſuis l'vn de tes adorateurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Prouince, où i'ay beaucoup ſoufert depuis ma venuë, ſeruant de ioüet aux petis enfans par la nouueauté de mon habit; ſans parler des trauaux que i'ay endurez par le chemin. Ie te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'aprendre les loix & les coûtumes du païs, & me donner la connoiſſance des grands hommes, qui eſt le ſujet de mon voyage, auſſi bien que du tien. C'eſt auoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir ſi-toſt quiter la Grece, aprés auoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras a la connoiſtre; Ie te donneray ſeulement vn ſecret pour aprendre en peu de temps ce que tu deſires ſauoir. Il y a vn iluſtre vieillard en cette ville qui a voyagé long-temps en Aſie & en Egypte, & conuerſé auec les Sages du païs; ſi bien que les Atheniens l'ont choiſi pour leur Legiſlateur, quoy qu'il ne ſoit pas fort riche. Si tu peux auoir ſa connoiſſance, tu verras en luy toute la Grece, puis que c'eſt comme vn abregé de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas dauantage, dit Anacarſis, à me le faire connoiſtre, & me meine de ce pas chez luy, mais ie crains qu'il ne ſoit dificile à aborder, & qu'il ne me rebute ſur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, ie t'aſſure du contraire, & qu'il ſera bien-aiſe d'obliger vn étranger comme toy; ſuy-moy, ſeulement, & vien

faire preuue en ſa perſonne, de la coutoiſie & de la generoſité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'auance tout rêueur, abordons-le. Reçoi ce préſent de ma main, Solon, Voici l'vn des plus grands Seigneurs de mon païs, qui l'a quité pour te venir voir, & pour apprendre de toy les loix & les coûtumes de la Grece. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point ſon atente ni la mienne, & d'vn hõneſte Scythe tu en feras vn honneſte Athénien. Sache, Anacarſis, que tu as en Solon Athénes & toute la Grece, & que ſi tu peux obtenir ſon amitié, tu ne ſeras plus étranger, mais connu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce ſeul homme. Sa conuerſation te fera oublier ta patrie, & ſi tu cherches vn ami comme tu dis, tu trouueras icy le but & l'acompliſſement de ton deſſein; car c'eſt vn modelle de vertu, & l'image viuante de la Philoſophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu as trouué vn ſi grand treſor, & ne te plains plus de la fortune, ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il ſeroit long de dire combien ce préſent plut à Solon, & ce qu'il répondit à des ofres ſi courtoiſes. C'eſt aſſez de dire qu'ils vécurent depuis dans vne parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacarſis tout ce qu'il ſauoit, & luy donna la connoiſſance des plus grands perſonnages de la Grece. D'autre coſté, Anacarſis ne le pouuoit quiter vn moment, tant il eſtoit charmé de ſon ſauoir & de ſa vertu; de ſorte qu'il aprit en peu de temps tout ce qu'il deſiroit, & ſe rendit tres-illuſtre, chacun croyant que s'il n'euſt eu quelque reſſemblance aux mœurs de Solon, il n'en euſt pas fait ſon amy. Il eſt donc le ſeul

des Barbares qui a eſté initié dans les myſteres, & fait citoyen d'Athênes, ſi l'on en veut croire Theoxéne. Auſſi ne retourna-t-il en ſon païs, comme ie croy, qu'aprés la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarſis de la Scythie, pour venir en Macedoine auec Toxaris & Solon, c'eſt qu'il m'eſt arriué la meſme choſe qu'à luy, & ne croyez pas que ie die par vanité. Car les Syriens ne ſont pas moins honneſtes gens que les Scythes, & ce n'eſt pas en nobleſſe ni en grandeur que ie me veux comparer à Anacarſis; mais en ce que ie me trouuay tout ſurpris, en arriuant icy; tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la ſplendeur de ſes habitans; de meſme que Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le palais de Menelaüs. Car comme i'auois enuie de me faire connoiſtre par quelque ouurage; puis-que ie ne pouuois mieux faire paroiſtre mon eſprit qu'en ce lieu? & que ie manqueroient de ceux qui eſtoient le plus en eſtime, pour m'adreſſer à ceux & pour implorer leur protection; ie ne trouuay pas ſeulement vn Toxaris, mais pluſieurs; qui aprés m'auoir dit le grand nombre d'honneſtes gens dont cette ville eſtoit remplie, ajoûterent, qu'il y en auoit deux principaux tant en nobleſſe qu'en credit, qui pouuoient diſputer de ſauoir & d'éloquence auec les plus grands perſonnages de la Grece, & eſtoient également cheris & eſtimez de tout le monde. Pour leur courtoiſie & le reſte de leur vertus, il n'eſt point beſoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconnoiſtrez aſſez vous-meſme. Il ſufit de vous dire que l'vn eſt le pere & l'autre le fils, & que le premier peut eſtre

comparé legitimement à Solon, à Periclés ou à Ariſtide, & l'autre à Alcibiade; puis-qu'il a comme luy les façons aymables & attrayantes, ſans parler des auantages de ſa taille & de ſa bonne mine. Toute la diference qu'il y a, c'eſt que la Grece ſe repentit d'auoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les iours auec ſon eſtime. Enfin, c'eſt l'honneur de ſon païs, & les délices de tout le monde. Si-toſt qu'il ouure la bouche pour parler, il rauit chacun en admiration; ſi bien que vous n'auez rien à deſirer ſi ſon pere & luy viennent vne fois à vous receuoir dans leur amitié. I'ateſte les Dieux que voilà quel eſtoit le ſentiment general, mais ie n'ay plus que faire du témoignage des autres, aprés l'auoir reconnu moy-meſme, & ie trouue ſeulement qu'on n'en a pas aſſez dit. Il ne faut donc point tarder dauantage à gagner leurs bonnes graces, puis-que leur amitié nous doit ſeruir d'abry contre la tempeſte, comme les eſtoiles de Caſtor & de Pollux ſi fauorables aux Nautonniers.

COMMENT IL FAVT ESCRIRE L'HISTOIRE.

Le titre ſert icy d'Argument.

ON dit que ſous le regne de Lyſimachus les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'vne fiévre chaude tres-violente, qui finiſſoit le ſeptieſme iour par vne perte de ſang ou vne ſuëur. Mais ce qu'il y auoit de plus étrange, c'eſt que tous ceux qui en eſtoient ateints recitoient des Tragédies, & particulierement l'Androméde d'Euripide, d'vn air graue

& d'vn ton lugubre, & toute la ville eſtoit pleine de ces Comediens faits à la haſte, qui tout hâues & défigurez, s'écrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes !* & ioüoient le reſte du rôle de Perſée fort mélancoliquement ; ce qui dura iuſqu'à la venuë de l'Hiuer qu'vn grand froid emporta toute cette frenéſie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Arquélaüs qui eſtoit en grande vogue en ce temps-là, auoit ioüé cette Tragédie auec aplaudiſſement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Eſté ; de ſorte que pluſieurs au retour du theatre ſe mirent au lict, & le contrefaiſoient le lendemain, ayant l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & empoulez. Vne maladie aſſez ſemblable a gagné depuis peu nos beaux eſprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en ſuite ſur les Barbares, ne ſe peuuent tenir, non pas de ioüer des Tragédies, car il ne ſeroit pas deſagréable d'ouïr reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Hiſtoire ; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Hérodotes & des Thucydides ; ce qui iuſtifie le dire de cét Ancien, *que la guerre eſt mere de tout*, puis-qu'elle produit meſme les Hiſtoriens. A l'exemple donc de Diogéne, qui à la venuë de Philipe voyant les Corintiens employez, les vns à reparer leurs breſches, les autres à nétoyer leurs armes, s'amuſoit à rouler ſon tonneau, pour n'eſtre pas le ſeul oiſif dans vne ville ſi occupée : I'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comédie vn perſonnage muët, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Ie ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire, ie craindrois trop de donner à trauers quelque banc ou quelque écueil caché ſous les

Il voudroit dire la diſcorde des Elemens.

ondes, qui briſaſt mon freſle vaiſſeau. Ie veux ſeulement donner quelque auis à ces nouueaux Ecriuains, quoy que la pluſpart ne croyent pas en auoir beſoin, & qu'ils ſe figurent qu'ils n'y a qu'à ſauoir s'expliquer paſſablement pour deuenir bon Hiſtorien. Mais tu ſais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de choſe plus dificile, ſi l'on veut trauailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Ie ſay bien que ie ne feray pas plaiſir à ceux qui ont deſia publié leur ſouurages, auec les aclamations acoûtumées; mais cela leur pourra ſeruir vne autrefois à décrire les guerres étrangeres, puis-qu'en l'état qu'eſt maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'oſe choquer. Que s'ils ne veulent pas receuoir inſtruction, ie ne m'en ſoucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fiévre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les préceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éuiter, ie commenceray par ceux-cy, ſans m'étendre aux autres qui ſont communs à toutes les productions de l'eſprit, & qui concernent l'ordre, la penſée & l'expreſſion; mais ie me renfermeray dans ceux qui ſont propres à noſtre ſujet. Premierement, quelle faute ne font point ces nouueaux Docteurs, lors qu'au lieu de raporter ſimplement les choſes comme elles ſe ſont paſſées, ils s'étendent dans le blâme ou la loüange des Chefs, & font vne Satyre ou vn Panegyrique au lieu d'vne Hiſtoire; ſans conſiderer que ces choſes ſont éloignées l'vne de l'autre, comme le ciel l'eſt de la terre. Celuy qui loüe n'a autre but que de reſiouïr, & ne ſe ſoucie pas de le faire au prejudice de la verité; mais le moindre menſonge corrompt la nature de l'Hiſtoire,

& fait d'vne verité vne fable. L'Hiſtoire ne s'acorde pas plus auec la Poëſie, qui n'a pour bornes que la fantaiſie du Poëte, dont la raiſon s'apelle fureur. Mais elle eſt plus chaſte & ne peut employer les ornemens de la Poëſie, non plus qu'vne honneſte femme ceux d'vne Courtiſane; d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le ſecours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouuemens qui tranſportent l'ame & qui la mettent hors de ſon ſiege. Si vous y meſlez donc trop d'ornemens, vous la rendez ſemblable à Hercule veſtu des habits d'Omphale, qui eſt la derniere extrauagance. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe quelquefois employer les loüanges auec grace; mais elle y doit eſtre fort retenuë, & ſe ſouuenir touſiours que ſon but n'eſt pas de plaire, mais d'inſtruire; & qu'elle ne trauaille pas tant pour ceux qui ſont à preſent, que pour la poſterité. Ceux-là donc s'abuſent qui diuiſent l'Hiſtoire en deux parties, l'vtile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Hiſtorien ne doit auoir pour but que l'vtilité qui ſe tire d'vne narration veritable, & s'il meſle quelque agrément dans ſon ouurage, il ne faut pas que ce ſoit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux receuoir. Or ce qui ſent trop la flaterie dégouſte vn honneſte homme au lieu de le réjoüir; & c'eſt celuy-là qu'on ſe doit propoſer de contenter ſans ſe ſoucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-vns, les gens d'eſprit s'en riront, parce qu'ils ſauent que la perfection de chaque choſe conſiſte dans ſa nature, & que ſi vous l'en tirez, vous faites vn monſtre, au lieu d'vn miracle. Ie laiſſe à part que les loüanges ne ſont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on loue, encore faut-il pour

plaire qu'elles ſont bien delicates ; mais elles ſont inſuportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles exceſſiues & des flateries manifeſtes. Pluſieurs, neanmoins, qui ne les ſauent pas apreſter, & n'ont pas la grace de l'agencement, ſe contentent d'aſſembler pluſieurs choſes incroyables, ſans leur donner ſeulement la teinture de la verité ; mais bien loin de plaire ils fâchent meſme ceux qu'ils cajollent, s'ils ont tant ſoit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Ariſtobule l'vn des Capitaines d'Alexandre, liſant vn iour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Hiſtoire, la bataille contre Porus, où il meſloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui nauigeoit alors ſur l'Hydaſpe, ietta le liure dans la riuiere, & luy dit qu'on luy en deuroit faire autant, d'eſtre ſi éfronté que d'attribuer de faux explois à Alexandre, comme s'il n'en auoit pas aſſez fait de veritables. Colere bien iuſte & bien conforme à vne autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à ſa reſſemblance, & faire que d'vne main il tinſt vne ville, & de l'autre il verſaſt vn fleuue. Auſſi depuis ne ſe ſeruit-il plus d'Ariſtobule, apres auoir reconnu ſa flaterie & ſa lâcheté. Car quel plaiſir y a-t-il d'entendre de fauſſes loüanges, ſi l'on n'eſt de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne ſont, comme ſi cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fuſſent plus ſaines, pour auoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluſpart des Hiſtoriens modernes font cette faute, ſans ſe ſoucier de la poſterité à qui ils rendent leur Hiſtoire ſuſpecte par ce défaut. Si l'on doit donc y meſler de l'agrément, il faut, comme i'ay dit, que ce ſoit de

celuy que la verité eſt capable de receuoir, & non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouueaux Hiſtoriens; & ie te prie de ne point eſtimer ce que ie diray incroyable, pour eſtre ridicule; car ie t'en ferois ſerment à vn beſoin, s'il eſtoit honneſte de iurer dans vn liure. L'vn commence ſon Hiſtoire par l'inuocation des Muſes, & les prie de fauoriſer ſon deſſein; & pour acheuer comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perſe à Therſite, ſans conſiderer qu'il luy ſeroit beaucoup plus d'honneur de cõparer ſon ennemy à Hector, pour rendre ſa défaite plus illuſtre. Il ajoûte à cela vne loüange de ſoy-meſme & de ſa patrie, pour montrer qu'il eſt digne d'écrire l'Hiſtoire, & marque en paſſant que ſi Homere l'euſt fait, il euſt ſauué vn grand procés aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant ſur ce ſujet. Il finit ſon exorde par vne proteſtation de raualer les auantages des ennemis, & de releuer les noſtres, & entre ainſi en matiere. *Car ce malheureux Vologéſes fit la guerre a l'Empereur pour la raiſon qui s'enſuit.* Vn autre grand imitateur de Thucydide commence ainſi ſon Hiſtoire, à ſon exemple, *Crepereius Calpurnianus citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dés ſon origine.* Aprés vn ſi beau commencement, il eſt facile de iuger du reſte. Car il fait dire mille extrauagances à vn certain Orateur de Corfou, & enuoye la peſte à ceux de Niſibe, pour n'auoir pas voulu embraſſer noſtre party; empruntant tout de l'hiſtoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athénes. Il paſſe d'Ethiopie en Egypte & aux Eſtats du Roy de Perſe, où ie le laiſſay tout à propos qui enterroit les Athéniẽs à Ni-

ſibe, iugeant aſſez ce qu'il pourroit dire aprés vn ſi beau commencement. N'eſt-ce pas là vne belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'apliquer à vn ſujet tout diferent? Non content de cela, il meſle dans ſon Hiſtoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont* & *le foſſe*, comme on fait en cette Langue, qui eſt vne choſe bien agreable aux oreilles Grecques. Vn autre a fait la ſienne comme vn Iournal de quelque Soldat ou de quelque Viuandier d'Armée, en quoy il eſt plus excuſable que les autres; car ſi cela ne tient lieu d'hiſtoire, cela peut toûjours ſeruir de memoire à vn Hiſtorien. Mais ſon inſcription eſt trop ſuperbe pour vn ſi maigre Eſcriuain. *L'Hiſtoire Parthique de Callimorphe, Medecin des Haſtaires de la ſixiéme legion.* Sa Preface n'eſt pas moins extrauagante. Car il ſouſtient que c'eſt au Medecin d'écrire l'Hiſtoire, parce qu'Eſculape eſt fils d'Apollon qui eſt le pere des Sciences, & le protecteur des Muſes, & entremeſle parmy les mignardiſes de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque choſe des Philoſophes, vn d'entr'eux dont ie tais le nom par reſpect, paſſe tous les autres en extrauagance. Car il ſoûtient d'abord qu'il n'apartient qu'au Sage d'écrire l'hiſtoire, & pour le prouuer, il entaſſe argument ſur argument, en toutes les figures, entremeſlant parmy des propoſitions ridicules, des flateries groſſieres & pedanteſques. Mais ce qui eſt de plus inſuportable, c'eſt qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cét auantage par deſſus les autres Princes, que les Philoſophes ſeront ſes Hiſtoriens; ce qu'il euſt eſté plus honneſte de laiſſer penſer aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier auſſi celuy qui com-

mence de la ſorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perſes & des Romains.* Et en ſuite. *Car il faloit que quelque malheur arriuaſt à ceux-là.* Et auſſi-toſt, *Oſroés que les Grecs appellent Oxyroés*, & autres ſotiſes ſemblables. Vn autre, illuſtre par ſon éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le ſurpaſſe meſme, ſe plaiſt à décrire toutes les villes, les champs, les fleuues & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il penſe, à ſon Hiſtoire; mais ſes deſcriptions ſont ſi froides, qu'elles ſurpaſſent les neiges Caſpiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine vn liure luy ſufit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëfée de ſerpens, auec ſes regards de trauers. Il compare ſon baudrier à l'arc-en-ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veſte de Vologéſes, auec la bride de ſon cheual, & la cheuelure ondoyante d'Oſroés au paſſage du Tygre, d'où il le fait ſauuer dans vn antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font vn couuert à l'épreuue des rayons du Soleil? Ne ſont-ce pas là des particularitez bien neceſſaire? mais cela vient de ce qu'ils ne ſauent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne ſont pas capables de reconnoiſtre les beaux endroits, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne ſauent pas encore comme il faut porter vn manteau, & qui ſe créuent de ſouppe pendant le repas, ſans toucher aux viandes délicates. Celuy-cy ſe plaiſt auſſi à décrire des bleſſures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'vn homme bleſſé au gros orteil mourut ſubitement, & qu'au ſeul cry du General ſept ou huit hommes tombe-

rent par terre. Pour le nombre des morts, il ſurpaſſe meſme ce qui en eſt porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut ſoixante & dix mille deux cens trente-ſix des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du coſté des Romains, & neuf de bleſſez; ce qui eſt tout enſemble incroyable & ridicule. Mais pour paroiſtre plus élegant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers; il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres ſemblables impertinences. Touchant la mort de Seuerien il dit que tout le monde s'eſt trompé, & qu'il mourut de faim & non d'vn coup d'épée, comme on a crû; ſans conſiderer que pluſieurs demeurent iuſqu'au ſeptiéme iour ſans manger, & qu'il n'en fut que trois; ſi ce n'eſt qu'Oſroés fuſt demeuré exprés ſept iours ſur le champ de bataille en atendant que ſon ennemy fuſt mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui ſe ſeruent de termes poëtiques dans leur Hiſtoire, comme s'ils chauſſoient d'vn pied vn eſcarpin, & vn cothurne de l'autre, pour ioüer enſemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouurage, comme s'ils aloient dire quelque choſe de grand & de merueilleux, & ne diſent que des choſes ordinaires, auec vn ſtile bas & rampant; ce qui me fait ſouuenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon auec vn maſque d'Hercule, ou de quelqu'vn des Titans, & du Prouerbe qui dit, *Qu'vn iour les montagnes furent enceintes, & qu'elles n'accoucherent que d'vne ſouris.* Car il faut garder par tout l'vnité du caractere, & ne pas meſler des haillons parmy la pourpre, ni mettre ſur vn nain vne teſte de géant. Quelques-vns font vn corps

ſans teſte, & penſent ſe ſauuer par l'exemple de Xénophon, qui commence ainſi ſa Retraite des dix mille, *Darius & Pariſatis auoient deux fils*; mais ils ne ſauent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie le montreray tantoſt. Encore peut-on excuſer les défauts de l'élocution & de la diſpoſition; mais de s'abuſer en ſes deſcriptions, non pas de quelques lieuës, mais meſme de iournées entieres; cela n'eſt pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus eſt vne Colonie des Edeſſéens dans la Meſopotamie, à deux iournées de l'Eufrate: Et comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, il y tranſporta ma patrie auec ſes tours & ſes ramparts, & dit que Samoſate eſt baignée de l'Eufrate & du Tigre, comme s'ils couloient ſous ſes murailles; quoy qu'il ne faille pas grand diſcours pour te perſuader que ie ne ſuis ny Parthe ny Caldéen. Enfin, il trauaille ſi negligemment, qu'on diroit qu'il a compoſé ſon Hiſtoire ſur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu perſonne qui ait eſté en Syrie. Il ajoûte vne plaiſante particularité de Seuerien, quoy qu'il die l'auoir apriſe de ceux qui s'eſtoient ſauuez de la bataille, qu'il caſſa des cryſtaux qu'on luy auoit donnez, & d'vn morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'vne fin tragique, ſans auoir recours ni au fer ni au poiſon, comme à des morts trop ordinaires. En ſuite, il fait ſon oraiſon funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnéſe. Car ie ne ſçay comment ils en veulent tous à cét Auteur, quoy qu'il n'ait iamais penſé à eux ni à la défaite d'Armenie. Aprés auoir donc enſeuely ſon Heros magnifiquement, il fait monter ſur ſon ſepulcre vn riual de Periclés en éloquence,

Ou, verres.

c'eſt à dire vn Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choſes, & ſi lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, ſur tout, lors qu'il ſe lamente amérement à la fin de ſa harangue, au ſouuenir des bons morceaux qu'il auoit mangez à ſa table, & des grans coups qu'il y auoit bûs. Et pour finir comme Ajax, il tire ſon épée aprés toutes ſes lamentations, & s'en donne à trauers le corps; à grand tort veritablement, car il deuoit mourir par la main du boureau, aprés vne ſi méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'aſſiſtance étonnée d'vne ſi belle action, commença à batre des mains & à éleuer iuſqu'au ciel cét Afranius par ſes loüanges. Et veritablement, il eſt loüable de s'eſtre ſouuenu de la bonne chere qu'on luy auoit faite, & de n'en auoir pas eſté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'auparauant pour nous épargner la peine de lire tant de ſotiſes, il euſt étranglé ſon Hiſtorien. Quelques-vns, ſans s'areſter aux choſes eſſentielles, s'amuſent à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme ſi quelqu'vn ayant entrepris de décrire la ſtatuë de Iupiter Olympien, commençoit par ces brodequins, ou s'amuſoit à nous dépeindre ſa baſe, ſans toucher au reſte. Car l'vn d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend ſur le recit d'vn caualier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouuer de l'eau, & ayant rencontré des païſans qui dînoient, ſe mit à table auec eux, aprés auoir eſté reconnu par vn de ces vilageois qui auoit eſté en Mauritanie, où il auoit vn frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout, Que ce païſan fut à la chaſſe en ce païs-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre déchiré par vn lion; Qu'il

acheta de grands poiſſons à Ceſarée ; de ſorte que ce bel Hiſtorien laiſſant à part le recit d'vne ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, s'amuſe à contempler vn vilageois qui achette du poiſſon dans vn marché, & ſi la nuit ne fuſt ſuruenuë, ie penſe qu'il euſt ſoupé auec luy, car le ſouper eſtoit preſt. Regardez vn peu quelle perte nous euſſions faite, ſi l'on euſt perdu ces beaux memoires, & que ce caualier Maure n'euſt pas eu ſoif à la bataille, où qu'il s'en fuſt retourné ſans boire. Ie paſſe pluſieurs belles circonſtances ; Qu'vne bateleuſe les vint trouuer, d'vn vilage voiſin ; Qu'ils ſe firent des preſens les vns aux autres, & que le caualier donna au païſan ſa lance, & le païſan au caualier l'agraphe de ſon ſaye, & autres particularitez tres-neceſſaires. On peut donc dire de cét Hiſtorien & des autres qui luy reſſemblent, non pas qu'ils ont cueilly la roſe ſans ſe piquer aux eſpines, mais qu'ils ſe ſont piquez aux eſpines ſans cueillir la roſe. Celuy-là n'eſt pas moins ridicule, qui ſans iamais auoir eſté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux ſont plus fidelles que les oreilles, & partant qu'il ne raporte pas ce qu'il a oüi, mais ce qu'il a veu. Mais il a ſi bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui eſt parmy eux vn ſigne de la multitude, parce qu'vn ſeul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, ſont fort grands, & naiſſent en Perſe vn peu au deſſus de l'Iberie, & qu'on les atache au bout d'vne pique, d'où l'on ſéme par tout l'eſpouuante ; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les iette à la teſte des ennemis, dequoy pluſieurs des noſtres furent deuorez ou étoufez. Il ajoûte, qu'il voyoit tout cela du haut d'vn arbre où il s'eſtoit ſauué de

Mot d'Herodote.

bonne heure, dont bien nous en prit ; Car ſans cela nous aurions perdu vn bel Hiſtorien, qui eſt témoin oculaire de tant de merueilles, & qui a executé de ſa main pluſieurs beaux faits d'armes ; & a eſté meſme bleſſé ; mais ie penſe que ç'a eſté ſur le chemin de Lerne à Corinte d'où il eſtoit. Cependant, il liſoit toutes ces choſes en preſence des Corintiens qui ſauoient qu'il n'auoit pas ſeulement veu la bataille en peinture ; Car il ne connoiſt ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuſe à tous propos. Vn autre
Ou, mots. décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'eſt paſſé en tant de Prouinces, & a l'inſolence de prendre le nom d'Hiſtorien, auec vn titre preſque auſſi grand que ſon liure, *Les victoires remportées nouuellement ſur les Partes par les Romains, en Armenie, en Meſopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gaigné le prix aux ieux conſacrez à Apollon* ; car ie croy qu'il vainquit à la courſe en ſa ieuneſſe. Vn autre a fait l'Hiſtoire par forme de Prophetie, où il décrit la priſe de Volegéſes, & la mort d'Oſroés qu'il fait expoſer aux lions, & narre en ſuite noſtre triomphe. Non content de cela, il bâtit vne ville dans la Méſopotamie, d'vne beauté & d'vne grandeur extraordinaire ; mais il eſt en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en ſigne de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en ſuite l'hiſtoire des Indes, & la nauigation de l'Océan, & ce n'eſt pas vne ſimple promeſſe ; car il a deſia fait paſſer le fleuue Indus à la troiſiéme legion, auec vne troupe de Gaulois & de Maures, ſous la conduite de Caſſius. Mais de ſauoir ce qu'ils feront, & comment ils ſouſtiendront le choc des Elephans, cela eſt encore incertain, & il faut atendre qu'il nous le mande du Royaume

de Muſican, ou de la Republique des Oxydraques. Ils ſont, comme i'ay dit, pluſieurs autres ſemblables ſotiſes, ne voyant pas ce qui eſt digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouuant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaiſie. Ils prennent tous des titres ſuperbes: *Des victoires Parthiques, tant de liures.* Vn autre plus plaiſamment, *Les Plathoniciques de Demetrius de Sagalaſſe.* Ce que ie n'alegue pas tant par raillerie que pour ſeruir d'inſtruction. Car celuy qui éuitera ces eſcueils & autres ſemblables, ſera en état de faire quelque choſe de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oſte l'vn poſe l'autre. Mais, dira quelqu'vn, maintenant que le champ eſt défriché, & les ordures emportées, il eſt temps d'y ietter la bonne ſemence, & de faire voir que tu és capable d'inſtruire, auſſi bien que de railler. Ie dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Hiſtoire, doit auoir premierement vne adreſſe naturelle à s'expliquer, & à diſcerner le menſonge d'auec la verité, qualitez qui ne s'aquierent point par l'art, mais qui ſont comme des preſens du Ciel, quoy que l'adreſſe à s'exprimer ſe puiſſe perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas beſoin de précepte, car on ne ſauroit donner de l'eſprit à celui qui n'en a point. Ce ſeroit vn ſecret plus grand que la pierre Philoſophale, de pouuoir transformer les eſprits, & faire d'vn lourdaut vn habile-homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence ſeulement ce qu'on a; & mon deſſein n'eſt pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Hiſtoire, mais d'empeſcher ceux qui le ſont de s'égarer. Car pour auoir de l'eſprit, on ne laiſſe

Ou, Mazirie.

pas d'auoir beſoin d'art & de preceptes, comme pour eſtre bon Muſicien, ce n'eſt pas aſſez d'auoir bonne voix, ſi l'on ne la ſait conduire. Il faut, outre ce que i'ay dit, auoir quelque connoiſſance des afaires du monde, & des choſes de la guerre. On ne ſauroit rien faire d'vn homme qui n'a rien veu, & qui eſt obligé d'en croire les autres; Mais ſur tout, il ne faut eſtre ataché à aucun parti. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit vn Monarque, de porfil, parce qu'il n'auoit qu'vn œil, mais il le faut repreſenter tout entier. Que le reſpect de ſa patrie n'empeſche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a faites; car l'Hiſtorien, non plus que le Comédien, n'eſt pas coupable des malheurs qu'il repreſente. Si pour les déguiſer ou les paſſer ſous ſilence, on pouuoit reparer les deſordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'vn trait de plume de raſer les fortifications des ennemis, & de rétablir les afaires de ſa ville; mais les Dieux meſme n'ont pas le pouuoir de changer les choſes paſſées. Le deuoir donc de l'Hiſtorien eſt de les conter comme elles ſont auenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il eſt dépendant d'vn Prince ou d'vne Republique, de qui il a quelque choſe à eſperer ou à craindre. Que s'il faut neceſſairement qu'il en parle, il doit faire plus d'état de la verité, que de ſon intereſt, ou de ſa paſſion. Car c'eſt le ſeul Dieu à qui il doit ſacrifier, ſans ſe ſoucier du reſte. Enfin, il doit auoir touſiours pour but le iugement de la poſterité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, plûtoſt que d'Hiſtorien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit vn iour à Onéſicrite, qu'il voudroit bien apres ſa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le ſentiment qu'on auroit de

luy, & comment on prendroit les choſes qu'il auoit faites. Car ie ne m'étonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les vns m'aprehendent, & que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces. C'eſt pour cela que quelques-vns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres ſa mort; mais les fictions des Poëtes ne ſont point ſujettes à ces maximes, & ne releuent que de leur fantaiſie. Ie veux donc que mon Hiſtorien aime à dire la verité, & qu'il n'ait point ſujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'eſperance, à l'amitié ni à la haine; ne ſoit d'aucun païs, ni d'aucun parti; & qu'il apelle les choſes par leur nom, ſans ſe ſoucier ni d'ofenſer, ni de plaire. C'eſt ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il viſt Herodote en ſi grande eſtime, qu'on donnoit le nom des Muſes à ſes Liures; Car i'aime mieux, dit-il, déplaire en diſant la verité, que de plaire en contant des fables, parce qu'en déplaiſant ie profiteray, & ie nuiray en voulant plaire. Voila quel doit eſtre le ſentiment d'vn bon Hiſtorien. Pour ſon ſtile, il faut qu'il ſoit clair & naturel ſans eſtre bas: Car comme nous lui propoſons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; auſſi faiſons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ſes figures, qui ſont comme l'aſſaiſonnement du diſcours, ne ſoient ni trop hautes, ni trop recherchées; ſi ce n'eſt lors qu'il veut décrire vne bataille ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler ſon ſtile, & déplier, s'il faut ainſi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleue qu'à la meſure des choſes dont il parle, & ſon ſtile doit eſtre exemt d'entouſiaſme, & de toute fureur

Que le peuple entende, & les doctes loüent.

poëtique. Car y a danger, en s'éleuant trop, que la teſte ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'eſt pourquoy il doit marcher bride en main, & conſiderer que l'excés & le menſonge ſont les deux plus grands vices de l'Hiſtoire. S'il veut donc s'éleuer, que ce ſoit par les choſes plûtoſt que par les paroles; car il vaut mieux que ſon ſtile ſoit ordinaire, & que ſa penſée ne le ſoit pas, que de rendre ſa penſée foible, & ſon ſtile trop éleué, ou de ſe laiſſer emporter à l'eſſor de ſon imagination. Que ſes periodes ne ſoient ni trop longues, ni trop étudiées; ſon ſtile ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'vn ſent la barbarie, & l'autre l'afectation. Il faut auſſi que ſes penſées qu'elles ayent plus de ſolidité que d'éclat, & aprochent plus du raiſonnement d'vn ſage politique, que de la pointe d'vn Déclamateur; Que ſes ſentences ne ſoient ni trop fréquentes, ni trop détachées; mais qu'elles ſe trouuent comme enchaſſées dans le corps de ſon ouurage. Quant à ce qui concerne les choſes qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'auenture, mais les ranger auec ſoin, & conſulter ſouuent ceux qui ont eu part aux afaires; ſinon, ſuiure les relations les plus veritables, & qui paroiſſent le moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet de l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'Hiſtorien, pour dicerner les endrois & les perſonnes d'où elles viennent, & n'ajoûter pas foy légérement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raiſons qu'on a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de ſon Hiſtoire, & l'agencera en ſuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choſes. Du reſte, il ſera, comme

le Iupiter d'Homere, qui iette tantoſt la veuë ſur le camp des Grecs, & tãtoſt ſur celuy des Troyens, & décrira ſeparément les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le recit des batailles, où l'on eſt contraint ſouuent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſi elles ne ſont fort iluſtres, & qu'il s'atache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il ſe peut, raiſon de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre, & qu'il n'oublie pas le vaincu pour parler touſiours du vainqueur. Qu'en toutes choſes il garde la mediocrité & la bien-ſeance, & qu'il ne s'emporte en ieune homme, ni ne laſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laiſſer vne choſe, quand il aura haſte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y reuienne apres, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il ſuiue le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à vn miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il ſuiue ſimplement ſes memoires; ſemblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'iuoire de ſa ſtatuë, mais luy donne ſeulement la forme qu'elle n'auoit point. Enfin, tout le ſecret de ſon Art conſiſte a bien mettre en œuure ſa matiere; & il a remply parfaitement ſon caractere, & ſatisfait à ſon deuoir, quand le lecteur penſe

voir ce qu'il lit, tant il eſt bien repreſenté. Il commencera quelquefois ſans exorde, lors que la choſe n'aura point beſoin de préparation, & ſe contentera de raporter le ſommaire des choſes qu'il doit dire. Mais lors qu'il ſe voudra ſeruir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choſes, à rendre ſon auditeur atentif, & docile, ſans ſe ſoucier de gagner ſes bonnes graces. Il viendra à bout de ce que i'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choſes grandes & neceſſaires, & qui regardent particulierement l'intereſt de ceux à qui il parle; comme fait Hérodote, quand il dit, Que c'eſt pour conſeruer le ſouuenir des victoires remportées par les Grecs ſur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire eſt la plus conſiderable de toutes celles dont il nous reſte quelque mémoire, & contient de plus grands & de plus mémorables éuenemens. Il ſeruira beaucoup à l'éclairciſſement du ſujet, d'en propoſer les cauſes d'abord, & l'on iugera que ſon exorde eſt petit ou grand, ſelon que les choſes qu'il aura à décrire ſeront petites ou grandes. Il paſſera à ſa narration doucement & inſenſiblement, & gardera toutes les perfections qu'enſeigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la briéueté, la facilité, l'égalité, ſe ſouuenant touſiours que l'Hiſtoire n'eſt qu'vn long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne ſoit pas compoſée de pluſieurs narrations conſuës enſemble, mais qu'elles ſoient fonduës en vn meſme corps; car il ne faut pas ſeulement qu'elles ſe touchent, mais qu'elles ſe tiennent Que l'agencement des choſes & des paroles en releue l'éclat, ſans afectation. Pour la briéueté, elle eſt vtile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choſes à dire,

& ne doit pas eſtre ſeulement dans les paroles, mais dãs les choſes. Car il faut paſſer en trois mots les moins importantes, & n'eſtre étendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a meſme dont il ne faut point parler du tout; car chacun eſt curieux de ſauoir toutes les particularitez des grandes entrepriſes, c'eſt pourquoy on n'y ſauroit eſtre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on ſoit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans vn feſtin bien apreſté, où l'on ne ſert pas indiferemment toutes ſortes de viandes, mais ſeulement les plus delicates. Car l'Hiſtoire n'eſt faite que pour conſeruer la memoire des choſes memorables, & non pas des autres. Il faut auſſi que l'Hiſtorien ſoit fort retenu dans ſes deſcriptions, & qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas par vn vain deſir de faire paroiſtre ſon eſprit, mais pour éclaircir ou embellir ſon ſujet. Car elles ne ſont pas proprement du corps de l'Hiſtoire, quoy qu'elles y aportent beaucoup de clarté; de ſorte qu'elles ne doiuent pas eſtre étenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut ſeruir de regle; car en la décente d'Vliſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à découurir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'vn mauuais Hiſtorien en euſt remply ſon ouurage, aprochant l'eau iuſqu'aux lévres de Tantale, & faiſant faire pluſieurs tours à Ixion ſur ſa rouë. Thucydide y eſt auſſi fort retenu. Car ſoit qu'il décriue la forme d'vn ſiege, ou d'vn camp, ou la figure de quelque machine, il va viſte, & eſt encore moins étendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroiſt long dans celle de la peſte, on remarquera en y prenant garde de prés, que c'eſt la multitude des choſes qui l'areſte, &

choſes qui l'areſte, & qu'il ſe haſte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'vn, il luy faut faire dire ce qui eſt conuenable tant à ſa perſonne qu'à la choſe dont il s'agit: Et quoy qu'il ſoit permis en cét endroit d'étaler ſon éloquence, il faut touſjours que ce ſoit auec iugement, & ſans affectation, & ſur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui eſt du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que voſtre Hiſtoire ne puiſſe paſſer pour vn Panegyrique, ni auſſi pour vne Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni loüer qu'en paſſant, & ſe ſouuenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur eſt particulier, & qu'il ne ſauroit conuenir aux autres. Lors qu'il ſe preſentera quelque choſe d'incroyable, ie ſuis d'auis qu'on le die, mais ſans l'aſſurer, & laiſſant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En vn mot, il ſe faut touſiours repreſenter ce que i'ay dit, qu'on écrit pour la poſterité, & faire comme cét Architecte qui bâtit la tour du Phare. Car apres auoir acheué ſon ouurage, qui eſt vne des merueilles du monde, il graua ſon nom ſur vne pierre, qu'il enduiſit de mortier, & écriuit deſſus celuy du Prince qui regnoit, ſachant bien qu'il ſeroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroiſtre le ſien qui dureroit autant que les Siécles. Voila la regle qu'on doit ſuiure pour bien écrire l'Hiſtoire, ſi on le fait ie n'auray pas perdu mon temps; ſinon, i'auray roulé en vain mon tonneau.

Soſtrate Onidien.

Il fait alluſion à ce qu'il a dit de Diogene.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. Deſſein de l'Auteur. II. Son embarquement ſuiuy de ſon arriuée dans vne Iſle de l'Ocean. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venuë en l'Iſle des Lampes. V. Son engloutiſſement & ſon ſéjour dans la baleine. VI. Combat des Iſles flottantes.

COMME les Athlétes n'ont pas ſeulement ſoin du trauail mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'eſprit luy doiuent quelquefois donner du relâche, pour reuenir apres plus frais à l'eſtude. Cela ne ſe peut mieux faire, à mon auis, qu'en le délaſſant ſur quelque ſujet agréable, & où l'inſtruction ſoit meſlée auec le plaiſir. C'eſt ce que i'ay tâché de pratiquer en cet ouurage, ou parmy pluſieurs menſonges aſſez plaiſans, i'ay meſlé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Hiſtoriens, ſans épargner meſme les Philoſophes, qui n'ont pû s'empeſcher de nous debiter pour bons, pluſieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctéſias, par exemple, dãs ſon Hiſtoire des Indes, a dit des choſes qu'il n'auoit iamais ni veuës ni oüies; & Iambule a cõpoſé vne Hiſtoire aſſez ingenieuſe des merueilles de l'Ocean, ſans auoir guére plus d'égard à la verité. Pluſieurs en ont fait de meſme, & conté diuerſes auentures qu'ils diſoient leur eſtre ariuées dãs leurs voyages, parmy leſquelles ils ont entremeſlé la deſcription de diuers ani-

I. Deſſein de l'Auteur.

maux monſtrueux, de cruautez inoüies, de mœurs tout à fait barbares & ſauuages; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire à Vlyſſe chez Alcinoüs, la captiuité des vens, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, auec des beſtes à pluſieurs teſtes, & la metamorphoſe de ſes compagnons par les charmes d'vne ſorciere, & autres ſemblables réueries qu'il debitoit au peuple groſſier des Phéaques. Mais ie ne le trouue pas étrange à vn Poëte acoûtumé à dire des fables, puis que nous voyons tous les iours la meſme choſe ariuer aux Philoſophes; ie m'étonne ſeulement que les Hiſtoriens ayent pretendu par là nous en faire acroire. Cependant, il m'a pris enuie, pour n'eſtre pas le ſeul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de compoſer quelque Roman à leur exemple, mais ie veux en l'auoüant me montrer plus iuſte qu'eux, & cét aueu me ſeruira de iuſtification. Ie vais donc dire des choſes que ie n'ay iamais ni veuës ni oüies, & qui plus eſt, qui ne ſont point, & ne peuuent eſtre, c'eſt pourquoy qu'on ſe garde bien de les croire.

II. Embarquement de l'Auteur, & ſon arriuée dans vne Iſle de l'Ocean.

Vn iour, touchez d'vn noble deſir de voir & d'aprendre des choſes nouuelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous eſtions, dans vn vaiſſeau bien équipé, & fourni d'vn bon Pilote; & cinglaſmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découurir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y auoit quelques peuples au delà. Aprés auoir vogué vn iour & vne nuit ſans perdre la terre de veuë, tout à coup au leuer du Soleil il s'éleua vne ſi furieuſe tempeſte, qu'on ne pouuoit pas ſeulement baiſſer les voiles; ſi bien qu'il faluſt ſe laiſſer aler au gré du vent, qui aprés nous auoir bien agitez

par l'eſpace de ſoixante & dix-neuf iours, nous ietta à la fin dans vne Iſle fort haute, & couuerte de bois, dont les bords eſtoient aſſez calmes. Nous y décendiſmes pour nous remettre du trauail de la mer, & nous eſtant repoſez quelque temps ſur le riuage, nous entrâmes plus auant dans le païs pour le reconnoiſtre, aprés auoir laiſſé trente de nos compagnons pour la garde du nauire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à trauers vne foreſt, que nous trouuâmes vne colonne d'airain, ſur laquelle eſtoit écrit en caracteres Grecs, que le temps auoit à demy éfacez, *Hercules & Bacchus ont eſté iuſques icy.* On voyoit encore leurs pas imprimez ſur le roc, dont vn qui eſtoit le plus grand, auoit prés d'vn arpent de longueur, ce qui nous fit iuger que c'eſtoit celuy d'Hercule. Aprés auoir reueré des lieux ſi fameux par la venuë de ces Heros, nous continuâmes noſtre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arriuâmes à vn ruiſſeau, dont la liqueur eſtoit comme d'vn excellent vin Grec, & qui eſtoit ſi large en quelques endroits qu'il pouuoit porter bateau. Ce nous fut vn nouueau gage de la venuë de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour découurir la cauſe d'vne ſi grande merueille, nous trouuâmes de vignes chargées des raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui auoient tous la couleur & le gouſt de vin, & en les ouurant, on les trouuoit pleins de vendange. Ils enyuroient meſme ceux qui en gouſtoient, & nous fûmes contrains de les temperer auec des poiſſons d'eau douce pris dans vne riuiere voiſine. Lors que nous eûmes trauerſé la premiere, nous découurîmes

d'autres vignes d'vne nature bien plus étrange. C'eſtoient de belles femmes depuis la teſte iuſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en vn gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignẽt Daphné ſur le point qu'Apollon la voulut rauir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raiſins, & leurs coiſures eſtoient faites de pampres & de grapes entrelaſſées. Elles nous firent mille careſſes, nous parlant l'vne Grec, l'autre Indien ou Perſan; mais elles ne vouloient pas ſoufrir que l'on cueilliſt de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles iettoient des cris, comme ſi cela leur euſt fait mal. Elles ne laiſſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main; mais leurs baiſers enyuroient, & deux de nos compagnons s'eſtant laiſſez ſurprendre à leurs charmes, demeurerent pris par les parties criminelles; & comme s'ils euſſent eſté entez enſemble commencerent à prendre racine, & à pouſſer des rejetons. Efrayez d'vn ſi grand prodige, nous courûmes à noſtre vaiſſeau conter à nos compagnons étonnez, vne ſi pitoyable auenture.

III. Voyage au globe de la Lune.

Aprés nous eſtre donc pourueus d'eau & de vin dans les deux fleuues, nous paſſâmes la nuit ſur leurs bords; & le lendemain dés la pointe du iour, nous fiſmes voile par vn doux vent, qui ſe changea ſur le midy en vne bouraſque ſi violente, que noſtre vaiſſeau fut enleué par vn tourbillon iuſqu'à la hauteur de trois mille ſtades, & commença à voguer par le Ciel l'eſpace de ſept iours & de ſept nuits, tant que nous abordâmes au huitieſme en vne grande Iſle ronde & luiſante qui eſtoit ſuſpenduë en l'air, & ne laiſſoit pas d'eſtre habitée. Du iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroiſſoient autour quantité d'autres Iſles brillantes,

Plus de 100. lieuës

de diuerſe grandeur & lumiere, & vne terre au deſſous couuerte de fleuues, de mers, de foreſts, & de montagnes ; ce qui nous fit iuger que c'eſtoit la noſtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui reſſembloient à de grandes fourmilleres. Lors que nous fûmes plus auant dans le païs, nous fûmes pris par les Hipogryphes. C'eſtoient des hommes, montez ſur des Grifons aiſlez qui auoient trois teſtes. Ie ne ſaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en diſant que leurs aîles eſtoient plus longues & plus groſſes que le maſt d'vn grand nauire. Ils auoient ordre de batre l'eſtrade, pour voir ceux qui entroient & qui ſortoient, & lors qu'ils trouuoient des eſtrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en ſa preſence, il iugea que nous eſtions Grecs, à noſtre habit, & demanda comme nous auions fait pour venir en ſon païs, & trauerſer vne ſi vaſte eſtenduë. Nous luy fiſmes le recit de noſtre auenture, & il nous dit de ſon coſté qu'il eſtoit Endymion, & qu'il auoit eſté enleué la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui eſtoit le païs où nous eſtions. Il ajoûta, que nous n'auions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne nous laiſſeroit manquer de rien ; Que s'il pouuoit retourner victorieux de la guerre qu'il auoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix auec luy & iouïr de ſa felicité. Nous luy demandaſmes qui eſtoient ces peuples, & le ſujet de leur different ? Il nous dit que c'eſtoit vn païs habité comme la Lune, & que Phaëton en eſtoit Roy, & le vouloit empeſcher par enuie, d'enuoyer vne colonie dans l'étoile du iour, qui eſtoit vne Iſle deſerte & inhabitée. Mais ie veux, dit-il, l'aler planter ſur

A cheual ſur des Grifons.

ſamouſtache, & ſi vous voulez eſtre de la partie, & venir auec moy, ie vous donneray à chacun vn des Griſons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choſes neceſſaires, pour demain qui eſt le iour du départ. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à ſouper, & le lendemain de grand matin que toutes ſes troupes furent aſſemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroiſſoit. Il auoit bien cent mille homme de cheual, dont il auoit quatre-vingts milles Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, ſans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres ſont de grands oiſeaux tout couuerts d'herbes au lieu de plumes, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y auoit trente mille Pſyllotoxotes de l'étoille de l'ourſe, & cinquante mille Anémodromes: Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elephans, & les autres portez ſur les aiſles du vent. Car retrouſſant leurs robes qui leur pendent iuſqu'aux talons, ils en vſent comme de voiles, & ſeruent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On atendoit ſoixante & dix mille Strutobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Aſtres qui ſont au deſſus de la Capadoce, & l'on en contoit des choſes étranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les raporter. Voila qu'elle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun auoit vn habillement de teſte fait de la coquille d'vn limaçon, & vne cuiraſſe à écaille d'écoſſe de féve, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées eſtoient ſemblables aux noſtres.

Qui ont les aiſles d'herbes.
Qui combatent auec des aulx.
Qui ietent des grains de mil.
Que le vent fait courir.
Paſſereaux glans.
Montez ſur des gruës.

Quand les armées furent en preſence, Endymion ſe plaça à l'aiſle droite auec ſes Hippogryphes, & nous mit autour de luy auec les plus vaillans, pour la garde de ſa perſonne. Les Lacanoptéres eurent l'aiſle gauche, les Aliez furent au milieu. L'infanterie montoit à ſoixante millions, & fut rangée en cette ſorte. Il commanda aux araignées qui ſont grandes en ce païs-là comme les Iſles Cyclades, de faire vn tiſſu depuis le globe de la Lune iuſqu'à l'étoile du iour, ce qui fut fait en vn inſtant, car elles ſont en grand nombre; & il rangea deſſus l'infanterie, commandée par Nycterion fils d'Eudianacté, auec deux Lieutenans Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, auec les Hippomyrméques, qui ſont des hommes montez ſur des fourmis ailées qui couurent deux arpens de leur ombre, & combatent de leurs cornes. Il y en auoit bien cinquante mille. A l'aile droite eſtoient les Aéroconopes preſque en meſme nombre. Ceux-cy ſont montez ſur de grands moucherons, & ſont tous Archers. Derriere eſtoient les Aérocordaques, qui ne combatent qu'à coups de trait, & ſont fort vaillans & de grand ſeruice, quoy qu'ils ne lancent que des raues, mais elles ſont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauue, qui eſt parmy eux vn poiſon mortel, & qui engendre auſſi-toſt de la puanteur dans la bleſſure. Prés d'eux eſtoient dix mille Caulomycétes, gens de main, & peſamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de groſſes aſperges. A coſté eſtoient cinq mille Cynobalanes qu'auoient enuoyez les habitans de la Canicule, tous auec vn muſeau de chien, & à cheual ſur des glans ailez. On aten-

A cheual ſur des fourmis.

Moucherons Aériens.

Sautant en l'air.

Tige champignons.

Chiens glands.

doit des frondeurs de la voye de laict, mais il n'y vint que des Néphélocentaures, & pluſt à Dieu qu'ils ne fuſſent pas venus, car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur pays à feu & à ſang. Comme on vint aux mains, aprés auoir leué les enſeignes & fait braire les aſnes, qui ſont les trompettes de là haut, les deux armées s'afronterent terriblement, & s'entrechoquerent auec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put ſouſtenir le choc de nos Hippogryphes, qui les pourſuiuirent viuement, & en firent vn grand carnage; mais leur aîle droite eût l'auantage, & les Aëroconopes pouſſerent nos gens iuſqu'à noſtre Infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, aprés qu'ils eurent apris la défaite de leur aîle gauche. Il y eût donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous coſtez dans les nuës, qui en furent teintes, & deuinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre, & ce fut peut-eſtre par vne ſemblable auanture, qu'Homere dit qu'il plût du ſang à la mort de Sarpédon, quoy qu'il l'atribuë à la douleur de Iupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, erigerent deux trophées, l'vn dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs raportent qu'on voyoit paroiſtre les Néphélocentaures, qui eſtoient des monſtres aiſlez moitié cheuaux & moitié hommes, d'vne grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le Coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme vn gros nauire. Ils eſtoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nom-

Cent autres nuës.

bre en eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la créance. Lors qu'ils eurent apris la défaite de leurs gens, ils enuoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vinrent fondre ſur les noſtres qui eſtoient en deſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou parmy le bagage, & les ayant déconfits pourſuiuirent Endymion iuſqu'au globe de la Lune, ſans auoir pû ſauuer qu'vne partie de ſes Hippogryphes. Ils renuerſerent en ſuite nos trophées, & coururent tout ce grand eſpace qui s'étend depuis le globe de la Lune iuſqu'à l'étoile du iour. C'eſt là que ie fus fait priſonnier, auec deux de mes compagnons. Sur ces entre-faites arriua Phaëton, qui fit dreſſer de nouueaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains atachées derriere le dos, auec vne iambe d'araignée. Il ne voulut pas aſſieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonualation, vn double mur fait de nuées épaiſſies; de ſorte qu'elle ne receuoit plus la lumiere du Soleil, & eſtoit dans vne éclipſe perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy enuoya ofrir tribut & des oſtages, qu'il ne voulut point receuoir d'abord, mais apres auoir mis l'affaire en déliberation, il ſe relâcha, & la paix fut concluë aux conditions, Que le mur ſeroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laiſſeroit libre les autres Aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux ſiens, dix mille muids de roſée, & donneroient autant de leurs ſujets pour ôtages. Que l'étoile du iour ſeroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient eſtre compris

Ou, vn morceau de iambe.

dans la paix, le ſeroient. Ces articles furent grauez ſur vne colonne d'ambre, qui fut plantée ſur les confins des deux Empires. Du coſté du Soleil ſignerent Pyronide, Thérite, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainſi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embraſſer auec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer auec luy nous ofrit droit de bourgeoiſie; mais ie ne m'y pûs reſoudre; qu'il me vouluſt donner ſon fils en mariage, pour la raiſon que ie diray tantoſt; & comme il nous vit opiniâtrez au retour, il nous traita ſplendidement l'eſpace de ſept iours, & nous congédia. Mais auant que paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter icy les merueilles du païs. Premierement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en ſait pas meſme le nom. On ſe ſert au lieu d'elles de ieunes garçons iuſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la iambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent acoucher on y fait vne inciſion. Ie croy que c'eſt de là que vient le mot Grec de Gaſtrocnimie, parce que la iambe ſert de ventre. L'enfant eſt mort en venant au monde, mais en l'expoſant à l'air il commence à reſpirer. Il y en a vne autre eſpece qui naiſſent comme des plantes, ce qui ſe fait en cette ſorte. On coupe le teſticule droit d'vn homme, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naiſt vn grand arbre charnu, qui porte des glands d'vne coudée de hauteur, leſquels on ouure lors qu'ils ſont meurs, & l'on en tire vn enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors

qu'ils en ont beſoin. Les pauures en mettent de bois, & les plus riches d'yuoire. Lors qu'vn homme deuint vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vſent tous de meſme viande, qui ſont des grenoüilles rôties ſur les charbons ; car l'air en eſt tout rempli ; mais ils ne les mangent pas, & ſe contentent d'en aualer la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des tiſons, lors qu'elles rotiſſent, comme s'ils ſe mettoient à table. Leur bruuage eſt de l'air preſſé dans vn verre, dont il ſort de la liqueur comme de la roſée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouuerture en ces lieux-là ; mais ils ont vn trou ſous le jaret par où ils careſſent les garçons. Les plus beaux parmy eux ſont chauues, au contraire du pays des Comedes où ils ayment les cheueux longs. La barbe ne leur croiſt pas au menton, mais vn peu au deſſus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'vn doigt ; mais il naiſt à tous ſur le croupion, comme vne eſpece de choux cabus, touſiours vert, qui eſt de chair, & ne ſe rompt pas quand ils ſe couchent. Ils ont vne étrange proprieté, c'eſt qu'ils mouchent du miel, mais fort acre ; & lors qu'ils s'huilent, c'eſt auec du laict qui ſe prend apres comme du fromage, en y meſlant vn peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur eſt tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains ſont comme de la greſle ; ſi bien que lors qu'il greſle parmy nous, c'eſt que le vent ſecouë les vignes en ce païs-là. Le ventre leur ſert de poche ; & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouure & ſe referme comme vne gibeciere ; & parce qu'il eſt velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches

C'eſt qu'il eſt ſans boyaux.

portent des habits de verre, & les pauures de cuiure; car l'vn & l'autre ſe file, & le dernier quand il eſt moüillé ſe carde comme de la laine. I'ay peur qu'on ne me croye pas ſi ie parle de leurs yeux, car cela ſurpaſſe la créance. Ils s'oſtent & s'apliquent comme des lunettes, & pluſieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voiſins; car l'on en fait des treſors, & celuy qui en a le plus, eſt eſtimé le plus riche. Leurs oreilles ſont de feüilles de platane, horſmis à ceux qui naiſſent de gland, qui les ont de bois Ie vis deux merueilles dans le palais du Roy; vn puits qui n'eſtoit pas fort profond, où en deſcendant on entendoit tout ce qui ſe diſoit dans le monde; & vn miroir au deſſus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y paſſoit. I'y ay veu ſouuent mes amis & ceux de ma connoiſſance; mais ie ne ſay s'ils me voyoient. Si quelqu'vn ne me veut pas croire, quand il y aura eſté il me croira.

IV. Arriuée en l'Iſle des Lampes.

Aprés auoir pris congé du Roy & de toute ſa Cour, nous fiſmes voile à trauers les vaſtes plaines de l'air; mais auant que de partir, il me fit preſent de deux robes de cryſtal, & de cinq de letton, auec vne armeure toute complette de coſſe de féues; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fuſmes eſcortez par vn regiment d'Hippogryphes, l'eſpace d'enuiron cinq cens ſtades, & courûmes beaucoup de païs, mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'eſtoile du iour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes apres dans le Zodiaque, & laiſſant le Soleil à main gauche, commençâmes à raſer la terre, ſans y décendre, parce que le vent eſtoit contraire; quoy que nous l'euſſions bien deſiré, à cauſe que le pays que nous voyions eſtoit fort beau & arouſé de pluſieurs fleuues. Les

Néphélocentaures qui eſtoient à la ſolde de Phaëton, vinrent fondre ſur nous en cét endroit, penſant que nous fuſſions encore ennemis; mais ils ſe retirerent lors qu'ils ſeurent que la paix eſtoit faite. Nous ne laiſſaſmes pas d'auoir grand peur, parce que nous auions renuoyé deſia noſtre eſcorte. Apres auoir vogué toute la nuit, & le iour ſuiuant, nous arriuâmes ſur le ſoir en l'Iſle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle eſt ſituée entre les Hyades & les Pleïades, vn peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fuſmes décendus, nous ne trouuâmes que des Lampes, qui aloient & venoient comme les habitans d'vne ville, tantoſt à la place, tantoſt ſur le port, les vnes petites & chetiues comme le menu peuple, les autres grandes & reſplendiſſantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles auoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'vne Republique, parloient & s'entretenoient enſemble, & nous demandoient des nouuelles. Quelques-vnes nous prierent meſme d'entrer chez elles & de nous rafraîchir; mais nous ni voulûmes ni boire ni manger, de peur de ſurpriſe. Le Palais du Roy eſt au milieu de la ville où il rend iuſtice toute la nuit, & chacun eſt obligé de s'y trouuer, pour rendre compte de ſes actions. Celles qui ont fally ne ſoufrent point d'autre peine, ſinon qu'on les éteint, qui eſt vne eſpece de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous aprochaſmes pour entendre leurs raiſons & leurs excuſes, & y vîmes iuſqu'à la lampe de noſtre logis, qui nous dit des nouuelles de la famille.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant prés

V. Englou-tiſſement

de l'Auteur, & son seiour dans la Baleine. Voyez les Remarques.

des nuës, vîmes la ville de Nephélococcygie, qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y décendîmes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit Roy, ce qui nous fit souuenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours apres, nous découurimes clairement l'Ocean; mais nous ne voyïons plus de terres, que celles que nous auions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatriéme, sur le midy, le vent s'estant apaisé, nous décendismes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plûtost, que nous commençâmes à faire bonne chere de ce que nous auions, & parce qu'il faisoit vn grand calme, nous nous baignâmes mesme dans l'Ocean. Mais comme souuent vn petit rayon de bonne fortune est le préſage d'vn grand mal-heur, nous n'eûmes pas vogué deux iours, qu'au troisiéme, au leuer du Soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de baleines; dont il y en auoit vne d'enuiron quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle auoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yuoire. Lors que nous la vîmes venir à nous la gueule onuerte, nous nous recommandâmes aux Dieux, & nous embrassâmes l'vn l'autre, pour n'estre pas séparez mesme dans la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, auec nostre nauire: mais de bonne fortune, auant qu'elle pust nous écraser, nostre vaisseau coula heureusement dans l'interualle de ses dents. Comme nous fusmes dans ce goufre, nous ne voyïons rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouurir la gueule, nous

Ce mot n'est pas au Grec, mais ie m'en sers pour la commodité de l'expression.

vîmes vn grand & large monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y auoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle auoit aualez, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des balles de marchandiſe, des anchres & des maſts de nauire; & vers le milieu vne terre & des montagnes, qui eſtoient faites, à mon auis, de la quantité de limon qu'elle aualoit. Il y auoit meſme vne foreſt, & toutes ſortes d'arbres & de plantes comme en vn pays cultiué, qui pouuoit auoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Hérons & d'Alcyons & autres oiſeaux de riuiere, qui auoient fait leurs nids dans le bois. Aprés auoir répandu beaucoup de larmes inutiles, i'encourageay mes Compagnons, & fis ſouſtenir le vaiſſeau qui panchoit; puis ayant alumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous auions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous auions aportée de l'étoile du iour. Le lendemain eſtant éueillez, comme la baleine ouuroit la gueule, nous voyïons tantoſt le Ciel, tantoſt des Montagnes, tantoſt des Iſles; car nous la ſentions remuër de tous coſtez en vn inſtant. Lors que nous fûmes acoûtumez à vn ſi triſte ſejour, ie pris ſept de mes compagnons auec moy, & entray dans la foreſt pour découurir le païs. Nous n'eûmes pas fait ſept cens pas, que nous trouuâmes vn petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inſcription, & enſuite, pluſieurs ſepulchres, & vne fontaine tres-claire aſſez proche. Nous ouïſmes meſme l'aboy d'vn chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit iuger que le païs eſtoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouuons vn vieillard & vn ieune homme, qui dreſſoient vn petit iardin, & y faiſoient venir de l'eau de la fontaine

pour l'arouſer. Ioyeux & étonnez tout enſemble, nous nous arreſtâmes aſſez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'eſtoient pas moins ſurpris que nous. Apres quelque ſilence de part & d'autre, le vieillard nous demanda ſi nous eſtions des Dieux marins ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous auons eſté autrefois au monde, mais nous flotons maintenant dans la baleine, ſans ſauoir au vray ce que nous ſommes; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous viuons. Et nous, luy dis-ie, mon pere, nous ſommes de pauures étrangers qui fuſmes hier engloutis auec noſtre nauire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous conſoler l'vn l'autre, & pour nous aprendre que nous n'eſtions pas ſeuls dans cette miſere. Faites-nous donc, s'il vous plaiſt, le recit de voſtre auenture, & puis vous ſaurez la noſtre. Ce ne ſera pas, dit-il, ſans auoir mangé auparauant, & en diſant cela, il nous prit par la main & nous amena dans ſa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il auoit. Lors que nous fuſmes raſſaſiez, il nous preſſa de luy dire qui nous eſtions, & comment nous auions eſté engloutis. Nous luy contaſmes donc tout ce qui nous eſtoit arriué depuis noſtre embarquement, dequoy il parût fort étonné, & nous dit qu'il eſtoit de l'Iſle de Cypre, & qu'eſtant allé auec ſon fils pour trafiquer en Italie, ils auoient nauigé heureuſement iuſqu'en Sicile, d'où ils auoient eſté emportez par la tempeſte dans l'Ocean, & engloutis auec leur vaiſſeau, dont nous auions pû voir le debris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres eſtoient morts, à la reſerue de ſon fils & de luy, & qu'apres leur auoir rendu les derniers deuoirs, ils auoient baſty la chapelle que

nous auions veuë, & cultiuoient enſemble ce petit jardin qui leur fourniſſoit des légumes, dont ils viuoient auec des fruits ſauuages & du poiſſon. Qu'il y auoit des vignes au païs dont le vin eſtoit tres-excellent, & que nous auions pû voir vne fontaine dont l'eau eſtoit tres-fraîche & tres-bonne. Qu'ils s'eſtoient acommodez chacun vn lict de branches d'arbres, auec quelques autres petits meubles neceſſaires; auoient allumé du feu, & s'ocupoient à la chaſſe, & quelquefois à la peſche, à trauers les ouïes de la baleine. Qu'il n'y auoit pas fort loin de là à vn eſtang ſalé qui auoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils ſe baignoient quelquefois, & où y peſchoient auſſi, parce qu'il y auoit force poiſſon. Qu'il y auoit vingt-ſept ans qu'ils viuoient dans cette miſere, & que la vie leur ſeroit encore ſuportable, ſans les habitans du païs qui eſtoient ſauuages, & leur faiſoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-ie, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous. Oüy, dit-il, & qui ſont faits d'vne façon éfroyable; Car à l'extremité de l'Iſle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le viſage d'écreuiſſe & le reſte d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre coſté, à main droite, ſont les Tritonomendettes, ſemblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reſte de chats. Ceux-là ne ſont pas ſi meſchans que les autres. A la gauche, ſont les Carcinoquires & les Cynocephales qui ſont alliez enſemble. Au milieu, les Pagourades & les Pſittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la courſe. Vers l'Orient, à l'embouchure du monſtre, le pays eſt preſque deſert, à cauſe qu'il eſt ſouuent inondé. Neantmoins, i'y ay établi ma demeure, & y vis en quelque aſſeurance,

Comme qui diroit ſalez ou confits.

Il fait alluſiõ aux Tritons.

Mains de Cancres.

Teſtes de Chien.

Pié-legeres.

moyennant cinq cens huîtres que ie paye de tribut aux Pſittopodes. Voilà l'eſtat du pays. Il faut conſiderer maintenant comment nous ferons pour y viure, & pour nous défendre de tant de monſtres. Combien ſont-ils, luy dis-ie ? Plus de mil, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arreſtes de poiſſon. Puis-qu'il ſont deſarmez, repartis-ie, nous en viendrons bien à bout, & apres les auoir défaits nous habiterons le païs ſans crainte. Nous reſolûmes donc de les combatre, & retournâmes à noſtre nauire, pour faire les apreſts neceſſaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous eſtions nez libres, & mal-traittâmes leurs Députez. Les Pſittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous auec grand bruit ; mais nous nous eſtions preparez à les receuoir, & auions mis vingt-cinq hommes en embuſcade, auec ordre de ne ſe point leuer que les ennemis ne fuſſent paſſez, afin de les charger en queuë ; car nous les atendions de pied ferme auec le reſte. Le combat fut grand & opiniaſtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent ſoixante & dix des ennemis, ſans perdre qu'vn de nos camarades, auec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'vne arreſte de poiſſon. Nous pourſuiuîmes les autres iuſqu'à leurs cauernes, & tout le reſte du iour & la nuit ſuiuante, demeurâmes ſur le champ de bataille, où nous dreſſâmes vn trophée de l'épine du dos d'vn Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reſte des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dés le lendemain auec grand apareil. Les Taricanes auoient l'aiſle droite, les Cyno-

Sous la conduite de Pélame.

céphales la gauche, les Carcinoquires eſtoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurerent chez eux, ſans vouloir eſtre de la partie. Nous les vinmes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entrâmes au combat auec de grands cris, qui réſonnoient dans le ventre de la baleine comme dans vn antre. Ils furent défaits aiſément, parce qu'ils eſtoient nuds, & ſans armes; de ſorte que nous les pourſuiuîmes iuſqu'à la foreſt. Auſſi-toſt ils enuoyerent rechercher noſtre aliance, & ſur noſtre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant apris cette nouuelle, ſe ſauuerent dans la mer à trauers les ouïes de la baleine. Apres cette victoire, nous demeurâmes maîtres du païs, nous occupant à la chaſſe, & aux exercices du corps, cultiuant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans vne priſon large & ſpacieuſe, qui ne ſongeroient qu'à paſſer le temps, & à ſe réjouïr. Comme nous eûmes veſcu de la ſorte plus d'vn an & demy, enfin le cinquiéme iour du neuuiéme mois, enuiron le ſecond baillement du monſtre, qui ne bâilloit qu'vne fois par heure, ce qui ſeruoit à les conter, nous entendîmes vn grand bruit comme de rames & de forçats, & coûrumes à ſon embouchure, où nous tenant à couuert dans l'interualle de ſes dents, nous vîmes des Géans, grands comme des Coloſſes, qui conduiſoient ces Iſles, comme l'on fait des nauires. Ie ſay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laiſſeray pas de le dire, parce qu'il eſt veritable. C'eſtoient des Iſles longues & étroites, qui n'eſtoient pas fort hautes, & qui pouuoient auoir cent ſtades de tour. Il y auoit

enuiron trente hommes ſur chacune, ſans compter ceux qui eſtoient employez pour la défence ; & ces trente hommes eſtoient rangez de part & d'autre comme les forçaſts d'vne galere & ramoient auec des grands pins feüillus. Derriere, ſur vne eminence, eſtoit le Pilote, qui tenoit vn gouuernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre coſté, à la prouë, il y auoit enuiron quarante hommes tous armez, ſemblables à nous, horſmis que leur cheuelure eſtoit de feu, ce qui les défendoit comme vn caſque. Les arbres de l'Iſle ſeruoient de voile ; car le vent venant à ſoufler dedans, la faiſoit voguer, ſi bien qu'on la conduiſoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le ſiflet du Comite qui faiſoit mouuoir les rames tout d'vn temps, comme dans vne galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Iſles d'abord, mais ſur la fin il en parût enuiron ſix cens, qui tournerent toutes les prouës l'vne contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de briſées, & d'autres coulées à fons, mais pluſieurs ſe maintinrent brauement iuſqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la prouë faiſoient merueilles de bien ataquer & de bien défendre. Les vainqueurs ſautoient dans celles des vaincus, pour les empeſcher de ſe détacher & de prendre la fuite, & l'on faiſoit main baſſe, ſans faire des priſonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils iettoient de grands polypes atachez les vns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la foreſt ; de ſorte que l'on combatoit de pied ferme, comme ſi ce n'euſt pas eſté vn combat naual. On ſe lançoit auſſi à la teſte, au lieu de pierres, des huiſtres & des tortuës, groſſes comme des pieces de rocher, L'vn des Generaux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre

Cent autre vent, beuueur de mer.

Thalaſſopotés; car on les entendoit ſouuent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy auoit enleué pluſieurs troupeaux de dauphins, qui eſtoit le ſujet de leur diferent. Auſſi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Iſles des ennemis, en prit trois auec tous ceux qui eſtoient dedans, & pourſuiuit le reſte qui ſe retiroit auec la poupe fracaſſée. Sur le ſoir, comme il fut de retour de la pourſuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du ſien que des ennemis, car il auoit bien eu quatre-vingts Iſles ſubmergées. Apres, il dreſſa vn trophée ſur la teſte de la Baleine, qui eſtoit elle-meſme comme vne grande Iſle, où plûtoſt comme le continent, & apendit à Neptune vne des Iſles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre autour du monſtre, auquel ils auoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des ſacrifices d'action de graces, & ayant enſeueli leurs morts, partirent auec des cris de ioye & des chants de triomphe. Voila ce qui ſe paſſa au combat des Iſles.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venuë aux Iſles Fortunées. III. Deſcription des Enfers. IV. l'Iſle des Songes. V. Diuerſes auentures aſſez extrauagantes. VI. D'autres qui le ſont encore plus, iuſqu'à ſon arriuée aux Antipodes.

I. Continuation du voyage de l'Auteur.

APRES ces choſes, ne pouuant endurer vn plus long ſejour dans la Baleine, il nous prit enuie de faire vn trou au coſté droit pour nous éuader; mais comme nous eûmes creuſé cinq ou ſix cens pas ſans trouuer le fons, nous abandonnâmes l'entrepriſe, & iugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla ſept iours entiers ſans en ſentir rien, mais ſur la fin du ſeptiéme, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule auſſi-toſt, ce qui nous fit iuger qu'elle commençoit à ſe porter mal. Vers l'onziéme iour, nous aperçûmes qu'elle ſe mouroit, car elle ſentoit fort mauuais; ſi bien que le lendemain nous luy trauersâmes la gueule auec de groſſes poudres, pour l'empeſcher de la refermer, ſans quoy nous eſtions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à noſtre départ, & fiſmes nos prouiſions, prenant l'étranger pour noſtre Pilote. Le troiſiéme iour nous tirâmes noſtre vaiſſeau par l'interuale de ſes dents, & le décendîmes tout doucement dans la mer. Aprés, montant ſur

le

le dos du monſtre, nous ſacrifiâmes à Neptune, prés du trophée des Iſles flotantes, & ayant demeuré là trois iours, à cauſe du calme, nous fiſmes voile le quatriéme. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la derniere défaite, contre leſquels noſtre vaiſſeau aloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuſe grandeur. Il faiſoit fort beau du commencement; mais la biſe venant à ſoufler, il fit vn froid ſi inſuportable, que la mer ſe glaça à la hauteur de quatre cens braſſes. Nous fuſmes donc contrains de décendre, & commençâmes à gliſſer deſſus; mais le vent venant à ſe renforcer, nous fiſmes vn trou dans la glace par l'auis de noſtre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faiſant du feu, & mangeant le poiſſon que nous trouuions en creuſant. A la fin, comme les viures commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes noſtre vaiſſeau, & mettant la voile au vent, coulâmes ſur la glace comme ſur du verre. Le cinquiéme iour elle ſe fondit, & nous voguâmes ſur l'eau comme auparauant, tant que nous abordâmes en vne petite Iſle deſerte, où nous deſcendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux ſauuages, qui auoient les cornes ſous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouuâmes vne mer de laict, qui auoit au milieu vne petite Iſle de fromage, où nous ſejournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Iſle, & buuant du laict des raiſins; car ils ne portent point de vin. La Princeſſe Tyro fille de Salmonée, en eſtoit Reine, & auoit receu cette faueur de Neptu-

Tyro, ſignifie fromage, en Grec.

ne pour recompenſe de ſa chaſteté. Il y auoit auſſi vn Temple dedié à Galatée, comme il paroiſſoit par l'inſcription.

Galatée, veut dire laict.

II. Venuë de l'Autheur aux Iſles Fortunées

Comme nous eûmes demeuré là cinq iours, nous en partîmes le ſixiéme par vn bon vent, & deux iours aprés paſſâmes de cette mer blanche dans vne autre, ſur laquelle nous vîmes marcher des hommes ſemblables à nous, horſmis qu'ils auoient des piés de liége, ce qui les ſouſtenoit ſur l'eau. Ils s'aprocherent de noſtre nauire, & nous ſalüant en noſtre langue, nous dirent qu'ils aloient au Liége qui eſtoit leur patrie. Aprés auoir couru quelque temps autour de noſtre vaiſſeau, ils s'en alerent en nous ſouhaitant vne heureuſe nauigation. Ils ne nous eurent pas plûtoſt quitez, que nous découurîmes pluſieurs Iſles, parmy leſquelles eſtoit la leur ſur vn grand liége tout rond. Plus loin, ſur la droite il y en auoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroiſtre beaucoup de feux, & deuant nous vne petite, large & baſſe, d'où s'exhaloit vn doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en ſort de l'Arabie heureuſe. Nous cinglons de ce coſté-là, & trouuons en arriuant de grands ports, larges & tranquilles, & des fleuues d'vne eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords eſtoient couuerts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la muſique des oiſeaux, qui faiſoient vn concert auec les Zephirs. Car les feüilles agitées par vn doux vent, rendoient vn ſon comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou pluſtoſt des cris de réjouïſſance, comme dans vn feſtin, où les vns chantent & les autres danſent au ſon du flajolet ou de la lyre. Eſtonnez de tant de merueilles,

De roſes, violettes, &c.

nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fuſmes pas pluſtoſt, que les gardes nous liérent auec des chaiſnes de roſes & nous menérent vers le Prince, aprés nous auoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous eſtions dans l'Iſle des bien-heureux qui eſtoit gouuernée par Rhadamante. Nous trouuâmes en arriuant qu'il y auoit trois cauſes à plaider auant la noſtre. La premiere eſtoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour ſauoir s'il ſeroit receu en la compagnie des Heros, aprés s'eſtre tué luy-meſme en fureur. La ſeconde eſtoit vn diferent amoureux de Theſée & de Menelaüs à qui demeureroit Heleine. Et la troiſiéme, vne diſpute de préſceance entre Alexandre & Annibal. Aprés beaucoup de conteſtation, Ajax fut receu, moyennant quelques priſes d'élébore, pour leſquelles on le renuoya à Hipocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cauſe des longs trauaux qu'il auoit ſouferts pour elle, outre que Theſée auoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy donna vn ſiege à coſté du vieux Cyrus. Apres cela, nous fuſmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous auions oſé profaner ces lieux ſacrez de noſtre preſence mortelle? Sur noſtre réponſe, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'auis de Caton & d'Ariſtide, remit à nous punir de noſtre curioſité, apres noſtre mort, & cependant nous permit de voir les raretez du païs, & de nous entretenir auec les bien-heureux; Auſſi-toſt, nos chaînes tomberent d'elles-meſmes, & l'on nous conduiſit à la ville, pour aſſiſter à leur feſtin. Nous fuſmes tous rauis en entrant de voir que la ville eſtoit d'or, & les murailles d'émeraudes, auec le paué marqueté d'ébeine, &

Parce que'lle auoit reſté femme de l'vn & de l'autre.

d'yuoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, auec de grands Autels d'vne ſeule pierre précieuſe, ſur leſquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y auoit ſept portes, toute de Cinamome, & vn foſſé d'eau de ſenteur large de cent coudées, qui n'eſtoit profond qu'autant qu'il faloit pour ſe baigner à ſon aiſe. Il ne laiſſoit pas d'y auoir des bains publics d'vn artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice eſtoit de cryſtal, & les baſſins où l'on ſe lauoit de grands vaſes de porcelaine pleins de roſée. Du reſte, les bien-heureux n'ont point de corps & ſont impalpables; Ils ne laiſſent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'eſt leur ame toute ſeule, reueſtuë de la reſſemblance du corps; car ſi on ne les touche, on ne ſauroit découurir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne ſeroient pas noires. Ils ne vieilliſſent point, mais ils demeurent touſiours à l'âge où ils meurent, horſmis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits ſont d'vn creſpe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui ſont ſans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait iamais nuit dans toute l'Iſle, mais le iour n'y eſt pas fort éclatant, c'eſt comme vne aurore perpetuelle. De toutes les ſaiſons ils ne connoiſſent que le Printemps, & de tous les vens que les Zéphirs; mais la terre eſt couuerte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte ſe fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moiſſon. Les épis au lieu de bled ſont chargez de petits pains ſemblables à des champignons, ſi bien qu'on n'eſt iamais en peine ni de cuire, ni de

moudre. Il y a trois cens ſoixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de ſenteur, mais plus petites; auec pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Eliſe, à la fraîcheur d'vn bois qui l'enuironne, où l'on eſt couché ſur des fleurs, & les vens portent des viandes. Sur les teſtes pendent de grands arbres de cryſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l'on ne les a pas pluſtoſt pris qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes, car les petits oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleue des nuées de parfum tant des ſources de ſenteur, que du fleuue dont la ville eſt ceinte, leſquelles s'épreignent à l'aide des vens, & verſent ſur l'aſſiſtance vne liqueur tres-précieuſe. On ne ceſſe de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui eſt aſſis parmy les Heros au deſſus d'Vlyſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maiſtres de muſique ſont Eunome, Arion, Anacréon & Steſicore, dont le dernier eſt réconcilié auec Heleine. Aprés qu'ils ont finy leurs chanſons, paroiſt vn ſecond chœur de Muſiciens, compoſé de ſerins & de roſſignols, qui auec les Zéphirs, font vn concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des bien-heureux, c'eſt qu'ils y a deux ſources, l'vne du ris, l'autre de la ioye, dont chacun boit vn grand trait auant que de ſe mettre à table, ce qui le tient gay le reſte du iour. Diſons maintenant ceux qui ſont les plus eſtimez dans cette Iſle, & qui tiennent le premier rang par-

my les ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui ſe ſont ſignalez au ſiége de Troye, horſmis Ajax le Locrien qui eſt tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarſis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus, les ſept Sages, horſmis Periandre, Socrate, qui s'entretient ordinairement auec Palaméde & Neſtor, ou auec de beaux garçons comme Narciſſe, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il eſt amoureux du dernier, car il luy fait forces careſſes. Rhadamante l'a ſouuent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit ſon ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il eſt dangereux de faire de mauuaiſes habitudes. Ie n'y vis point Platon, & comme i'en demandois la cauſe, on me dit qu'il habitoit ſa Republique, & qu'il viuoit ſelon les Loix qu'il y auoit établies. Ariſtipe & Epicure y ſont des premiers, & chacun les veut auoir, parce qu'ils ſont de bonne compagnie. Il n'eſt pas iuſqu'à ce pauure malotru d'Eſope qu'il n'y ſoit, & ils s'en ſeruent comme de boufon. Pour Diogéne, on ne le reconnoiſtroit pas, tant il eſt changé; car il eſt deuenu voluptueux, & a épouſé la Courtiſane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danſer, & faire mille extrauagances, ſur tout quand il a bû. Les Stoïciens en ſont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore ſur le coſteau, & ſont ocupez à défricher le chemin de la Vertu. Ie n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils déliberent touſiours, & qu'ils ne ſe peuuent réſoudre; On doute meſme s'ils croyent des Enfers & des Champs Eliſées. Mais, à mon auis, c'eſt qu'ils craignent le iugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oſter toute ſorte

de iugement, & mettre l'Vniuers en confuſion. Voilà les plus iluſtres de l'autre monde; mais on y reuere principalement Theſée & Achille. Les femmes y ſont communes, & en cela, ils ſont tous Platoniciens. On ne s'abſtient pas meſme des garçons; Il n'y auoit que Socrate qui iuroit qu'il ne les toucheroit point, encore croit-on qu'il ſe parjuroit. Aprés auoir eſté deux ou trois iours en ce païs-là, i'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il eſtoit, parce que c'eſtoit vne des plus grandes queſtions qui fuſt parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'auoient tellement embroüillé ſur ce ſujet, que luy-meſme n'en ſauoit plus rien, mais qu'il croyoit eſtre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cauſe qu'il y auoit eſté donné en oſtage. Ie luy demanday en ſuite, s'il auoit fait les Vers qu'on rebute? Il me dit que oüy; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Ie m'enquis auſſi pourquoy il auoit commencé ſon Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'eſtoit fait ſans deſſein, & qu'il n'auoit pas fait non plus l'Odyſſée auant l'Iliade, comme pluſieurs croyent. Pour ſon prétendu aueuglement, ie ne luy en parlay point, parce que ie vis bien le contraire. Ie luy faiſois pluſieurs autres demandes, lors qu'il eſtoit de loiſir, & il me répondoit à tout ſur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné ſon procez contre Therſite, qui l'acuſoit de calomnie; mais il fut renuoyé abſous à l'ayde d'Vlyſſe qui plaida ſa cauſe. Sur ces entrefaites arriua Pythagore, aprés auoir acheué toutes ces reuolutions, & paſſé par diuerſes metempſycoſes; car il auoit

Zenodote & Ariſtarque.

eſté metamorphoſé par ſept fois, & doutoit encore s'il ſe feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien reçeu; parce qu'il auoit tout vn coſté d'or. Empedocle vint auſſi tout grillé; mais on ne le voulut point receuoir, quelque inſtance qu'il en fiſt, de peur qu'il ne fuſt trauaillé de mélancolie. Aprés quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépaſſez*, où Achille & Theſée preſidérent, celuy-cy pour la ſeptiéme fois, & l'autre pour la cinquéme. Il ſeroit long de raporter icy tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Vlyſſe à la lute, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le ſépulcre eſt à Corinthe, ſans que pas vn euſt l'auantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace; Ie ne ſay plus qui vainquit à la courſe; Homere remporta de bien loin le prix de la Poëſie; mais Héſiode auſſi fut couronné. La couronne eſtoit faite de plumes de Pân, & c'eſtoit le prix de tous les jeux. Comme on en ſortoit, la nouuelle vint que les Enfers s'eſtoient reuoltez ſous la conduite de Phalaris & de Buſide, acompagnez de Dioméde, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Iſle des bien-heureux, apres auoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Auſſi-toſt Rhadamante mit les Heros en bataille ſur le bord de la mer, ſous le commandement de Theſée, d'Ajax & d'Achille; car le ſecond eſtoit deſia retourné en ſon bon ſens. Apres vn grand combat, où Achille fit des merueilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien auſſi à l'aîle droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Auſſi euſt-il pour récompenſe vn beau iardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on apeloit l'*Academie des Morts*.

Apis faire.

Anciens brigands.

Les vaincus furent renuoyez aux Enfers, pour y eſtre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna ſon liure en partant ; mais ie le perdis auec le reſte de mon équipage. Il commençoit ainſi ſon Poëme, *Ie chante des Enfers les combats redoutables*. Apres la victoire on fit vn grand feſtin ſelon la coûtume, où l'on ne ſeruit que des féues, c'eſt pourquoy Pythagore ne s'y trouua point. En ſuite, il arriua de nouuelles auentures ; Cinyre fils de Sintare, noſtre Pilote qui eſtoit vn grand garçon de belle taille, & fort bien fait, deuint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put eſtre long-temps caché ; car ils ſe faiſoient mille careſſes à table, & quelquefois aprés le repas s'égaroient tout ſeuls dans la foreſt. A la fin, ils ſe réſolurent de ſe retirer en quelqu'vne des Iſles voiſines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons ſans nous en rien dire, parce qu'ils ſauoient bien que nous le trouuerions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur deſſein, & cinglérent en haute mer, ſans que perſonne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'eſtant éueillé en ſurſaut, & ne trouuant plus prés de luy ſa femme, ſe mit à crier, & ſautant en bas du lict alla éueiller ſon frere Agamemnon, & vint auec luy faire ſes plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on auoit enuoyez à la découuerte, raporterent qu'on voyoit vn nauire fort éloigné ; & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros ſur vn vaiſſeau d'Aſphodelle fait tout d'vne piece, & les enuoya apres. Ils firent ſi grande diligence qu'ils les ateignirent ſur le midy, auant qu'ils pûſſent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remarquant leur vaiſ-

ſeau auec des chaînes de roſes; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Iſle. Heleine pleuroit & ſe deſeſperoit, s'arachant les cheueux, & baiſſant la veuë de honte. Rhadamante, apres auoir interrogé les coupables, les renuoya aux Enfers pour y eſtre chaſtiez de leurs crimes, parce que l'Iſle des bien-heureux eſt exemte de ſupplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éuiter de pareils inconueniens à l'auenir. Ie regrettois fort de quiter vn ſi agréable ſejour, pour r'entrer dans de nouueaux malheurs; mais les Heros me conſolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprés d'eux apres ma mort. I'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enſeigner la route que ie deuois tenir, & de me dire ce qui m'arriueroit par le chemin. Alors me montrant les Iſles voiſines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, ſont celles des Enfers; plus loin eſt celle des Songes; & en ſuite, Ogygie où demeure Calypſo; mais tu ne la ſaurois encore voir. Quand vous les aurez paſſées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauuages; puis vous retournerez en voſtre païs; apres de longues & perilleuſes erreurs. Comme il eut dit cela, il aracha vne racine de Mauue, & me la preſentant m'ordonna d'y auoir recours dans mon affliction. Il me commanda auſſi quand ie ſerois arriué aux Antipodes, de ne point creuſer de feu auec vne épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'vn garçon qui eût plus de dix-huit ans; & me dit qu'en obſeruant bien ces choſes, ie ſerois reçu dans l'Iſle des bien-heureux apres ma mort. Alors ie fis mes prépara-

Rallerie contre Pythagore.

tifs pour mon départ, & allant dire Adieu à Homére, ie le priay de me faire vn quadrain, que ie grauay ſur vne colonne prés du port; Il contenoit ces mots.

Lucien fauory des Dieux
A veu ces hautes deſtinées,
Et hors des Iſles fortunées
Retourne en ſon pays, ioyeux.

Aprés auoir demeuré là le reſte du iour, & pris congé des Heros, ie partis le lendemain; & ils me vinrent conduire iuſqu'à mon vaiſſeau, où Vlyſſe me tirant à part, me donna vne lettre pour Calypſo, ſans que ſa femme en viſt rien. Rhadamante enuoya auec nous le pilote Nauplion, pour empeſcher qu'on ne nous areſtaſt en quelqu'vne des Iſles voiſines, & témoigner que noſtre deſſein eſtoit de tirer plus loin.

III. *L'Iſle des Enfers.*

Au ſortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en vn puant & épais, qui diſtiloit de la poix au lieu de roſée. On ſentoit de loin vne odeur de ſoufre & de bitûme, auec vne exhalaiſon comme de corps morts qu'on roſtit. Parmy cela retentiſſoiẽt les coups de foüet, & le bruit des chaînes, auec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à vne de ces Iſles qui eſtoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'eſtoit qu'vne roche ſeiche & aride, ſans eau & ſans aucune verdure. Aprés auoir grimpé comme nous pûmes par vn ſentier rude & épineux, nous ariuâmes au lieu des ſuplices, qui eſtoit tout ſemé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuues, l'vn de ſang, l'autre de boüe, & le troiſiéme de feu, mais d'vn feu rapide comme vn torrent, & ſujet aux tempeſtes comme la mer. On y voyoit des poiſſons comme des tiſons ardens, & d'autres plus petis

comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouuoit aborder que par vne porte fort étroite qui eſtoit gardée par Timon le Miſanthrope. Nous y entrâmes pourtant ſous la conduite de noſtre guide, & vîmes tourmenter pluſieurs Roys & particuliers, dont il y en auoit quelques-vns de noſtre connoiſſance. Cinyre y eſtoit pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumée. Il y auoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui diſcouroient ſur la vie de chacun, & ſur la nature du ſupplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui auoient impoſé à la poſterité par leurs écrits fabuleux, comme Cteſias & Hérodote, ce qui me donna quelque conſolation, parce qu'il n'y a guere de vice dont ie me ſente moins coupable. Aprés cela nous ſortîmes, ne pouuant plus ſoufrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de noſtre guide, nous retournâmes à noſtre vaiſſeau.

IV. L'Iſle des Songes.

Nous n'eûmes pas nauigé beaucoup, que l'Iſle des Songes nous apaiut, mais obſcurément comme les ſonges ont accoûtumé. Car elle ſembloit s'éloigner à meſure que nous en approchions; mais enfin l'ayant atrapé, nous y entrâmes par le havre du Sommeil, & y décendîmes ſur la brune. Elle eſtoit ceinte tout autour d'vne foreſt de pauos & de mandragore, qui eſtoit pleine de hibous & de chauues-ſouris; car il n'y a point d'autres oiſeaux dans toute l'Iſle. Il y auoit vn fleuue qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'vne eau dormante. Le mur de la ville eſtoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc en-ciel. Elle auoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux; Les deux

premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'vne de fer & l'autre de terre, par où ſortent les ſonges afreux & mélancoliques; les deux autres ſont tournées vers le port, l'vne de corne & l'autre d'yuoire, qui eſt celle par où nous entrâmes. Le Sommeil eſt le Roy de l'Iſle, & ſon Palais eſt à main gauche en entrant. A main droite eſt le Temple de la Nuit, qui eſt la Déeſſe qu'on y adore; & en ſuite, celuy du Coq. Le Sommeil a ſous luy deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrez de la fantaiſie & du neant. Au milieu de la place eſt la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ſes coſtez, l'vn du Menſonge & l'autre de la Verité. C'eſt là qu'eſt l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprete des ſonges eſt le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Iſle ſont differens, les vns beaux & de belle taille; les autres petis & contrefaits; Ceux-cy riches à ce qui paroiſt, & veſtus d'or & de pourpre comme des Rois de Comédie. Ceux-là gueux & mendians, & tout couuerts de haillons. Nous en vîmes pluſieurs de noſtre connoiſſance, qui nous conduiſirent chez eux & nous traiterent ſplendidement, & apres la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à noſtre départ. Quelques-vns nous menérent en noſtre païs, & nous ramenérent le meſme iour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne comte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fiſmes que manger & dormir; mais à la fin, éueillez par vn coup de tonnerre, nous gagnons le nauire & quitons le port.

Trois iours apres nous arriuâmes en l'Iſle d'Ogygie, où auant que d'aborder ie détache- *V. Auant*

Lettres extrauagantes.

tay la lettre d'Vlyſſe, de peur que ce fourbe ne nous euſt fait quelque ſupercherie, & n'y trouuay que ces mots, LETTRE D'VLYSSE A CALYPSO. *Ie ne vous eus pas pluſtoſt quitée que ie fis naufrage, & ne me ſauuay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Phéaques. Comme ie fus de retour chez moy, ie trouuay ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien; & apres les auoir tuez, ie fus aſſaſſiné par Telegone que i'auois eu de Circé. Maintenant, ie ſuis en l'Iſle des Bien-heureux, où ie regrette les plaiſirs que nous auons eus enſemble, & voudrois eſtre touſiours demeuré auec vous, & auoir accepté l'ofre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'échaper, ſoyez aſſurée de me reuoir. Adieu.* Il ajoûtoit à cela quelque choſe en noſtre faueur. Nous n'eûmes pas eſté fort loin que ie trouuay la grote de Calypſo, telle qu'Homere l'a décrit, où elle trauailloit en tapiſſerie. Elle n'eut pas pluſtoſt lû la lettre qu'elle ſe prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diuerſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Penelope eſtoit auſſi belle & auſſi chaſte que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agreable, & apres auoir pris congé d'elle, nous retournaſmes à noſtre vaiſſeau, & paſſâmes la nuit ſur le riuage. Le lendemain dés le matin nous fiſmes voile par vn grand vent, & apres auoir eſté batus de la tempeſte deux iours entiers, au troiſiéme nous fûmes ataquez par des Barbares qui nauigeoient ſur de grandes citrouïlles longues de ſix coudées. Car lors qu'elles ſont ſeiches ils les creuſent, & ſe ſeruent des grains au lieu de pierres dans le combat & des

Ou, en laine.

fueilles au lieu de voile, auec vn maſt de roſeau. Apres vn rude combat, nous vîmes paroiſtre ſur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas pluſtoſt aperceus qu'ils nous quiterent, pour les aler rencontrer, parce que c'eſtoient leurs ennemis. Auſſi-toſt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, ſans ſauoir qui remporta l'auantage; mais il y auoit aparence que les derniers ſeroient les maiſtres. Car outre qu'ils eſtoient en plus grand nombre, leurs vaiſſeaux eſtoient plus forts, eſtant faits de la moitié d'vne coque de noix, qui ſont groſſes & dures en ce pays-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdu de veuë, nous penſâmes nos bleſſez, & nous tinmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car auant le coucher du Soleil nous fûmes ataquez par quelque vingt hommes, qui eſtoient à cheual ſur des Dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des cheuaux. Lors qu'ils furent prés de nous ils ſe ſeparérent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancerent des yeux de cancres, qui eſtoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſâmes à coups de trait iuſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte & ſterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corſaires. Sur le minuit qu'il faiſoit grand calme; nous rencontrâmes vn nid d'alcyons d'vne ſi prodigieuſe grandeur, que la mere faillit à nous ſubmerger, du ſeul vent de ſon aîle, & nous le prenions d'abord pour vn écueil. Apres l'auoir reconnu nous y deſcendîmes, & trouuâmes qu'il eſtoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs,

dont le moindre eſtoit plus gros qu'vne pipe de maluoiſie. Les petis eſtoient preſts à éclore, & on les entendoit deſia crier dans la coque. Comme nous fûmes vn peu éloignez, il nous arriua diuers prodiges. Car l'oiſeau qui eſtoit peint ſur la poupe de noſtre nauire, commença à chanter, & à déployer les aiſles; noſtre Pilote qui eſtoit chauue, deuint tout à coup cheuelu, & l'arbre de noſtre vaiſſeau ietta des fruits & des branches. Etonnez de tant de merueilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriua encore de plus grands. Nous viſmes vne foreſt de Peins & de Cyprés, qui flotoient ſur l'eau ſans racine. Nous penſions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouuâmes ce que i'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouuions deſcendre, ny paſſer à trauers, à cauſe de l'épaiſſeur, ou reculer parce que le vent eſtoit contraire; nous tirâmes noſtre nauire en haut, à force de cables, qui hauſſant les voiles, coulâmes ſur le faiſte qui eſtoit touffu, comme ſur de la glace. Cela me fit ſouuenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocagere*. Lors que nous eûmes paſſé la foreſt qui n'eſtoit pas fort profonde, nous décendîmes noſtre nauire comme nous l'auions monté, & nauigeâmes ſur vne mer claire & vnie iuſqu'à ce que nous arriuâmes à vn precipice. Car les eaux ſe ſeparant en deux, laiſſoient au milieu vn abyſme, où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en haſte les voiles, & aprés auoir ietté la veuë de tous côtez, nous aperçûmes comme vn pont d'eau qui ioignoit la ſuperficie des deux mers, & paſſâmes deſſus dans vn autre Ocean.

Ou, en relief.

Ou, la nauigation.

Cela à quelque raport au détroit de Magellã.

C'eſtoit vne mer douce & paiſible, où nous découuriſmes d'abord vne petite Iſle qui eſtoit facile à aborder, & y décendiſmes pour faire aiguade, & prendre des viures. Nous trouuâmes de l'eau aiſément; mais comme nous cherchions des viures, nous oüîmes des mugiſſemens aſſez proches, & y acourûmes penſant que ce fut vn troupeau de vaches; mais en arriuant, nous vîmes que c'eſtoient des Sauuages, qui auoient la teſte de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuiuirent de ſi prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte ſe ſauua à la courſe. Lors que nous fûmes arriuez à noſtre vaiſſeau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette iniure, & r'auoir nos camarades; mais en ariuant nous trouuâmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils ſe les diſtribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons deſſus de furie, en tuons cinquante, & en faiſons deux priſonniers. Comme nous n'auions rien à manger, pluſieurs eſtoient d'auis de les traiter comme ils auoient fait nos gens, mais nous trouuâmes plus à propos de les garder, pour en auoir ce qui nous faiſoit beſoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs, & des legumes, outre quelques cerfs que ces Sauuages nous donnerent, qui n'auoient que trois pieds, parce que ceux de deuant s'vniſſoient en vn. Apres auoir demeuré là vn iour, pour nous remettre du trauail de la mer, nous en partîmes par vn bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poiſſons, & voler quantité d'oiſeaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes

VI. *Autres auentures extrauagantes.*

à pluſieurs autres ſignes. Nous vîmes là de plaiſans nageurs ; C'eſtoient des gens couchez ſur le dos auec vn baſton entre les iambes, qui ſeruoit comme de maſt, où eſtoit atachée vne petite voile qu'ils conduiſoient auec la main, & voguoient ainſi ſur l'Ocean. D'autres eſtoient aſſis ſur des liéges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en caroſſe ſur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'aprochant de nous admiroient noſtre façon de nauiger autant que nous faiſions la leur. Sur le ſoir nous abordâmes en vne petite Iſle habitée par des femmes qui auoient le pied d'aſnon ; mais du reſte eſtoient tres-belles & veſtuës en Courtiſanes, auec de longues robes traînantes pour cacher leur defaut, ce qui nous empeſcha de le découurir d'abord. Elles nous reçurent fort bien & nous menérent chez elles ; mais ie n'y alois qu'en tremblant, & me défiois de leurs careſſes. Et de fait, i'aperçus chez l'vne en entrant des carcaſſes & des oſſemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir ſur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauue ſelon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'aſſiſter en cette ocaſion. Apres mettant l'épée à la main, ie me ſaiſis de mon hoſteſſe, & la contraignis de me dire qui elles eſtoient. Elle m'auoüa qu'elles eſtoient des femmes marines qui égorgeoient les étrangers apres auoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Auſſi l'ayant liée ie montay ſur le haut de la maiſon & apellay mes camarades, qui ne furent pas plutoſt venus que ie leur contay ce qu'elle m'auoit dit. Comme elle les aperçut elle ſe changea en eau, mais trempant mon épée dedans, ie la retiray toute ſanglante. Aprés, nous nous en courûmes à noſtre

Voyez les Remarques.

nauire, & leuant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découurîmes à l'aube du iour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à déliberer de ce que nous auions à faire. Les vns eſtoient d'auis de prendre terre, & de nous rembarquer auſſi-toſt pour tâcher de regagner noſtre patrie, puiſque nous auions rencontré ce que nous cherchions: Les autres de laiſſer noſtre vaiſſeau ſur le riuage, & d'entrer plus auant en terre-ferme pour découurir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette conteſtation il s'éleua tout à coup vne tempeſte qui briſa noſtre nauire, & chacun ſe ſauua comme il pût auec ſes armes, & ce qu'il auoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriua dans mon voyage du nouueau Monde; Ie décriray aux Liures ſuiuans les merueilles que i'y ay veuës.

Le ſuplément de cette Hiſtoire eſt à la fin du ſecond Volume.

LE MEVRTRIER DV TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuër le Tyran, & ne le trouuant point tuë ſon fils, & luy laiſſe ſon épée au trauers du corps. Le Tyran de retour arache l'épée & s'en tuë de deſeſpoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteſte. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEVRS. Ie ne demande qu'vne récompenſe du meurtre de deux Tyrans, quoy que ie ſois le ſeul de tous ceux qui ont fait de ſemblables actions, qui en ay tué deux d'vn ſeul coup, l'vn de ma main & l'autre de celle du deſeſpoir. C'eſt moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'eſt mon épée qui a tué les Tyrans; Ie n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moi-meſme celui qui ſe pouuoit défendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à ſon fils. Ie deurois donc remporter double recompenſe, & voici qu'on m'en conteſte vne; & ie ſuis ſur le point de perdre le fruit de mes trauaux, par la malice ou la ialouſie d'vn particulier, & d'eſtre le ſeul mécontent parmi l'alegreſſe publique. On viole pour moy les loix que i'ay conſeruées, & ce n'eſt pas tant par l'amour du bien public comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort ſur celuy qui en eſt l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de voſtre

déliurance, repaſſez vn peu dans voſtre eſprit les maux que vous auez ſouferts de la tyrannie. Vous n'eſtiez pas comme les autres qui n'ont qu'vn Tyran, vous en auiez deux; l'vn deſia veil & caſſé, que l'âge auoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre ieune & vigoureux, & en eſtat de faire des crimes. En vn mot, la domination du pere eſtoit beaucoup plus ſuportable que celle du fils; puis qu'il n'eſtoit, ni ſi violent dans ſes paſſions, ni ſi rude dans ſes châtimens, ni ſi ardent dans ſes conuoitiſes. On diſoit meſme qu'il n'eſtoit pas enclin de ſon naturel à la cruauté; mais qu'il y eſtoit porté par ſon fils, qu'il aymoit vniquement, comme il l'a montré à la mort. Auſſi luy obeïſſoit-il en tout & par tout, & n'eſtoit que l'exécuteur de ſes volontez. Car encore qu'il portaſt le nom & le titre de Souuerain, c'eſtoit ſon fils qui regnoit, & il eſtoit en quelque ſorte le Tyran de ſon Pere, comme ſon Pere eſtoit le noſtre. C'eſtoit luy qui rauiſſoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'eſtoit luy qui pilloit & qui ſacageoit nos maiſons; les exils & les tourmens eſtoient le fruit de ſon ambition & de ſes vengeances. Car lors que les paſſions des hommes ſont autoriſées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'eſt de voir qu'il eſtoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par ſon moyen elle deuenoit eternelle. Apres la mort du Tyran, il reſte encore quelque eſperance de ſortir de ſeruitude; mais les plus ſages deſeſperoient à iamais de la liberté, voyant vn ſucceſſeur, qui empeſchoit les plus genéreux de rien entreprendre. Toutes ces dificultez pourtant, n'ont point eſtonné mon courage, & ſans conſiderer le peril, ie l'ay afronté tout

ſeul, non pas tout ſeul neantmoins, puiſque i'auois auec moy ma fidele épée. Ie n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie voſtre liberté ; car il n'y a point d'aparence de dire la mienne, veu qu'il ne me reſtoit aucune eſperance d'en eſchaper. Apres auoir donc tué vne partie des Gardes, & repouſſé l'autre ; apres auoir franchy tous les obſtacles qui s'opoſoient à mon paſſage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de pluſieurs coups celuy qui ſe pouuoit défendre ; & lors que ie vis par ſa mort voſtre déliurance acheuée, ie crûs qu'il n'eſtoit pas digne de mon courage d'ataquer vn vieillard foible & ſans défenſe, & luy laiſſay faire à luy-meſme vne action qui m'euſt deshonoré en la faiſant. Ie viens donc tout enſemble, vous annoncer & vous apporter la liberté. Gouſtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais eſt abandonné, il n'y a plus de Tyran. Viuez deſormais ſelon vos loix, & adminiſtrez la iuſtice comme auparauant. Vous deuez tout ce que vous auez à mon courage & à mon épée, ne leur déniez pas vne iuſte récompenſe. Ce n'eſt pas que ie ne ſache bien que la Vertu n'a point d'autre recompenſe qu'elle-meſme ; mais vous ne deuez pas deshonorer vne ſi belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſſe moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'opoſe à vn ſi iuſte deſſein ? Que ie n'ay pas tué le Tyran ? Ie luy demanderois volontiers, s'il reſte encore quelque choſe à faire ; ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au Palais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'vn encore qui commande, qui menace, qui tyranniſe ? Quelqu'vn des Tyrans eſt-il eſchapé ?

Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouurée, les loix rétablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys ſont ſans crainte, la ville celebre ſa déliurance. Qui eſt cauſe de tout cela ? Que quelqu'vn ſe montre ; Ie luy cede cét honneur ? Que ſi perſonne ne paroiſt, pourquoy refuſe-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en ioüit ? Mais quoy ? les loix ne promettent la recompenſe qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'eſt pas moy qui l'ay tué ; Et qu'importe que ie l'aye tué de ma main ou de la ſienne ? Cela ne reuient-il pas à vn, & n'ay-ie pas acomply le deſſein du Legiſlateur, qui eſtoit d'abolir la Tyrannie, ſi i'ay tué celuy ſans qui le Tyran ne pouuoit viure ? Ne regardez pas, Meſſieurs, comme il eſt mort, mais qui eſt cauſe de ſa mort ; car c'eſt ce qui a merité la recompenſe. Et qui en eſt cauſe que moy : Si ie l'auois tué par la faim ou par le poiſon, me pouroit-on diſputer le prix, ſous ombre que ie ne l'aurois pas tué de ma main ? Faut-il s'atacher aux formes, quand on a l'éfet qu'on deſire ? & dans vne cauſe ſi fauorable déniera-t-on la reconnoiſſance à ſon bien-faiteur, par vne interprétation trop ſcrupuleuſe ? Il me ſouuient que nos loix, ſi ie ne les ay oubliées depuis qu'elles ne ſont plus en vſage, condamnent à la mort l'auteur, auſſi bien que l'exécuteur du crime. Il s'enſuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait vne bonne action, ſoit par ſoy-meſme ou par l'entremiſe d'autruy, merite vne égale recompenſe. Car on ne peut pas atribuer ce que i'ay fait au hazard, ni dire que l'éuenement n'a pas répondu à mon deſſein. Euſſé-je laiſſé là le plus foible pour m'a-

taquer au plus fort, pouuois-ie redouter ce qui n'eſtoit point à craindre, apres auoir executé ce qu'il y auoit de plus perilleux? Dira-t-on que celuy qui eſt mort n'eſtoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne ſait-on pas bien qu'il eſtoit pluſtoſt le ſeul Tyran, puis-qu'il eſtoit la ſeule cauſe de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-meſme eſt mort, dequoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque choſe aprés le recouurement de voſtre liberté? Vous voyez que la Loy ſe contente de la fin, ſans éplucher trop curieuſement les moyens? Pourquoy voulez-vous eſtre plus habiles que le Legiſlateur? Si quelqu'vn auoit chaſſé le Tyran, vous luy acorderiez la récompenſe comme à voſtre Liberateur, quoy qu'eſtant chaſſé il pût encore reuenir? Maintenant non-ſeulement le Tyran eſt mort; mais la Tyrannie eſt éteinte. Conſiderez ie vous prie cette action, depuis le commencement iuſqu'à la fin, pour voir ſi i'ay obmis quelque choſe de mon deuoir. Vous m'auoüerez qu'il faloit bien de la réſolution & de l'amour de la patrie, pour ſe préſenter à vne mort toute certaine, & entreprendre ſeul de tuër vn Tyran au milieu de ſon Palais & de ſes Gardes? Si ie ne l'auois qu'entrepris ſans le mettre en execution, ie mériterois quelque récompenſe? Mais ie ne dis pas, Ie l'ay entrepris; Ie dis ie l'ay executé; I'ay afranchy mon païs, I'ay rétably le gouuernement populaire. Tout ce qu'il y auoit de dificile à l'entrepriſe, ie l'ay fait & acomply de ma main: Car la dificulté n'eſtoit pas à tuer vn vieillard, qui ne ſe pouuoit défendre; mais à démolir les remparts de la Tyrannie; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes, à défaire ſa force, ſon tout, ſon ſouſtien. Deſire-t-on quelque

que choſe de moy, apres cela? Ne ſuis-je pas tout ſanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouurement de noſtre liberté. Si dans ce glorieux deſſein i'auois ſeulement tué vn des Miniſtres du Tyran, ie meriterois quelque ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſeruiteur que i'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus inſuportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous rauiſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſpérance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la récompenſe, vous auriez de la peine à me répondre, & voſtre conſcience me l'acorderoit, ſi voſtre iuſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit viuant, vous répondriez que vous aymez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt donc vne marque que i'ay plus fait, que ſi i'auois tué le Tyran, & cependant vous m'en refuſez la récompenſe. Mais ie ſoûtiens que i'ay fait ce que la loy deſire, & que i'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne; non d'vn ſeul coup, comme il eût bien voulu apres tant de crimes, mais de mille morts; en voyant deuant ſes yeux tout percé de coups, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ſouhaittoit ſeul de laiſſer en vie. Voila les coups qui l'ont tué; voila les coups que peut receuoir vn pere; voila vne mort digne de ſa vie. Car vn Tyran n'eſt pas digne de mourir tout d'vn coup, il faut qu'il ſente la mort pour punition de ſes crimes; autrement ce luy ſeroit vne faueur plutoſt qu'vn ſupplice. Mais celui-cy outre l'afection des peres, aymoit

encore ſon fils par intereſt, comme celuy ſans lequel il ne pouuoit ſubſiſter, eſtant expoſé de tous coſtez aux embûches & aux injures. Quand l'afection donc qu'il portoit à ſon fils ne l'eût pas obligé à ſe tuër, le deſeſpoir l'eût fait mourir, n'eſtant plus en aſſeurance apres ſa mort. Voila les forces que i'ay armées contre luy, & le fer auec lequel ie l'ay tué. Il eſt mort par moy, ſans enfans, ſans apuy, ſans eſpérance. Il a mené vn dueil qui véritablement n'a pas eſté long, mais qui a eſté grand. Enfin, ce qui eſt le plus cruel & le plus iuſte pour vn Tyran, il s'eſt donné la mort à luy-meſme. Qu'on me montre l'épée qui a fait vn ſi beau coup? Quelqu'vn dit-il que c'eſt la ſienne? O compagne de ma gloire, on te mépriſe apres vne ſi belle action! on te croit indigne de récompenſe! Quand ie ne la demanderois que pour toy, apres auoir ſeruy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier ſans injuſtice? mais combien eſt-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'vn, & qui t'a preſtée à l'autre pour ſe défaire? Vous la deuez donc conſeruer dans vos Archiues comme le gage & l'inſtrument de voſtre liberté. Elle vous doit eſtre en vénération comme vne choſe diuine & ſacrée. Repreſentez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran auant ſa mort. Comme ie perçois le fils de pluſieurs coups, & que ie le bleſſois à deſſein aux endroits qui pouuoient plus toucher le pere, il commença à l'apeller, non pas à ſon aide, car il ne le pouuoit plus ſecourir, mais à ſa vengeance. Ie me retiray alors pour luy laiſſer acheuer le reſte. Lors qu'il fut arriué & qu'il eut veu ſon fils vnique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, ie ſuis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où eſt ton meurtrier?

Qu'il m'acheue. A qui me garde-t-il ? mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'vne longue mort ? Non, c'eſt qu'il ſait qu'il m'a deſia tué en ta perſonne. En diſant cela il demande vne épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que ſon fils ſeroit en vie, & trouuant la mienne il l'arrache du cœur de ſon fils où ie l'auois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O épée, il eſt temps que tu me conſoles apres m'auoir affligé. Vien tarir la ſource de mes larmes ; Vien m'enleuer à ma douleur ; Vien ayder ma main tremblante à me déliurer des maux que i'endure. Plût à Dieu que tu m'euſſes trouué le premier ; ie fuſſe mort laiſſant vn heritier de mon ſeptre & de ma douleur, qui euſt aſſeuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant ie meurs ſans conſolation. Apres auoir dit cela il ſe donna de mon épée à trauers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de ſuplices ! combien de récompenſes duës & méritées ! Enfin, vous auez veu le fils étendu, tout robuſte & vigoureux ; le pere veautré dans ſon ſang ; victimes que mon bras a immolées à voſtre ſalut. Mon épée eſt encore auprés pour ſeruir de témoin de ſa gloire & de la mienne. La vengeance eût eſté moindre, ſi la choſe ſe fût paſſée autrement. Le danger a eſté pour moy ſeul, la gloire & le profit pour vous tous. I'ay voüé le premier perſonnage de la Tragédie, le fils le ſecond, le pere le troiſiéme ; mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Vn fils desherité par ſon pere aprend la Medecine & le guérit comme il eſtoit deuenu furieux. Le pere le rapelle à ſa ſucceſſion; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir ſa belle-mere qui eſtoit tombée malade de la meſme maladie, il le desherite tout de nouueau. Voicy ce que le fils dit pour ſa défenſe.

CE n'eſt pas vne choſe nouuelle, Meſſieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux ſentimens de la Nature. Ce qui eſt de nouueau, c'eſt qu'il veut étendre ſon pouuoir ſur la Medecine, ou leur rendre eſclaue de ſes paſſions, & la punir en quelque ſorte en ma perſonne, à cauſe qu'elle ne peut exécuter tout ce qu'il deſire. Car qui a-t-il de plus étrange, que de me vouloir obliger à ſuiure les regles de ſon caprice, pluſtoſt que celle de mon Art, dans la cure des maladies? Plût à Dieu, Meſſieurs, que la Medecine pût guerir, non ſeulement la fureur, mais la colere, mon pere ne retomberoit pas ſi ſouuent, & ie ne ſerois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis ſa gueriſon ſa colere s'eſt augmentée du débris de ſa fureur, & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'il n'eſt malade que pour moy ſeul, & qu'il ſe porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la ſeconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chaſſer plus honteuſement. N'eſt-ce pas là vne belle récompenſe,

pour l'auoir guery d'vne maladie incurable? Car, Meſſieurs, ie n'ay point atendu ſon commandement, ie me ſuis preſenté de moy-meſme pour le guérir, lors que i'ay crû le pouuoir faire, quoy que i'euſſe receu de luy la plus grande injure qu'vn fils puiſſe receuoir. Quelle aparence donc maintenant qu'il m'a rapellé à ſa ſucceſſion que ie luy vouluſſe deſobeïr, ſi ce qu'il deſire de moy eſtoit en mon pouuoir? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour vn mal qui eſt ſans remede? Pourquoy veut-il que s'il arriue quelque accident, comme il en ſuruient de grands dans les maladies, on me puiſſe imputer vn crime, & me rendre reſponſable des éuenemens qui ſont au pouuoir de la fortune? Que ne fera-t-il point ſi ie ne réüſſis pas, qu'il me desherite auant que d'auoir rien fait; Veritablement i'ay regret de voir malade vne perſonne qui luy eſt chere, & ſuis fâché que la foibleſſe de mon art ne puiſſe rien ſur la grandeur de ſa maladie: Mais ie ne me veux pas perdre pour trauailler vainement à la ſauuer, & il me ſemble que ie n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter vne choſe inutile, au preiudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il eſt aiſé de voir par là le peu de raiſon qu'il a eu de me deshériter la premiere fois, puis-qu'il me desherite la ſeconde pour vn ſi foible ſujet. La liberté auec laquelle ie ſuis acouru à ſon ſecours apres mon exhéréda-tion, fait aſſez voir que i'ay gardé le ſentiment de fils, lors qu'il auoit perdu celuy de pere. Mais il eſt temps de répondre à ſes objections. Car ie ne veux pas qu'il me puiſſe apeller auec quelque couleur enfant perdu & deſobeïſſant? Lors

qu'il me chaſſa de chez luy ie crûs que ie ne me pouuois mieux défendre de ſes reproches & iuſtifier mon innocence, qu'en viuant de ſorte, qu'il ne pût trouuer à redire à ma conduite; ſi bien que ie ne hantay que d'honneſtes gens, & ne m'adonnay qu'à choſes honneſtes. Car ie me doutois bien qu'eſtant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour ſe iuſtifier, & deſia pluſieurs iugeoient par la violence de ſa colere qu'il n'eſtoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouuoir donc ſeruir quelque iour vtilement, s'il auoit beſoin de mon ſecours, i'apris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'inſtruire en cette profeſſion. A mon retour, ie trouuay ce que i'auois aprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoiſſoient pas la cauſe de ſon mal. En cette extremité, ſans me ſouuenir de l'injure qu'il m'auoit faite, ni atendre qu'il me rapelaſt en l'eſtat où il eſtoit, ie fis ce qu'vn bon fils deuoit faire, & rejettay la cauſe de ſon mauuais traitement, plûtoſt ſur les principes de fureur, qui eſtoient alors inconnus, que ſur le defaut d'affection. Ie ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de noſtre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découure la cauſe du mal auant que de trauailler à le guerir, & qu'on prenne garde s'il n'eſt point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre ſon temps & ſa peine, ni hazarder ſa reputation. Comme i'eus donc remarqué qu'il reſtoit encore quelque eſperance, & que le mal n'eſtoit pas ſans remede, i'entrepris ſa guériſon, contre l'aduis de pluſieurs qui craignoient que s'il en meſarriuoit on ne m'im-

putaſt ſa mort. Ma belle mere eſtoit preſente toute craintiue, non qu'elle ſe défiaſt de moy, mais du ſuccés, à cauſe de la grandeur de la maladie, dont elle ſauoit toutes les cauſes & les ſymptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en conualeſcence, & reconnoiſſant l'obligation qu'il m'auoit, me rapella à ſa ſucceſſion, ſans prendre l'aduis de perſonne, & me nommoit par tout ſon ſauueur. Auſſi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle-mere ne pouuoit diſſimuler la ioye qu'elle auoit, de voir ſon mary guéry contre ſon attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut aprouuée de tous les honneſtes gens, ie remarquay quelque ſecret mécontentement dans le viſage de quelques-vns, à qui mon exhérédation eſtoit plus auantageuſe que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade auec toutes les marques d'vne maladie incurable. Car ce n'eſtoit pas vne ſimple fureur, mais vn mal qui paroiſſoit couué de long-temps, qui ne la tourmentoit iamais plus qu'à la veuë du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit ſeulement parler, qui eſt la marque d'vne grande malignité. Ie fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouuois ſecourir, & que tous mes remedes eſtoient inutiles. Mais mon pere, ſans s'enquerir de la grandeur du mal ni de ſon origine, veut contre les principes de mon Art que i'en entreprenne la gueriſon, & ſur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuſes à malice; Lors que ie me veux iuſtifier il s'irrite dauantage, comme on fait dans les tranſports de la paſſion. Mais ie luy veux répondre icy, tant pour ma

défence que pour celle de la Medecine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le meſme pouuoir qu'auparauant. Car comme le Légiſlateur ſauoit que pluſieurs ſe laiſſoient tranſporter à la colere pour de tres-foibles ſujets, & ſur le raport d'vne femme ou d'vn valet, faiſoient des choſes dont ils ſe repentoient apres tout à loiſir, il n'a pas voulu donner aux peres vne puiſſance abſoluë, & ſans limites. mais a établi des Iuges pour examiner les cauſes de l'exherédation, & empeſcher qu'ils ne pûſſent oprimer leurs enfans iniuſtement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne ſans les oüyr, ny entendre leurs défenſes. Mais auant que de venir là, Conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & ſi cette facilité n'eſt point conſommée par la premiere exherédation. Car comme il ne m'a engendré qu'vne fois, il ſemble qu'il n'a pouuoir de me desheriter qu'vne fois, encore faut-il que ce ſoit pour des cauſes legitimes, parce que ſon authorité n'eſt point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix eſclaues de la paſſion des hommes. Il eſtoit à propos de donner vne fois au pere cette liberté; mais depuis que par vn acte authentique il auouë vn enfant pour ſien & qu'il aprouue ſa conduite, il eſt obligé de perſiſter en ſon iugement, ſans pouuoir changer à toute heure, ny abuſer du pouuoir que les Loix luy donnent. Car le Legiſlateur pourroit dire s'il eſtoit méchant & digne d'eſtre desherité, pourquoy le rapelliez-vous? faut-il ſe moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou abſoluent voſtre fils ſelon que bon vous ſemblera. Ne permettez donc pas, Meſſieurs, que celuy qui a condamné ſon premier iugement par mon

rapel, me desherite vne seconde fois, & reprenne la puissance paternelle dont il a desia vne fois vsé auec tant d'iniustice. Il est permis d'apeller des iugemens, où l'on tire au sort des Iuges; mais quand on est tombé d'acord soy-mesme d'vn Iuge, il faut aquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou de laisser le fils que la Nature luy a donné; mais apres l'auoir iugé digne de son alliance & de sa succession, ie soûtiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouuoir départir à sa fantaisie. Car ce n'est pas icy vne simple exherédation, mais vne abdication comme on l'apelle, par laquelle on ne se contente pas de deshériter vn fils, mais on le desauouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyez mon pere, puis-que vous l'auez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouuoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes vne fois déterminé. Combien plus quand celuy qui estoit vostre fils, l'est deuenu vne seconde fois par vostre iugement. Si i'étois né vostre esclaue & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à la seruitude. Car les Loix veulent que les choses vne fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais Messieurs, pour venir à vne autre raison, considerez ie vous prie, quel est le fils qu'il rebutte. Ie ne diray pas que lors qu'il me desauoüa i'estois sans sauoir, & que depuis ie me suis reu-

du conſiderable en ma profeſſion. Que i'eſtois alors ieune, & que ie ſuis à cette heure en vn âge exemt des fautes de la ieuneſſe. Mais lors qu'il me chaſſa la premiere fois il n'auoit receu de moy aucune faueur; Maintenant il chaſſe ſon bien-faiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne ſoit redeuable de ſon ſalut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guéry, lors qu'il ne luy eſtoit plus rien, & qui l'a traité de pere lors qu'il n'eſtoit plus ſon fils? D'ailleurs, le ſeruice que ie luy ay rendu n'eſt pas vn ſeruice vulgaire; car encore qu'il ne ſache pas en quel eſtat il eſtoit alors, Vous ſauez tous, ce qu'il diſoit, ce qu'il faiſoit, ce qu'il ſoufroit, lors que ie le ſuis venu guérir; & comme eſtant abandonné, s'il faut ainſi dire, des Dieux & des hommes, ie l'ay mis en eſtant de ſe pouuoir preſenter en Iuſtice. Mais il eſt aiſé de luy faire voir ce qu'il eſtoit alors par l'eſtat où eſt maintenant ſa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guérir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en auoir déliuré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoiſſance qu'il fait paroiſtre d'ingratitude? Si-toſt qu'il eſt reuenu à ſoy il me fait apeler en Iuſtice, & l'on diroit que ie ne l'ay ſauué que pour me perdre; & pour reprendre la haine qu'il auoit conceuë contre moy. C'eſt vne belle reconnoiſſance, pour vn malade qui a recouuré ſa ſanté, d'éprouuer ſes forces contre ſon Medecin. Vous rendez-vous, Meſſieurs, complices d'vn ſi grand crime? Luy permettez-vous d'oprimer ſon bien-faiteur, & de faire perir celuy qui l'a fait reuiure? Si i'auois fait depuis quelque choſe contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy deuroit le faire oublier, & les fautes paſſées contrebalancer les

fautes preſentes. Sur tout le ſeruice que ie luy ay fait, eſtant d'vne nature qui ſurpaſſe toutes les injures que ie luy puis faire. Car ie croy auoir vn droit particulier ſur celuy que i'ay ſauué, & qui me doit quelque choſe de plus que la vie, puiſque la ſanté de l'ame eſt beaucoup plus précieuſe que celle du corps, & que ſans cela la vie n'eſt qu'vn continuel ſuplice. Cecy ſert encore à ma défenſe, de voir que lors que ie n'eſtois plus ſon fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre ſa guériſon, mais pluſieurs choſes pluſtoſt à ne le pas faire, ie m'y ſuis ofert volontairement, & i'ay ſi bien fait que i'en ſuis venu à bout. Par là i'ay êfacé hautement toute la mauuaiſe opinion qu'il pouuoit auoir de moy, eſteint ſa colere par ma ſoûmiſſion, vaincu ſon inimitié par mes ſeruices, rompu ſon exhérédation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en vn danger ſi preſſant & dans vne conjoncture ſi delicate. Combien penſez-vous que i'ay ſoufert de peines à eſtre toûjours auprés de luy, à prendre le temps & les occaſions fauorables à ſa guériſon, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux eſt la plus dangereuſe de toutes celles de la Medecine, & il ariue ſouuent que la violence du mal & le dégouſt des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais i'ay paſſé par deſſus toutes ces conſiderations en ſa faueur, ſans l'abandonner vn moment. Car le plus grand mal n'eſt pas à donner le remede, il faut preparer auparauant le malade à le receuoir, le nourir de viandes conuenables, le fortifier par le ſommeil, le purger de ſes mauuaiſes humeurs; ce qui eſt facile dans les autres maladies; mais les furieux ne ſe peuuent traiter. Souuent qu'on

croit eſtre à la fin, il ne faut qu'vn leger accident pour tout gaſter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouueau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, ſoufrir tant de caprices, courre tant de dangers, combatre vn ſi grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'vn pere le desherite contre l'ordre de la Raiſon & de la Nature ? Pour moy, Meſſieurs, i'ay obeï à leurs iuſtes loix apres auoir receu la plus grande iniure qu'vn fils puiſſe receuoir ; Tandis qu'il violoit les droits du ſang, ie les gardois. O pere qui haïs injuſtement ! O fils qui aime auec plus d'injuſtice ! car ie me blâme moy-meſme de ce que i'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acouſtumé d'aimer leurs enfans auec plus de tendreſſe, comme l'Ouurier fait ſon ouurage. Il mépriſe donc les loix ciuiles, qui ne veulent pas qu'on puiſſe desheriter vn fils ſans ſujet, & celles de la Nature qui luy donne vn amour aueugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non ſeulement il n'aime pas comme vn pere doit aimer ſon fils, il n'aime pas comme on doit aimer ſon bien-faiteur. Prodige étrange, de haïr celuy qui nous aime, chaſſer celuy qui nous ſuit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien enſemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la ſuit, c'eſt qu'il eſt mauuais interprette de leurs maximes.

Ie penſe auoir aſſez bien montré que celuy qui a vne fois auoüé vn fils pour ſien, ne le peut plus rejetter ; & quand il le pouroit faire, qu'il ne ſeroit pas iuſte de traiter de la ſorte ſon bienfaiteur. Venons maintenant à la cauſe de l'ab-

dication, & conſiderons ſi elle eſt iuſte : Car quand meſme il ſeroit permis de traiter vn fils de la ſorte, & vn fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toûjours faire ſans ſujet ; autrement les Loix n'auroient pas établi des Iuges pour examiner les cauſes qu'on peut auoir. Voyons donc quelles elles ſont. La premiere choſe que mon pere a faite depuis qu'il eſt retourné en ſanté, c'eſt de caſſer ce qu'il auoit fait contre moy. I'eſtois alors ſon fils, ſon tout, ſon ſauueur ; Depuis cela qu'ay-ie fait qui me puiſſe faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de reſpect ? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque inſolence, qui ſont les cauſes ordinaires des exherédations ? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade ſans qu'il y ait de ma faute ; Vous voulez que ie la gueriſſe ; Suis-ie le Dieu de la Medecine ? Mais ſi vous ne le faites, ie vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle eſt la nature de la choſe que vous me commandez. Car les Loix comme i'ay dit, ne vous donnent pas pouuoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ny ne m'obligent à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choſes où ie vous puis deſobeïr ſans crime. Si ie vous abandonnois eſtant malade, ſi ie négligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, ſi ie diſſipois mon bien, & autres choſes ſemblables, vous auriez iuſte ſujet de vous plaindre ? Mais vous n'auez aucun pouuoir ſur les choſes qui ſont de ma profeſſion. Le pere d'vn Peintre ou d'vn Muſicien, ne peut contraindre ſon fils de peindre ou de chanter à ſa fantaiſie, ſur tout lors qu'il ne luy a pas fait aprendre ſon métier. I'ay apris la Medecine ſans vous, ie l'ay exercée ſans vous,

& vous n'en ſauriez encore rien, ſi ie ne vous auois guéry. Chacun eſt libre dans l'exercice de ſa profeſſion, & ie le dois eſtre d'autant plus dans la Medecine, que cét Art eſt plus vtile à la vie. Il ne faut pas qu'vne ſcience ſi ſalutaire & ſi diuine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne ſoûmettons point à la ſeruitude des loix vne doctrine que les Dieux nous ont laiſſée, & qui a pour but la conſeruation du genre humain. Quand ie vous aurois donc répondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-eſtre bien guérir ma belle-mere, mais ie ne le veux pas; vous n'auriez pas droit de m'y forcer. Ie n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'eſt pas vous qui me l'auez fait aprendre. On doit perſuader, & non pas commander au Medecin. Ses ſeruices ne s'obtiennent pas par menaces, mais par priéres. C'eſt vn Art à qui les peuples ont acordé de grands priuileges. Voilà ce que ie vous pourrois répondre quand ie tiendrois de vous mon ſauoir; mais vous n'y auez rien contribué, & c'eſt vne injuſtice de vouloir tirer tribut d'vne choſe que i'ay apriſe, lors que ie n'eſtois plus voſtre fils, & par conſequent que vous n'eſtiez plus mon pere. N'eſt-ce pas aſſez que ie l'aye employée pour voſtre ſalut? Où eſt l'argent que vous auez dépenſé pour me l'aprendre? Où ſont les Maiſtres que vous m'auez donnez? Où ſont les drogues que vous m'auez achetez? Rien de tout cela. Eſtant chaſſé & abandonné de vous, i'ay trouué des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez iouïr tyranniquement de ce que i'ay aquis par mon trauail, & où vous n'auez rien contribué que de la haine & de l'auerſion, & de l'injuſtice. Soyez content des graces que

vous en auez reçuës, lors qu'vn iuſte reſſentiment me ſolicitoit au contraire; Eſt-il raiſonnable que mon bien-fait m'aſſujettiſſe à vos caprices, & que pour vous auoir guery ie deuienne voſtre eſclaue?

Voilà ce que ie vous pourois dire legitimement, quand ce que vous me commandez ſeroit en mon pouuoir; Mais quel eſt voſtre commandement? Guériſſez ma femme de la fureur. Pourquoy? parce que vous m'en auez guéry. Pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnement, ie vous diray, Meſſieurs, que tous les malades ne ſe reſſemblent pas, & ne doiuent pas eſtre traitez de meſme; & que ce qui a guéry l'vn, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes ſoient compoſez de meſme matiere, ils ne ſont pas de meſme tempérament, c'eſt pourquoy ils ſont ſujets à diuerſes maladies, & dans vne meſme maladie à diuers ſymptômes. Les vns ſont tres-faciles à guérir, les autres ſont tout à fait incurables. Vn meſme grain de froment ſemé en diuerſes terres raportera diuerſement; Il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'vn Medecin qui a guéry vn malade peut guérir tous les autres. Il ne ſais pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diuerſité, tant à cauſe du tempérament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus délicates & plus foibles ne ſoufrent pas ſi bien les remedes, & ſont plus ſujettes aux maladies, & particulierement à la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent pluſtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc,

Gueriſſez de la fureur, ajouſtez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs; & gardez la diſtinction que vous voyez dans la Nature. Car aprés auoir conſideré l'état de la maladie, il faut conſiderer celuy du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou ieune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remedes qu'aprés auoir examiné toutes ces choſes, ſi l'on a enuie de reüſſir. Il y a pluſieurs eſpeces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'enuie, la jalouſie, la colere, le chagrin, le dépit: car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur. Peut-eſtre que c'eſt quelque choſe de ſemblable qui eſt ariué à ma belle-mere. Tous les Medecins trouuent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs quand il ſeroit moindre ie n'en entreprendrois pas la cure ſi facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnaſt lieu à la calomnie. Mais elle eſt en vn eſtat que tous les Medecins du monde ne la ſauroient rétablir. Vous ne deuez donc pas deſirer que i'en entreprenne la gueriſon, ſi vous auez tant ſoit peu de ſoin de mon intereſt & de mon honneur. Que ſi pour cela vous me desheritez, ie ne vous ſouhaite aucun mal; mais ſi le voſtre vous reprend, comme la rechûte eſt frequente & dangereuſe dans ces maladies, que voulez-vous que ie faſſe? Ie n'atens point voſtre réponſe; car quoy que vous faſſiez, ie vous ſeray touſiours bon fils. Mais ſans mentir, ie crains que voſtre colere ne rameine voſtre fureur. Il n'ya que trois iours que vous eſtes guery, & vous vous abandonnez aux paſſions qui ont cauſé voſtre mal.

PHALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger à receuoir le Taureau d'airain que ce Prince enuoyoit en ofrande à Apollon. C'eſt vne eſpece de declamation comme les precedentes.

MESSIEVRS, Phalaris nous a enuoyez icy pour conſacrer cette ofrande à Apollon, & vous prier de ne point iuger de luy ſur le raport de la Renommée. Car il deſire particulierement de conſeruer ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs du Dieu, & il croit que voſtre ſentiment ſera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ny tromper ny corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque choſe de noſtre Prince, auant que de vous parler de ſon ofrande, Phalaris eſt né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illuſtre; & aprés auoir eſté éleué dans tous les honneſtes exercices de ceux de ſon âge & de ſa condition, a eſté admis au Gouuernement comme les autres, où il s'eſt conduit ſi bien, qu'il n'y a iamais eu aucune plainte de ſon adminiſtration. Mais comme il eut apris que ſes ennemis & ſes enuieux luy dreſſoient de ſecrettes embuſches, & qu'ils cherchoient toutes ſortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour ſa ſûreté, de ſe rendre maiſtre de l'Eſtat, tant pour s'afranchir de leur tyrannie, que pour faire ceſſer les diuiſions, qui regnoient au

grand preiudice de la Republique. Son deſſein, quoy que hardy, fût aprouué de pluſieurs perſonnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouuoir, & il ne fut ſuiuy d'aucun meurtre ni banniſſement, ou autres ſemblables violences qui ont coûtume de ſe pratiquer à l'établiſſement d'vn nouuel Empire. Il ne ſe vengea pas meſme de ceux qui auoient conſpiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, apres les auoir vaincus par la force, il leur pardonna le paſſé, & en admit pluſieurs à ſes conſeils & à ſa table, apres auoir pris & donné la foy reciproquement En ſuite, pour reformer les deſordres qui s'eſtoient gliſſez dans l'eſtat, il regla les reuenus publics, qui eſtoient mal diſpenſez par la malice ou la negligence de ceux qui en auoient l'adminiſtration, & fit ſi bien qu'il y eut de l'argent de reſte pour les choſes qui ne ſeruent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut ſoin apres, de l'inſtruction de la ieuneſſe, & donna ordre à ce que les vieillards goûtaſſent en paix le repos & la tranquilité de la vie; retint le peuple en ſon deuoir, par des largeſſes & des ſpectacles, & ne fit aucune concuſſion ni violence. Enfin, il deliberoit de quiter l'Empire & de rendre la liberté à ſes Citoyẽs, lors qu'il apriſt que ſes ennemis & à ſes enuieux conſpiroient contre luy, qu'ils faiſoient amas d'hommes & d'argent, qu'ils ſe fortifioient de l'alliance de leurs voiſins, & qu'ils auoient enuoyé des Deputez iuſques à Lacedemone & à Athénes. Comme la choſe eſtoit ſur le point de l'exécution, il en fut auerty en ſonge, par l'aſſiſtance des Dieux, & découurit en ſuite la conſpiration par pluſieurs indices. Mettez-vous en ſa place, Meſſieurs, & conſiderez ce qu'il deuoit faire dans vne ſi fatale conionćture. De-

uoit-il pardonner vne ſeconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur tendre, s'il faut ainſi dire, la gorge, ou bien aſſurer ſa vie & ſon Empire, comme il fit, par la punition des coupables. Il les enuoye donc querir, & apres les auoir conuaincus par leur propre confeſſion, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a eſté obligé de prendre des Gardes & d'aſſurer ſa vie par le ſuplice de ceux qui luy eſtoient ſuſpects, & qui braſſoient quelque trahiſon contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les éfets, ſans s'enquérir de la cauſe, apelle ſa Iuſtice, cruauté, comme ſi la punition des coupables n'eſtoit pas pluſtoſt vn action de clemence, puis qu'elle conſerue les innocens & aſſure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauuais Princes, fait que l'on hait meſme les bons, tels que la Grece en a veu pluſieurs qui ont gouuerné les Peuples auec toute ſorte d'équité & de iuſtice. Ce n'eſt donc pas par la ſeuerité qu'il faut iuger d'vn bon ou d'vn mauuais gouuernement, mais par la raiſon qu'on a d'eſtre ſeuere, autrement vous ſeriez iniuſtes de punir les impies & les ſacrileges. Vous voyez combien les Legiſlateurs employent de temps à parler des peines & des ſuplices, comme le reſte n'eſtant rien ſans cela. Que s'ils ſont neceſſaires à quelques-vns, c'eſt ſans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couuerts, & qui commandent à des gens qui n'obeïſſent que par force. Car la rebellion eſt comme vn hydre dont on n'a pas plûtoſt coupé vne teſte qu'il en renaiſt pluſieurs autres, ſi l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En vn mot, depuis qu'on a commencé

vne fois à exercer la ſeuerité, il la faut continuer, ſi l'on ne ſe veut reſoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & ie ne croy pas qu'il y ait de Prince ſi barbare que de ſe plaire à entendre des cris & des iniures, pluſtoſt que des benedictions & des loüanges. Combien de fois auons-nous veu le noſtre pleurer & gémir dans le ſuplice des criminels, & déplorer ſa condition de ce qu'il eſtoit contraint de ſoufrir tous les iours ce qui leur faiſoit ſoufrir vne fois, & d'eſtre toute ſa vie en de continuelles aprehenſions de la mort. Car du reſte, il eſt ſi éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aymeroit mieux perir luy-meſme en laiſſant viure les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaiſir à vn homme bien né de faire le mal que de le ſoufrir; & ie ne ſay s'il ne vaut point mieux mourir vne fois, que d'eſtre tous les iours en peine de ſe défendre. Mais il n'y a perſonne qui n'aime mieux conſeruer ſa vie que celle de ſes ennemis, ſur tout quand il ne les peut conſeruer qu'à ſa ruine & contre ſoy-meſme. Cependant, Phalaris en a conſerué pluſieurs, apres les auoir conuaincus manifeſtement. I'en apelle à témoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a ſauuez les pouuant perdre. Mais ſi vous voulez connoiſtre noſtre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il eſt contraint de maltraitter, mais aux autres qu'il traite auec toute ſorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coſte, qui l'auertiſſent des Etrangers qui ariuent, afin qu'il les puiſſe receuoir ſelon leur merite, & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher ſon amitié. Témoin Pytagore qui s'eſt retiré d'auprés de luy

auec autant d'eſtime de ſa vertu, qu'il auoit oüi de blâme de ſa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la iuſtice ſi ſeuérement. Penſez-vous qu'vn homme qui traite ſi bien les étrãgers, ſe plût à mal-traiter ſes Citoyens ſans ſujet. Voila ce que nous auions à repreſenter pour ſa iuſtification. Quant à ce qui concerne ſon ofrande, vous deuez ſauoir que Perilaüs qui ne le connoiſſoit comme vous que par le raport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouuoit faire de plus grand plaiſir que d'inuenter quelque noueau ſuplice; & comme il eſtoit excellent Sculpteur il fit vn Taureau d'airain d'vn artifice admirable; ſi bien que le Prince s'écria ſi-toſt qu'il le vit, que c'eſtoit vne ofrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole, Si tu ſauois, dit-il, pourquoy ie l'ay fait, tu ne parlerois pas de la ſorte. Enferme dedans vn coupable, & mettant le feu deſſous, tu entendras mugir le Taureau, qui eſt la ſeule choſe qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui auoit en horreur vne ſi déteſtable inuention, le fit enfermer luy-meſme dans ſon Taureau pour en faire l'épreuue; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point ſoüiller par ſa mort vne ofrande qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il la deſtina pour Apollon, & fit grauer deſſus cette hiſtoire. Receuez donc ce preſent, Meſſieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la iuſtice de noſtre Prince. Il fera encore d'autres preſens, ſi Apollon le conſerue long-temps en vie, & le déliure comme il fait des embuſches de ſes ennemis; mais le plus grand plaiſir qu'il luy puiſſe faire, eſt de l'exempter à l'auenir de voir tant de peines & de

On mettoit dedãs quelque inſtrument pour cela.

ſuplices. Voila, Meſſieurs, ce que nous auions à vous dire de ſa part & de la noſtre, & que nous ateſtons pour veritables. Que s'il eſt permis à des Subjets d'interceder pour leur Prince, nous vous coniurons, Meſſieurs, en vertu de noſtre alliance, car nous ſommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter vn Souuerain qui recherche voſtre amitié, apres vous en auoir donné diuers témoignages tant en public qu'en particulier. Receuez donc ſon ofrande; & la conſacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puiſque vous ne le pouuez refuſer ſans faire tort à Phalaris & à voſtre Dieu.

SVITE DV DISCOVRS PRECEDENT.

C'eſt la harangue d'vn Preſtre de Delphe, pour obliger les autres à receuoir le preſent de Phalaris.

MESSIEVRS, Quoy que ie n'aye ni amitié ni alliance auec Phalaris & auec les Agrigentins, ni aucun ſujet particulier d'embraſſer leurs intereſts, ie ne croy pas qu'on puiſſe refuſer leur ofrande, qui eſt vn chef-d'œuure de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la iuſtice d'vn Prince, tant en ſa conſecration qu'en la punition du coupable. Ie croy donc qu'en cette rencontre vne plus longue déliberation ſeroit criminelle, puis-que ce n'eſt pas vn moindre crime de refuſer les ofrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moi, qui en qualité de Preſtre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de ſon Temple,

ie ne tiens pas qu'on doiue ny qu'on puiſſe empeſcher les marques du zele & de la reconnoiſſance d'vn particulier, ſans s'expoſer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on ſe veut rendre arbitre de la conſcience des hommes. En vn mot, ſi l'on refuſe cette ofrande, perſonne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'expoſer à vn refus, & courre fortune de paſſer pour impie, en donnant des marques de ſa pieté. C'eſt condamner Phalaris des crimes dont on l'accuſe, que de renuoyer ſon preſent; cependant, vous ſauez qu'ils nous ſont encore inconnus, & qu'il ne faut pas iuger des Grans ſur le raport de la Renommée. Ie ſay bien que celuy qui a parlé deuant moy s'eſt fort emporté contre les cruautez & contre les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut ſauoir luy-meſme que par des bruits, qui ſont faux ou incertains, puis-qu'il n'a iamais veu celuy dont il parle, ni n'a eſté en ſon païs. Et quand ils ſeroient veritables, ce n'eſt pas à nous à quiter la qualité de Preſtres pour prendre celle de Iuges, ni à nous enquerir ſi l'Italie & la Sicile ſont bien ou mal gouuernées, mais à receuoir les ofrandes qu'on nous fait. Laiſſons aux Dieux la conduite du genre humain, pour auoir ſoin de ce qui nous touche. Il n'eſt pas beſoin d'aleguer Homere, pour prouuer que nous demeurons parmy des rochers & des précipices, & que tout ce païs ſeroit vn triſte deſert ſans la pieté des hommes qui y viennẽt faire des vœux & des ſacrifices. Ce ſont-là nos vendanges & nos moiſſons, & ce qui nous fait ioüir ſans peine de toutes les richeſſes de la terre, comme ſi nous habitiõs vn païs fertile, ou que nous fuſſions dans le ſiecle d'or des Poëtes. Conſeruons à nos enfans vn threſor ſi precieux,

comme nous l'auons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de ſcrupule la gloire & les reuenus d'vn Temple, où il n'eſt point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait iamais refuſé de preſens ni de victimes. Il n'apartient qu'aux Dieux de juger de la conſcience des hommes, puis qu'il n'y a qu'eux qui en connoiſſent tous les reſſorts, & toutes les cachettes. Il n'eſt pas queſtion icy de Phalaris ni de ſon Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les ofrandes qu'on fera iamais dans tous les ſiecles. Vous voyez les immenſes richeſſes que ce Temple a amaſſées depuis le temps qu'il eſt libre d'y venir; I'ay peur qu'en voulant faire les Cenſeurs, vous n'ayez plus dequoy cenſurer. Ie ſuis donc d'auis qu'on reçoiue cette ofrande ſuiuant la couſtume de nos Anceſtres, qui eſt conforme à noſtre intereſt & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OV LE FAVX PROPHETE.

C'eſt l'hiſtoire d'vn impoſteur qui viuoit du temps de Lucien.

C'eſt ainſi qu'il s'apelloit.

TV ne m'impoſes pas vne petite charge, mon cher Celſus, de vouloir que ie t'écriue la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'eſt guere moins illuſtre que celle du grand Alexandre, puis que l'vn ne s'eſt pas plus ſignalé par ſes belles actions, que l'autre par ſes impoſtures. Ie ne laiſſeray pas toutesfois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'en acquiter au moins mal qu'il me ſera poſſible, pourueu que tu aye aſſez

assez de bonté pour supléer à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie trauailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs auoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais i'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & toy de m'y conuier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre celebré dans l'histoire. Mais si l'on m'ataque ie me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictete, qui n'a point estimé indigne de son sauoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'vn fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'vn insigne brigand, & d'vn brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais qui a rauagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, auoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & afable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheueux parmy les siens, mélez si adroitement qu'on ne les pouuoit reconnoistre. En vn mot, son corps estoit sans défaut; mais pour son esprit, grands Dieux! il eust mieux valu tomber dans les mains d'vn ennemy que dans les siennes. Du reste plein de viuacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui ayent iamais esté au monde. Cependant, écriuant vn iour à son gendre Rutilianus, il se comparoit

auec beaucoup de modeſtie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaiſt, s'il euſt eſté de ſon temps, il n'euſt eſté qu'vn enfant auprés de luy. Non pas que ie le vueille comparer à vn ſi méchant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit fauſſement de Pythagore, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy, Enfin, figure-toy vn abregé de toute ſorte de fourbes, de menſonges, & d'impoſtures, acompagnées d'vn eſprit vif, audacieux, entreprenant, & qui eſtoit adroit à faire & à perſuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reſte ſi couuert, qu'on ne ſortoit iamais d'auec luy que dans l'opinion que c'eſtoit le plus homme de bien du monde. Comme il eſtoit fort beau & fort pauure en ſa ieuneſſe, il ſe proſtituoit à tout le monde, & particulierement à vn Charlatan qui contrefaiſoit le Magicien, & débitoit pluſieurs ſecrets tant pour faire aymer ou hayr, que pour découurir des threſors, atraper des ſucceſſions, perdre ſes ennemis, & autres choſes ſemblables. Et veritablement il eſtoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cét Egyptien, dont parle le Poëte, ſauoit pluſieurs ſecrets tant pernicieux que ſalutaires, eſtant du païs d'Apollonius Tyanéus, *Thon.* & de ceux quil'auoient frequenté, & qui ſauoient toute ſon hiſtoire. Tu vois de quelle école étoit ſorty ce charlatan, & que ce n'eſtoit pas vn homme de peu. Comme il eut donc veu ce ieune garçon d'vn eſprit vif & adroit, & capable de luy rendre ſeruice, , il prit plaiſir à l'inſtruire, eſtant auſſi amoureux de ſa beauté que l'autre l'eſtoit de ſon ſauoir, & fit aprés ſon compagnon de ſon diſciple. Lors qu'Alexandre fut deuenu grand, &

que ſon docteur fut mort & ſa beauté paſſée, la neceſſité le porta à entreprendre quelque choſe d'extraordinaire pour tâcher de ſubſiſter. S'étant donc allié d'vn Croniqueur Biſantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour ſurprendre les eſprits foibles, tant qu'ils rencontrerent vne vieille qui faiſoit encore la belle, & qui eſtoit bien aiſe d'eſtre cajolée. Elle eſtoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui eſt maintenant comme deſerte, & ils la ſuiuirent iuſques-là, de la Bithynie, viuant à ſes dépens, parce qu'elle eſtoit fort riche. Comme ils furent arriuez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourriſſoit de grands ſerpens, qui ſont ſi priuez qu'ils tettent les femmes, & ſe ioüent auec les enfans ſans leur faire mal, d'où vient ſans doute la fable d'Olympias; Ils en acheterent vn des plus grands & des plus beaux qui eſt la ſource & l'origine de toutes les auantures que ie vais d'écrire. Car ces deux méchans eſprits pourueus des qualitez que i'ay dites, s'étant vnis enſemble pour mal-faire, & ayant reconnu que la crainte & l'eſperance ſont les deux pôles ſur leſquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curioſité & de la ſuperſtition, ils reſolurent de les faire ſeruir à leurs ambitieux deſſeins, & dreſſerent vn Oracle, dont le ſuccés ſurpaſſa meſme leur eſperance. Ils furent quelque temps à déliberer du lieu où ils commenceroient la Piéce. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur deſſein, à cauſe du concours de diuerſes Nations qui l'enuironnent; Mais Alexandre prefera ſon païs, où les eſprits eſtoient plus groſſiers & plus ſuperſtitieux, tels qu'il faut à l'établiſſement

Qui couche auec vn ſerpent.

d'vne nouuelle religion. Car la pluſpart des Paphlagoniens, & particulierement ceux qui demeurent par de là le Mur-d'Abonus d'où il eſtoit, courent aprés le premier Charlatan qu'ils rencontrent auec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour vn homme deſcendu du Ciel. Cét auis ayant eſté ſuiuy ils cacherent des lames de cuiure dans vn vieux Temple d'Apollon qui eſt à Calcedoine, & écriuirent deſſus qu'Eſculape viendroit bien-toſt auec ſon pere, établir ſa demeure en la ville dont ie viens de parler. Puis ayant fait en ſorte que ces lames fuſſent trouuées, la nouuelle s'en répandit auſſi-toſt par tout le Pont & toute la Bithynie, & particulierement au lieu deſigné; de ſorte que les habitans decernerent vn Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuſer les fondemens. Cependant Coconas dreſſoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morſure comme ie croy, d'vne vipere, & incontinent aprés Alexandre prit ſa place, auec vne longue cheuelure bien peignée, vne ſaye de pourpre rayé de blanc, couuert d'vn ſurplis par deſſus, & tenant en ſa main vne faux comme Perſée, de qui il ſe diſoit deſcendu du coſté de ſa mere. Car ces miſerables Paphlagoniens, quoy qu'ils euſſent connu ſon pere & ſa mere qui eſtoient de pauures gens, eſtoient ſi ſots que de croire vn Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il ſe diſoit fils de Podalire, qui deuoit eſtre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher auec la mere de noſtre impoſteur. Il debitoit vn autre Oracle de la Sibyle qui portoit, *Que ſur les bords du Pont Euxin, prés de Sinope, il viendroit vn Liberateur d'Auſonie*, & entreméloit cela de termes myſtiques & en-

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciens Propheres.

Apollon.

Ou, d'vn manteau blanc.

broüillez. Alexandre donc venant en ſa patrie, aprés toutes ces predictions, eſtoit ſuiuy & reueré comme vn Dieu. Car il feignoit quelquefois d'eſtre épris de fureur diuine, & par le moyen de la racine d'vne herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement; ce que les ſots attribuoient à la force du Dieu qui le poſſedoit. Il auoit preparé long-temps auparauant vne teſte de Dragon faite de linge, qui ouuroit & fermoit la bouche par le moyen d'vn crin de cheual, pour s'en ſeruir auec le ſerpent dont i'ay parlé, qui deuoit faire le principal perſonnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il ſe tranſporta la nuit à l'endroit où l'on creuſoit les fondemens du Temple, & y ayant trouué de l'eau, ſoit de ſource ou bien de pluye, il y cacha vn œuf d'oye, où il auoit enfermé vn petit ſerpent qui ne faiſoit que de naiſtre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'vne eſcharpe dorée, pour couurir ſa nudité, tenant en ſa main ſa faux & branlant ſa longue cheuelure comme font les Preſtres de Cybelle; Puis montant ſur vn Autel éleué, il commença à dire que ce lieu eſtoit heureux, d'eſtre honoré de la naiſſance d'vn Dieu. A ces mots toute la ville qui étoit acouruë à ce ſpectacle dreſſa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Iuïue ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En ſuite il court vers le lieu où il auoit caché ſon œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Eſculape, & à inuiter celuy-cy à décendre & à ſe montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce vne coupe

dans l'eau, & en retire cét œuf myſterieux, qui tenoit vn Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en ſa main, il commença à dire qu'il tenoit Eſculape. Chacun eſtoit atentif à contempler ce beau myſtere, lors qu'ayant caſsé cét œuf, il en ſortit ce petit ſerpent que i'ay dit, qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de ioye, entremeſlez de benédiction & de loüanges; L'vn demande au Dieu la ſanté, l'autre des honneurs ou des richeſſes. Cependant, noſtre impoſteur retourne au logis, tout courant, tenant en ſa main Eſculape né d'vne Oye, & non pas d'vne Corneille comme autrefois, & ſuiuy d'vne foule de peuple tranſporté d'vne vaine eſperance. Il ſe renferme chez luy iuſques à ce que le Dieu fût deuenu grand, & vn iour que toute la Paphlagonie y eſtoit acouru, & que ſon logis eſtoit plein de monde depuis le haut iuſqu'en bas, il s'aſſit ſur vn lict en ſon habit prophétique, & tenant dans ſon ſein ce ſerpent qu'il auoit aporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de ſon cou, & traînant vne longue queuë tant il eſtoit grand; Mais il cachoit à deſſein la teſte ſous ſon aiſſelle, ſans faire paroiſtre que celle de linge qui auoit la figure humaine; ce qui rempliſſoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'eſtoit pas trop bien percée, & que l'aſſiſtance n'eſtoit compoſée que de paures idiots, à qui il auoit déja oſté la ceruelle & le cœur par ſes preſtiges; outre que la Renommée & l'Eſperance eſtoient capables ſeules de les aueugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-temps, & qu'à meſure qu'on entroit on en ſortoit par vne autre porte, comme les ſoldats d'Alexandre, à ſa mort. Ce ſpectacle

C'eſt qu'il eſtoit fils de Coronis, qui ſignifie Corneille.

dura quelques iours, & ſe renouuelloit toutes les fois qu'il arriuoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veu que les plus fins ne ſauoient que dire en voyant & touchans vn dragon qu'ils auoient veu naiſtre, & qui eſtoit crû en vn inſtant à vne ſi prodigieuſe groſſeur, & portoit la figure humaine. Il euſt falu vn Epicure ou vn Democrite pour reconnoiſtre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philoſophes qui eſtoient ſauans dans la Nature, & qui auroient bien veu qu'il y auoit de la fourbe, quand meſme ils ne l'auroient pû découurir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y acouroient en foule ſur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, auec des ſtatuës d'argent & de cuiure faites aprés le naturel. On publioit meſme vn Oracle qui prédiſoit ſon nom, & l'apelloit *Glycon le troiſiéme ſang de Iupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes*: Car noſtre impoſteur voyant l'occaſion fauorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui aprés la mort de ſon pere Amphiaraüs, eſtant chaſſé de Thébes, ſe retira en Aſie, où il prédiſoit l'auenir aux Barbares pour deux carolus. Il auertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-meſme dans vn certain temps, & qu'on écriuit ce qu'on luy voudroit demander en vn billet cacheté. Alors s'enfermant dans le ſanctuaire du Temple, qui eſtoit déja conſtruit, il faiſoit apeller d'ordre par vn Heraut tous ceux qui auoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez auec la réponſe du Dieu. La fourbe n'eſtoit pas dificile à reconnoiſtre à vn homme d'entendement;

mais des ſots ne s'aperceuoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets, & aprés auoir répondu tout ce qu'il luy plaiſoit, il les rendoit cachetez comme auparauant. Car il y a pluſieurs moyẽs de leuer vn cachet ſans rompre la cire, & i'en veux mettre icy quelques-vns, afin qu'on ne prenne pas vne ſubtilité pour vn miracle. Premierement auec vne éguille chaude, on détache la cire qui ioint le filet à la lettre, ſans rien défaire du cachet: & apres qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la meſme ſorte. Il y a vne autre inuention, qui ſe fait auec de la chaux & de la colle; ou auec vn maſtic compoſé de poix, de cire, & de bitume, mélez auec de la poudre d'vne pierre fort tranſparente, dont on fait vne boule, ſur laquelle quand elle eſt encore tendre on imprime la figure du cachet, aprés l'auoir froté de graiſſe de pourceau. Car à l'inſtant elle durcit & ſert à recacheter comme ſi c'eſtoit le cachet meſme. Il y a pluſieurs autres ſecrets ſemblables, qu'il n'eſt pas neceſſaire de t'écrire, puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui eſt vn tres-bel ouurage, & tres-vtile pour détromper les ignorans, & empeſcher qu'on n'abuſe de leur credulité. Il contrefaiſoit donc le Prophete auec le plus d'adreſſe qu'il pouuoit, de peur qu'on ne remarquaſt la tromperie, ſe ſauuant toûjours par quelque réponſe obſcure ou ambiguë, ſuiuant la couſtume des Oracles. Tantoſt il encourageoit les vns, tantoſt il détournoit les autres de leur entrepriſe, ſelon qu'il luy ſembloit plus à propos; tantoſt il préſcriuoit aux malades des regimes ou des remedes, car il ſauoit pluſieurs beaux ſecrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'eſperance des auancemens & des ſucceſ-

Poix Beryrrienne.

ſions, il diferoit touſiours d'y répondre, & les remettoit à vne autre fois, ou quand ſon Prophete l'en prieroit ? car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit enuiron dix ſols pour chaque Oracle, ce qui montoit à vne ſomme tres-conſiderable, parce qu'il en debitoit bien ſoixante ou quatre-vingts mille par an. Car le peuple eſtoit ſi friand de ces ſotiſes, comme on eſt curieux de nouueauté, & de ſauoir l'auenir, qu'vne meſme perſonne faiſoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix ſols piece, n'eſtant pas permis d'en mettre deux en vn billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à ſon profit ; Car il auoit ſous luy pluſieurs Oficiers, dont les vns mettoient les Oracles en vers, les autres les ſouſcriuoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit penſion à proportion de ſon ſeruice. D'ailleurs, il auoit des eſpions & des emiſſaires dans les Prouinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, aſſeurant qu'il prédiſoit à l'auenir, faiſoit retrouuer ce qui eſtoit perdu, découuroit les treſors, guériſſoit les malades, & pluſieurs autres choſes ſemblables. On y acouroit donc de toutes parts auec des victimes & des preſens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par vn Oracle de faire du bien à ſon Miniſtre, parce qu'il n'en auoit pas beſoin pour luy. Lors que pluſieurs gens d'eſprit eurent reconnu la fourbe, & particulierement les Philoſophes de la ſecte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le païs ſe rempliſſoit de Chreſtiens & d'Impies, qui ſemoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, ſi l'on vouloit eſtre aux bonnes graces du

C'eſt qu'ils paſſoient pour Impies, à cauſe qu'ils ne

croyoient pas aux Dieux.

Dieu. Comme quelqu'vn luy eut demandé ce que faiſoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il eſtoit plongé dans vn bourbier, & chargé de chaînes. Car il luy en vouloit ſur tout pour auoir mieux découuert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impoſtures, qui ſe gliſſent dans le monde, ſous pretexte de religion. Mais Platon, Chryſipe & Pythagore eſtoient ſes bons amis. Il haïſſoit particulierement la ville d'Amaſtris à cauſe des amis de Lepidus, & de pluſieurs Philoſophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut iamais rendre aucun Oracle à pas vn des habitans. Mais vn iour qu'il en voulut rendre vn au frere de ce Proconſul, il ſe fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre vn pied de pourceau auec de la mauue pour vne douleur d'eſtomac, & encore en termes ſi ridicules, qu'on ne ſauoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'euſt perſonne alors pour luy compoſer ſon Oracle, ou qu'il ne ſeuſt que répondre. Cependant, il montroit ſouuent le ſerpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teſte cachée dans ſon ſein, & ne laiſſoit toucher que le corps, & particulierement la queuë. Vn iour voulant rafiner ſur ſon impoſture, il dit qu'Eſculape répondroit viſiblement, & cela s'apelloit *des réponſes de la propre bouche du Dieu*; Ce qui ſe faiſoit par le moyen de quelques arteres de gruë qui aboutiſſoient à la teſte du Dragon fait de linge, & qui ſeruoient d'organes pour porter la voix d'vn homme qui eſtoit hors de la chambre; mais cela ne ſe faiſoit pas tous les iours, & eſtoit ſeulement pour les perſonnes de condition. Celuy qu'il rendit à Seuerien, touchant l'entrepriſe d'Armenie, eſtoit de ce nombre, où il luy prédiſoit la victoire; mais apres ſa défaite il en ſubſtitua

vn autre, qui le détournoit de cette entrepriſe. Car il eſtoit aſſez inſolent pour corriger les Oracles qui auoient mal reüſſi; & s'il ariuoit qu'il eût promis la ſanté à vn malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit vn tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Male, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles auſſi trompeurs que les ſiens, il commandoit de les conſulter; ſur tout lors qu'il eſtoit preſſé, & qu'il vouloit eſquiuer quelque demande. Voila ce qui ſe paſſa dans les lieux proches de ſa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répanduë en Italie & à Rome, chacun y acourut ou y enuoya, & particulierement les Grans & ceux qui auoient le plus de credit auprés du Prince, dont le principal étoit Rutilianus qui s'eſtoit ſignalé en pluſieurs occaſions, & eſtoit fort homme de bien, mais extrordinairement ſuperſtitieux, iuſques à ſe mettre à genoux deuant toutes les pierres qu'il rencontroit en ſon chemin, ſur leſquelles on auoit fait quelque éfuſion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quiter l'Armée qu'il commandoit, pour y acourir, & y dépeſchoit Couriers ſur Couriers. Mais comme ceux qu'il enuoyoit n'eſtoient que des valets, ils ſe laiſſoient tromper aiſément, & ajouſtoient de nouueaux menſonges aux anciens, pour rendre leur raport plus récommandable, ce qui ne faiſoit qu'acroiſtre ſa paſſion & redoubler ſa fureur. Cependant, comme il eſtoit ami des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy auoit raporté, & y méloit encore du ſien, comme on a de coûtume, pour faire la piece plus belle; deſorte qu'il remplit toute la ville de ces preſtiges, & en engagea pluſieurs à conſulter l'Oracle ſur leur fortune.

Ils furent fort bien reçus du Prophete, qui leur fit diuers préſens, afin qu'à leur retour ils diſſent du bien de luy, & qu'ils publiaſſent ſes loüanges. Il ſe ſeruoit d'vne autre fourbe; c'eſt qu'aprés auoir leu leurs demandes, s'il en trouuoit quelqu'vne trop hardie, il retenoit le billet, ſans y faire réponſe, pour auoir comme vn gage de la fidélité de celuy qui l'auoit donné, qui par ce moyen eſtoit contraint de le careſſer au lieu de s'en plaindre. Ie veux mettre icy tout d'vn temps quelques-vnes des reſponſes qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à ſon fils, il répondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant eſtant mort quelque temps apres comme il eſtoit en peine de défendre ſon Oracle, Rutilianus aydoit luy-meſme à ſe tromper, & aſſeuroit qu'il auoit predit la mort de ſon fils, en luy donnant pour Precepteurs des gens qui n'eſtoient plus au monde. Vne autre fois comme le meſme luy eut demandé, ſuiuant la doctrine de Pythagore, ce qu'il auoit eſté auant que d'eſtre ce qu'il eſtoit, & ce qu'il ſeroit vn iour, il luy répondit qu'il auoit eſté Achille, puis Ménandre, & qu'il deuiendroit vn rayon du Soleil, apres auoir veſcu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à ſoixante & dix contre la promeſſe de l'Oracle, quoy que s'en fût vn des plus authentiques. Comme il ſongeoit à ſe remarier, il luy offrit ſa fille, qu'il diſoit auoir euë de la Lune, deuenuë amoureuſe de luy auſſi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouſer. Alors Rutilianus ſans déliberer dauantage la fit venir & l'épouſa, apres auoir immolé des Hécatombes à ſa belle-mere, comme s'il euſt deſia eſté de la troupe des immortels. Apres

vn ſi grand ſuccés, noſtre impoſteur médita de plus hauts deſſeins, & depeſchoit par tout des Couriers auec des Oracles; prédiſant aux villes de ſe garder de la peſte, des embraſemens, ou des tremblemens de terre, auec promeſſe de leur enuoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia auſſi vn Oracle de la propre bouche du Dieu, pour ſeruir de préſeruatif contre la contagion qui eſtoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit ſur les portes des maiſons, comme vn remede ſouuerain contre ce mal; mais par mal-heur ces maiſons-là furent les premieres ataquées, pour s'eſtre negligées peut-eſtre ſur vne vaine confiance. Il auoit pluſieurs perſonnes dans Rome qui luy mandoient le ſentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils deuoient demander en ariuant, afin qu'il eût le loiſir de preparer ſa réponſe. Il auoit établi auſſi vne eſpece de ſocieté ou de confrérie, où l'on portoit des torches, auec diuerſes ceromonies, qui duroient l'eſpace de trois iours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athénes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chreſtien, ou quelque Impie, qui ſoit venu pour ſe moquer des myſteres, qu'il ſe retire, mais que les vrais fideles ſoient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant, *Hors d'icy Chreſtiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone auec la naiſſance d'Apollon & le mariage de Coronis, ſuiuy de la venuë d'Eſculape. Le ſecond iour on ſolenniſoit la natiuité de Glycon, & le troiſiéme, le mariage de Podalire & de la mere de noſtre Prophete, où l'on alumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y repreſentoit auſſi les

On le nomme Dadu, comme qui diroit les torches.

amours du Prophete & de la Lune, d'où naiſſoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la cerémonie comme vn autre Endymion. Alors décendoit du plancher vne belle Dame qui repreſentoit la Lune. C'eſtoit la femme d'vn des Maiſtres d'Hoſtel du Prince, qui auoit l'inſolence en la préſence de ſon mary de venir baiſer & embraſſer noſtre impoſteur, & peut-eſtre qu'ils euſſent paſſé outre s'il n'y euſt point eu tant de lumiere, car ils ne ſe haïſſoient pas l'vn l'autre. Il r'entroit vne autrefois auec ſes habits Pontificaux, dans vn grand ſilence, puis crioit tout à coup *Io Glycon* : A quoy répondoit vn excellent chœur de Muſiciens, *Io Alexandre*, ſuiuis de Herauts Paphlagoniens, qui eſtoient de gros coquins qui ſentoient l'ail, & qui portoient des chauſſures de peaux. Cependant, comme la proceſſion paſſoit auec des torches & des gambades myſtérieuſes, il découuroit de temps en temps vne cuiſſe d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme ie croy, d'vn calleçon doré qui reluiſoit à la clarté des flambeaux. Cela émut vne grande queſtion entre deux Philoſophes, s'il n'auoit point l'ame de Pythagore comme il en auoit la cuiſſe; Mais elle fut remiſe à la deciſion de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naiſſoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophete eſtoit immortelle, & de celeſte origine. Quoy qu'il défendit l'amour des garçons comme vn crime déteſtable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en enuoyer, pour conſulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy enuoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maiſon & des mieux faits de la ieuneſſe, dont il ſeruoit à ſes plaiſirs,

Ou, Intendant.

& auoit étably vne plaiſante couſtume, qu'on ne l'oſoit baiſer en le ſalüant lors qu'on auoit plus de dix-huit ans ; de ſorte qu'il ne beſoit que de ieunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiſer, & donnoit ſa main à baiſer aux autres. Voila comme il abuſoit le ſot populaire, qui tenoit à faueur de voir careſſer ſa femme & ſes enfans, & quelques-vnes ſe vantoient tout haut d'auoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Ie veux raporter icy vn Dialogue du Dieu & d'vn Preſtre de Tio, dont on reconnoiſtra l'eſprit par celuy de ſes demandes ; car ie les ay luës moy-meſme chez luy. *Demande.* Dy-moy, Glycon, qui és-tu ? *Réponſe.* Ie ſuis le nouuel Eſculape. *D.* Es-tu Eſculape luy-meſme, ou quelqu'autre qui luy reſſemble ? *R.* Il n'eſt pas permis de réuéler ces myſtéres. *D.* Combien ſeras-tu d'années à rendre des Oracles ? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en ſuite ? *R.* Dans la Bactriane & les païs voiſins, pour honorer auſſi les Barbares de ma préſence. *D.* Les Oracles de Claros de Delphes & de Didyme, ſont-ils de vrais Oracles ? *R.* Ne deſire point de ſauoir les choſes défenduës. *D.* Que ſeray-je apres cette vie ? *R.* Chameau, puis cheual, & enfin Philoſophe, & Prophete auſſi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reſte, noſtre Charlatan ſachant que ce Preſtre eſtoit ami de Lepidus, il le voulut perſuader par vn Oracle de le quiter, comme Lepidus eſtant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ſes Sectateurs, comme mortels ennemis de ſes impoſtures, & faillit vn iour à perdre vn Epicurien qui eut la hardieſſe de luy reprocher qu'il auoit fait mourir pluſieurs innocens

par vn faux Oracle; ce qui arriua de la ſorte. Il auoit conſeillé à vn homme du païs d'acuſer ſes eſclaues deuant le Gouuerneur de la Prouince, comme coupables de la mort de ſon fils, qui nauigeant ſur le Nil, en remontant vers ſa ſource, ſe laiſſa perſuader d'aller iuſques aux Indes, ſans en rien mander à ſes gens qu'il auoit laiſſez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ſes nouuelles, ils crûrent qu'il eſtoit mort, & retournerent vers le pere, qui les acuſa comme i'ay dit, deuant le Proconſul de la Galatie, à la perſuaſion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils reuint qui iuſtifia leur innocence, mais il n'y auoit plus de remede. Noſtre Prophete donc ne pouuant ſoufrir ces iuſtes reproches, commanda à ceux qui eſtoient preſens de lapider l'acuſateur s'ils ne vouloient eſtre ſes complices; & ils l'euſſent fait, ſans vn certain Demoſtrate qui eſtoit alors en ces quartiers, qui l'embraſſant le ſauua. Pour moy, ie ne l'euſſe pas trop plaint; car pourquoy hazarder ſa vie, pour détromper des ſots qui ne meritent pas de l'eſtre? Voilà comme ſe paſſa cette afaire. Du reſte la veille que cét impoſteur vouloit rendre ſes réponſes, il apelloit par ordre tous ceux qui auoient preſenté leurs demandes, & vn Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles; Alors s'il répondoit du ſanctuaire à quelqu'vn qu'il allaſt à la mal-heure, perſonne ne vouloit plus receuoir cét homme-là, ny communiquer auec luy; on luy refuſoit toute aſſiſtance, & il faloit qu'il vuidaſt le païs. Il fit vne autre choſe, c'eſt qu'ayant trouué le liure qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui eſt vne des plus belles piéces de l'antiquité, & qui

Iuſqu'à la ville de Clyſma ou Arſinoé, où il y a vn canal qui va dans la mer Rouge.

purge mieux vne ame de ſes ordures, que toutes les ceremonies de la purification. Car non ſeulement elle nous gueſit de nos paſſions, mais elle nous déliure de toute ſuperſtition, & des vains fantômes qui nous épouuantent. Ayant donc trouué ce liure, comme i'ay dit, il le brûla publiquement, apres auoir débité vn Oracle qui le commandoit, & ietta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les menſonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de ſon gendre Rutilianus, il enuoya vn Oracle à l'Empereur Marc-Aurele qui faiſoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy commandoit de ietter deux lions dans le Danube auec pluſieurs cérémonies, ſur l'aſſurance d'vne paix prochaine qui ſeroit procedée par vne inſigne victoire. Ces lions trauerſant le fleuue furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Romains furent défaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée aprés auoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour ſe ſauuer ſe ſeruit de l'artifice d'Apollon contre Créſus, & dit qu'il auoit bien predit la victoire; mais qu'il n'auoit pas ajouſté le nom du vainqueur. Cependant, comme on acouroit à luy de tous coſtez, & que la petiteſſe de la ville où il eſtoit, ne pouuoit pas contenir vne ſi grande multitude, & encore moins la nourir, il inuenta des Oracles de nuit, car c'eſt ainſi qu'on les nommoit; ce qui ſe faiſoit en cette ſorte. Apres auoir reçu les demandes il ſe couchoit deſſus, & eſtoit auerty la nuit en ſonge à ce qu'il diſoit, de la réponſe qu'il deuoit faire, qui eſtoit touſiours, ou ambiguë, ou obſcure, particulierement quand la demande eſtoit bien cachetée. Car ſans courre fortune de découurir

Aux Quades & aux Marcomans.

ſa fourbe en voulant leuer le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit en la fantaiſie, croyant que ſa réponſe eſtoit plus Oracle de la ſorte, outre que cela eſtoit de grand reuenu. Car il auoit auprés de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faiſoient, luy donnoient chacun tous les ans vn talent de récompenſe, au lieu de receuoir de luy quelque apointement. Quelquefois lors qu'il n'y auoit perſonne pour le conſulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les ſots, comme celuy qui dit, *Cherche l'eſclaue en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly ſa fleur, il ſoüille ta couche; & de peur que tu ne le découures, ſa femme & luy te preparent du poiſon, & l'ont caché ſous ton cheuet, dequoy ta ſeruante Calypſo eſt complice.* Qui eſt le Democrite qui n'y eut eſté trompé, apres tant de circonſtances? mais il s'en fût moqué auſſi-toſt, lors qu'il eût découuert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere, il diféroit ſa réponſe pour la pouuoir faire en la langue meſme; & quand il n'auoit perſonne en main pour cela, il répondoit en la ſienne, comme il fit vne fois lors qu'il dit, *Retourne en ton pays; car celuy qui t'a ennoyé a eſté tué aujourd'huy par ſon voiſin Dioclés, & les aſſaſſins ſont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-meſme. Vn iour que ie m'eſtois enquis du Dieu pour vne demande bien cachetée, ſi ſon Prophete eſtoit chauue, il me répondit par vn Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach eſtoit vn autre Atis.* Vne autre fois ayant écrit vne meſme demande en diuers billets, qu'on luy porta de diuers lieux, afin qu'il ne ſe défiaſt de rien, il m'ordonna à l'vn de me froter de Cytmide & de la roſée de Latone; ayant eſté trompé par celuy qui luy

porta le billet, qui luy dit que ie cherchois vn remede pour le mal de coſté. Cependant ie luy demandois quelle eſtoit la patrie d'Homere. En vn autre, ſans auoir plus d'égard à Homere ni à ſa patrie, il me défendit d'aler par mer, pour auoir eſté trompé de meſme, par le valet qui préſenta le billet, qui luy dit que ie m'enquerois du chemin que ie deuois tenir pour retourner en Italie. Ie fis pluſieurs autres inuentions pour découurir ſon impoſture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'vne demande, & de le payer comme s'il y en euſt eu pluſieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en auoit payé, qui n'auoient aucun raport entr'eux ny auec la demande. Cependant comme il eut apris la fourbe, & que i'auois eſſayé de détourner Rutilianus de ſon aliance, il conceut vne haine mortelle contre moy, & luy répondit par vn Oracle, comme il le conſultoit touchant ma perſonne, *Que i'aymois les beaux garçons & les plaiſirs défendus.* Mais l'eſtant allé voir depuis en la compagnie de deux ſoldats que le Gouuerneur de la Prouince qui eſtoit de mes amis m'auoit donnez, de peur qu'on ne me fiſt quelque outrage; ſi-toſt qu'il euſt apris ma venuë il m'enuoya prier de l'aller trouuer, & me reçut tres-ciuilement; Toutefois comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures, ie luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiſer, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui eſtoient préſens, d'autant plus que ie le ſalüay par ſon nom, ſans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il ſuporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que ſon Dieu ſauoit apriuoiſer les eſprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde, il ſe plaignit à moy de l'auis que

Ou, pour m'accompagner iuſqu'à la mer.

i'auois donné à Rutilianus, & dit que i'auois tort de choquer vn homme qui pouuoit faire ma fortune. Ie fis ſemblant de preſter l'oreille à ce diſcours, pour me ſauuer du danger qui me menaçoit, & ſortis aſſez bien d'auec luy, ce qui étonna encore plus toute l'aſſiſtance. Enſuite voulant m'embarquer, il m'enuoya diuers preſens, & me fournit vne barque & des rameurs, ce que ie crus qu'il faiſoit pour acheuer de me gagner par cette faueur; mais lors que ie fus en pleine mer & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui conteſtoit auec les matelots, i'entray en quelque défiance, d'autant que ie n'auois qu'vn de mes gens auec moy, ayant renuoyé les autres à Amaſtris auec mon pere. Ie m'enquis donc du ſujet de leur diferent, & il me dit qu'eſtant deſia vieil, & ayant touſiours veſcu en homme de bien, il ne vouloit pas ſur la fin de ſes iours ſe ſoüiller d'vne méchante action, & expoſer ſa femme & ſes enfans apres ſa mort à la vengeance diuine. Et comme ie le preſſois dauantage, il auoüa qu'il auoit odre de me ietter dans la mer. Sur cét auis ie mis pied à terre à Egiale dont Homere fait mention dans ſon Poëme, & y trouuay des Ambaſſadeurs du Boſphore qui aloient en Bithynie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; ſi bien que leur ayant conté mon auanture, ils me donnerent place dans leur vaiſſeau, & me rendirent ſans danger à Amaſtris. Depuis cela ie luy declaray vne guerre ouuerte, & i'eſtois ſur le point de me porter pour dénonciateur contre luy, auec pluſieurs autres, du nombre deſquels eſtoient les diſciples du Philoſophe Timocrate d'Heraclée; mais le Gouuerneur de la Prouince me pria inſtamment de n'en rien faire, & me dit que

quand i'aurois découuert toutes ſes impoſtures, il eſtoit trop ami de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour acheuer toute ſon hiſtoire, quelle inſolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeaſt de nom à ſa ville, & la nommaſt Ionopolis, & qu'on fit des médailles où la figure du ſerpent fuſt empreinte d'vn coſté, & la ſienne de l'autre, auec les armes d'Eſculape, & la faux de Perſée, dont il ſe diſoit décendu du coſté de ſa mere. Enfin, apres auoir predit qu'il mourroit d'vn coup de foudre comme Eſculape à l'âge de cent cinquante ans, il perit miſerablement auant qu'il en eût ſoixante & dix, d'vn vlcere puant, à la iambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il eſtoit chauue, en luy apliquant quelques remedes ſur la teſte pour en apaiſer la douleur. C'eſt la cataſtrophe de Charlatan, qui fut vn iuſte ſuplice de ſes crimes. Il ne reſtoit plus qu'à luy faire vn Epitaphe & luy donner vn ſucceſſeur digne de luy; mais ceux de ſa Secte s'en eſtant remis à Rutilianus, il ſe reſerua le don de predire quand il ſeroit mort, ſans vouloir rien ordonner du reſte. Il y auoit parmy eux vn vieux Medecin nommé Pétus qui faiſoit en cela vne choſe indigne de ſon âge & de ſa profeſſion. Voila l'abregé de la vie de cét impoſteur, que i'ay entrepriſe pour contenter ta curioſité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra ſeruir à en détromper pluſieurs à qui il auoit impoſé durant ſa vie. Ie n'ay pû refuſer cela à ton amitié, ni l'eſtime que ie fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance, & de l'amour que tu as pour la verité.

Ou, la hache.

DE LA DANCE.

DIALOGVE

DE CRATON ET DE LYCINVS.

C'eſt vne Apologie de la Dance, & particulierement des Balets.

LYCINVS. COMME tu-as condanné la Dance par vn long & graue diſcours, & que tu as dit qu'elle eſtoit plus digne de la molleſſe des femmes, que du courage maſle des hommes, nous acuſant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choſes de neant ; I'en veux entreprendre la défence, pour te faire voir combien tu és éloigné de la raiſon, de blâmer ainſi vne des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'vne vertu morne & auſtére, tu ne ſais ce que c'eſt des diuertiſſemens qui relâchent l'eſprit.

CRATON. Ie m'étonne, Lycinus, de ce qu'eſtant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quites l'entretien des Sauans, & les ocupations des Sages, pour voir dancer vn Baladin, au ſon de la flûte ou de la lyre, auec des poſtures laſciues, & des contenances deshonneſtes, & repréſenter les amours & les auantures de quelque éfeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui ſont des choſes indignes d'vn honneſte homme. Cela me fit pitié lors que i'apris que tu te donnois tout entier à ces ſpectacles, & que tu quitois l'étude des Anciens & des Philoſophes,

pour demeurer aſſis tout le iour à contempler des choſes vaines & ridicules, comme ſi tu te faiſois chatoüiller l'oreille auec vne plume. Car ſi tu aymes les diuertiſſemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Muſique ou plutoſt la Tragédie & la Comédie, qui relâchent l'eſprit auec quelque ſorte d'inſtruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre deuant les Iuges graues & ſeueres, & ie te conſeillerois plutoſt de le nier tout à plat que de t'embaraſſer dans vne honteuſe Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te déliurer de l'enchantement de ces Sirénes, qui dreſſent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enleuer comme Vlyſſe fit ſes compagnons, qu'vn doux poiſon areſtoit chez les Lotophages.

LYCINVS. Que tu-és deuenu ſéuére, Craton ? mais tes comparaiſons ne ſont pas bien iuſtes. Car la mort ou quelque choſe de pire eſtoit la peine de ceux dont tu parles ; mais outre le plaiſir que ie reçois de la douceur des ſpectacles, qui eſt comme vn feſtin qu'on fait à mes yeux, i'en reuiens toûjours au logis plus ſage & plus ſauant.

CRATON. Tu-és d'vne étrange humeur de faire gloire d'vne choſe dont tu deurois rougir de honte. Ie te compare à ces malades deſeſperez, qui ne croyent pas ſeulement eſtre malades.

LYCINVS. Dy-moy, Craton ; condanne-tu ces choſes-là ſur le raport de la Renommée, ou ſi tu les as veuës toy-meſme ; car il n'eſt pas iuſte de blâmer ce qu'on ignore ?

CRATON. C'eſt iuſtement ce qu'il me faudroit auec ma mine graue & mes cheueux blancs,

de demeurer assis tout le iour parmy de ieunes gens & des femmes, à voir dancer vn boufon, & à loüer vn baladin.

LYCINVS. Ie te pardonne de n'aymer pas vn plaisir dont tu n'as iamais gousté ; mais ie ne te pardonne pas de le condanner si absolument sur le raport d'autruy. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures, & relâcher vn peu de grauité, ie m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dansera point de balets que tu n'ailles long-temps auparauant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que i'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. I'ay pitié certes de te voir dans vn si grand abandonnement, que de mettre ta felité en des choses infames & deshonnestes.

LYCINVS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures, ie t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cét exercice, où l'esprit & les yeux trouuent dequoy se diuertir si agréablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique ?

CRATON. Ie n'ay pas le loisir d'entendre discourir vn furieux qui fait vanité de sa fureur; si tu veux toutefois ie demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourueu que tu vueilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINVS. Ie ne demande que cela ; ie te feray bien-tost voir que la Dance n'est pas vne chose si extrauagante que tu t'imagines. Premierement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naissance auec l'Amour. Témoin le bal mesuré des Astres, & les diuerses conionctions des Etoiles fixes

Le plus ancien des Dieux.

fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris ſon origine cét Art diuin, qui s'eſt augmenté auec le temps, & à aquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fût la premiere qui ſe plût à cét exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette inuention ne luy fut pas inutile; car en ſautant & danſant ils ſauuerent la vie à Iupiter que ſon pere vouloit déuorer, ſi bien que le Monarque des Cieux doit ſon ſalut à la Dance; mais c'eſtoit alors vn exercice militaire qui ſe faiſoit en frapant des épées & des jauelots contre les boucliers. En ſuite les plus honneſtes gens la cultiuerent en Crete, de ſorte qu'elle deuint le paſſe-temps, non ſeulement du peuple, mais des perſonnes de condition. Auſſi eſt-ce par forme de loüange qu'Homere apelle Merion bon danſeur. Car il y fut ſi ſauant qu'il en eſtoit eſtimé non-ſeulement des Grecs, mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en auoit meilleure grace ſous les armes, & que cela redoubloit ſon adreſſe & ſon agilité. Ie pourrois aleguer pluſieurs autres excellens danſeurs de ce temps-là; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inuenta la Pyrrique, qui eſt vne Dance qui ſe fait auec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté ni ſa valeur. Les Lacedemoniens qui ont eſté les plus illuſtres de toute la Grece, aprés auoir apris cét Art de Caſtor & de Pollux, le cultiuerent auec tant de ſoin, qu'ils n'aloient à la guerre qu'en danſant au ſon de la flûte; de ſorte qu'on peut dire qu'ils doiuent vne partie de leur gloire à la Dance & à la Muſique. Auſſi leur ieuneſſe ne s'y exerçoit elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finiſſoit tous les exercices. Car alors vn ioüeur de

Curétes Corybantes.

flûte ſe mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en ioüant & dançant, & ils le ſuiuoient en bel ordre, auec mille poſtures guerrieres & amoureuſes. La chanſon meſme qu'ils chantoient empruntoit ſon nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils euſſent eſté de la partie. Il y en auoit vne autre qui diſoit, *Auancez le pied, mes enfans, & trepignez à qui mieux mieux*, comme ſi elle euſt voulu donner des préceptes de ce bel Art. La meſme choſe ſe pratiquoit à la Dance qu'ils appelloient *Hormus*, qui eſtoit vn branle compoſé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance auec des poſtures mâles & belliqueuſes, & la fille le ſuiuoit auec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour faire vne harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils auoient encore vne autre Dance qui ſe faiſoit nud-pieds; ſans parler de celle qu'Homere repreſente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux ſauteurs ou baladins qui marchent à la teſte, & qui font des ſauts perilleux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au meſme endroit à vne noce, comme ſi l'on n'euſt pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce diuin exercice. Pour les Phéaques, ie ne m'étonne pas qu'il les repreſente ſi adonnez à la Dance, puis qu'il repreſente en leur perſonne vne vie delicieuſe; Auſſi eſt-ce ce qu'Vlyſſe admire principalement, que leur adreſſe en ce point. Les Theſſaliens en faiſoiẽt tant d'eſtat, que leurs principaux Magiſtrats en empruntoient le nom; & s'apeloient *Proorqueſteres*, comme qui diroit, *qui menent la Dance.* Car cette Inſcription ſe lit encore ſous leurs Statuës, auſſi bien que celle-cy, *A l'honneur d'vn tel, pour auoir bien dancé au*

Ou, le combat.

combat c'eſt à dire, pour auoir bien fait à la bataille. Ie paſſe ſous ſilence les feſtes & autres telles ſolennitez qui ne ſont iamais ſans Dance, pour auoir eſté inſtituées par d'excellens Danceurs & Muſiciens, comme Orphée, Muſée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoiẽt pas qu'on pût eſtre initié dans les myſteres, ſans la Dance & la Muſique. Ie ne parle point auſſi des Orgyes, pour ne point diuulguer les myſteres de Bachus; mais tout le monde ſait qu'on appelle *deſſauter*, quand on les réuéle. En Délos on ne fait point de ſacrifices ſans la Dance & la Muſique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux ménent la Dance au ſon de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs Chanſons. Mais pourquoy parler des Grecs, puiſque les Indiens meſmes adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dançant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Aſtre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Diuinité; car cela ſe fait au coucher & au leuer du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dançant, & auant que de tirer leurs fléches, qui ſont rangées autour de leurs teſtes en forme de rayons, ils ſautent & dancent pour eſtonner l'ennemy. Paſſons maintenant en Egypte, où la fable de Protée repreſente vn excellent Danceur qui faiſoit mille poſtures diferentes, & dont le corps ſouple & l'eſprit ingenieux ſauoient tout contrefaire & tout imiter, ſi adroitement, qu'il ſembloit deuenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence auſſi qu'Empouſe qui ſe changeoit en tant de formes, eſtoit vne excellente Danceuſe. Mais il ne faut pas oublier la Dance ſacrée des Preſtres de Mars, qu'on apelle pour cela *Saliens*, qui eſt vn Sacerdoce

Fantoſme ancien.

de Rome tres-auguſte, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable meſme de Priape n'eſt pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens diſent que c'eſt vn Dieu belliqueux, & comme ie croy l'vn des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Iunon le Dieu Mars encore enfant, mais ruſtique & groſſier, quoy que robuſte & vigoureux; luy aprit la Dance auant l'exercice des Armes, comme ſi c'euſt eſté vn prélude de la guerre: Et pour récompenſe, on luy conſacre la dixme des dépouïlles qui ſont voüées à ce Dieu. Toutes les feſtes de Bachus, comme tu ſais, ne conſiſtent qu'en ſauts & en Dances; & c'eſt par là qu'il a dompté les Lydiens, les Myrrheniens, & les Indiens, nations tres-puiſſantes & tres-belliqueuſes. Auſſi les trois ſortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmélie, ont pris leur nom des Satyres qui ſont les Miniſtres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir condamner vne choſe ſi diuine & ſi myſterieuſe, qui ſe pratique en l'honneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux meſmes, ſans parler du plaiſir & du profit qui nous en reuient. Mais ie m'étonne qu'vn homme comme toy qui reuere Homere & Heſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſais l'eſtime qu'ils en font, & que celuy-cy la conte parmy les choſes les plus agreables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehenſible, atribüant la douceur à la Muſique, qui eſt ſa compagne inſéparable. En vn autre endroit il la met en paralele de la guerre, diſant que les Dieux donnent aux vns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & à danſer, comme ſi ces diuines qua-

litez eſtoient vn preſent du Ciel ; auſſi faut-il beaucoup de naturel pour y reüſſir. D'ailleurs, il ſemble auoit voulu diſtinguer par là toutes choſes en deux, en la paix & en la guerre, & faire la Dance & la Muſique le ſymbole de la Paix. Heſiode, comme tu ſais, dit qu'il a veu luy-meſme danſer les Muſes, au leuer de l'Aurore, autour d'vne claire fontaine & de l'Autel de Iupiter leur pere, ſi bien que blâmer la Dance, c'eſt preſque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus ſage de tous les hommes, au iugement des Dieux meſmes, n'a pas ſeulement loüé la Dance comme vne choſe qui ſert beaucoup à donner de la grace, mais il l'a voulu aprendre en ſa vieilleſſe, tant il admiroit cét exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de ſe trouuer dans les aſſemblées des Muſiciennes, & qui frequentoit la Courtiſane Aſpaſie S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle eſt, car il ne l'a veuë qu'en ſon enfance, ie m'aſſeure qu'il quiteroit tout pour cela, & que ce ſeroit la premiere choſe qu'il feroit aprendre aux enfans. Mais il ſemble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'vne le Cordace & quelquefois le Sicynnis, & l'autre l'Emmélie. Toutefois, puiſque tu les as préferées d'abord à la Dance; examinons-les enſemble. Quel ſpectacle eſt-ce de voir dans la Tragédie vn faquin monté ſur des échaſſes, & chargé de quantité d'habits pour en paroiſtre plus gros auſſi bien que plus grand, repreſenter vn Heros ou vn Dieu, & bâiller auec vn grand maſque comme s'il vouloit deuorer les ſpectateurs ? Ce n'eſt pas tout, car il ſe contourne & ſe deméne comme vn furieux,

Ou Batteleuſes.

Il a déja parlé de la Muſique.

Cothurne.

& chante des complaintes qui ſeroient ſuportables en la perſonne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle aparence de voir Hercule auec ſa peau de lyon & ſa maſſuë, fredonner ſes trauaux ſur vn Theatre? Ce que tu reprens donc en la Dance, en diſant que c'eſt pluſtoſt le métier des femmes que des hommes, ſe peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a touſiours plus de femmes que d'hommes. Ajouſtez à cela les perſonnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extrauagance de ſes maſques, au lieu que celuy du danſeur, auſſi bien que ſon habit, eſt plus ſéant & plus modeſte, & il ne bâille pas auſſi comme l'autre qui repreſente des Tragedies. Car autrefois vn meſme baladin chantoit & danſoit; mais comme on vit que le mouuement empeſchoit la reſpiration, on trouua plus à propos de faire chanter les vns & dancer les autres. Pour le ſujet de la Piéce, il eſt commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diuerſité & de changemement dans les Balets, & s'il faut ainſi plus d'érudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix établi pour cét exercice comme pour les autres, ie croy que c'eſt qu'on l'a trouué au deſſus de la recompenſe, ou qu'on a crû qu'il y auoit quelque choſe de diuin à cauſe de la Religion; quoy que la plus iluſtre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajouſté à ſes jeux comme pour leur accompliſſement. Ie veux maintenant rendre raiſon pourquoy i'ay laiſſé à part pluſieurs choſes, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie ſay que d'autres deuant moy ont compoſé des liures ſur ce ſujet, où ils ont recherché curieuſement toutes les ſorres de Dances, auec

Cela eſt prouué par la ſuite.

Calcide.

leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroiſtre leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'vtilité qu'on peut tirer de cét exercice, particulierement depuis le ſiecle d'Auguſte, ie me ſuis contenté de parler des Dances les plus communes, ſans rechercher pédanteſquement celles qui ne ſont plus en vſage, comme *le ſaut de la Grue*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui ſe fait dans la débauche, où l'on voit ſauter & gambader des païſans au ſon de la flûte, qui eſt vne Dance pénible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun auec celle dont ie veux parler. Auſſi Platon, dans ſes Loix aprouue les vnes & condanne les autres, les diuiſant en vtiles, & agreables, & en banniſſant les des-honneſtes.

Voila ce que i'auois à dire touchant la Dance en general, ſans m'étendre dauantage dans le particulier. Ie repreſenteray maintenant les qualitez que doit auoir vn bon danceur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danceur de Balet, qui eſt celuy dont i'entens parler, ſache pluſieurs choſes, comme la Poëſie, la Geométrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme; quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouuemens de l'Ame que la Rhétorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diuerſes poſtures & contenances, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calcas il ſache le preſent, le paſſé, & l'auenir, & qu'il les ait touſiours

preſts en ſon eſprit, pour les pouuoir repreſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſauoir particulierement expliquer les conceptions de l'Ame, & découurir ſes ſentimens par les geſtes & le mouuement du corps. Enfin il doit auoir ce que Thucydide attribuë à Periclés, le ſecret de voir par tout ce qui conuient, qu'on apelle *le Decorum*, afin de s'en bien acquiter; & auec cela eſtre ſubtil, inuentif, iudicieux, & auoir l'oreille tres-délicate. Pour ſa matiere, l'hiſtoire ancienne ou pluſtoſt la fable luy en fournit ſufiſamment. Il faut donc qu'il ſache tout ce qui s'eſt paſſé d'iluſtre depuis le Cahos & la naiſſance du monde, iuſqu'à la Reine Cleopatre; car cette ſcience embraſſe toute
Le Ciel. cette étenduë; mais il doit repreſenter principalement les Fables les plus celebres, Comme Saturne châtra ſon pere, la bataille des Titans, la naiſſance de Venus, celle de Iupiter, le larcin de ſa mére, la ſupoſition d'vne pierre, la priſon de Saturne, le partage des trois Fréres, la reuolte des Géans, le larcin de Promethée & ſon ſuplice, la formation de l'homme, la force de l'vn & de l'autre amour. En ſuite le mouuement de l'Iſle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Ticye, le milieu de la terre trouué par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conſeruées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplérent le monde, le démembrement d'Iacchus, la fourbe de Iunon, l'embraſément de Séméle, les deux naiſſances de Bachus, Tout ce qui ſe dit de Minerue, de Vulcain, & d'Erichton, auec le diferent touchant le païs d'Athênes, & le premier iugement de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce païs-là, & particulierement les auantures de Cérés

qui cherche ſa fille, l'hoſpitalité de Célée, l'inuention de l'Agriculture de Triptoléme; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Théſée & de ſon pere; l'enleuement de Médée & ſa retraite en Perſe; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & ſouffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore auſſi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier rauiſſement d'Heléne, ni l'entrepriſe de Caſtor & de Pollux contre la ville d'Athénes, ni la mort d'Hipolyte, ni le retour des Héraclides; Car tout cela eſt de l'hiſtoire d'Athénes, que i'ay détaché de ſon corps pour ſeruir d'exemple. Apres, vient celle de Mégare, Niſus, Sylla, le cheueu de pourpre, le paſſage de Minos, ſon ingratitude enuers ſa bienfactrice. Puis Cithéron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui ſe couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la ſtructure des murs de Thébes au ſon de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de ſa femme, ſa punition, ſon dueil, ſon ſilence; En ſuite les triſtes auantures d'Actéon, de Panthée, & d'Edipe; Hercule & tous ſes trauaux, auec le meurtre de ſes enfans. Corinthe ne manque pas auſſi de ſujets. Glauque, Créon, & deuant eux Bellérophon & Sténobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephélé par l'air ſur vn belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Aprés, l'hiſtoire des Pélopides, Mycénes & tout ce qui s'y paſſe, & auparauant Inacus, Io, Argus, Aſtrée, Thyeſte, Erope, la Toiſon d'or, les nopces de Pélops, le meurtre d'Agamémnon,

Proſerpine.

Egée.

Ou le ſfinquet.

Niobé.

le ſuplice de Clytemneſtre. Et plus haut encore l'entrepriſe des ſept Princes contre Thébes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraſte, l'Oracle qui fut rendu ſur leur ſujet, la ſépulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'eſt paſſé à Nemée; Hypſipile & Arquémore, & auant tout cela la priſon de Danaé, la naiſſance de Perſée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy eſt atachée l'hiſtoire d'Ethiopie; Caſſiopée, Andromède, Céphée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel aprés leur mort. Il n'ignorera pas auſſi l'hiſtoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacédémone a les amours d'Hyacinthe, où Zéphire eſt riual d'Apollon; le meurtre de ce beau fils d'vn coup de pâlet, la fleur iſſuë de ſon ſang, & les caracteres de douleur qu'elle porte empreins, la reſurrection de Tyndare, ſuiuie de la colere de Iupiter contre Eſculape, le voyage de Pâris depuis le iugement des trois Déeſſes, l'accueil qu'on luy fit chez Ménélaüs, le rauiſſement d'Heleine. Car l'hiſtoire de Troye eſt iointe à celle de Sparte, & fournit de ſoy vne ample matiere, puis-que tous ceux qui s'y ſont trouuez, peuuent faire chacun vn ſujet à part, que le Pantomime doit auoir preſent, comme i'ay dit, à ſa memoire, & particulierement ce qui eſt arriué depuis le rauiſſement d'Héleine, iuſqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreſte n'eſt pas éloignée de ce ſujet, & ſon auanture chez les Sythes, ni ce qui eſt arriué auparauant, ie veux dire la demeure d'Achile parmy des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſupoſée d'Vlyſſe, auec l'abandonnement de Philoctéte.

Toutes les erreurs de ce Heros, Circé, Calypſo, Télégone, Eole & ſes vents, auec le reſte iuſqu'à la mort des galans de Pénélope; Et deuant cela les embûches dreſſées à Palaméde, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du meſme nom. L'Elide auſſi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtile, Saturne, Iupiter, les premiers Athlétes des jeux Olympiques; Mais il y a vne grande moiſſon de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie ſauuage de Caliſto depuis ſa groſſeſſe, l'yurognerie des Centaures, la naiſſance de Pan, les amours d'Alphée, & ſon voyage ſous mer en Sicile Paſſant en l'Iſle de Créte nous y trouuerons Europe. Paſiphaé, les deux taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée Dédale, Icare, Glaucus, la Prophécie de Polyide, Tale de ce gardien d'airain de l'Iſle. En Etolie on trouue Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Herçule contre le fleuue Achelois, la naiſſance des Sirênes, l'origine des Iſles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcméon fut paſſée Neſſe, la ialouſie de Déjanire, ſuiuie de l'embraſément d'Hercule ſur le mont Oëta. La Thrace vient aprés, auec Orphée & ſa mort, ſa teſte qui parle, & qui nage ſur la lyre, Hémus, Rhodope, le ſuplice de Lycurgue. Puis la Theſſalie qui a encore plus de ſujets, Pélias, Iaſon, Alceſte, la flote des Argonautes, Argos & ſa Carene parlante, les auantures de Lemnos, Eté, le ſonge de Médée, le démembrement de ſon frere, & le reſte de ſes trauerſes, puis Laodamie & Protéſilas. Si vous repaſſez en Aſie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de ſa fille vagabonde, iuſqu'en Perſe. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiſcret

c'eſt qu'il portoit des tables d'airain.

de Tantale, l'épaule de Pélops ſeruie aux Dieux en vn feſtin, au lieu de laquelle ils en remirent vne d'yuoire. En Italie, l'Eridan, Phaéton & ſes ſœurs changées en arbres, qui diſtilent l'Ambre. De là en Afrique, les Heſpérides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Eſpagne, Géryon, & l'enleuement des bœufs d'Erythie. En Phénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime ſache auſſi toutes les métamorphoſes & les changemens en fleurs, en arbres & en beſtes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cénée, Tirésias & autres. Il aprendra meſme les hiſtoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Séleucus entrepriſent pour l'amour de Stratonice. Quant aux myſteres cachez des Egyptiens, il tâchera auſſi de les faire comprendre par geſtes; Epaphus, Oſiris, & le paſſage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulierement leurs amours & leurs métamorphoſes. En ſuite toute la tragedie des Enfers, le ſuplice des méchans & la cauſe de leurs peines, l'amitié de Théſee & de Pirithoüs conſeruée iuſques-là. Enfin tout ce qu'ont inuenté Homére, Héſiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà vn petit abregé d'vne moiſſon infinie, pour ne rien dire des ſujets nouueaux qu'on peut inuenter. Il faut auoir, comme i'ay dit, tout cela preſt pour s'en ſeruir au beſoin, & le ſauoir exprimer parfaitement, ſans qu'il ſoit beſoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme diſoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le ſpectateur entende ſans parler, tout de meſme que ſi l'on parloit. C'eſt ce qu'auoüa le Philoſophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & diſoit que ce

Démétrius.

n'eſtoit qu'vne ſuite de la Muſique, à laquelle on auoit ajouſté des geſtes & des poſtures, pour faire mieux entendre ce qu'on ioüoit; mais qu'elles eſtoient le plus ſouuent vaines & ridicules, & qu'on ſe laiſſoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geſte & de l'harmonie. Alors vn illuſtre Pantomime du temps de Neron, qui auoit le corps excellent & ſauoit fort bien ſon métier, le pria de ne le point condamner ſans l'auoir veu; & faiſant ceſſer les voix & les inſtrumens, il repreſenta deuant luy l'adultere de Mars & de Venus, où eſtoit exprimé le Soleil qui les découuroit, Vulcain qui leur dreſſoit des embûches, les Dieux qui acouroient au ſpectacle, Venus toute confuſe, Mars étonné & ſupliant, & le reſte de la Fable, auec tant d'artifice, que le Philoſophe s'écria qu'il luy reſſembloit voir la choſe meſme, & non pas ſa repreſentation, & que cét homme auoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous ſommes ſur ce ſujet, ie te veux raporter tout d'vne ſuite le témoignage d'vn barbare de ce temps-là. Car comme vn Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques afaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin danſer auec tant d'adreſſe, qu'encore qu'il n'entendiſt rien de ce qu'on chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire preſent de ce Pantomime: Et comme Neron s'étonnoit de cette demande, C'eſt, dit-il, que i'ay pour voiſins des Barbares, dont perſonne n'entend la langue, & celuy-cy ſeruira de truchement, & leur fera entendre par geſtes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cét Art eſt de contrefaire ſi bien ce qu'on ioüe, qu'on ne faſſe ni geſte ni poſture qui n'ait

du raport à la choſe qu'on repréſente, & ſur tout qu'on garde le caractere de la perſonne, ſoit Prince ou autre. Ie te diray à ce propos le ſentiment d'vn autre Barbare, qui voyant cinq maſques & cinq habits preparez pour vn balet, & ne voyant qu'vn danceur, demanda qui feroit les autres perſonnages; Et comme il eut apris qu'il les ioüeroit tous luy ſeul. Il faut donc, dit-il, que dans vn ſeul corps il ait pluſieurs ames. C'eſt pour cela que les Romains les ont apellez Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, ſois comme vn Polype pour prendre toute ſorte de couleurs, & changer de face ſelon la diuerſité des affaires.* En vn mot, cét Art fait profeſſion d'exprimer les mœurs & les paſſions des hommes, & de contrefaire tantoſt le ioyeux, tantoſt le triſte, tantoſt le doux, tantoſt le colere, & les deux contraires preſque en vn meſme moment. Les autres choſes qu'on voit & qu'on entend ſont vnes, c'eſt à dire ne repreſentent qu'vne ſeule idée; mais le Pantomime eſt tout ſeul pluſieurs choſes, il y a du plaiſir à voir la multitude & la diuerſité de ſon apareil, & comme on a ioint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comédie & de la Muſique. Dans les autres choſes les fonctions du corps & de l'eſprit ſont diferentes; mais icy elles ſont vnes, & l'on n'y fait aucun geſte qui n'ait ſa raiſon. C'eſt pourquoy vn Ancien diſoit que les Pantomimes auoient les mains ſauantes, & il les aloit voir pour s'inſtruire, & vn autre Philoſophe voyant dancer vn Balet, Grands Dieux! dit-il, de quel plaiſir m'eſtois-je priué iuſqu'alors par trop de ſcrupule. Que s'il eſt vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'iraſcible, le concupiſcible, & le raiſonnable, le Pantomi-

Qui imitent tout.

La flûte, le chalumeau. Ou la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Muſiciens.

Les bonax Mytilenien. Timocrate ſon precepteur.

me les repreſente tous trois, iraſcible quand il contrefait le furieux, le concupiſcible quand il fait l'Amant paſſionné, & le raiſonnable quand il ioüe vne paſſion moderée, ou pluſtoſt cette derniere qualité eſt répanduë par tout, comme le ſens de l'atouchement par tout le corps. D'autre coſté, quand il a touſiours pour objet ce qui eſt beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Ariſtote, qui met la beauté entre les biens ? On peut dire meſme que ſon ſilence a quelque choſe de la Philoſophie de Pythagore. Ajouſtez à cela que cét Art raſſemble en vn l'vtile & le delectable, qui eſt le dernier point de la perfection au iugement des plus grands hommes, & l'vtile y eſt d'autant plus vtile, qu'il eſt ioint au délectable. Car combien ce ſpectacle eſt-il plus agreable que les autres, où l'on voit de ieunes gens s'entrebatre & ſe veautrer dans la bouë ou dans la pouſſiere ; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais auec moins de danger, & plus d'agrément. Car tous ces tours de ſoupleſſe, ces ſauts, ces piroüettes ; ces culebutes, & ces diuers mouuemens du corps, réjoüyſſent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus ſouples & le corps plus vigoureux, qui eſt tout l'auantage qu'on peut tirer de la lute & d'autres ſemblables exercices. Comment donc, cét Art ne ſeroit-il pas tres-loüable, qu'il exerce en meſme temps le corps & l'eſprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poëſie & de la Muſique, & inſtruit les ſpectateurs. Car qu'y a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-enſemble que la voix iointe au chalumeau & à la flûte ? Qu'y a-t-il de plus plein d'inſtruction que les Fables anciennes, au

récit deſquelles vous voyez tout le theatre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compaſſion. Ie ne parle point de la force & de l'adreſſe du Pantomime, qui eſt vn chef-d'œuure, & vne choſe auſſi rare que de trouuer en vne meſme perſonne la douceur & la maieſté. Quant aux perfections du corps, ie deſire, que ſelon la maniere de Polycléte, le Pantomime ne ſoit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignerent vn iour ceux d'Antioche, qui ſe connoiſſent fort bien en ces choſes. Car comme vn petit homme leur repreſentoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'eſtoit là qu'Aſtianax. Vne autre fois qu'vn grand homme repreſentoit Capanée ſous les murs de Thébes, ils dirent qu'il n'auoit que faire d'eſchelle pour prendre la ville, parce qu'il eſtoit plus haut que les murailles: A vn gros homme qui s'efforçoit de ſauter, ils crierent qu'il priſt garde de ne pas rompre l'échafaut; Et à vn maigre & défait, qu'il ſongeaſt à ſe guerir, & non pas à danſer. Railleries pleines d'inſtruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cét exercice, & en ont reconnu les défauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & ſouple tout-enſemble, pour ſe pouuoir arreſter tout court & tourner en vn inſtant, ce qu'il a de commun auec le lutteur, comme il prend de l'Orateur le geſte, & participe ainſi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux ſont plus fidelles que les oreilles, parce qu'on croit pluſtoſt ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le iugement de l'vn & de l'autre. Du reſte, ce ſpectacle touche tellement, qu'vn

Ou ſouplesſe.

Amant s'y peut guérir de ſa paſſion, & vn mélancolique de ſa triſteſſe ; & il eſt ſi naturel qu'on y pleure & qu'on y rit ſelon les diuers ſujets qu'on repreſente. Ceux de Pont & d'Ionie ſont tellement touchez de la fable de Bachus, quoy qu'elle ſoit ridicule, que toutes les fois qu'on la ioüe, ce qui ariue ſouuent, ils paſſent les iours entiers à voir ſauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes, & les principaux ſe piquent plus d'eſtre les Acteurs de ces fadaiſes, que de leur nobleſſe ou de leur dignité. Apres auoir veu les vertus du Pantomime, conſiderons maintenant ſes défauts; i'ay deſia dit ceux du corps, voicy les autres. Pluſieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-vns ſe troublent en dançant, & déçeus par la reſſemblance, repreſentent vne choſe pour l'autre, comme celuy qui cõfondoit les calamitez de Thyeſte auec l'hiſtoire de Saturne, à cauſe qu'elles ont du raport, & que l'vn & l'autre mange ſes enfans ; & celle de Glaucé & de Séméle à cauſe du feu dont l'vne & l'autre eſt conſumée. Mais l'Art n'eſt pas reſponſable des fautes de l'artiſan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & loüer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit auoir toutes les parties que i'ay dites ; mais il faut pour bien faire, que chacun ſe reconnoiſſe dans la diuerſité des perſonnages qu'il repreſente, & qu'il ſe penſe voir en luy comme en vn miroir. Car alors on ne ſe peut contenir d'aiſe, & l'on rencontre ce qui eſt ſi dificile à trouuer, de ſe connoiſtre ſoy-meſme ; ſi bien qu'on reuient du ſpectacle tout inſtruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éuiter. Il doit prendre garde ſur tout à garder la bien-ſeance, ſans s'emporter trop auant.

Car il y a vn vice de trop d'afectation comme dans l'éloquence, lors qu'on paſſe la meſure des choſes qu'on veut repreſenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit eſtre petit ou grand. C'eſt ainſi qu'vn illuſtre Pantomime de mon temps, ioüant Ajax le furieux, s'emporta de ſorte, qu'on euſt dit qu'il ne contrefaiſoit pas le furieux, mais qu'il l'eſtoit. Car il déchira les habits d'vn qui frappoit du pied deuant luy auec des ſouliers de fer, ſelon la couſtume, pour faire plus de bruit, & arachant l'inſtrument d'vn Muſicien il en donna vn tel coup ſur la teſte à celuy qui repreſentoit Vlyſſe, qu'il l'euſt aſſommé ſans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne ſait point garder de bornes eſtoit ſi rauy de cette extrauagance, qu'il faiſoit cent poſtures ridicules comme s'il euſt eſté fou luy-meſme, tant l'autre luy auoit bien imprimé la paſſion qu'il repreſentoit. Mais les honneſtes gens rougiſſoient de ces folies, quoy qu'ils tâchaſſent de les excuſer. Il fit plus; car il s'en ala du lieu où il eſtoit, iuſqu'au ſiege des Senateurs, & s'aſſit entre deux Conſulaires, à qui il fit aprehender auec raiſon, qu'il ne les prît pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne deuint fou tout de bon en le contrefaiſant. Et certes dés qu'il fut reuenu de ſon tranſport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade, & comme on le vouloit obliger à redancer ce Balet, il dit que les plus courtes folies eſtoient les meilleures, & qu'il ſe contentoit d'auoir eſté fou vne fois en ſa vie. Ce qui le faſcha le plus, c'eſt qu'vn de ſes riuaux repreſenta en ſuite le meſme ſujet ſans tomber dans la meſme faute, ni ſortir des bornes de la repreſentation, ce qui fut aprouué de tout le monde. Voila ce que i'auois à dire

pour iuſtifier ma paſſion. Que ſi tu veux vn iour prendre part à ce diuertiſſement, tu n'en ſera pas peut eſtre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Vlyſſe que ſes charmes ſont impuiſſans ; Au contraire, ton eſprit en ſera tout tranſporté, & tu ſeras ſi amoureux de ce doux poiſon, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te métamorphoſer en animal, il te rendra plus excellent ; car comme la verge de Mercure, il éueille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'eſt deſia ariué ; car il me ſemble que tu m'as deſſillé les yeux, & que ie commence à voir & à entendre ce que i'auois ignoré iuſqu'à preſent. Souuien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que i'aye part auſſi bien que toy, au plaiſir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'vn ſi agreable diuertiſſement.

Il y a icy vn Dialogue intitulé Léxiphanés, *contre ceux qui parlent vn langage qu'on n'entend point, ou comme nous diſons,* Phébus & Galimatias. *Mais outre que le Phébus de noſtre langue ne ſe rapporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue eſt ſi obſcur que les plus Doctes meſmes n'y voyent goute; c'eſt pourquoy ie ne l'ay point traduit.*

L'EVNVQVE, OV PAMPHILE.

DIALOGVE

DE PAMPHILE ET DE LYCINVS.

C'eſt le récit d'vne diſpute de deux Philoſophes Peripatéticiens pour vne chaire de Profeſſeur, dont l'vn vouloit exclûre l'autre à cauſe qu'il eſtoit Eunuque.

PAMPHILE. QV'AS-TV à rire Lycinus? Quoy que tu ſois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCINVS. Tu riras plus que moy, lors que tu ſauras le plaiſant procés qui eſt entre deux Philoſophes.

PAMPHILE. Cela eſt deſia ridicule, que des Philoſophes ayent procés enſemble; en tout cas, cela ne deuroit point troubler la tranquilité de leur eſprit, ni émouuoir leurs paſſions.

LYCINVS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'vn à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Eſt-ce pour quelqu'vne des choſes qui ſont controuerſées entr'eux, ou ſi c'eſt quelque nouueau different?

LYCINVS. Ce ſont deux Philoſophes de meſme Secte qui diſputent publiquement auec aigreur, en la préſence des principaux de Rome, deuant leſquels ils deuroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle eſt leur diſpute, afin que i'en rie à mon tour, ſans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINVS. Tu ſais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philoſophie pour l'inſtruction de la ieuneſſe, & il s'agiſſoit de receuoir vn Profeſſeur dans celle des Peripatéticiens qui eſt vacante. *Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.*

PAMPHILE. Ie le ſay; car celuy qui l'eſtoit eſt mort depuis quelques iours.

LYCINVS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combatoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouuer étrange, n'eſtoit qu'il ne ſied pas bien à des Philoſophes qui preſchent le mépris des richeſſes, de ſe batre pour du reuenu, comme s'il s'agiſſoit de défendre la Religion ou le ſepulcre de leurs Anceſtres. Car ce qu'ils conſideroient icy n'eſtoit pas l'inſtruction de la ieuneſſe, mais trois mille liures de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripatéticiens ne tiennent pas les richeſſes indiferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINVS. Il eſt vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combatoient pour la défenſe de leurs loix & des couſtumes de leurs Anceſtres: mais il y a du particulier dans la diſpute, qui la rend bien agréable. Pluſieurs Champions ſe ſont préſentez en ces ieux funébres; mais les deux principaux qui paroiſſoient deuoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, eſtoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des eſcarmouches aſſez legéres, où chacun a ſouſtenu la doctrine de ſon Maiſtre, ſans que pas vn ait eu l'auantage. Mais à la fin Dioclés laiſſant là ſon Ariſtote, a tourné toutes ſes forces contre

ſon ennemi, & s'eſt mis à le décrier, & à réueiller ſes defauts; & l'autre pour ſe reuancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Ie ne le trouue pas étrange; car il faut auoir égard aux mœurs, auſſi bien qu'à la doctrine, dans l'inſtitution de la ieuneſſe; & ſi i'en eſtois crû, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINVS. Ie ſuis de meſme ſentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'eſt qu'apres s'eſtre bien dit des injures l'vn à l'autre, Dioclés a reproché à ſon compagnon qu'il n'eſtoit pas digne de philoſopher, parce qu'il eſtoit Eunuque, & à plus forte raiſon de remporter le prix propoſé aux Philoſophes; & que ſi l'on faiſoit bien, les Eunuques ſeroient exclus non ſeulement de toutes les charges publiques, mais des myſteres des Dieux & des Aſſemblées, comme des monſtres dont la rencontre ſeule eſt funeſte. Il s'eſt donc fort étendu là-deſſus, & a reproché à l'autre qu'il n'eſtoit ni maſle ni femelle, qui eſt vn prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voila vn crime tout nouueau, qu'vn autre apeleroit vn mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à vne ſi grande objection? car la choſe commence deſia à me faire rire.

LYCINVS. Il eſt demeuré long-temps ſans parler, ſoit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques ſont plus ſujets à ces paſſions que les autres, & ſa confuſion paroiſſoit viſiblement ſur ſon viſage; Mais à la fin il a répondu d'vne voix greſle, Que Dioclés auoit tort de vouloir exclûre des hommes d'vne profeſſion qui admettoit meſme les femmes, & a alegué les exemples d'Aſpaſie, de Thargelie, & de Diotime, &

celuy d'vn Eunuque Gaulois qui a eſté fort illuſtre du temps de nos peres, dans la Philoſophie Academique. Mais Dioclés eſtoit ſi animé qu'il ne vouloit point receuoir ces raiſons; & ie croy qu'il eût exclus ce Gaulois meſme, s'il eût eſté preſent malgré ſa réputation & ſa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philoſophes tant Stoïques que Cyniques qui ont ioüé ſur ce defaut. Voilà la queſtion qui ſe preſentoit à iuger. *Si vn Eunuque peut eſtre reçeu à Philoſopher, & particulierement à enſeigner la Philoſophie.* Dioclés ſouſtenoit que non, & qu'il faloit du moins pour cela vne grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agiſſoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'eſprit; & qu'on deuoit ſimplement auoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'autorité d'Ariſtote, qui deuoit eſtre de grand poids en cette matiere; lequel auoit fait vne eſtime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, iuſqu'à luy ſacrifier comme à vn Dieu. Il ajouſtoit que les Eunuques bien loin de deuoir eſtre exclus de l'inſtitution de la ieuneſſe y eſtoiẽt plus propres que les autres, pour eſtre exempts du du ſoupçon dont Socrate meſme ne s'eſtoit pû garentir. Il tournoit auſſi contre l'autre ſes railleries & diſoit que ſi la barbe eſtoit ſi conſiderable en cẽt endroit, vn bouc deuoit eſtre preferé à vn Philoſophe. Là deſſus vn de la troupe ſe leuant, Meſſieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'eſt point Eunuque; mais il a eſté contraint de le contrefaire pour ſe ſauuer d'vn adultere où il a eſté pris ſur le fait; ſi bien qu'à preſent que le dãger eſt paſſé, ie croy qu'il auoüera ce qu'il eſt. A ces mots il s'eſt fait vn éclat de rire, dõt le docteur

tout confus, n'a ſeu s'il deuoit confeſſer ou nier le crime.

PAMPHILE. Véritablement la Comedie eſt aſſez belle, mais qu'en eſt-il arriué ?

LYCINVS. Que les Iuges ne ſe pouuant acorder ont remis la choſe à la déciſion du Senat & de l'Empereur. Car les vns vouloient qu'on dépoüillaſt Bagoas, comme on fait les eſclaues qu'on veut vendre, pour voir s'il eſtoit capable de philoſopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy acordaſt le congrés auec quelque Courtiſane en la préſence de l'vn des Iuges. Cependant, l'vn inſtruit ſon accuſation, & veut faire reuiure le crime de l'adultere, quoy qu'il faſſe contre luy ; l'autre tâche à ſe monſtrer homme, & met en œuure toutes ſes facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il eſt bon étalon, comme la marque d'vn bon Philoſophe, & vn argument au genre demonſtratif ; Cela me fait ſouhaiter que mon fils que ie deſtine à la Philoſophie, ait cette partie-là excellente plutoſt que le iugement ou la memoire, afin de pouuoir eſtre vn iour grand Philoſophe.

Ou, vne demonſtration.

DE

DE L'ASTROLOGIE IVDICIAIRE.

Le titre ſert d'Argument. Du reſte ce Traité eſt en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'eſt pas de Lucien, outre qu'il y a des choſes bien chimeriques, & qui ne ſont pas de ſon caractere.

MON deſſein n'eſt pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Aſtres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'vtilité de cette vie ; ſans donner pourtant ni précipice ni doctrine, mais ſeulement quelques remarques & quelques obſeruations ſur ce ſujet. Ie m'étonne d'abord que les Doctes qui cultiuent auec tant de ſoin les autres parties de la Philoſophie, ne font plus d'état de celle-cy. Car elle eſt tres-ancienne, & tire ſon origine de ces premiers Rois qui ont eſté cheris des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y trauailler, non tant par pareſſe que par ignorance, pour n'en pas auoir aſſez de lumiere, & lors qu'on rencontre quelque impoſteur qui en fait profeſſion, on condamne l'art au lieu de condamner l'artiſan, quoy que l'Aſtrologie, non plus que les autres Sciences, ne ſoit pas reſponſable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, ſont les premiers qui l'ont découuerte, à cauſe que leur Ciel eſt ſans nuages, & qu'ils n'éprouuent pas, comme nous, le changement des ſaiſons; outre que c'eſt vne nation fort ſubtile ; & qui ſurpaſſe toutes les autres en

eſprit & en ſauoir. Apres auoir donc remarqué les faces diferentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cauſe, & trouuerent à la fin que cela venoit des diuers aſpects du Soleil dont elle empruntoit ſa lumiere. Ils étudierent en ſuite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerent des noms, non ſeulement pour les diſcerner, mais pour marquer leurs diuerſes influences. Enfin, les Egyptiens ont cultiué cette Science, meſuré le cours de chaque Aſtre, & diſtingué l'année en mois & en ſaiſons; la reglant ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont repreſenté chaque conſtellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diuerſité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne ſe ſeruoient pas de toutes les parties du Ciel pour deuiner; mais ceux-cy de l'vne, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obſeruerent les proprietez du Belier, adorent le Belier, & ainſi du reſte. On dit meſme qu'ils reuérent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeſte; & dans l'Oracle qui luy eſt conſacré, on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Iupiter Hammon qu'ils adorent ſous cette figure. Mais les Caldéens ſe ſont adonnez plus que tous les autres à cette diſcipline, ſi bien qu'ils veulent qu'on les croye les Auteurs, quoy que ce ne ſoit pas mon ſentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apriſe d'Orphée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obſcurément, & ſous le voile de pluſieurs myſteres & céremonies. Car la lyre ſur laquelle il celebroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, eſt compoſée de ſept cordes qui re-

preſentent les ſept Planettes; c'eſt pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel apres ſa mort, & apelé vne conſtellation de ſon nom. Auſſi le peint-on aſſis auec vne lyre, enuironné d'vne infinité d'animaux qui ſont l'image des feux celeſtes. On dit auſſi que Tirésias eſtoit grand Aſtrologue, & qu'on l'a figuré maſle & femelle, parce qu'il attribuoit l'vn & l'autre ſexe aux Planettes. *De ceux du Ciel.*

Du temps d'Atrée & de Thyeſte, les Grecs auoient deſia grande connoiſſance de l'Aſtrologie; Et ceux d'Argos ayant décerné l'Empire à celuy qui y ſeroit le plus ſauant, Thyeſte leur découurit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris ocaſion de dire qu'il auoit vn Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile; ce qui le fit préférer à ſon riual. I'ay le meſme ſentiment de Bellérophon, & ie ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheual aîlé; mais bien que ſon eſprit guindé dans le Ciel, y a remarqué pluſieurs belles choſes touchant les Aſtres. Il en eſt de meſme, à mon auis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aler par l'air ſur vn Belier d'or, & ie croy que Dédale & ſon fils ont eſté ſauans dans l'Aſtrologie, & que l'vn pour s'eſtre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-eſtre auſſi que Paſiphaé pour auoir ouï l'autre diſcourir du Taureau celeſte, & des autres Aſtres, deuint amoureuſe de ſa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle eſtoit deuenuë amoureuſe d'vn Taureau, dont elle auoit ioüy par ſon moyen. Il y n a qui ont partagé cette Science, & qui ſe ſont exercez chacun ſur diuerſes parties, les vns ayant obſerué le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelque autre Planette, auec leurs diuerſes influences, cõme Phaëton & Endy-

miõ dont le premier laiſſa cét art imparfait par ſa mort, & l'autre s'en acquita ſi bien, qu'on dit qu'il ioüit de ſes amours, & qu'il coucha auec la Lune. C'eſt ainſi qu'on fait naiſtre Enée de Venus, Minos, de Iupiter, Aſtalaphe, de Mars, Autolyque, de Mercure, parce qu'ils ſont nez ſous ces Planettes: Et comme on retient touſiours quelque choſe de ſon aſcendant, Minos a eſté Roy, Enée, beau, Aſtalaphe, vaillant, & Autolyque, voleur. Iupiter auſſi n'a pas enchaîné Saturne, ni ne l'a precipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier, à cauſe de ſon mouuement lent & tardif; & la profondeur de l'air a eſté priſe pour l'abyſme des Enfers. Il eſt aiſé de voir par les vers d'Heſiode & d'Homére que les Fables anciennes s'accordent auec l'Aſtrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Iupiter, & des dars du Soleil que ie crois eſtre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcain graua dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luiſant de ſon Eſcu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découuert, eſt pris de l'Aſtrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En vn autre endroit il décrit les effets de ces deux Aſtres, atribuant à Venus les plaiſirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les anciens ſachant bien ces choſes, ſe ſont fort adonnez aux prédictions qui ſe tirent des eſtoiles. Car ils n'entreprenoient rien de conſiderable ſans conſulter quelque Deuin, ſoit qu'il fuſt queſtion de prendre femme, ou de faire quelqu'autre choſe d'importance. Les Oracles meſme ont du raport à l'Aſtrologie. La Vierge qui rend les réponſes à Delphes, ſignifie la Vierge ce-

leſte; le Dragon qui ſifle ſous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Iumeaux. En vn mot, la diuination eſt vne choſe ſi ſainte & ſi ancienne, qu'Vlyſſe dans ſes longues & perilleuſes erreurs voulut décendre aux Enfers, non par vne ſimple curioſité, mais pour y conſulter Tiréſias qui eſtoit grand Aſtrologue, ſur l'eſtat de ſes afaires. Comme il fut ariué au lieu que Circé luy auoit dit, il creuſa vne foſſe, & y égorgea des victimes; & lors qu'il ſe vit enuironné d'ombres murmurantes, parmy leſquelles eſtoit celle de ſa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le ſang dont elles paroiſſoient fort alterées, que celle de Tiréſias n'euſt bû la premiere, afin d'aprendre d'elle l'auenir. Lycurgue ce grand Légiſlateur des Lacédémoniens, forma ſa République ſur le modelle des Aſtres, & défendit à ſes Citoyens de marcher au combat auant la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu receuoir l'Aſtrologie, eſtans ſi ſots que de croire qu'ils ſont nez auant la Lune. Voila comme nos Anceſtres ont eſté curieux de cette Science; mais maintenant, les vns diſent, Qu'il eſt impoſſible de connoiſtre l'auenir, parce que toutes choſes ſont incertaines, & peuuent ariuer diuerſement; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce auec les hommes, ni ne ſe mélent de leurs afaires, mais ſe remuënt par neceſſité. Les autres ſoûtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuuent éuiter, quand elles ſe pourroient préuoir. Mais ie répondray aux vns & aux autres que les Etoiles veritablement ont leur cours neceſſaire

dans le Ciel, mais que les éfets en viennent iuſqu'à nous. Car ſi la courſe des cheuaux & le mouuement des hommes, ſont capables de remuër des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grands globes ſera-t-il ſans éfet ; Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoy qu'il brûle neceſſairement, & ſans auoir égard à nous, & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres ? Il eſt vray que l'Aſtrologie ne change pas la nature des choſes, & n'empeſche pas qu'elles n'ariuent ; mais les prédictions agreables donnent de la ioye, & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on préuoit, outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & qu'ils ſont plus faciles à ſuporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtrologie.

DEMONAX.

C'eſt la vie d'vn Philoſophe qui eſtoit du temps de Lucien.

NOSTRE Siecle n'a pas eſté dépourueu de perſonnes extraordinaires, tant pour les auantages du corps que pour ceux de l'eſprit. Soſtrate le Béocien que les Grecs apeloient Hercule, peut ſeruir d'exemple de l'vn, & le Philoſophe Démonax de l'autre. Car ie les ay connus tous deux, & i'ay veſcu long-temps auec le dernier. Mais i'ay parlé du premier en vn autre liure, où i'ay décrit ſa taille, ſa force, & ſa façon de viure toute ſauuage. En éfet il demeuroit à découuert ſur le Parnaſſe, & ſe nourriſſoit de viures cham-

peſtres, ſans prendre aucun repos que dans le trauail. Il a netoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Théſée, ouuert le paſſage à trauers des lieux inacceſſibles, & rendu des riuieres nauigables. Pour l'autre, i'ay entrepris de mettre icy comme vne idée de ſa vie, afin d'en conſeruer la memoire, & de porter la poſterité à l'imitation de ſes vertus; car il ne l'a cedé à pas vn des Philoſophes de ma connoiſſance. Il eſtoit de l'Iſle de Cypre, d'vne maiſon aſſez iluſtre & opulente; mais comme il auoit l'eſprit encore plus grand que ſa fortune, il mépriſa tout, pour s'adonner à la Philoſophie. Il n'y fut porté de perſonne, quoy qu'il ait vécu familierement auec Agatobule, Démétrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui eſtoit vn autre grand Philoſophe, ſans parler de ſon eſprit & de ſon éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richeſſes pour ſuiure le chemin de la Vertu, il conſerua toute ſa vie vne grande liberté, tant en ſes paroles qu'en ſes actions, & mena vie exemplaire & irreprehenſible. Il paſſa par les Lettres humaines, auant que de ſe ietter dans la Philoſophie, & ne ſe contenta pas d'vne legere teinture des Sciences, mais il en voulut ſçauoir le fond. Il auoit acoûtumé ſon corps au trauail, tant pour eſtre plus vigoureux que pour ſe pouuoir paſſer des autres, & comme il vit qu'il ne pouuoit plus ſufire à ſoy-meſme, il ſortit volontairement de la vie, laiſſant beaucoup à parler de ſoy aux plus grands perſonnages de la Grece. Il n'embraſſa point de Secte particuliere; mais prenant ce qu'il y auoit de bon en chacune, il laiſſa indécis laquelle il eſtimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faiſoit plus d'eſtat de Socrate que des

Ou baſty des ponts.

autres Philoſophes, quoy qu'en ſon habit & en ſa façon de viure, il imitaſt dauantage Diogéne; Mais c'eſtoit ſans vanité, & ſans enuie de ſe faire admirer; car il viuoit du reſte comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux couſtumes de ſon païs. Il n'afectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agréable en ſon entretien, & délicat en ſes railleries; de ſorte que ſes diſciples n'aprehendoient pas la ſeuerité de ſes reprehenſions, encore qu'ils ne mépriſaſſent pas ſes auis, & qu'ils en fiſſent bien leur profit. On ne le voyoit iamais criailler ni tempeſter dans la diſpute, ni ſe mettre en colere, lors qu'il faloit reprendre quelqu'vn. Il haïſſoit le vice, ſans en vouloir aux vicieux, & taſchoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, ſans ſe mettte en colere contre les malades. Il croyoit que c'eſtoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du ſage de pardonner & de redreſſer ceux qui faillent. Dans cette ſorte de vie il n'auoit beſoin de perſonne, & chacun auoit beſoin de luy. Il auertiſſoit ſes amis qui eſtoient dans vne haute condition, de ne ſe point fier à vne choſe ſi freſle que la fortune, ni s'en orgueillir d'vn bien qui eſtoit ſouuent le partage des ſots; & encourageoit les autres à ſoufrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouuoient long-temps durer, & que la coûtume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & apriuoiſoit iuſques aux maux. Il ſe plaiſoit à reconcilier ceux qui eſtoient mal enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouuoit ſoufrir que ceux qui ſont ſi ſujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit vn iour vne belle harangue au peuple dans vne ſedition, & en ramena pluſieurs

à leur deuoir. Car il auoit vne grace particuliere à tout ce qu'il diſoit & à tout ce qu'il faiſoit ; & l'on euſt dit que la perſuaſion habitoit ſur ſes lévres, comme dit le Comique. Sa façon de viure eſtoit douce, gaye & paiſible, & ſi quelque choſe troubloit ſa tranquilité, c'eſtoit la mort ou la maladie de ſes amis. Car il croyoit qu'il n'y auoit point de plus grand treſor que l'amitié. Auſſi n'auoit-il point d'ennemis, & ſe pouuoit dire pluſtoſt ami de tout le monde ; car il ne refuſoit ſon ſecours à perſonne, & croyoit que dés-là qu'on eſtoit homme, on auoit droit de luy demander ſon aſſiſtance. Mais il y en auoit dont il aymoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant ſur tout ceux qui nous font la cour, ſur l'eſperance d'en tirer quelque profit. Tous les Athéniens tant grands que petits l'auoient en ſinguliere veneration, & ils n'en faiſoient pas moins d'eſtat que des principaux de la Republique. Il ne laiſſa pas d'en choquer pluſieurs d'abord par ſa façon libre de parler & de viure, & eut des accuſateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux ſacrifices, & qu'il ne s'eſtoit point fait initier aux myſteres d'Eleuſine. Mais il ſe preſenta hardimẽt en public pour ſe défendre, en l'eſtat d'vn homme qui ne craint rien, & répondit tantoſt fort doucement & tantoſt plus rudement que ſa couſtume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il ſe preſentoit auec vn chapeau de fleurs ſur la teſte, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût ſacrifier ſi l'on en auoit enuie. Et ſur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne ſacrifioit point à Minerue, il dit que c'eſt qu'il ne croyoit pas qu'elle eût beſoin de ſes ſacrifices. Quant aux myſteres d'Eleuſine,

Veſtu de blanc & couronné.

qu'il n'auoit pas deſiré de les ſauoir, parce qu'il n'eut iamais pû empeſcher de les publier, ſoit qu'ils fuſſent bons ou mauuais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaiſa le peuple, & luy fit ieter les pierres qu'il auoit amaſſées pour le lapider. Ie veux mettre icy tout d'vn temps les bons mots qu'il nous a laiſſez, & ſes réponſes promptes & aiguës. Fauorinus ayant apris qu'il ſe moquoit de ſes diſcours trop polis & trop recherchez pour vn Philoſophe, le vint trouuer & luy demanda, qui c'eſtoit qui ſe moquoit de luy? Vn homme, répondit-il, qui a l'oreille aſſez delicate, & qui n'eſt pas facile à ſurprendre. Vn autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'eſtoit porté à la Philoſophie: En vertu, dit-il, de ce que ie ſuis né homme. Vn autre fois interrogé quelle Secte il embraſſoit de toute la Philoſophie? Qui t'a dit, répondit-il, que ie ſuis Philoſophe; & ſe retira en ſoûriant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit. Ie ris, dit-il, de ce qne tu iuges les Philoſophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'eſtoit vn ieune homme à qui il parloit. Vn Rhéteur aſſez illuſtre ayant dit vn iour en vne harangue, qu'il auoit paſſé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux raporter ſes paroles, *Si Ariſtote m'apelle au Lycée, i'iray; ſi Platon à l'Academie, ie le ſuiuray, ſi Zenon au Pécile, i'y démeureray, ſi Pythagore me veut, ie me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'apelle, Vn ieune Seigneur Macédonien, aſſez beau garçon, luy ayant propoſé vn argument ſophiſtique pour ſe moquer de luy, il luy répondis par vn équiuoque qui taxoit ſa reputation? dequoy l'autre s'eſtant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il eſtoit homme; Tu l'és donc, dit-il? Com-

Sydonius.

me il ſe moquoit d'vn Athléte qui portoit l'habit de vainqueur, pour auoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy vn coup de pierre à la teſte ; & comme on luy crioit qu'il allaſt trouuer le Proconſul: Non, dit-il, mais le Medecin. Vn iour en ſe promenant il trouua vn anneau d'or où il y auoit vn cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'auoit perdu, en luy diſant qu'elle eſtoit la pierre & l'empreinte. Mais là deſſus vn beau garçon l'eſtant venu voir, & diſant que c'étoit luy, ſans en donner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau: car tu ne l'as pas perdu. Comme vn Senateur Romain luy montroit ſon fils qui eſtoit fort beau, mais effeminé, Il eſt fort beau, dit-il, & digne de toy, mais il reſſemble à ſa mere. Il apeloit vn Cynique qui aloit veſtu d'vne peau d'Ours, Arcéſias au lieu de l'apeler par ſon nom. Quelqu'vn luy demandant en quoy conſiſtoit la felicité, A eſtre libre, répondit-il, Et comme on luy eut reparty qu'il y en auoit pluſieurs qui l'eſtoient ; I'apelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'eſt touché ni d'eſperance ni de crainte. Comment cela ſe peut-il faire, dit-on ? Il eſt bien aiſé, ajouſta-t-il ; car ſi l'on conſidere de prés les choſes du monde, on trouuera qu'elles ne ſont dignes ni de l'vn ni de l'autre. Le Philoſophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop, & luy reprochant qu'il ne faiſoit pas le Cynique, Ni toy l'homme dit-il. Comme vn Philoſophe ſe mettoit en peine de prouuer les Antipodes, il le prit par la main & le mena à vn puits, où luy montrant ſon ombre renuerſée ? N'eſt-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes ? Vn impoſteur ſe vantant de ſauoir vn ſecret pour auoir tout ce qu'il

Ou, afficher.

C'eſt qu'Arctos ſignifie vn Ours.

vouloit, il le mena chez vn boulanger; & tirant vne piece d'argent, prit vn pain & dit, Voila tout mon ſecret. Herodote ce celebre Rheteur pleurant ſon fils, qui eſtoit mort auant l'âge, & ne voulant point receuoir de conſolation, il luy vint dire qu'il luy en aportoit des nouuelles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'eſtoit. Que tu l'ailles trouuer, dit-il. Vn autre ſe tenant renfermé pour le meſme ſujet, il luy dit qu'il eſtoit Magicien, & qu'il luy rendroit ſon fils, pourueu qu'il luy peuſt nommer trois hommes de ſon âge, qui n'euſſent iamais pleuré perſonne. Et comme il n'en pouuoit trouuer. Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'eſt commun auec tout le reſte du monde. Il ſe moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'vn qui luy parloit de la ſorte : N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celuy d'à preſent ? Comme vn de ſes amis luy diſoit, Alons au Temple d'Eſculape prier pour la ſanté de mon fils : Penſes-tu qu'il ſoit ſourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant vn iour diſputer deux Philoſophes, qui ne diſoient rien à propos : Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils ſont tous deux ſourds, ou que l'on parle vne langue que l'autre n'entend point ? Agathoclés le Peripateticien, ſe vantant d'eſtre le premier & le ſeul Dialecticien de ſon temps ? Si tu és le premier, dit-il, tu n'és pas le ſeul? & ſi tu és le ſeul, tu n'és pas le premier. Quelqu'vn voyant faire & dire beaucoup d'extrauagances au Conſulaire Céthégus, qui alloit eſtre Lieutenant de ſon pere en Aſie, s'écria que c'eſtoit vn grand monſtre : Ouï bien vn monſtre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir

c'eſt qu'en pleurant il haſtoit ſa mort.

le Philoſophe Apollonius auec ſes diſciples, pour aler eſtre precepteur du Prince, il dit, que c'eſtoit Iaſon auec ſes Argonautes. Quelqu'vn luy demandant ſi l'ame n'eſtoit pas immortelle ? Ouï, dit-il, comme tout le reſte. Il auoit coûtume de dire, parlant d'Herode le Rhéteur, qui diſoit les plus belles choſes du monde, & faiſoit cent extrauagances pour la mort de ſon fils, que Platon auoit raiſon de donner à l'homme pluſieurs ames, parce qu'il eſtoit impoſſible, s'il n'en euſt eu qu'vne, de pouuoir faire & dire tant de choſes ſi contraires. Il eut la hardieſſe de demander publiquement aux Athéniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs myſteres, veu qu'Eumolpe qui les auoit inſtituez, étoit Barbare luy-meſme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyuer, vn de ſes amis luy dit qu'il ſeruiroit de paſture aux poiſſons: Auſſi m'en ont-ils ſeruy, dit-il. Vn iour vn mauuais déclamateur à qui il diſoit qu'il ſe deuoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les iours en ſon particulier ; C'eſt que tu déclames deuant vn ſot, ajouſta-t-il. Voyant vn Deuin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne-auanture ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Deſtins, on ne te ſauroit trop donner ; ſinon, l'on ne te ſauroit donner trop peu. Quelqu'vn s'eſcrimant contre vn pieu fiché en terre, ſelon la coûtume des Romains, luy demanda s'il ne faiſoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'vn pieux pour ennemy. Il n'eſtoit pas moins prompt à ſe déméler ſur le champ, des queſtions obſcures & douteuſes. Car, comme quelqu'vn luy eut demandé ſi l'on brûloit mille liures de bois, combien il y auroit de liures de fumée ; Il ne faut, dit-il, que peſer les cendres, la fumée pe-

Ou ſes fils,

ſera le reſte. Vn Grec qui parloit fort mal ſa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'auoit fait citoyen Romain; I'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'ûſt fait citoyen d'Athénes. Il dit à vn Senateur qui ſe glorifioit de ſa pourpre, qu'vne beſte auoit porté ſon habit deuant luy. Eſtant dans le bain, comme il aprehendoit de mettre le pié dans vne cuuette d'eau chaude, & que quelqu'vn s'en rioit, Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour ſa Patrie. Comme quelqu'vn luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde; A ten que i'y aye eſté, dit-il, pour t'en dire des nouuelles. Vn Poëte impertinent s'eſtant fait à ſoy-meſme ſon Epitaphe, qui portoit que la terre auoit le corps, mais que l'eſprit s'eſtoit enuolé dans le Ciel; Ie voudrois qu'il y fût deſia, dit-il. Comme il s'apuyoit ſur vn baſton, pour la debilité de ſon âge, quelqu'vn luy demanda ce qu'il auoit, C'eſt, dit-il, que Cerbére m'a mordu. Voyant vn Lacédémonien en colere qui batoit ſon valet? Ceſſe, dit-il, de te rendre ſemblable à luy. Vne laideron nommé Danaé, ayant vn procés, & ſolicitant les Iuges pour taſcher de les corrompre; Acommode-toy, luy dit-il, auec ta partie: car tu n'és pas Danaé fille d'Acriſe. Il en vouloit particulierement à ceux qui philoſophoient par vanité, & comme vn Cynique crioit qu'il eſtoit diſciple d'Antiſthéne, de Cratés & de Diogéne; Non pas, dit-il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de ſe battre legitimement; Ce n'eſt pas ſans cauſe, dit-il, que les Poëtes vous apellent des lions. Vn Proconſul voulant châtier vn Cynique qui le blâmoit de trop de delicateſſe, parce qu'il ſe faiſoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à ſa priere. Mais que

veux-tu, dit-il, que ie luy faſſe s'il y retourne? Que tu luy araches, dit-il, le poil comme à toy ; par où il reprenoit plus aigrement le Proconſul que le Cynique n'auoit fait. Il répondit à vn Gouuerneur de Prouince, qui parloit beaucoup ſans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il faloit faire pour ſe bien acquiter de ſa Charge ; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'vn qui trouuoit mauuais qu'il mangeaſt du miel, comme vn mets trop délicieux pour vn Philoſophe ; Penſes-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des ſots ; Ayant veu au Pécile vne ſtatuë de cuiure, qui n'auoit qu'vne main ; La fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que luy auoient dénié les Atheniens. Comme vn Philoſophe boiteux ſe promenoit dans la Lycée ; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'vn boiteux Péripatéticien. Epictéte luy conſeillant de ſe marier, & diſant que cela n'eſtoit pas contraire à la profeſſion d'vn Philoſophe ; Donne-moy, luy dit-il, vne de tes filles en mariage. Il dit à vn méchant homme qui contrefaiſoit le Philoſophe & parloit touſiours des categories, Qu'il en eſtoit digne. Comme les Atheniens déliberoient de dreſſer vn Amphitheatre pour les combats de Gladiateurs, ainſi qu'on auoit fait à Corinthe ; Il faut auparauant, dit-il, abatre l'Autel de la miſericorde. Ceux d'Elide luy voulant dreſſer vne ſtatuë ; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Anceſtres, qui n'en ont point dreſſé à Socrate ni à Diogene. Ie luy ay ouï dire vne fois à vn Iuriſconſulte, que les Loix eſtoiẽt inutiles, parce que les gens de bien n'en auoient que faire, & que les méchans n'en deuenoient pas plus gens de bien. Il auoit touſiours à la bouche ce mot d'Homere,

Voyez les Remarques.

C'eſt à dire ſe promenant.

C'eſt qu'il n'eſtoit pas marié.

Categorie ſignifie en Grec accuſation & reprehenſion.

Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des orinthieus.

Qu'vn lâche & vn vaillant meurent l'vn comme l'autre.

Qu'vn ſot & vn habile-homme meurent tous deux d'vne meſme mort; & diſoit que Therſite dans ſes harangues ſembloit vn Philoſophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il eſtimoit le plus de tous les Philoſophes; Il dit qu'il les eſtimoit tous; mais qu'il reueroit Socrate, admiroit Diogéne, & aimoit Ariſtipe. Il veſcut prés de cent ans, n'eſtans iamais triſte ni malade, & ſeruant ſes amis quand ils auoient beſoin de luy, ſans leur eſtre à charge, ny faire tort à perſonne. Les Athéniens & toute la Grece l'auoient en ſi grande eſtime, que les Magiſtrats ſe leuoient lors qu'il paſſoit, & chacun ſe taiſoit quand il venoit à parler. Comme il fut deuenu fort vieil, il logeoit où il ſe trouuoit, & on l'eſtimoit à bon-heur, comme ſi l'on euſt receu vn Dieu. Les Boulangeres meſme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy préſentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Vn iour qu'il s'eſtoit fait vne émute dans l'aſſemblée du peuple, tout le monde s'arreſta quand il parut; ce que voyant, il ſe retira ſans rien dire, parce qu'il auoit fait ce qu'il deſiroit. Comme il vit qu'il ne pouuoit plus ſuffire à ſoy-meſme, il dit à ceux qui eſtoient préſens, ce que le Heraut crie aprés les jeux: *On ſe peut retirer, le ſpectacle eſt acheué*, & mourut faute de manger, ſans rien perdre de ſa gayeté ordinaire. Quelqu'vn luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant ſa ſépulture; Si perſonne ne m'enſeuelit, dit-il, la pouriture m'enſeuelira: Mais quoy répondit-on, te laiſſeras-tu manger aux chiens & aux oiſeaux; Ie ſeray pour le moins, dit-il, vtile à quelque choſe aprés ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques auec grand aparcil: Tout le

monde voulut y assister, & les Philosophes le porterent eux-mesmes sur leurs espaules. Il fut long-temps regretté, iusqu'à reuerer comme vne chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asséoit. Voilà ce que i'auois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme vn échantillon de sa gloire.

LES AMOVRS.

DIALOGVE

DE LYCINVS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues ; En l'vne on soustient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tâche malicieusement, sous ce prétexte, d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien deffenduë, que cela ne peut corrompre personne, & sert plustost à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se defendre. Car toutes les raisons en sont chymériques, & confondent l'amitié auec l'amour, & le vice auec la vertu.

LYCINVS. TV m'as tout réiouï, Theomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre touſiours tendu, ni ocupé à des choses serieuses, i'auois besoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te souuient donc

encore de quelques-vnes de tes auentures, ie te conjure par la Mer des Amours, de m'en faire part, puis-que nous chomons aujourd'huy la feſte d'Hercule, qui eſt vn Dieu amoureux auſſi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois pluſtoſt, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyuer ſur les campagnes, que le nombre de mes amours; Et l'on diroit que Cupidon a lancé ſur moy tous ſes dars; car ie paſſe touſiours d'amour en amour, & i'en ay fait vn nouueau auant que d'eſtre défait du premier; ou pluſtoſt, d'vn ſeul il en renaiſt pluſieurs, comme des teſtes de l'Hyure, ſans qu'Iolas meſme me pût ſoulager. Auſſi le feu qu'on r'allume inceſſamment, ne s'éteignit iamais; & il ſemble que l'amour eſt comme vne abeille dans mes yeux, qui cherche par-tout les beautez, ſans en eſtre iamais raſſaſié. Ie doute quelquesfois ſi ce n'eſt point vn éfet du courroux des Dieux, & ſi ie n'ay point offenſé Venus & Cupidon, comme ces iluſtres coupables qui ont reſſenty leur fureur.

LYCINVS. Quoy! Theomneſte ſe faſcheroit d'eſtre né homme, & d'aymer ce qui eſt beau, & il chercheroit des remedes pour ſe guerir d'vne maladie ſi agréable! Tu deurois pluſtoſt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point deſtiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à vn ſale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à vne vie delicieuſe, dont les tourmens meſmes ſont doux, & où l'on paſſe continuellement de l'amour à la ioüiſſance, & de la ioüiſſance à l'amour, ſans aucune interruption de plaiſir ni de delices; puis qu'il y en a meſmes dans les deſirs & les eſperan-

ces. Tandis que tu me faiſois ce long récit, ie voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix ſe changer ; ce qui me faiſoit aſſez connoiſtre que tu n'auois pas ſeulement aymé ces choſes, mais que tu en aymois encor le ſouuenir. S'il te reſte donc quelque particuliarité a conter, comme à Vlyſſe, de tes longues & agréables erreurs, fais-en icy vn ſacrifice à Hercule, pour rendre ſon ſeruice accompli, & celebrer pleinement ſa feſte.

THEOMNESTE. C'eſt vn Dieu carnaſſier, Lycinus ; qui n'ayme pas les ſacrifices qui ne fument point ; mais puis que tu veux ſolenniſer cette feſte par des diſcours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne-heure, & qui t'ont réueillé ſur le point du iour ; & tirant ſa muſe de ſes exercices ordinaires, fay-luy acheuer gayement la iournée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaiſt le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons : car comme tu n'és engagé, ni à l'vn ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux iuger que moy, qui ſuis piqué ſur le jeu, & qui aime éperdûment tout ce qui eſt beau.

LYCINVS. Penſes-tu que ce diſcours n'ait rien de ſerieux ? Ce n'eſt pas mon auis ; & il me ſouuient encore d'vne diſpute que i'ouïs il n'y a pas long-temps ſur ce ſujet, où ie vis combatre deux champions auec tant de force & d'adreſſe, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire ; & ſi tu veux, ie te feray le recit de leur combat. Ils n'eſtoient pas comme toy engagez dans l'vne & l'autre paſſion, mais chacun auoit la ſienne particuliere, & condamnoit celle de ſon voiſin.

Cela ſera expliqué plus bas.

THEOMNETSE. Que ie ſerois heureux d'entendre vne ſi agreable diſpute ! Ie vais m'aſſéoir vis-à-vis de toy, & ne me leueray point que tu n'ayes acheué.

LYCINVS. Comme i'auois deſſein de nauiger en Italie, ie m'embarquay ſur vn brigantin, où ie fus conduit par vne troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous auions euë enſemble. Lors que i'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay ſur mer, & m'aſſis prés du Pilote. Mon deſſein n'eſt pas de conter par le menu toutes les auentures de noſtre nauigation ; mais apres auoir raſé la coſte de Cilicie & de Pamphilie, d'vne viteſſe incroyable, à l'aide des vens & des rames, & trauerſé, auec difficulté, les Iſles de Quélidoniennes, heureuſes bornes de l'ancienne Gréce ; nous entrâmes dans la mer Lycie, & abordâmes à toutes ſes villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous tâchions donc d'adoucir par diuers contes l'ennuy de noſtre voyage ; & lors que nous fûmes arriuez à Rhodes, nous reſolûmes d'y ſéjourner, pour nous remettre du trauail de la mer ; ſi bien que les Matelots tirant à ſec leur nauire, dréſſerent leurs petites cabanes ſur le riuage. Pour moy, ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'eſtoit préparé vis-à-vis du Temple de Bachus, & en paſſant ie contemplois auec plaiſir les beautez d'vne ville qui à quelque choſe de celles du Soleil, à qui elle eſt conſacrée. Comme ie me promenois ſous le portique de ce Temple, & conſiderois tout à loiſir ſes diuerſes peintures, me remettant dans l'eſprit auec ioye les Fables anciennes, que quelqu'vn de ceux qui

ſtoient préſens m'interpretoit, lors qu'il y auoit quelque myſtere caché; Il m'ariua au ſortir de là vn des plus grands plaiſirs qui puiſſe ariuer en vn païs étranger, qui eſt de rencontrer quelque perſonne de connoiſſance. Car ie trouuay deux de mes anciens amis, que tu-as veus ſouuent icy auec moy, le beau Cariclés de Corinthe, qui eſt touſiours ſi bien peigné & ajuſté pour plaire aux Dames; & l'Athénien Callicraditas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en teſte l'amour des garçons, iuſqu'à faire des imprécations contre Promethée, tant il abhorre les femmes. Du reſte, grand Aduocat & ſauant dans les affaires, mais qui aime la lute & les autres exercices, pour contenter, à mon aduis, ſa paſſion. D'auſſi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embraſſer, & me prierent chacun, ſelon la couſtume, de prendre leur logis. Ie m'en deffendis le mieux que ie pus; & pour les mettre d'acord, ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce iour-là manger chez moy, & qu'en ſuitte i'irois chez-eux, parce que ie voulois eſtre à Rhodes trois ou quatre iours. Ie fus donc l'hoſte le premier iour, Callicratidas celuy d'aprés, & Cariclés le troiſiéme. Ie remarquay en la maiſon de chacun des preuues de leur Paſſion. Car l'Athénien n'auoit chez luy que de beaux garçons; & ſi-toſt qu'ils deuenoient grands & barbus, il les enuoyoit en ſes terres pour adminiſtrer ſon bien; Mais Cariclés n'eſtoit ſeruy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy vn homme, ſi ce n'eſtoit quelque enfant ou quelque vieux Cuiſinier, qui ne pouuoit donner de ialouſie Cependant il y auoit touſiours entr'eux quelque diférent ſur ce ſujet, que i'auois aſſez de peine à apaiſer. Comme ie

leur eus dit mon deſſein, ils voulurent eſtre de la partie, ayant enuie de voir l'Italie auſſi bien que moy; & lors que nous fûmes ariuez à Cnide, nous réſolûmes d'y décendre pour voir le Temple & la Venus de Praxitéle, auec les autres raretez du païs. Nous y abordâmes doucement & ſans peine, comme ſi la Déeſſe meſme euſt conduit noſtre vaiſſeau. Les autres en ariuant, eurent ſoin de ſe pouruoir de ce qui leur eſtoit neceſſaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui eſtoit grande, comme dans vn lieu conſacré à Venus. Aprés auoir veu le Portique de Soſtrate, & les autres curioſitez de la ville, nous vinmes au Temple de la Déeſſe, Cariclés & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il euſt préferé le Cupidon de Teſpie, à la Venus de Cnide. Dés que nous fûmes à l'entrée du Temple nous vîmes des marques de la preſence de la Déeſſe. Car la partie du paruis qui eſt découuerte, au lieu d'eſtre pauée à l'ordinaire, eſtoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy leſquels eſtoient entremeſlez quelques platanes & quelques cyprés pour auoir de l'ombre. Là fleuriſſoit le myrte, conſacré à la Déeſſe, & le laurier meſme, quoy que ſon ennemi. Chaque arbre eſtoit entortillé de lierre, où de pampres chargez de raiſins, qui faiſoient vn bel ombrage; outre que Bachus & Venus s'accordent fort bien enſemble, & font vn meſlange tres-agréable. Sous ces arbres eſtoient dreſſées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honneſtes gens) ſous leſquelles pluſieurs ſe réiouïſſoient, & prenoient des plaiſirs conformes au lieu. Aprés auoir admiré toutes ces merueilles, nous

entrâmes dans le Temple, ou brilloit au milieu la ſtatuë de la Déeſſe, qui ouuroit à demy les lévres, comme vne perſonne qui ſoûrit. Elle eſtoit toute nuë depuis les piés iuſqu'à la teſte; mais comme ſi elle euſt oublié ce qu'elle eſtoit, elle cachoit d'vne main ce qu'il ſemble que Vénus ne deuroit point cacher. Du reſte, l'induſtrie de l'Artiſan s'eſtoit éforcée de ſurmonter ſa matiere; ſi bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus délicats d'vn ſi beau corps. A ce ſpectacle, Cariclés s'écria comme hors de ſoy! O Mars, mille fois heureux, d'auoir eſté ſurpris couché auec cette Déeſſe; & qui plus eſt, lié auec elle par des chaînes qui ne ſe pouuoient rompre. Et là deſſus s'aprochant, il étendit le cou le plus qu'il put pour la baiſer. Cependãt, Callicratidas demeuroit froid & penſif; mais comme le Sacriſtain nous eut fait entrer par vne fauſſe-porte, qui eſtoit de l'autre coſté, pour voir la ſtatuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés; Dieux! que ces épaules ſont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuiſſes pleines & bien proportionnées auec la iambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verſe le Nectar à Iupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça cõme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laiſſa couler des larmes, ſoit de compaſſion, ou de dépit. En ſuite, ayant aperceu quelque tache à la cuiſſe de la Déeſſe qui paroiſſoit d'autant plus, que le reſte eſtoit d'vn marbre blanc trés poli; ie crus que c'eſtoit vn défaut de la pierre, comme il arriue aſſez ſouuent, veu que les plus grandes beautez meſme ne ſont pas ſans quelque legere imperfection qui ne rehauſſe l'é-

clat, au lieu de ſe diminüer ; & admiray l'adreſſe de l'ouurier, d'auoir ſeu cacher ce défaut en vn endroit où il n'eſtoit pas ſi incommode. Mais le Sacriſtain, ou pluſtoſt la Sacriſtine ; car on tient que c'eſt vne femme, nous fit vn diſcours qui nous étonna. Elle nous dit qu'vn ieune homme d'iluſtre naiſſance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, pouſſé de quelque mauuais genie, vint à s'embraſer de l'amour de cette ſtatuë. Il paſſoit donc tout le iour dans le Temple à la contempler, ayant touſiours les yeux fichez ſur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuſes, comme pour exhaler ſon feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En ſuite il iettoit des dez ; & quand il auoit bien rencontré, il la ſalüoit profondément, comme pour la remercier de cette faueur ; mais ſi la fortune luy eſtoit contraire, il faiſoit des imprecations contre la ville & contre ſoy-meſme, comme ſi tous les mal-heurs du monde luy fuſſent ariuez, & tâchoit à corriger cette chance par vne meilleure. Sa paſſion continüant, toutes les parois du Temple, & tous les arbres qui l'enuironnent, ne parloient que de ſon amour. Il mettoit Praxitéle au deſſus de Iupiter, & donnoit tout ce qu'il auoit en ofrande à la Déeſſe. On crût d'abord que c'eſtoit par deuotion, mais à la fin tranſporté de fureur, il ſe cacha la nuit dans le Temple, & l'on découurit le lendemain cette marque de violence de ſa paſſion, ſans qu'il paruſt plus depuis, ſoit qu'il ſe fuſt precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacriſtine eut acheué ſon recit. La ſtatuë donc d'vne femme, s'écrie Cariclés, eſt capable de donner de l'amour : Et que ne fera point l'original ? Pour moy ie preférerois vne de ſes nuits, au ſceptre de

Iupiter

de Iupiter Nous ne ſauons point encore, reſpondit Callicratidas en ſoûriant, ſi ariuant à Theſpie, nous ne trouuerons point plusieurs hiſtoires ſemblables de la ſtatuë de Cupidon. Aprés quelque conteſtation de part & d'autre, ie les obligeay à vne conference reglée. Car il n'eſt pas encore temps, leur dis-je, de retourner au nauire, & nous ne pouuons employer plus agreablement noſtre plaiſir. Quitant donc ce Temple où pluſieurs pelerins abordent, entrons ſous quelqu'vn de ces cabinets pour décider voſtre diferent, à la charge que le vaincu ſera contraint d'acquieſcer, ſans importuner plus le vainqueur. Ils aprouuerent tous deux mon auis & nous ſortîmes tous enſemble, moy fort content, & eux triſtes & reſueurs, comme s'il eût eſté queſtion de diſputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes ariuez à l'endroit le plus épais; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où ſe doit terminer voſtre diferent. Nous y entendrons chanter les Cigales ſur nos teſtes; & en diſant cela, ie pris place au milieu d'eux, pour ſeruir comme de Iuge, & m'aſſis auec le ſourcil d'vn Senateur de l'Aréopage. Carielés qui deuoit parler le premier, paſſant la main ſur ſon front, demeura quelque temps à rêuer, puis commença ainſi: Ie t'inuoque, grande Déeſſe, qui preſides en ces lieux ſacrez. Toy que les Graces acompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit ſa naiſſance comme ſa perfection. Les diſcours d'amour ont beſoin particulierement de ton aſſiſtance, puis-que tu en és la mere. Vien verſer ſur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce ie ne ſay quoy qui rauit tout le monde en admiration. Vien défendre la cauſe *La perſuaſion.*

de ton ſexe & la tienne, contre des monſtres qui veulent renuerſer l'ordre de la nature, & qui ne peuuent ſouffrir que nous demeurions tels que nous ſommes nez. I'ateſte le Principe eternel, qui par l'aſſemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons, & ſachant que nous eſtions mortels, & que rien ne pouuoit engendrer ſeul, a fait la diference des ſexes pour conſeruer chaque eſpéce, & remédier par là à la briéueté de noſtre Eſtre. Pour cela, il a donné au maſle & à la femelle vn amour réciproque l'vn enuers l'autre; & aprés auoir diſtingué leur nature, y a établi des bornes éternelles, qui ne peuuent eſtre violées ſans la ruine de l'Vniuers, & l'anéantiſſement du genre humain. Cét ordre a continué depuis le commencement du monde, iuſqu'à préſent; l'homme n'engendre point l'homme, tout ſeul, mais cet honneur eſt partagé entre la femme & le mary. Tandis que le ſiécle d'Or a duré, & que les hommes ont conſerué la pureté de leur Eſtre, ils ont ſuiuy les ſaintes loix de la Nature, ſans auoir d'autres deſirs que ceux qu'elle leur inſpire. Mais peu à peu le monde venant à ſe corompre, ſe ſont laiſſez aller à des plaiſirs défendus, ſe ſont regardez l'vn l'autre d'vn œil laſcif, & ont ſemé dans vn champ ſterile, ſans en prétendre autre fruit qu'vne fauſſe & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus auant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; mais les miſerables qui ſoufrent ce ſupplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-qu'il détruit noſtre nature, paſſent en vn inſtant de l'enfance à la vieilleſſe; & ſe fannent en leur fleur, auant que d'auoir porté du fruit. Monſtres d'vne nature ambiguë, qui quitent ce qu'ils ſont, pour deuenir ce qu'ils ne ſont point,

Eunuques.

& ce qu'ils ne peuuent eſtre ; & pour demeurer plus long-temps enfans, ceſſent d'eſtre hommes. Ainſi cette volupté criminelle & maiſtreſſe de tous maux, en inuentant tous les iours de nouueaux plaiſirs, eſt tombée dans vne extrauagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute ſorte de débauches. Mais ſi chacun ſe contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, noſtre vie ſeroit exemte de crimes & de ſuplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions ; les Taureaux & les Beliers ne careſſent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, reſpecte ces diuines loix ; l'homme ſeul, qui ſe pique d'vne fauſſe opinion de ſageſſe, eſt celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de ſa raiſon à ſe corompre. O inſenſé ! quelle nouuelle fureur s'eſt alumée dans tes veines ? Quelle aueugle manie te fait rechercher ce que tu deurois fuir ? Si chacun vouloit faire ainſi, que deuiendroit le genre humain ? Cependant, nos nouueaux Socrates, pour abuſer les foibles eſprits, déguiſent leur ſale amour ſous vn faux maſque de vertu ; & ſe penſent bien défendre, en diſant, Qu'ils ne ſont pas amoureux du corps, mais de l'eſprit. Mais, ô vénérables Philoſophes, pourquoy laiſſez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de voſtre amitié, pour aymer de ieunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur ieuneſſe ? Eſt-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui eſt beau, qui ſoit digne d'eſtre aymé, & confondez, ſans y penſer, l'amitié auec l'amour ? Ou ſi vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne ſont iamais ſeparées ? Homere vous aprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quel-

qu'vn, *Que ſous vn beau corps il logeoit vn vilain eſprit*: En vn autre endroit il prefere de bien loin le ſage Vlyſſe au beau Nirée; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faueurs, & donné aux vns vn auantage, & aux autres vn autre.* Pourquoy eſt-ce que la Sageſſe, la Iuſtice, & tout le ſacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous eſtes tranſportez d'amour pour de ieunes étourdis ?
Lyſias. Faloit-il aymer Phédre, apres auoir trahy ſon amy, ou Alcibiade qui d'vne main ſacrilége mutiloit les ſtatuës des Dieux, & d'vne pareille audace diuulguoit les myſteres d'Eleuſine dans vne débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt deuenu ſage. Pourquoy couurant de beaux noms de vilaines choſes, apelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du corps, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe ? Mais areſtons-nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grands perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi tranſportez; faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'auoüerez que plus l'objet de noſtre amour eſt de durée, & plus il eſt agreable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent acordé vne vie plus longue, ou plus heureuſe; mais puis-que quelque démon enuieux a racourcy noſtre felicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouuons. Or vne femme eſt capable d'eſtre aimée long-temps; & quoy que la fleur de la beauté ne dure pas touſiours, elle a neanmoins dequoy contenter nos deſirs, & entretenir noſtre paſſion. Mais vn beau garçon, aprés ſes premie-

res années, n'eſt plus propre à cet ofice, & deuient trop maſle pour ſeruir de femme. Parleray-je du plaiſir qu'elles ont commun auec nous, ce qui redouble le noſtre? car nous ſommes nez pour la ſocieté, & non pas pour mener vne vie ſauuage & ſolitaire, d'où vient que nous mangeons enſemble, & faiſons ſeruir la table de lien à noſtre amitié. En vn mot, nous ſentons redoubler noſtre ioye, & diminuër nos déplaiſirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaiſir que l'on prend auec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'vn; & ainſi multiplie la volupté en la communiquant, puis-que meſme au dire de Tireſias, elles y prennent plus de plaiſir que nous. Mais quelque grand qu'il ſoit, il acroiſt le noſtre, au lieu de le diminuër & nous ne pouuons ſans iniuſtice, leur enuier vne partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut eſtre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaiſirs où les autres n'ayent point de part, ſur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre ſans en oſter, & qu'il nous l'augmẽte pluſtoſt en le prenant. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y receuoir du contentement, ils y ſoufrent du déplaiſir; ce qu'ils témoignent aſſez par leurs larmes, meſme aprés que la douleur eſt paſſée, ſans parler du regret eternel qui leur en demeure; de ſorte que c'eſt le plus grand afront qu'on leur puiſſe faire, que de leur reprocher ce crime. Que ſi l'on peut paſſer plus auant en des choſes qu'il n'eſt honeſte ni de dire ni de faire; Si ie deuenois aſſez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; I'aimerois mieux que ce fût auec vne femme qu'auec vn garçon, parce que c'eſt vn objet plus aimable,

& qui me peut donner l'vne & l'autre volupté ; au lieu qu'vn garçon ne me peut acorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuuent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, ſi nous ne voulons auſſi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & de faire enſemble vn amour monſtrueux & inimaginable. Car combien eſt-il plus iuſte que les femmes deuiennent hommes, que de voir les hommes deuenir femmes, puis que chaque choſe tend à ſa perfection ? Comme Cariclés eut dit cela auec beaucoup d'ardeur, regardant ſon riual de trauers, comme s'il euſt eſté coupable d'vn crime énorme ; Ie iettay doucement les yeux ſur Callicratidas, & luy dis, que ie penſois eſtre dans l'Aréopage à iuger de quelque meurtre ou de quelque empoiſonnement, tant les diſcours de Cariclés m'auoient touché ; Qu'il eſtoit temps qu'il dépliaſt l'eloquence de ſon païs, pour reſiſter à vn ſi puiſſant ennemy. Aprés auoir donc fait quelque ſilence, pendant lequel il paroiſſoit plein d'inquietude, & agité en ſon eſprit de diuerſes penſées, à la fin il parla ainſi : Si les femmes auoient quelque pouuoir dans l'Etat, elles t'éliroient ſans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſtatuës, puiſque tu témoignes tant de paſſion pour elles, & que tu défens mieux leur cauſe, qu'elles-meſmes : Quand ce ſeroit cette iluſtre Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens, pour laquelle Mars eſt mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite ſucrée de Sappho, dont Leſbos ſe vante ; ou Théane la Pythagoricienne, & peut-eſtre que Périclés meſme n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mais s'il

Athénes.

Téléſille.

eſt permis à vn homme de défendre la cauſe des hommes, ſans ofenſer la Déeſſe qui préſide en ces lieux, puis que ie ne condamne point ſon amour; Ie diray que ie penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'vn ieu; mais puis-que Cariclés d'vne galanterie en a fait vn crime, & qu'il a apelé à ſon ſecours la Philoſophie, pour la défenſe des femmes, ie puis bien emprunter les meſmes armes pour le combatre, vû qu'il n'y a que le véritable amour, dont ie parle, qui puiſſe ioindre la vertu auec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cét arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit ſes diuins diſcours que Platon raporte. Peut-eſtre qu'il entr'ouuriroit ſon écorce, comme ceux de Dodone, pour m'oüir ſoûtenir vn amour dont il a eſté ſouuent témoin. Mais puis que nous ſommes ſéparez de ces lieux par des mers & par des montagnes, & que ie ſuis contraint de me défendre en vne terre étrangére; car le voiſinage du Temple de Venus eſt auantageux à mon ennemy; il faut redoubler mes éforts, pour ne point trahir la Vérité, ni abandonner la iuſtice de ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta préſence, céleſte Amour, pére des myſtéres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas vn petit enragé comme ton riual, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'eſt toy qui as tiré l'Vniuers du Câos où il eſtoit enſeuely; & le releguant au fond du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'airain, qu'il ne ſauroit iamais rompre, tu as couuert pour quelque temps la lumiére de ténébres, à la faueur deſquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui

n'en a point, & verſé dans nos ames les ſemences de l'Amitié, qui ſe perfectionnent auec le temps, aprés auoir eſté infuſes dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a eſté introduit par néceſſité, pour la conſeruation de l'eſpéce; mais l'amour des garçons eſt vn ouurage de la raiſon. Or les choſes qui ſont inuentées pour le plaiſir ou la bien-ſeance, ſont bien plus belles & plus parfaites que celles qui ſe font par vne néceſſité préſente, comme l'honneſte eſt préférable à l'vtile & au néceſſaire. Pendant la rudeſſe du premier âge, que l'art & l'expérience n'auoient pas encore trouué les commoditez de la vie, on ſe contentoit des choſes ordinaires, parce qu'on n'auoit pas le loiſir ni l'induſtrie de chercher les autres. C'eſt ainſi qu'on viuoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais aprés auoir trouué l'inuention du bled, on laiſſa cette premiére nourriture aux beſtes; & perſonne n'eſt aſſez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos péres. On n'eut d'abord, pour veſtement, que les peaux des beſtes nouuellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis ſe façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour ſe veſtir, & à baſtir des maiſons. En ſuite, ces Arts venans à ſe perfectionner, au lieu d'vn vilain drap, on ſe mit à faire de belles étofes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapiſſeries, pour cacher la diformité de la pierre. Que perſonne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siécles; car celuy des femmes eſtoit alors trop néceſſaire pour

On peut défendre par là toute ſorte d'extrauagance.

la propagation du genre humain ; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde auec la Philoſophie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les derniéres inuentions, comme ſi c'eſtoient les pires, ni préférer vn amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien ; mais gardant les vieilles coûtumes comme néceſſaires, louër les nouuelles comme les meilleures. Ie ne pouuois m'empeſcher de rire, lors que i'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Sythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre né homme, ou Grec plûtoſt que Barbare. Car il n'eſt pas étrange que les beſtes qui n'ont pas l'vſage de la raiſon, ne ſe ſeruent pas de ſes inuentions ; & que les nations rudes & groſſiéres n'ayent pas l'auantage de celles qui ſont policées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne méneroient pas vne vie ſauuage & vagabonde, comme ils font ; mais ils viuroient enſemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoy ? parce qu'ils ne Philoſophent point. Les autres beſtes de meſme, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié ; mais la raiſon & l'expérience ont fait connoiſtre aux hommes, & particuliérement à ceux qui ſont les plus ciuiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aymé que la femme. Ne condamne dont point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'és pas capable ; & ne préfére pas vn ſot amour à vn amour céleſte ; mais quite auec l'âge les paſſions de la ieuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidére, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour ; l'vn enfant, qui ne peut eſtre gouuerné par la raiſon, & n'eſt que l'ouurage de la Nature,

l'autre céleſte & diuin, qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouue que dans les grands perſonnages, qui eſtans pleins de ce Dieu, n'aprouuent que la volupté qui ſe trouue meſlée auec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diuerſes paſſions; ou plûtoſt, que ce ſont deux choſes diferentes, exprimées ſous vn meſme nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'vne bonne, & l'autre mauuaiſe. Il ne faut donc pas trouuer étrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celuy de concupiſcence, s'apellent de meſme nom. Mais, me direz-vous; condamnez-vous le mariage; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit peut-eſtre à ſouhaiter, ſelon Euripide, qu'on s'en pût paſſer, & qu'on pût obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des ofrandes; mais puis que cela ne ſe peut, il faut obeïr à la néceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'vn amour plus honeſte & plus ſortable. Qu'on faſſe donc cas des femmes pour le beſoin; mais hors de là, point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſoufrir leurs defauts? Qui puiſſe endurer vne femme dont toute l'ocupation conſiſte à ſe parer; qui ſeroit le plus ſouuent laide & inſuportable, ſans le fard & les autres ornemens? Si quelqu'vn auoit vû les femmes au ſortir du lict, auant que d'eſtre parées, il en auroit horreur; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choſes ſérieuſes; mais à ſe peigner & à s'ajuſter; enuironnées d'vn grand nombre de ſeruantes, dont les vnes leur tiennent vn miroir ou vn réchaut, les autres vn baſſin ou vne aiguiére, &

toute leur toilette eſt pleine de boüêtes d'onguens, comme vne boutique d'Apotiquaire. Les vns ſont propres pour netoyer les dents, ou pour les blanchir; les autres pour noircir les ſourcils, ou pour rougir les iouës & les lévres. Mais la plus grande partie du temps eſt employée à la ſtructure de leur coifure, qu'elles teignent en noir, ou en vne autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent auec des fers chauds; en ramenant vne partie ſur le front pour le couurir, & laiſſant ioüer négligemment le reſte ſur les épaules; aprés l'auoir parfumé auec les plus précieuſes odeurs de l'Arabie, pour leſquelles elles épuiſent ſouuent la bourſe de leurs maris. Leur pied eſt preſſé dans vn patin, leur ſein touſiours ſerré pour en paroiſtre plus ferme, leur corps plûtoſt nud que veſtu, n'eſtant couuert que d'vn creſpe ou de quelque étofe tres-delicate, à trauers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage donc couuert de fard eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée; toutefois, comme elle eſt ſans vertu & ſans ſauoir, elle ſe peut dire plus nuë que le corps. Parleray-ie des autres defauts qui coûtent dauantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles ſont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds iuſqu'à la teſte. Voilà quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie; Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent acheué de ſe parer, pour aſſiſter à des myſtéres, dont les noms meſmes nous ſont inconnus, & qui ſont légitimement ſuſpects aux maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis que le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors. Si-toſt qu'elles

ſont de retour, il leur faut eſtre long-temps dans le bain, pour paſſer de là à vne table couuerte de toutes ſortes de mets, où elles ſe creuent de manger, & aprés celà elles ne laiſſent pas encore de toucher à tout. Ie laiſſe à part leurs ſalerez & leurs ordures, qui font qu'on a beſoin d'vn bain au ſortir d'auec elles; Ie ne parle point de leur diſſimulation, ni de leurs refus afectez, & autres vices, que celuy qui voudroit éplucher, comme a fait Ménandre, maudiroit auſſi bien que luy Promethée; & auec tout cela elles trouuent encore des adorateurs. Mais opoſons vn peu à cette vie celle d'vn ieune garçon, pour en faire mieux voir la diference. Si-toſt qu'il eſt leué & veſtu, ſans tant de façon, il ſort du logis ſous le conduite de ſon précepteur, ſuiuy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe; mais des porte-feüilles & des liures qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à imiter. Quelquefois on luy portera ſa lyre, s'il va chez le Muſicien. Aprés auoir paſſé vne partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ora à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant deſia dans la paix le dur métier de la guerre. En ſuite, il ſe baigne légérement, & mange ſobrement, pour eſtre capable aprés diſné de vaquer à des choſes ſérieuſes. Car il donne encore le reſte du temps à l'étude: & aprés auoir paſſé ainſi tout le reſte du iour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit ſans inquiétude & ſans trouble. Qui n'aymeroit vn tel garçon, s'il n'eſt tout à fait inſenſible: puis que dans vn corps mortel il exerce des vertus immortelles? Puiſſé-ie le reſte de mes iours viure en paix auec

Adultere, enuie, &c.

luy, ſans l'abandonner vn moment ; puiſſé-ie ioüir toute ma vie de ſon aymable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine eſt ſujette à mille accidens, ie veux eſtre malade auec luy ; s'il monte ſur mer, ie le veux ſuiure ; s'il eſt ataqué, ie le veux défendre ; s'il eſt pris, ie renonce à ma liberté ; s'il meurt, ie le veux acompagner au ſépulchre, & qu'on nous enferme tous deux en meſme tombeau. Tels ont eſté Oreſte & Pilade ; car ie ne veux que des Héros pour exemple ; qui ont veſcu tous deux enſemble dés leur plus tendre ieuneſſe, vengé tous deux la mort d'vn pere, couru tous deux meſme fortune. Si l'vn eſtoit malade, l'autre le conſoloit & ſentoit ſes maux plus viuement que les ſiens ; s'il eſtoit acuſé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas eſté renfermée dans les bornes de la Gréce, ils l'ont portée iuſqu'en Sythie, & lors qu'ils furent ariuez dans la Cherſonéſe Taurique, l'vn perſecuté des furies vengereſſes de ſa mére, écumoit par terre ; & l'autre en ce triſte état, luy rendoit les deuoirs, non ſeulement d'amy ; mais de pére. Et quand il fut ordonné que l'vn demeureroit pour eſtre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouuelles à Mycénes, chacun voulut mourir pour ſon amy, comme s'il eût veſcu en luy, & fût mort en ſoy. Quand cét amour donc qui s'eſt formé dés l'enfance, vient à ſe confirmer par l'âge & par la raiſon ; alors celuy que nous auons aymé, auant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié ſe renforce tellement, qu'il eſt dificile de reconnoiſtre l'amant d'auec l'aymé ; la paſſion de l'vn eſtant paſſée dans l'ame de l'autre, comme vne image qui ſe refléchit dans vn miroir. Pourquoy

donc condamnes-tu comme vne volupté étrangere, vne doctrine receuë du Ciel, qui a eſté tranſmiſe de main en main iuſqu'à nous, & que nous deuons cultiuer, comme eſtant conforme à noſtre nature, & confirmée par l'exemple des Héros? Cette diſcipline Socratique eſt aprouuée par les Oracles, qui ont iugé ce perſonnage le plus ſage de tous les hommes. Car entre les autres préceptes qu'il nous a laiſſez pour bien viure, il aprouue l'amour des garçons comme vne choſe vtile à la République. Il les faut donc aymer, à ſon exemple, comme il faiſoit Alcibiade, ſans conſumer ſon amour en des plaiſirs de peu de durée, mais l'étendre iuſqu'à la vieilleſſe, en réuérant ce ſacré lien; Car de cette ſorte la vie ſera douce & tranquille, la conſcience n'eſtant tourmentée d'aucun remors, ni ſoüillée d'aucun crime; & la réputation des perſonnes qui auront veſcu de la ſorte, viura encore aprés leur mort. Le Ciel meſme, ſelon la doctrine des Philoſophes, les receura au ſortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela auec beaucoup de chaleur, comme vn ieune homme plein de l'amour & de la gloire, l'areſtay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il eſtoit temps de retourner à noſtre vaiſſeau. Et comme ils me priérent de prononcer ſur leur diférent, ie leur dis, Que leurs diſcours ne me ſembloient pas faits ſur champ, mais que c'eſtoit le fruit d'vne plus longue méditation; parce qu'ils n'auoient rien oublié de tout ce qui ſe pouuoit dire ſur ce ſujet, & qu'ils s'étoient ſeruis de raiſons ſolides, & de paroles choiſies; Que ie ſouhaiterois donc de pouuoir remettre le iugement à vne autre fois, pour y déliberer à mon tour, & voudrois, s'il ſe pouuoit, ajuger à

tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persécuter; ie leur dis naïuement, Que ie tenois le mariage nécessaire, & tres-heureux, lors qu'on auoit bien rencontré; mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est vne introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes; c'est pourquoy ie ne permettois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-ie, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athénes. En disant cela, ie me leuay sans atendre leur réponse, honteux de voir Cariclés plus honteux que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus ioyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traita-t-il splendidement pour récompense: I'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il auoit si bien défendu la plus mauuaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre sejour de Cnide; Dy maintenant ce qui t'en semble, & si tu aprouues mon iugement.

C'est vne raillerie.

THEOMNESTE. Qui en doute? Crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? I'estois si transporté pendant ton récit que ie pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon auis librement, & ne te rien céler en vn iour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouue la harangue de Callicratidas vn peu trop graue & trop sérieuse, & crois que ce seroit vn suplice, aimant vn beau garçon, & couchant auec luy, de demeurer comme vn Tantale, à auoir l'eaux iusqu'au yeux, sans pouuoir se desalterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on

aime, ni d'eſtre aſſis auprés de luy à l'entretenir, puis que la veuë & l'entretien ne ſont qu'vn degré à la ioüiſſance. Mais pourquoy m'expliquer dauantage en ces matiéres, laiſſons l'amour chimérique aux Philoſophes, & imitons Socrate qui ne ſe contentoit pas d'aimer ſimplement Alcibiade, mais dormoit auec luy; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'Achille en vſoit de meſme auec Patrocle : ce qu'on peut iuger par ſes regrets, où il meſle quelque choſe qui paſſe iuſqu'à l'amour. Quelqu'vn dira peut-eſtre que cecy n'eſt pas honneſte, mais pour le moins il eſt véritable.

Il y a icy vne page de ſalete retranchée.

LYCINVS. Ie ne ſoufriray pas, Théomneſte, que tu iettes les fondemens d'vne nouuelle diſpute, ni que tu tiennes d'autres diſcours que ceux qu'on peut entendre en vn iour de Feſte. Mais ſans plus tarder, alons ſur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & repreſenter ſa Cataſtrophe ſur le Mont Oëta.

FIN.

QVELQVES LIEVX MAL TRADVITS DANS LA VERSION LATINE DE LVCIEN, reueuë par Monſieur Benoiſt, & imprimée à Saumur l'an 1619.

Ie n'ay point épluché par tout cette Traduction ; mais quelquefois en iettant les yeux deſſus, ſoit pour m'éclaircir, ou bien pour me ſoulager ; i'y ay remarqué quelques fautes, ſans examiner ſi elles eſtoient de luy, ou des Traducteurs ; quoy qu'il luy faille rendre cét honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup ; mais il eſt vray auſſi qu'il en a mis quelques-vnes de ſa façon, comme Monſieur le Féure l'a remarqué dans ſon Peregrinus. Du reſte, ie ne toucheray point celles dont celuy-cy a parlé.

Corpori æqualiter permixta, il faut *également partagé*, & non pas *meſlé*, μεμιγμένον, c'eſt tout le contraire. Tome premier, page 17 ligne 4.

Nam furti eſt aliquis Deus. Il faut oſter *aliquis*, car cela ſe raporte à Promethée dont il s'agit, & corrompt tout le ſens, auſſi n'eſt-il pas au Grec. Page 20. l. 8.

Nunquam deſinunt obuios & præſentes amaſios aſpernari. Il y a au Grec, ἐν τοῖς ἐν ποσὶν αὐτῶν, *ſe faſcher des choſes qui ſont à leurs pieds.* Et quoy que le raiſonnement n'en ſoit pas bien iuſte, & qu'il falût plûtoſt dire, *ne prendre pas garde aux choſes qui ſont à leurs pieds*, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec ; cela ne va nullement au ſens de la Verſion. Page 26. ligne 8.

P. 28. ſur le milieu. *Si prolixior fueris*, il faut *ſi cunctaris*, ὡς βραδύνῃς, *ſi tu tardes*, & non pas *ſi tu és trop long*; quoy qu'il ſe prenne en François pour cela.

P. 29. ligne derniere. *Omnibus quidem Athenienſibus in admiratione erat, & tanquam beatus ſuſpiciebatur.* C'eſt tout le contraire, il ne l'eſtoit pas, mais il le croyoit eſtre.

P. 32. l. penult. *Talem Ciuitatem mihi deſcribebat.* Cela fait vne obſcurité qu'il faloit oſter, car πόλις ſignifie icy *Rome.*

P. 41. l. 10. *Quinetiam multos qui pro grauibus haberi volunt, reprehendebat.* Il y a au Grec καὶ πολλῶν ἤδη σπουδαίων εἶναι δοκούντων ἐπιλήπτου. Il parle de la fureur pour les ſpectacles du Cirque, qui en auoit deſia gagné pluſieurs de ceux qui ſembloient vertueux: ſi bien que ἐπιλήπτου, ſe raporte à cette paſſion, & non pas au Philoſophe dont il parle.

P. 111. l. 4. *In hac forma humana renouatione.* Promethée n'auoit pas refait les hommes, car ils n'eſtoient pas faits auparauant. Auſſi le Grec ne le dit-il pas; mais ſimplement qu'il auoit changé quelque choſe pour ce qui regarde les hommes, c'eſt à dire qu'il auoit fait les hommes lors qu'il n'y en auoit point, μεταποιήσας καὶ μεταρρυθμίσας τὰ περὶ τοὺς ἀνθρώπους, mais non pas τοὺς ἀνθρώπους.

P. 113. l. 5. *At quanta ſit mulcta vides, eo quod ex luto animantia fabricaui.* Cela fait de l'obſcurité, il faloit traduire *damnum.* Quel dommage ay-ie fait? &c.

P. 120. ſur la fin. *Auium omnium miſerrimè perituram.* Il y a au Grec τὸ κάκιστα ὀρνέων ἀπολούμενον. Comme qui diroit en noſtre langue, *ce miſerable oyſeau*, car l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira miſerablement, mais c'eſt vne phraſe Grecque pour exprimer ce que i'ay dit.

Penem enſe reſecat, il y a au Grec, τέμνεται ξίφει τ' πῆχυν, *il ſe fait vne inciſion au coude*, qui eſtoit la couſtume de ces Preſtres, comme il ſe voit dans l'Aſne de Lucien. Car s'il entendoit par là qu'ils ſe châtroient, il ne le diroit pas de quelques-vns, mais de tous; car tous l'eſtoient. P. 146. l. 1.

Ipſa autem lyra ſimilis erat cerui cranio, cornua autem tamquam cubiti prominebant. Il y a deux fautes en cela, car la lyre n'eſtoit pas ſemblable à la carcaſſe d'vne teſte de Cerf, mais c'eſtoit vne teſte de Cerf en effet, & au lieu de *coudées*, il faloit traduire *manche*, parce que le mot Grec ſignifie l'vn & l'autre, τὰ μὲν κέρατα πήχεις ὥσπερ ἦσαν, *les cornes eſtoient comme le manche, ou ſeruoient de manche*, c'eſt à dire que les cornes y eſtoient attachées. P. 188. ſur la fin.

Verborum contradictionem, il y a au Grec, ἀπεραντολογίαν *des diſcours qui n'ont point de fin.* P. 241. ſur la fin.

Interficientibus opem tulit. Il y a au Grec συνελαμβάνετο τοῖς πατάσσουσι, parlant d'Alexandre qui a enuoyé quelques-vns de ſes amis au ſuplice. P. 248. vers le milieu.

Pariter patriæ dominatus ſum. Il faut *æquo iure*; θαῤῥῶ, c'eſt la loüange que ſe donne Annibal de n'auoir point entrepris ſur ſa patrie. La meſme.

Stagno imminens, ἐπὶ τῇ λίμνῃ ἑστώς. Tantale, *non imminebat ſtagno; ſed erat in ſtagno.* 265. l. 2.

A puero. Il faut *à filio*, pour oſter la difficulté; car c'eſtoit ſon fils, & non pas ſon valet. 288. ſur le milieu.

Eoſque pene omnes, qui voluptatem accuſabant. Il faut *peneque omnes voluptatem accuſare*, car il veut dire que les Philoſophes crient preſque tous contre la volupté, & qu'ils ne laiſſent pas de l'aymer. 303. l. 6.

Et foueam ſanguine conſpergimus. Il y a au Grec, 306. ſur

le milieu. περὶ τὸ βόθρον ἐπεσείσαμεν, *nous l'épanchaſmes autour de la foſſé.*

351. par delà le milieu. *Neptuno*, il faut *Vulcano*, ἡφάιστου.

Montes dedicarunt. Le Traducteur a oublié *les Oyſeaux*, ὄρνεα καθίερωσαν,

355. ſur le milieu. *Mento abraſo.* Il n'eſt point parlé du menton au grec, & cela ſe raporte plûtoſt à la teſte. προφήτων, ἐξυρημένων, *Prophetes tonſurez.*

La meſme, ſur la fin. *Iamque mortuæ membra circumfuſi laniant, eamque ſoli ſepeliunt qui occiderunt.* Il y a au Grec πλὴν ὅτι πενθοῦσι τὸ ἱέρειον καὶ κόπτονται περισάντες ἤδη πεφονευμένον, οἱ δὲ καὶ θάπτουσι μόνον ἀποσφάξαντες. *Sinon qu'ils pleurent la victime, & l'enuironnent en ſe frappant l'eſtomac, aprés l'auoir égorgée. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.*

402. l. pen. *Plures volo vincere.* Il faut *pluribus*, *ſupple*, *calculis*; *l'emporter de plus de voix*, πλείοσι ψήφοις κρατῆσαι.

437. ſur la fin. *Quum primum vidit me extinctum*, ἐπεὶ τάχιστα μὲ ἀποθανόντα εἶδε, *comme il vit que i'allois mourir bien-toſt.*

581. ſur le milieu. *Diuinatione potius aut iudicio.* Il faut *quam iudicio.*

654. l. 4. *Conſcripta de illis hiſtoria*, συγγεγραμμένος περὶ αὐτῶν, *les prenant pour patrons.*

689. l. 5. *Altero eleuato, alterum contra deprimi* ἡ θατέρου αἴρεσις τὸ ἕτερον πάντως εἰσάγει, qui oſte l'vn impoſe l'autre.

702. ſur le milieu. *Virtutibus orationis.* Il faut *narrationis.* Ce pouroit bien eſtre vne faute d'impreſſion; car il n'eſt pas queſtion là de celles de l'oraiſon en general, mais de celles de la narration, διηγήσεως.

Socioſque meretricum veneficiis mutatos. Il y a au Grec, τοὺς ὑπὸ φαρμάκων τῶν ἑταίρων μεταβολάς. *Les changemens de ſes compagnons par des ſortiléges*: Ou ajouſter *meretricis*, parlant de Circé.

Ibi. Il faut *inde*, ὡπόθεν. C'eſt que de là on ne voyoit rien de rude, à cauſe que la lumiére empeſchoit de voir les étoiles. 714. vers le milieu.

A Septentrione. Il faloit mettre *l'eſtoile de l'ourſe*; car il n'eſt pas queſtion là du Septentrion, quoy qu'elle en ſoit la marque. 719. au milieu.

Vtpote qui eſſent expediti. Il faloit traduire le mot Grec en cét endroit, *nuds ſans armes*; car c'eſtoit à cauſe de cela qu'ils eſtoient aiſez à défaire; au lieu que le mot d'*expediti*, y nuit plûtoſt. 740. l. 7.

Hoc enim vnoque anni tempore ſemel faciebat. Il faloit traduire *a chaque heure.* Car ὥρα ſignifie là *heure*, & non pas *ſaiſon*; & en ſuite encore *hora*, au lieu de *anni tempore.* Car il dit deux lignes plus haut *le cinquiéme iour, enuiron le ſecond bâillement du noſtre*, comme qui diroit, *la ſeconde heure du iour.* Et ſi-toſt qu'ils furent engloutis, il dit, *comme il commença à bâiller*, pour montrer qu'il bâilloit ſouuent, & plus bas: *Et le lendemain lors qu'il venoit à bâiller*, le voilà qui bâille deux iours de ſuite. 741. l. 1.

Horum aliqui. Tous ceux dont il fait mention là, eſtoient rameurs; il y en auoit d'autres pour la défenſe: l'expreſſion Grecque n'eſt pas bien iuſte, mais le ſens l'eſt. Ibid. ſur la fin.

Inceſſendo & cædendo ἐπεμβαίνοντες καὶ ἀναιροῦντες, *en ſautant dedans, & tuant*, & plus bas *ferreis roſtris*, il faut *manibus*, car il n'eſt pas queſtion là des pointes d'airain de la prouë, mais d'inſtrumens à accrocher. 742. ſur la fin.

Nec pauciores quàm octoginta inſulas ſubmerſerunt, il faut *inſulæ ſubmerſæ ſunt*, car il n'eſt pas queſtion là de celles qu'ils coulerent à fons, mais de celles qu'ils perdirent. 743. par delà le milieu.

Mortuus eſt, ἀπεθνῄσκε, *il ſe mouroit*, comme 745. l. 6

la ſuite le fait voir, car il ajouſte plus bas, τῇ δὲ ὑστέρᾳ ἤδη τέθνηκε.

Là meſme. *Poſt tridui moram, quarto die quia placidum erat mare, diſceſſimus.* Il y a au grec, ἡμέρας τρεῖς ἐπαυλισάμθοι νηνεμία χθὼν, τῇ τετάρτῃ ἀπεπλεύσαμθ. *Aprés auoir demeuré là trois iours à cauſe du calme, nous fiſmes voile le quatriéme.*

754. vers le milieu. *Omnium arborum fructus.* Il ne faut point d'*omnium*, car tous les arbres de l'Iſle ne portoient pas des verres, ὁ καρπὸς δὲ τύπων τῶν δένδρων. *Or le fruit de ces arbres.*

756. ſur la fin. *Omiſſa ſimulatione*, il eſt queſtion là de l'Ironie qui eſt vne figure qui luy eſtoit ſi familiere, & non pas de feinte en general.

760. vers le milieu. *Inſtituit*, il faut *præfuit*, car il n'eſt pas queſtion là de leur inſtitution, mais de celuy qui donnoit le prix, ou qui préſidoit, ἡγωνοθέτει.

775. au milieu. *Prora cheniſcus*, il y a au grec *puppis*, c'eſt vne béueuë.

779. vers la fin. *Manibus pedem tenentes*, c'eſt le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur pied auec les mains, ποδεῶνας au grec, ne ſignifie pas le pied de l'homme.

Là meſme plus bas. *Alij præcedentes*, il faut *illi*, car cela ſe raporte aux dauphins.

815. vers le milieu. *Vbi iudices ſorte ferunt ſententiam.* Il y a au grec, ἀπὸ μὴ τῶν κληρολαχόντων δικαστῶν, *des Iuges élus par le ſort.* Il n'eſt pas queſtion là de l'auis que donnent les Iuges, mais de leur election, cela deuoit eſtre au moins plus clairement expliqué.

840. ſur la fin. *Cum in eodem metu cogitatione verſati ſitis.* Ce n'eſt pas cela, il ne dit pas qu'ils ayent eſté dans la meſme crainte, mais il les prie de ſe mettre en ſa place, & de conſiderer ce qu'ils feroient s'ils

eſtoient en la meſme crainte : ἐπὶ τῷ αὐτῷ δέους πᾶσι τῷ λογισμῷ γενομένους. Et en ſuite, *quid facto opus eſſet dixiſtis*, il faut *dicite*.

Similem eſſe materiæ oportet, ὅμοιον χρὴ τῇ ὑποθέσει εἶναι, eſtre ſemblable à ſon deſſein, ſuiure ſa façon d'agir. 844.l.3

In eleganti delubro, Il y a au grec ἐπιφανεῖ τῷ ἱερῷ, *au plus bel endroit du Temple*. 848. au milieu.

Modeſtos reddere queant auditores. Il n'eſt pas queſtion là de modeſtie, mais de prudence, comme ſignifie quelquefois le mot grec σωφρονίζειν. 876.ſur la fin.

Perfectio ad inundationem uſque nauigio, il y a au grec ἄχρι τῆς κατακλύσεως, iuſqu'aux cataractes du Nil, κλύζω, ſignifie quelquefois les eaux qui roulent auec bruit. 893.l.11

Proprias Epicuri opiniones, il faut, *præcipuas*, κυρίας δόξας. 894. vers le milieu.

Quod ſi ſaltatio non ſit ad certamen compoſita, εἰ μὴ ἀγωνίου ἡ ὄρχησις, *s'il n'y a point de ieux publics de la danſe*, c'eſt à dire, ſi la danſe n'eſt point entre les ſpectacles publics de la Grece, comme la lute, le pugilat, &c. 902.l.5

Qui etiamnum ruri redundat ὑποπλάζονται, qui eſt en vogue. 928.l.2

Veneris partus, ἀφροδίτης γονὰς, *la naiſſance de Venus, & non pas ſon fruit*, comme plus bas διονύσου ἀμφοτέρας τὰς γονὰς, *les deux naiſſances de Bacchus*, qu'il a traduit *utramque ſtirpem*, mal.

Decem millia nummûm, Il faloit mettre *drachmarum*, comme il a mis luy-meſme plus bas, qui eſt quatre fois dauantage. 930.l.10

Peregrino Protei filio, il y a au Grec τῷ ξωρωτέως, qui ſignifie là, *dit Protée*, comme il ſe voit dans le traité qui porte ce nom. 1006. ſur la fin.

Là meſme. *Nonne Cynicum agis.* Il faut ſimplement, *non*, cela oſte le ſens, *Tu ne fais pas le Cynique*, dit l'vn, *ny toy l'homme*, répond l'autre.

1007. *Exhiberet quantumque vellet*, il faut *ſibi*, παρέχει αὐτῷ.

1008. ſur le milieu. *Nunc te interrogaui*, νῦν ἠρώτησα, c'eſt à dire là, *en langage d'aujourd'huy*, Il eſt trop obſcur de la ſorte pour eſtre ainſi exprimé.

1009. l. 1. *Quod ſolus Dialecticorum eſſet primus*, il faut, *& primus*; c'eſt peut-eſtre vne faute d'impreſſion.

Là meſme. *Regis eſſet præceptor*, il faloit traduire *Imperatoris.* Car c'eſt ce que ſignifie là Βασιλεύς comme en pluſieurs autres lieux, & l'Empereur Romain ne s'apelloit point *Rex* en latin. Voy la remarque ſur la page 64. du Tome ſecond.

1011. l. 10. *Inepto*, il faloit *Barbaro* σολοίκου.

La meſme vers la fin. *Num pro patria idipſum paſſurus eram* ? cela eſt obſcur, il veut dire qu'il ne s'agit pas icy de mourir pour ſa patrie.

1042. vers le milieu. *Et in ſacris Eleuſiniis inter potandum voces myſteria produnt*, cela eſt mis trop obſcurément, pour dire qu'il découuroit les myſtéres d'Eleuſine dans la débauche.

1059. ſur la fin. *Et diuerſorum corporum ſomnos*, l'endroit eſt obſcur, mais il y a au Grec ἑτερόχρωτας ὕπνους, *de diuerſe couleur*, ce qui pouroit ſe raporter au fard des femmes qui les rend en quelque ſorte d'autre couleur de iour que de nuit.

TOME SECOND.

P. 18. l. 7. *Præterquam quod illa quamuis coloſſeâ eſſet magnitudine, parua in tabella depicta erat.* Il y a au Grec, πλὴν ὅσον ἐκείνη μὲν ἐν μικρῷ πίνακι ἐγέγραπτο αὐτὴ δὲ κολοσσιαίας μεγέθους, il veut dire qu'Aſpaſie n'eſtoit qu'vn portrait en petit, parce qu'elle n'auoit iamais eſté dans vne haute condition, & que

que celle dont il parle, eſtoit de figure de Coloſſe, comme eſtant femme d'Empereur.

Minus vitio vertereturr, quod per impietatem hoc feciſſet, ἢ Πόνα αὖ ὁ τοιοῦτος αἰτίαν ἔχοι τοῦ ἀσεβήσας αὐτὸ δρᾶν. *Il ſeroit moins acuſé de l'auoir fait par impieté,* ou, *on luy imputeroit moins de, &c.* 31. l. 1.

Non dixit Pollucem manus aduerſarias cum ipſo conſeruiſſe, il y au Grec ὐδὲ πολυδεύκεος βίαν φήσας ἀνατείνοθαι ἀντὶ ἀντίας τὰς χεῖρας. Il dit que Pollux tout fort qu'il eſtoit, n'euſt pas eu la hardieſſe de ſe prendre à luy, ny meſme Hercule auec ſes bras de fer. 37. ſur la fin.

Hic vero ad Perſarum Regem eum mittit. ὁδὲ βαπλεῖ τῷ μεγάλῳ ἀναπέμπει αὐτόν. Sous ombre que le Roy de Perſe eſt appellé par les Grecs, *le grand Roy*, comme nous diſons maintenant *le grand Seigneur*, le Traducteur a crû que c'eſtoit de luy qu'il parloit, ſans conſiderer qu'il eſt dit que le Priſonnier fut enuoyé en Italie pour y eſtre iugé, & qu'il fut relegué dans l'Iſle de Gyare, qui eſtoit vne petite Iſle où les Empereurs Romains confinoient les criminels: *Breuibus Gyaris & carcere dignum.* C'eſt donc l'Empereur qu'il deſigne ſous ce nom, & en beaucoup d'autres lieux ſous le nom ſeul de Βαπλεὺς qui ſignifie en ces endroits Empereur, & non pas Roy, car le mot Grec ne ſe raporte pas au Latin, & il faut imiter Lucien qui a eſté au ſens plûtoſt qu'aux paroles. 64. ſur le milieu. Iuuenal.

Et filiam non ita pridem datis quinque talentis elocauit, καὶ τὴν θυγατέρα ὀλίγου δεῖν πολλῶν ἐκδέδωκεν ἀπὸ ταλάντων πέντε ὧν εἶχε δυοῖν μόνοιν, &c. ἀπὸ ταλάντων eſt détaché du reſte: il donna ſa fille en mariage, de cinq talens qu'il auoit, il en donna deux. 70. l. 6.

Aliquando etiam Demetrius in Ægyptum eſt pro- 74. au

milieu. *fectus*, il faloit dire *ſe promenoit ou voyageoit par l'Egypte*, car on voit dix lignes plus haut qu'il y eſtoit deſia.

100. l. derniere. *Ad plenum inſtructos*, αὐτοπελεῖς, *faits à ſes dépens.*

104. l. 2. *Non igitur, vbi res quaſdam importatas in portu ſpectaſſemus; in eumque è naui ſubduxiſſemus, emimus* ἡμεῖς μὲν οὖν καταγωγίου πρὸ ὀλίγου τῷ λιμένα σκευαμένῳ, καὶ τῆς πλοίου εἰς αὐτὸ μεταστευασάμενοι, ἠγοράζομεν, Voyant vne Hoſtellerie ſur le port, & y ayant fait tranſporter nos hardes, nous nous promenons ſur la place. Car c'eſt ainſi qu'il faut traduire ἠγοραζομεν en cét endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit ſur l'heure, qu'ayant apris qu'on les auoit volez dans l'Hoſtellerie, l'vn ſe voulut tuer, parce qu'ils n'auoient pas dequoy viure ce iour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Or s'ils euſſent voulu acheter quelque choſe ſur le port ou au marché, ils euſſent eu la marchandiſe ou l'argent, & partant ils n'euſſent pas eſté reduits à vne ſi grande extrémité.

113. l. 10 *Domum pulcherrimam*, κάλλιστον οἴκημά τινα, vn bel apartement, ou vne belle chambre, car il n'eſt pas queſtion là de la maiſon.

Plus bas *Cœna ſplendida.* La Negatiue eſt au Grec, ce qui ſe raporte à ce qu'on a dit plus haut de ſon auarice, & de ſa table qui eſtoit ſi mal couuerte. Il eſt vray qu'il dit en ſuite qu'il l'auoit fort bien traité, mais c'eſt vne raillerie, c'eſt pourquoy la perſonne à qui il parle, s'en prend à rire.

133. vers le milieu. *Sic vt ſe habebant arma, ſurrexerunt*, οἱδ' ἕτως ὡς εἶχον ἀναστάντες καὶ ὁπλισάμενοι. *Ils ſe leuerent comme ils eſtoient, & s'armerent.*

145. l. 1. *In ignem ſponte inſiliſſe, & prater ſpem ſtupis ſubduxiſſe*, ἐκὼν ἐαυτὸν ἐνεπίσαιμι τῇ ὄθνῃ, καὶ τοῦτο

ἐμὲ ἐκ τῆ πυρὶᾳ μηδὲ ἐλπίζων ἐκπεσὼν. *Ie me iettay volontairement dans le feu.* Il faut là vn point, puis, *voilà comme i'échapay alors des eſtoupes contre mon eſperance.*

Quo vitiato, muliebria pro more & conſuetudine nefarij cinædi illi perpeſſi ſunt, il ne faut point de *quo vitiato*, car ce ſont des Eunuques qui ne luy pouuoient rien faire, auſſi n'eſt-il pas au Grec. 150. par delà le milieu.

Lectum meum ingreſſam, εὐνὴ ſignifie là *giſte*, & non pas *lict*, il faloit traduire *cubile*, qui ſe dit des beſtes.

Vltra Oceanum & inculpatos Æthiopas, il faut *ad inculpatos*, c'eſt peut-eſtre vne faute d'impreſſion, μετ' ἀμώμους αἰθιοπῆας. Là meſme ſur la fin,

Verum auricome, moderate te gerebas, qui cum Panthi eſſes filius, aurum in pretio habebas, καὶ τὰ μὲν σὰ μέτεια, *il n'y a point de faute de ta part*, ou, *on ne doit pas trouuer étrange ſi eſtant fils de Panthus tu aymois l'or.* Pour s'atacher trop aux paroles, on perd le ſens. 218. ſur le milieu. 247. l. 4.

Et horis, il faut là *tempeſtatibus, les ſaiſons*, le mot Grec ſignifie l'vn & l'autre.

Pro me, il faut *de me*, c'eſt à dire, *contra me*, en cét endroit. 297. Par delà le milieu.

Voluptas conuenit Epicuro, il faut *non conuenit.*

Itaque parum gratia arti tuæ conciliare videris contra viros hoſce mentiendo, ὥϛε ὐδέν τί μοι δοκεῖς χαριζόμενος τῇ σαυτῆ τέχνῃ καταψεύδεσθαι τῶν ἀνδρῶν, *de ſorte qu'il me ſemble que tu ne dis pas de menſonge de ces gens-là pour gratifier à ton art.* 340. ſur le milieu. 353. Au milieu.

Si quidem certis diebus, vt cæteri milites, non inuitabatur. ἀλλ' ὐκ ὥσπερ τοῖς λοιποῖς στρατιώταις τοὺς ἡμέρας τινὰς προσκαλεῖτο. *Il n'eſtoit pas comme les autres ſoldats qu'on n'inuitoit qu'à de certains iours.* 371. l. 10. 71 par delà le milieu.

479. ſur la fin. *Altero pede paulum inflexo*, il y a au Grec, γόνατα ὀχλάζοντα ὡς ἑτέρῳ *ſe baiſſant doucement, ou courbant vn peu le genoüil vers l'autre.*

483. ſur la fin. *Cum eſſet ferme vindemiæ tempus*, ἀμφὶ τρυγητὸν ὡραῖος ὤν. c'eſt à dire là, *en temps de vendange*, comme la ſuite le fait voir.

491. l. 2

506. l. 1. *Aſſurgente ipſi Cleodemo* ὑποστάντος αὐτῷ τοῦ

515. ſur la fin. κλεοδήμου. Cleodeme luy faiſant place.

Ex vtraque parte ἀφ' ἑκατέρας, *ex altera.*

588. ſur le milieu. *Iuuenes*, il faut *pueri*, τὰ μειράκια, car cela eſt important icy.

Ineptus ad actionem & geſtum corporis, πάνυ

536. l. 6. ἀπίθανος ἐν τῇ ὑποκρίσει, *il ne pouuoit nullement perſuader cette feinte.*

Ipſe etiam orationis author ὁ τὸν λόγον τόνδε διασκεάψας, *celuy qui a écrit ce diſcours*, c'eſt à dire *Lucien*, & non pas celuy qui faiſoit la harangue. Voy la page 590. ſur la fin.

La meſme vers le milieu. *In valde ſuauem cachinnum ſolutus dixit poëta iſte meus.* Celuy qui me faiſoit patler, c'eſt à dire Lucien qu'il apelle Poëte, à cauſe qu'il le fait parler en qualité de Prologue, comme dans vne Comedie. Car c'eſt le Prologue qui parle alors, & non pas Lucien. *Celuy*, dis-ie, *qui me fait parler, ou qui m'a introduit icy ſe prit a rire*, &c.

636. l. 1. *Dryſorum Rex*, il faut *Odriſorum*: ὁ Δρυσῶν, n'eſt qu'vn mot, comme en ſuite ὁμανῶν, dont il a fait vn Roy Mano, au lieu de dire, *des Omeniens.*

638. par delà le milieu. *Annos nonaginta*, ὀγδοήκοντα, quatre-vingt.

Eſt interpretatus ἐξηλωνεύειν, ſignifie là *décrire*; comme il ſe voit dix lignes plus bas, & non pas

675. l. 12. *interpreter.*

Neque ſcrupulose cum diis rationem inibo; ὐ μὴ

684. l. 10. κερδολογήσομαι πρὸς τοὺς θεούς, Ie ne leur demanderay pas des bagatelles.

Idem ego leæna inquit, nec eo admodum opus. Cela eſt tronqué, & il faut qu'il y ait faute à l'Impreſſion, ἐκεῖνο μὲν ἔφη ὦ λέαινα ὐκ ἔχω δεόμαι δ'ε ὐδ'ἐπαύ ἀυτῦ. *Ie n'ay pas cela, c'eſt à dire le membre viril comme ont les hommes, mais ie n'en ay pas beſoin.* 716.l.3.

Sophocle & Æſchylo maior, ὑπὲρ τὸν Σοφοκλέα ἢ τ' Αιχύλον, *plus que n'en ont fait Sophocle & Euripide, c'eſt à dire de Tragedies.* 758. l. 10.

Iuſſu Regis, il faloit *Imperatoris.* Car le Latin ne ſe raporte pas au Grec. Lucien apelle l'Empereur βασιλεὺς, & μέγα βασιλεὺς, mais on ne l'apelle point en Latin *Rex.* Voy cy-deſſus la remarque ſur la page 64. du tome ſecond, c'eſt vne faute qu'il fait par tout. 766 par delà le milieu.

Illi enim non inſiliunt in ignem, vt Oneſicritus Alexandri gubernator, il faut *dixit*, comme il y a au Grec. Car ce n'eſt pas Oneſicrite qui ſauta dans le feu, mais c'eſt luy qui eſt l'hiſtorien qui le raconte de Calanus: Cependant au lieu de traduire *dixit*, il a eſté traduire *vt aiunt*, comme ſi c'eſtoit vn bruit qui courut d'Oneſicrite. 772. ſur la fin.

Ariſtaneti Zenonis filij, il faut *Zenonis Ariſtaneti filij*, comme il paroiſt par la ſuite, il y a au Grec, τῦ ἀριςαινέτυ υἱέος, τῦ ζωίωνος. il faut mettre la virgule apres υἱέος, car τῦ ζωίωνος, eſt mis là par explication. 847, ſur le milieu.

Cum vna adeſſet Ion ille admirandus. Cela fait de l'obſcurité, car c'eſt d'Ion dont il parle, & il ſemble qu'on parle d'vn autre auec qui il eſtoit. 848. ſur le milieu.

Pone hunc Ion, εἶτα ὁ Ιων. *deinde Ion.* 849. ſur le milieu.

Alia vero à Sacerdotibus edoctus ſum. Quæcumque antiquiora me ſunt, ab iis narrationem incipio: τὰ δὲ ἄλλα τῶν ἱερέων ἐδάλω, ὁπόσα ἔιτα ἐμοῦ πρεσβύτερα ἐγὼ ἱςορέω. Les autres choſes dont il parle, qui 877.l.1.

ſont plus anciennes que moy, ie les ay apriſes des Preſtres.

881. ſur la fin. *Et quæcumque in argentum aurumve ſunt conuerſa,* ἢ ἄλλα ὁπόσα ἐς ἀργυρον ἢ ἐς χρυσὸν ἀποκέχρηται, les autres choſes qui répondent à l'or & à l'argent en valeur.

933. l. 5. 1011. l. 10. *Eſt autem noſtrarum partium commentarius* ἔστι δὲ τῶν ὑπομνημάτων τὸ προσῆκον ἡμῖν ὑμέτερος, *c'eſt ce qui nous regarde de ces memoires.*

Et verbis adulterinis illam affamini. λόγους κιβδήλους ἐπιφημίζειν, *luy atribuer de faux diſcours, ou publier d'elle des fauſſetez.*

REMARQVES SVR LA TRADVCTION DE LVCIEN.

Lvcien; I'ay mieux aymé prendre ce titre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne ſont pas des Dialogues. D'autre coſté celuy d'*Oeuures* euſt eſté trop vaſte; car ie ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouurages qu'on attribuë à Lucien. Au reſte ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour ſuiure la prononciation commune, puis que dans les Langues auſſi bien que dans la Iuriſprudence *Communis error facit ius.* Page 1.

De la Traduction, I'ay dit dans la Préface que c'eſtoit icy vne Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleſſes ne ſe pouuoient pas traduire autrement. C'eſt pourquoy ie m'y ſuis propoſé l'agrément plutoſt que la fidelité, ou plutoſt i'ay crû que la fidelité en cét endroit conſiſtoit en l'agrément, ſans m'éloigner pourtant du but & du deſſein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, ie ne mets pas, *ou ſa Vie*, parce que ce n'en eſt icy qu'vne idée, comme ie le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot, *de temps*, emporte en quelque ſorte de trauail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut eſtre riche pour cela. C'eſt pourquoy i'ay expliqué ce qui ſuit, de la Fortune, plutoſt que des Richeſſes ou de la Condition.

Ils conſideroient que ie n'eſtois pas riche, ie paſſe Page 2.

doucement ſur chaque choſe, ſans m'atacher à toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'eſtoit en pierre.

De petits Ouurages de cire, il eſt plus delicat de la ſorte, que de dire, des hommes, des chenaux, & des bœufs. En vn mot toutes les choſes exprimées en general, ſont plus belles qu'en particulier, ſi le particulier n'eſt tres-agreable, & dans les graces du pays, ce qui ne peut pas eſtre dans la traduction d'vn ancien.

Cela fut donc reſolu auec quelque eſperance de ſuccés. Cecy eſt tranſpoſé, comme ie fais d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raiſonnement.

Sur cette pierre, ie ne dis pas *vne table de pierre*, de peur que cela ne faſſe quelque difficulté; mais i'exprime dans la ſuite ce que c'eſtoit.

Criant qu'il l'auoit fait par enuie, cela dit aſſez la choſe ſans la repeter.

Et me tournay de tous coſtez, i'ajouſte cela comme vne marque d'inquietude.

Page 3. *D'vn ſonge que i'eus en ſuite*, ie n'alegue point des Vers d'Homére, parce qu'il ne dit rien de nouueau, & i'en vſe ainſi preſque par tout: Car ſouuent vne beauté de ce temps-là eſt vne pédanterie de ce temps-cy.

Il me ſembla de voir deux Dames, ie marque plus bas qu'elles railloient, & tranche court pour eſtre plus net.

Qui auoient les mains craſſeuſes, &c. I'omets des particularitez & en change d'autres, parce que les choſes n'ont pas meſme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe trouſſée*; mais *les mains craſſeuſes*,

& les bras retrouſſez, viennent auſſi bien au ſuiet, & l'expreſſion en eſt plus belle ; cela ſeruira d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où ie prens la meſme liberté pour la meſme raiſon ; i'exprimeray plus bas, qu'elle eſtoit robuſte & vigoureuſe.

L'autre d'vne façon honeſte, ſon habit ſera expliqué en ſuite.

Et tes deux Oncles, ou plutoſt, *tes Oncles des deux coſtez*, mais ie me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indiferentes; outre qu'il n'eſt pas icy queſtion d'vn Contract, ny de la Genealogie d'vn Grand, c'eſt pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, eſtoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obſcurcit ou afoiblit des choſes qui ne ſont faites que pour plaire.

Robuſte & vigoureux. Voila les qualitez que i'auois manqué à mettre plus haut, i'en vſe ſouuent ainſi ; Du reſte il vaut mieux dire, *robuſte & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui eſt vne qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de raport.

Ni cauſe vn iour de ta perte, i'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais preſque par tout, parce que le détail de ce temps-cy ne ſe raporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias, & Polyclete, Ie ne mets que ces deux noms, parce que cela ſufit.

Ie ſuis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celuy *d'Erudition*, ou quelqu'autre ſemblable, outre que tout ce qu'il dit, ſe raporte preſque à l'Eloquence. Page 4.

Qui ne t'eſt pas inconnuë, &c. Il l'a falu mettre

ainſi parlant de l'Eloquence.

Expoſé au mépris, &c. Ie ne dis pas comme l'Auteur, *Menant vne vie de liévre*, parce que cela n'eſt pas à noſtre air ; ce qui doit ſeruir d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où ie ſuis obligé de changer, ou de phraſe, ou de prouerbe, & quelquefois meſme d'exemple, ou de comparaiſon, parce qu'ils ne ſont pas à noſtre vſage ; Du reſte il exprime plus bas, *Pauure, Inconnuë, & contrainte de trauailler de ſes mains.*

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au ſujet que de dire ; *Toutes les choſes diuines & humaines*, ce qui eſt trop vaſte.

Vertu, & Sauoir, Ie comprens en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

Adoré & reſpecté de tout le monde, le Grec dit *montré au doigt* ; ce que ie n'alegue que pour faire voir combien on eſt obligé de changer de choſes, quand on veut traduire auec agrément.

Page 5. *De ſonger plutoſt à polir vn marbre que ſoy-meſme*, i'omets des termes de l'Art dont on ſe peut paſſer.

Transformé en ſtatue ; i'ay trouué cela plus à propos que de dire *en rocher comme Niobe.*

Répandre par tout ie ne ſay quoy de céleſte & de diuin, ie ne dis pas *comme Triptoleme* parce que cela n'y reuient pas entierement, outre que, comme i'ay déja dit, ce qui faiſoit vne beauté de ce temps là, ſeroit deſ-agreable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à ſon Auteur.

Page 6. *Contre vn qui l'auoit apelé Promethée*, il n'eſt pas neceſſaire de dire *vn Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

I'ay peur que ce ne ſoit vne raillerie, ie marque en ſuite que les Athéniens ſont grands railleurs.

De ce feu celeſte & diuin, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuſte à l'hiſtoire de Promethée. Page 7.

Vous raporte grand profit, i'ay ajouſté cela par forme d éclairciſſement.

Qu'il manquoit de préuoyance, &c. I'ay pris ce ſens là, parce qu'autrement ce ne ſeroit que la meſme choſe que ce qu'il a dit d'abord.

Et que ie n'ay point eu de modelle, &c. Il n'y a que cela de neceſſaire au ſuiet.

Vne douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais ie ſuy les proprietez de ma langue.

Vn chameau tout noir, ie n'ajouſte pas *de la Bactriane*; car ſi c'eſt qu'ils viennent de la ſorte en ce païs-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'eſt pas néceſſaire. Page 8.

Au lieu de l'admiration. Ie n'ajouſte point; que ce Chameau eſtoit tout couuert d'or & de pourpre; car cela ne ſert de rien au ſujet pour lequel il s'alegue; & toutes les circonſtances inutiles obſcurciſſent la raiſon plus qu'elles n'embelliſſent le diſcours.

Vn ioüeur de Flûte, ie retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embaraſſer, & qui ſont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire & empeſche de retenir les choſes neceſſaires.

Les Centaures, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur yurognerie; car ce n'eſt pas de cela dont il s'agit.

Ce n'eſt pas que de deux choſes excellentes, cela eſt aſſez clair, ſans auoir beſoin d'exemple; car de dire auec l'Auteur, *comme on fait vn breuuage ex-*

cellent auec du vin & du miel, cela ſent trop l'Apoticaire pour vne comparaiſon qui n'eſt miſe que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette-heure ne ſont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue ayme à s'entretenir, &c. Ie reünis icy ce qui eſt plus bas chez l'Auteur, & tranche la choſe en deux lignes, n'en gardant que le ſuc, & ce qui eſt neceſſaire au raiſonnement.

Page 9. *I'ay eſté aſſez hardy pour vouloir reconcilier, &c.* Il y a icy vne comparaiſon tirée de la Muſique qui n'eſt pas à noſtre vſage, parce qu'il faut que les comparaiſons ſoient des choſes connuës, & que tout le monde ſait, ie l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en eſtoit pas de beſoin; car i'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opoſition.

Pour ce qui concerne le larcin, ie n'ajouſte pas *parce qu'il eſt Dieu du larcin*; car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'eſt pas neceſſaire au ſujet.

Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hipogryphes, i'ay rendu la choſe à noſtre air; car les mots qui ſont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'eſtant pas connus comme de ce temps-là.

Ce ſeroit porter des Choüettes à Athenes, ce prouerbe eſtoit trop connu pour auoir beſoin d'explication; car il n'y a rien qui faſſe tant languir vn diſcours que de vouloir tout dire; c'eſt pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

Pag. 10. *De pauure, ie ſuis deuenu riche*, pour eſtre plus vif, i'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'aprés quelque circonlocution.

Mal d'yeux, il y a au Grec *mal d'œil*, mais cela n'eſt pas important.

Ie le trouuay dans ſon Cabinet, &c. I'omets

pluſieurs petites circonſtances qui ne ſont plus à noſtre vſage.

Charmé de la douceur de ſon éloquence, I'oublie les Sirenes, les Roſſignols, & le Lote d'Homére pour la meſme raiſon. Page 11.

Semblable à ces Amoureux, ie change la comparaiſon tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes, ce que i'obſerue par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit vn éfet contraire à ſon deſſein, qui eſt de plaire. Page 12.

Comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les ténebres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'vne tour pour éclairer de nuit les Nauires; mais il eſt bon en general.

Ie crains de faire comme ces mauuais Comédiens, i'abrege ce qui eſt plus étendu chez l'Auteur, pour les raiſons que i'ay dites.

Mais ſi ie manque, ſouuien-toy, &c. Ie mets cela de ſuite ſans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut paſſer, pour eſtre plus court & plus net.

Dans la pauureté de la Philoſophie, il y a au Grec, *dans la pauureté, & la Philoſophie* mais la pauureté de la Philoſophie eſt plus loüable, parce qu'elle eſt volontaire. Page 13.

Aſſez plaiſamment; ie dis en ſuite, qu'on ne parloit ni ſi haut ni ſi aigrement qu'on s'en pût fâcher.

Le printemps n'eſt pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs? il y a au Grec, *le Printemps eſt déja, d'où nous vient ce Paon? peut-eſtre qu'il eſt de ſa mere*, ce qui ſeroit obſcur & ridicule. Pag. 14.

Embraſſant leurs genoux, il y a au Grec *l'eſtomac*; mais ce n'eſt pas vne ſi grande marque d'humili- Pag. 16.

té, & l'vn & l'autre eſt vne coûtume ancienne.

P. 18. *Sont les plus inſolens dans la débauche*, ie dis la choſe en general, parce qu'vne partie du détail n'eſt pas à nos mœurs.

Qu'il négligeoit meſme ſon bien, ce n'eſt que trop que cela, pour vn homme qu'il veut loüer, & qu'il propoſe pour exemple; c'eſt pourquoy i'ay omis le reſte.

P. 19. *La fureur des ſpectacles*, ie n'ay pas décendu dans le particulier, qui n'eſt plus à noſtre vſage.

Que ce qu'ils diroient, ne leur puſt nuire, ny préjudicier, i'ay agencé cela le mieux que i'ay pû à la maniere d'vne formule de Teſtament, le Grec eſt obſcur, ſurquoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me ſatisfont point. Mr. Patru croit qu'au lieu d'ἀληθείας, qu'il y a au Grec il faut mettre ἁλιτείας, qui ſignifie *peccatum*, & dit que l'Auteur aparemment a voulu ioüer, ſur ce que les Romains dans leurs Teſtamens, *ſæpè deprecabantur veniam, ſi quid contra iuris formulas peccaſſent*, comme il ſe voit en la loy *Lucius Titius*, 88. §. 17. *de legat. & fideicom.* Mais comme cette coniecture qui me ſemble belle, n'eſt appuyée d'aucun manuſcrit, & que d'ailleurs elle auroit beſoin de quelque éclairciſſement que le temps pourra peut-eſtre aporter, ie ne l'ay pas voulu ſuiure.

P. 20. *Répandent du vin dans les Feſtins.* Il y a au Grec *auec bruit*, ce qui ſe faiſoit par forme de jeu, en ſecoüãt le verre; mais cela eût fait icy vne obſcurité.

Il apeloit cela faire vn ſolecisme dans la volupté. Il y a icy vn Prouerbe Grec que i'omets, parce qu'il n'a point de raport aux noſtres, & qu'on s'en peut paſſer.

P. 21. *Ie demeurois atаché à ſon diſcours*, les larmes ſont touchées en ſuite, & l'exemple des Phéaques

n'eſt plus à noſtre vſage.

Nectar, Ie l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il eſt plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. I'ay paſſé delicatement l'exemple du chien enragé, qui eſt dur & extrauagant, parce qu'il fait ſemblant de vouloir loüer icy la Philoſophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut auoir recours pour cela. Ie fais dire quelquefois à l'vn ce que l'autre dit, parce que cela eſt indiferent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'eſt pas; qui eſt ce à quoy il faut auoir égard. P. 224

Timon, ou le Miſanthrope, I'ay retranché ou alteré icy pluſieurs choſes, pour trouuer ce ie ne ſçay quoy que ie cherche; mais ie demeure touſiours dans le but, & dans le deſſein de l'Auteur; & ne mets point mes réueries pour les ſiennes.

Protecteur de l'Hoſpitalité, &c. Les autres Epithetes ſont touchés en ſuite, ou ne ſe pouuoient exprimer commodément.

Qu'eſt deuenu ton foudre? Ie dis à la fin que ce n'eſt que fable & que fiction Poëtique. P. 234

Comme ſi tu eſtois ſourd, &c. Le Prouerbe de la Mandragore n'eſt pas à noſtre vſage.

En abyſmois les vns, &c. I'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance diuine, les autres ſont peu de choſe, ou ſont déja exprimés.

Que tu ſauuas dans vne petite nacelle, Ie ne dis point qu'elle aborda ſur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne ſert de rien icy.

Les ingrats qui m'ont abandonné, ſes bien-faits ſeront touchez à la fin. P. 247

Comme vn oiſeau de mauuais augure. Il y a au Grec, *comme vn ſépulcre*, mais ie cherche les plus

belles expreſſions, & celles qui ſont le plus à noſtre viſage.

Maintenant donc, l'exprime les haillons plus bas.

Du Mont Hymette, On verra en ſuite, que c'eſt au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon? le nom de ſon Pere, &c. ſera expliqué ailleurs, auſſi bien que le miſerable eſtat où il eſt.

P. 25. *En faiſant du bien à des Ingrats*, I'ay abregé cét endroit parce que le reſte eſt aſſez expliqué dans tout le Dialogue.

La Terre, ie dis en general, parce qu'il conuient à tout dans le deſſein de l'Auteur, qui veut choquer la Prouidence.

Prens auec toy le Dieu des Richeſſes, ie ne dis pas qu'il amene auec luy le Treſor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'engage pas à vne Traduction reguliere. Le Dieu des richeſſes eſt aſſez ſuffiſant pour enrichir, ſans en auoir beſoin d'autre.

P. 26. *Ie croy que cela ne luy ſeruira de rien*, ie le fais dire à Mercure, pluſtoſt qu'à Plutus, parce qu'il eſt mieux de la ſorte, comme il paroiſtra dans la lecture de l'ouurage.

Tu meriterois donc, &c. Ie tourne cela d'vne autre façon que l'Auteur, comme ie fais ſouuent pour agencer les choſes à noſtre air.

Du foin, Il y a au Grec *de l'orge*, mais cela fait le meſme éfet, & reuient mieux à noſtre façon.

P. 27. *Qu'vn homme ayme ſa Maiſtreſſe*, les comparaiſons les plus courtes ſont les plus claires.

Ie vais touſiours de la ſorte, &c. La ſuite l'explique.

P. 22. *On m'emporte ſur des crochets*, i'acommode les

choſes à nos mœurs quand rien ne l'empeſche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general eſt de tout pays.

Mais tout en riant, i'omets ce qui eſt du Treſor pour la raiſon touchée plus haut. P. 30.

Vien Treſor, i'oſte le reſte pour le meſme ſuiet.

A la pauureté Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot Grec y a du raport, & peut auoir eſté pris l'vn pour l'autre ; puis ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la choſe aille bien ; pourueu que cela ne choque point les mœurs auciennes, comme il ne les choque point icy. P. 34.

Gnathon, il y a au Grec *Gnatonide*, mais ce mot eſt plus commun. P. 35.

Le Fortuné, Le terme Grec ne ſe pouuoit expliquer en vn mot, & i'en prens vn propre au ſuiet.

Le plus méchant, &c. Ie me ſers plus bas du mot de Vautour. P. 38.

L'Orateur Démea, L'Eloquence de Timon eſt deſia exprimée ; du reſte, ie dis *Démea*, pluſtoſt que *Démeas*, parce que nous ſommes plus acouſtumez à l'entendre ainſi.

Il donne eſchec & mat à tous les plats, Quoy que le Ieu des Eſchecs fuſt connu des anciens, ie ne me ſers pas de ce terme, comme d'vne authorité, mais comme d'vne phraſe françoiſe qui exprime bien ce que ie veux dire ; & en vſe ainſi ailleurs de la ſorte. P. 39.

Mais de iour, Ie l'opoſe à la nuit, qui eſt le temps de la débauche.

Tu ietteras ton argent dans la riuiere, L'Auteur ajouſte des particularitez vn peu trop groſſieres à mon auis. P. 40.

P. 43. *Entretenir l'amitié conjugale*, Ie finis là, pour ne rien mettre d'inutile.

P. 45. *Vautour*, L'Auteur ſe ſert indiféremment de ce mot, & de celuy *d'Aigle*, lors qu'il parle du ſuplice de Promethée; c'eſt pourquoy i'ay pris celuy-cy pluſtoſt que l'autre, parce qu'il ſonne mieux.

P. 46. *Ton boureau*, I'aiouſte cela pour donner plus de force.

Auſſi bien le Dieu des Larrons, Cela eſt plus bas chez l'Auteur.

Le larcin, Il y a icy vne periode au Grec dont i'ay deſia exprimé ce qu'il y auoit de plus important.

Car ce n'eſt pas aſſez d'en raporter nuëment tous les chefs, ils ne ſont que d'eſtre dits, & ſeront encore touchez en ſuite, c'eſt pourquoy il ne les faloit point repeter icy.

P. 48. *Vn grand & vaſte déſert*, Ie n'ay pas mis *vn Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y auoit point de foreſts.

I'en fis vn homme à noſtre Image, &c. I'ay reüny icy ce qui eſtoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois vne meſme choſe.

P. 51. *Vn Heros de tes amis*, Cela eſt contraire à ce qu'il dit aprés, & qui eſt confirmé par la ſuite, car c'eſt Iupiter qui le déliure; mais on peut dire que c'eſt par l'entremiſe d'Hercule, toutefois il met Vulcain dans le Dialogue ſuiuant, qui eſt vne contradiction.

P. 52. *Eſt-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuure?* il ne le faloit pas expliquer dauantage, apres l'auoir eſté au Dialogue précédent, le reſte eſt touché plus bas.

P. 53. *Nereïde*, ſon nom eſt exprimé au Dialogue cy-deſſus, quelques-vns ne croyent pas que Thétis la

Deeſſe de la mer, ſoit la meſme que la Nereïde, mais Lucien les confond.

Iunon l'a transformée, ie conte l'hiſtoire tout d'vn temps ſans interruption, parce que cela eſt plus clair & plus court. P. 54.

Ie n'ay plus ny bec, ny ongles, cela dit aſſez, ſans ajouſter *ailes*. P. 55.

Tu viuras de Nectar, ie dis plus bas qu'il en ſera l'Echanſon. P. 56.

Eſt-il meilleur que le laict? ie retranche icy quelque choſe de puerile, parce qu'il n'y en a que trop.

Dix baiſers, il n'y a que *deux* au Grec, mais cela fait plus de force. P. 59.

Il a fait vn inſtrument auec la Coquille d'vne Tortue, cela ſufit, ſans décendre dans le particulier, pour les raiſons que i'ay touchées d'abord. P. 62.

Et te ſoufletoit, il y a au Grec, *feſſoit auec vn patin d'or*; mais cette phraſe eſt deſia employée, & la repetition n'en ſeroit pas agréable. P. 70.

Ie l'ay pourſuiuy vainement, ie le trouue plus ioly de la ſorte, que de dire qu'il s'en eſt vengé. P. 71.

Careſſera Venus, & les Graces, le Grec dit *la Grace*, mais on ne diroit pas en françois *careſſer la grace*, puis que les Graces ne ſe ſéparoient point.

Qu'il leur dreſſe quelque piége, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reſte, qui luy vient mieux, comme il ſe voit dans le Dialogue ſuiuant. P. 72.

Touſiours en la Compagnie, &c. Le reſte eſt touché en ſuite. P. 75.

La Thrace & la Lydie, le Tmole eſt trop peu de choſe pour eſtre exprimé, c'eſt vne montagne de l'Aſie.

Amoureux, ie diray plus bas, *ſauant dans les* P. 77.

choſes de lamour, & exprimeray à quoy ſert la pomme.

P. 79. *Querelleuſes*, le mot de *Plaintiues* n'y vient pas ſi bien.

Des Brebis, il y a au Grec *des Geniſſes*, mais il eſt plus beau de le faire Berger que Bouuier, outre que les Brebis ſont mieux ſur des rochers que les vaches.

P. 81. *N'en acuſent que leur mal-heur*, ou *n'en acuſent que mes yeux*, mais l'autre eſt plus fort.

Ie ne ſuis point ambitieux, ie touche en ſuite les promeſſes & les preſens.

P. 84. *I'en metiray l'vn dans tes yeux, & l'autre en ſon cœur*, ce ſont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoiuent. *Latoſque oculis afflarat honores*, pour rendre Enée plus aimable.

P. 85. *Car on ſçait qu'il eut bien de la peine*, i'ay reüny cela pour eſtre plus court.

P. 86. *Dialogue de Pan, & de Mercure*, i'ay agencé & tranſporté diuerſes choſes en ce Dialogue pour eſtre plus agreable.

P. 89. *La fille d'Agenor à Sidon*, il y a au Grec *la fille de Cadmus*, qui eſt Semele; mais il faut mettre *la ſœur*; car Semele eſtoit de Thebes, comme il ſe voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure; d'ailleurs il ſeroit ridicule de mettre déja ſon fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de ſa mere, qui mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte la fille d'Agenor eſt Europe ſœur de Cadmus, & quoy qu'elle ſoit pour le moins auſſi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant; puis ce n'eſt pas moy qui fais la faute, mais l'Auteur.

P. 90. *Et trauailler tandis qu'on eſt jeune*, i'aiouſte ce-

la, parce qu'on peint toûjours Mercure en ieune homme.

Mais il eſt aſſez puni, Le reſte n'a pas beſoin d'eſtre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop inſiſter ſur des fables ridicules.

D'où découlera l'Ambre, C'eſt ainſi que l'Auteur le dit au traité qu'il en fait exprés. p. 91.

A la lute, ie me ſuis ſeruy du terme general, parce que le particulier n'eſt pas bien françois.

Ie ne les pouuois pas tenir touſiours renfermées, ie n'ajouſte point ce qu'il dit du Belier, car cela eſt plat. p. 95.

Danſoient, cela y vient mieux *qu'aplaudir* ou *écouter*. p. 98.

Les renuoya à Pâris, C'eſt aſſez de cela icy, le reſte eſt expliqué tout au long dans le Dialogue du Iugement de Pâris.

N'abandonne point l'étrier, ie me ſers de cecy, comme d'vne fraſe françoiſe, qui ſignifie *demeurer touſiours prez du Cheual*, ſans me mettre en peine s'il y auoit des étriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non pas grec, & meſme la langue françoiſe n'eſtoit pas encore au monde du temps de Lucien, ſi bien que ie le fais parler vne langue qui n'eſt née que plus de cinq cens ans apres ſa mort; il ne faut pas examiner les choſes à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de répreſentation, comme Comedies, Traduction, Cartes, &c. p. 99.

Vers le genre humain, Le reſte eſt touché plus bas. p. 101.

De Neptune & d'Amphitrite, il n'eſtoit point beſoin de mettre icy les Néreides, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle. p. 102.

Pourquoy te prenois-tu auſſi à Achile? C'eſt aſſez de cela pour le ſujet. p. 104.

Non, mais Perſée l'a tué, ie ne repete pas ce qui p. 106.

eſt imprimé au Dialogue, précedent, parce que cela languiroit.

C'eſt mal reconnoiſtre, ie paſſe ce qui n'eſt pas néceſſaire.

P. 107. *Auec des aîles que Minerue luy auoit preſtées*, On le peint ordinairement ſur vn cheual aîlé.

Qui eſtoit mortelle, Le Grec dit, *qui aueugloit*, mais on a coûtume de le dire de la ſorte.

A la faueur du Bouclier, *&c.* Il n'eſt point néceſſaire de dire d'où il le ſait.

P. 108. *L'as-tu veu Zéphire* ? Ie fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zéphire, parce que cela eſt indiferent, & que l'vn eſt plus agréable à prononcer que l'autre ; or dans ces Dialogues, il faut auoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par vn terme barbare.

Non, ie ſouflois, Cecy eſt plus bas chez l'Auteur.

Eſt-ce là tout ce beau ſpectacle ? il eſt plus ioly de la façon, qu'affirmatiuement.

P. 110. *S'il n'a aſſez ry*, il y a au Grec ; *s'il a aſſez ry*, l'vn & l'autre peut faire vn bon ſens, mais celuy de l'original faiſoit quelque dificulté que i'ay voulu oſter.

A Athènes ou à Corinthe, il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui ſont des lieux de ces Villes là où les Philoſophes s'aſſembloient.

Mais veux-tu que ie die ? ie le fais dire à Pollux,
P. 111. parce qu'il y vient mieux & eſt plus court.

Dialogue de Créſus, *&c.* Vn ſi petit Dialogue
P. 112. n'a point beſoin de titre particulier.

Luy-meſme, il y a au Grec qu'il a vécu 90. ans,
P. 116. & qu'on le laiſſe viure encore autant, mais cela n'a pas beſoin d'eſtre exprimé.

Courage Theocryte, i'ay mis *Theocryte* pour *Thoucrite*. *Philon*, pour *Phidon*, *Cariclés*, pour *Cariadés*,
P. 118. parce que ces mots ſonnent mieux en noſtre lan-

gue, & que s'il eût écrit en françois, il eut eu égard à cela; puis qu'il eſt indiferẽt comme on les nõme.

De la Chévre qui prit le Loup, On dit ainſi ce Prouerbe en noſtre langue, & l'on feint qu'vne Chéure pourſuiuie d'vn Loup, ſe ſauua dans vne maiſon deſerte, dont elle ferma la porte par hazard auec ſes cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen. P. 120.

Ie cajolois Hermolaüs, ie ne dis pas qu'il n'auoit point d'enfans, parce que cela n'eſt que trop exprimé dans ces Dialogues.

Ce n'eſt pas ce que tu penſes, La penſée de l'Auteur aloit au ſale; mais ie l'ay changée, pour ne point bleſſer les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à altérer la ſuite.

Aclamations, Le mot de *Proclamations* n'eût pas eſté entendu là. P. 124.

Tu as raiſon, L'Auteur fait dire cela au Philoſophe, mais cela vient mieux à Mercure. P. 125.

Qui ſont tous deux morts en meſme temps, il n'eſt point néceſſaire de dire de quelle mort. P. 127.

Que ie ſuis heureux, i'ay changé la penſée de l'Auteur que ie trouue ridicule. P. 129.

Après la mort de mon beau-frere, i'ay mis cela ſelon la verité de l'hiſtoire.

Iamais mes plaiſirs, il n'eſt pas néceſſaire de faire aleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a aſſez fait de veritables. P. 131.

Ie le ſoufrois, ie le fais dire à Alexandre plûtôt qu'à l'autre qui l'acuſe, parce que cela va à ſa iuſtificatiõ. P. 132.

Courtiſans, il y a au Grec *Deuins*, mais c'eſtoient les Courtiſans qui eſtoient les premieres cauſes du mal, & ie puis prendre lequel il me plaiſt, celuy-cy vient mieux icy. P. 134.

Tous les grands hommes ſont morts, l'Auteur dit icy qu'Vlyſſe viendra bien-toſt; mais il ne cõſidere pas P. 137.

qu'il le fait desia mort au commencement du Dialogue.

P. 139. *Diogéne, & non pas ſon ombre*, Cela eſt mieux que de dire *l'ombre de Diogéne*, puis qu'il ſe rit de cette opinion.

P. 151. *Sa belle Artemiſe*, il ne ſert de rien de dire icy qu'elle eſtoit ſa ſœur, auſſi bien que ſa femme.

P. 152. *Car il n'y a point de diſtinction*, i'ayme mieux finir là, que d'ajouſter des paroles inutiles.

P. 153. *Oronte*, il y a au Grec *Oroetés*, mais l'autre mot eſt plus beau en noſtre langue.

P. 159. *Ne vois tu donc pas*? Les Chreſtiens ne croyent point d'autre deſtin que la volonté de Dieu; Quelques-vns meſme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne bleſſe leur liberté, & croyent que Dieu les ſait, à cauſe qu'elles doiuent ariuer, mais qu'elles n'ariuent pas à cauſe qu'il les ſait.

P. 160. *Ie te ſalue Portique*, noſtre Proſe a plus de raport aux iambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'eſt pourquoy ie ne me ſuis point mis en peine d'en faire.

P. 161. *Vn important ſecret*, Ce ſont deux vers d'Homére, c'eſt pourquoy il les exprime en vers.

P. 164. *De longs cheueux, & vne grande barbe blanche*, il y a au Grec des cheueux blancs, & vne grande barbe; mais il eſt mieux comme ie l'ay exprimé, & ces gens portoient auſſi des cheueux longs.

P. 165. *Hydromél*, nous n'auons point d'autre mot pour exprimer le Mélicrate, quoy qu'il ſe fiſt auec du miel & du vin.

P. 166. *Plante d'Aſphodelles*, C'eſt vne plante, bien qu'il en faſſe vn arbre dans ſon hiſtoire veritable.

P. 169. *Pyrrias ny Therſite*, c'eſt aſſez de ces deux exemples, ſans en ajouſter vn troiſiéme. Les Grecs ne peuuent

peuuent finir, & particulierement les déclamateurs qui diſent touſiours tout ce qu'ils ſauent, & s'épuiſent ſur vn ſujet, c'eſt vn defaut de cét Auteur que i'ay touché dans la préface.

Comedie, Il y a au Grec *Pompe*, qui eſtoit vne eſpece de Proceſſion à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaiſons ſoient de choſes connuës, & celle-là n'a point de raport à noſtre façon.

Colonnes & ſtatues, ie l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là. P. 170.

C'eſt la plus commune, ie l'ay mis ainſi parce que le deſſein de l'Auteur n'eſt pas d'opoſer cette vie à celle des Grands, mais à celle des Philoſophes, comme la ſuite le fait voir. P. 172.

Ce ieune Theſſalien, C'eſt Proteſilas dont il eſt parlé plus haut. P. 173.

Ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le Mont Olympe, cela dit aſſez qu'ils ſont plus hauts que le Caucaſe; & pour eſtre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire. P. 175.

Tu parleras en langage plus humain, dy moy donc ſans tant de façon, i'ay mis cela pour m'exemter de faire de meſchans vers. P. 178.

Il veut dire, ie fais dire cela à Mercure, à qui il conuient mieux qu'à Caron. P. 179.

A ces bouillons d'écume, la comparaiſon eſt trop claire pour auoir beſoin de reddition. P. 185.

Ils verſent du vin & de l'hydromel, il ne faut point ajouſter *à ce que ie puis voir*, car il luy a éclaircy la veuë. P. 186.

Romulus par vne Louue, cela eſtoit comme neceſſaire à l'enumeration. P. 190.

Cigogne, ibis, eſt vne eſpece de Cigogne, & il ne ſe fût pas entendu en gardant le mot. P. 194.

Secte Italique, quoy que Pytagore fût d'Ionie, ſa

ſa ſecte s'apelloit Italique, à cauſe qu'elle commença en Italie.

P. 197. *Pytagore*, Il a au Grec, Pytagoricien ; mais ce qu'il dit, ne peut conuenir qu'à Pytagore : l'Auteur a tâché par là de trouuer vn échapatoire, mais il ne vaut rien ; car ce ſont les chefs de ſecte qu'il ataque icy, comme il fait en aſſez d'autres lieux.

P. 198. *Icy Diogéne*, pour eſtre plus court & plus vif, ie retranche tout ce dont on ſe peut paſſer.

P. 199. *Les Paſſions*, elles s'ajuſtent mieux à *Monſtres*, que la volupté, & eſtoient exprimées en ſuite.

P. 200. *Huitre a l'écaille*, ie ne traduis pas de mot à mot.

Vn grain d'Arſenic, il y a au Grec, vn Polype cru, & vne Seiche, pour faire alluſion à ſa mort ; mais cela n'eût point eu de grace.

P. 201. *Sauetier*, *Crocheteur*, *Harangere*, i'agence les choſes à noſtre façon.

Quelle caſſolette, le terme Grec ſe raporte plus au parfum, qu'à l'yurognerie ; mais comme il le fait yure, il valoit mieux aller à l'yurognerie qu'au parfum.

P. 203. *Aymer*, i'éuite le ſale autant que ie puis.

P. 205. *Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheueux courts*, c'eſt ainſi qu'ils ſont dépeints ailleurs.

P. 206. *Des Syllogiſmes*, la ſuite fait voir que ce mot ſe prend icy pour toutes ſortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le ſingulier ; ie demeure en ſuite dans la métaphore que l'Auteur a quitée.

P. 207. *Selon Nature*, c'eſt à dire en vn mot & clairement, ce que l'Auteur dit obſcurément, & en plus de paroles.

Vne Démonſtration, il y a au Grec *vn ſyllogiſme*

indémonſtrable ; mais ie croy qu'il n'entend autre choſe par là qu'vn argument conuainquant, & où l'on ne peut répondre.

Nulle pierre, &c. i'ay remis le ſyllogiſme en forme pour eſtre plus clair. P. 209.

Pyrrhon, il y a au Grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il faloit que Pyrrhon parlaſt icy ; car pour Chryſipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point ofencer l'Empereur qui eſtoit Stoïcien. P. 210.

Y a-il quelqu'vn icy ? c'eſt aſſez de cela, ſans s'étendre dauantage. P. 212.

La vengeance, ce mot vient bien au ſuiet, & eſt plus beau pour titre, que *Reuiuant*, ou *Reſuſcité*.

Tu as beau dire, &c. Ie retranche icy d'autres vers d'Homere, qui ne diſent rien de nouueau. P. 213.

Que celuy qui a fait le mal. I'ay reüny deux alegations en vne.

Mais où eſt-elle ? ie ne repete point ce qui a déja eſté dit P. 216.

Qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantôme, il euſt eſté trop bas de dire, qu'ils ſe laiſſent mener par la barbe, & non par le nez.

Paſſer icy, ie ne dis pas *au Ceramique*, car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus, du reſte c'eſtoient des lieux d'Athénes.

Comme les vens alument vn flambeau au lieu de l'éteindre, cette comparaiſon vient mieux au faux raports, & celle dont l'Auteur s'eſt ſeruie, eſt plus propre aux calamitez. P. 217.

La Vertu, i'omets *la Modeſtie & la Iuſtice, &c.* qui ſont compriſes ſous ce nom, & qui ne peuuent faire icy de perſonnages ſéparez ; mais i'ay ajoûté, la ſçience. P. 218.

Cheres Sœurs, ce titre y vient mieux que

celuy de ſeruantes.

La raiſon, il y a au Grec *Elenchus*, mais cela n'euſt point eu de grace, & la raiſon fait le meſme éfet parmy nous, ſelon notre façon de parler.

P. 219. *Fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée*, i'en fais le pére & la mére, parce que cela eſt mieux de la ſorte.

P. 220. *I'entray en colere de leur voir profaner ce ſacré nom*, la comparaiſon tirée des Comédiens eſt touchée en ſuite, outre qu'il n'y en a que trop icy.

Ny qu'vn Aſne, cette fable eſt trop commune, & trop ſouuent repetée pour eſtre expliquée dauantage.

P. 227. *Plus laſcifs que des moineaux & plus larrons que des choüettes*, i'ay mis la choſe à noſtre air, il y a au Grec *plus laſcifs que des aſnes, & plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon,

P. 228. *Ils en ſont plus éloignez que le Ciel ne l'eſt de la Terre*; i'ay mis vne façon de parler françoiſe, au lieu de deux prouerbes qui ne ſont pas à noſtre vſage

P. 229. *Pour moy &c.* Ie fais dire cela à la Verité, plutoſt qu'à la Vertu; parce que c'eſt à elle particulierement à découurir l'impoſture, & ie fais que la Vertu y conſent.

C'eſt de chaſtier les impoſtures, il vaut mieux qu'il die cela, que quelques vanitez qui ſont au Grec.

Vne piece d'argent & vn pain, i'ay exprimé ces choſes là de la façon dont on a coûtume de les dire; on ne donne point de gaſteau en aumoſne.

P. 230. *Vn talent*, il y a au Grec *deux talens d'or*, mais c'eſt vne ſomme exceſſiue, aprés auoir dit vne piece d'argent & vn pain; vn talent commun n'eſt déja que trop.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs. P. 232.

Mais comment les pourrons nous atraper ? ce qui eſt icy au Grec, eſt exprimé plus bas.

A-t-il enuie de peſcher des pierres dans le Pelagiſque, il dit cela par raillerie, & peut-eſtre eſtoit-ce vne raillerie ou vn Prouerbe

Que le ſyllogiſme, ie fais faire par le Syllogiſme, qui eſt comme le valet de la Raiſon, ce qu'il fait faire par l'Elenchus. P. 233.

Ils ſont legers comme du vent, i'ay acommodé la comparaiſon à noſtre vſage.

Vn autre qui ſe creue de rire, ſon baſton, & ſa beſace ſeront exprimez en ſuite. P. 236.

Ameine en ſuite les pendus & les roüez, il y a vn autre ſuplice au Grec, mais il en faloit vn icy qui fuſt connu. P. 238.

Megaclés s'en eſt ſaiſi, il eſt plus fort au paſſé qu'au futur. P. 339.

Mille Talens d'Or, c'eſt aſſez de ces ofres, ſans en faire de nouuelles. P. 240.

Acheue de redoubler mon ſuplice, il eſt plus fort, de luy faire dire cela, qu'à Cloton.

Lors que ie tombay malade, il y a au Grec, *lors qu'ils faiſoient des éfuſions dans les feſtins*, mais cela y vient auſſi bien, & eſt plus à nos mœurs. P. 241.

Hippias, ie luy donne vn nom pour eſtre plus clair.

Quelque chanſon, i'exprime la choſe à noſtre air. P. 245.

Ah ! mes vieux ſouliers, ie ne repete pas les mots dont ie me ſuis ſeruy,

Le beau Pâris, il y a au Grec *Meçile*, mais Pâris eſt plus connu, & fait le meſme éfet. P. 246.

Vn Philoſophe Cynique, l'Auteur fait de ce mot comme vn nom propre; mais il n'eſt pas neceſſaire. P. 247.

Quelque tache de peché, la choſe n'a point beſoin parmy nous d'explication ; car c'eſt ainſi que nous auons acoûtumé de le dire.

P. 248. *Les vns à cauſe de leur vertu*, ie ne repete point ce qui a déja eſté dit.

P. 249. *Il a ſoüillé en cent façons ma lumiere*, le Grec ajouſte, qu'il vouloit qu'elle fuſt preſente à tout, mais cela fait vne image ſale.

P. 250. *De ceux qui entrent au ſeruice des Grands*, il n'eſt pas neceſſaire d'ajoûter, pour de l'argent, ou pour la récompenſe, car la ſuite l'expliquera.

P. 251. *Lors que le Poëte ne peut plus démeſler ſon intrigue*, c'eſt aſſez de cela, ſans rien ajoûter.

Pour empeſcher donc que tu ne ſois pris, i'ay changé la métaphore pour éuiter vne longue alégorie que fait l'Auteur.

P. 252. *Pot de chambre ſur la teſte*, ie mets la choſe à noſtre façon.

P. 253. *L'autre raiſon eſt*, ie retranche des choſes qui ſont déja touchées ou inutiles.

P. 254. *Ie renoncerois à celle de l'Empereur* ; c'eſt-ce qu'il entend par *le grand Roy*, comme il ſe voit dans le Dialogue de Toxaris.

P. 256. *Alors vous penſez eſtre*, il y a au Grec au lieu de cela, des choſes qui ne ſont pas à noſtre vſage.

Car tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en éfet, cela comprend en trois mots ce qui eſt touché en ſuite plus au long chez l'Auteur.

P. 258. *Aux anciens Seruiteurs de la maiſon*, il y a au Grec, *Amis* ; mais cecy vient mieux à la ſuite.

Vn balay neufs, il y a au Grec, *ſouliers neufs*, mais l'autre eſt mieux à noſtre air.

P. 263. *La ſageſſe de Platon, ou l'éloquence de Demoſthéne*, il y a au Grec, *la ſageſſe d'Homére*, ou la

ſubtilité de Platon, mais ie ne traduis pas de mot à mot.

Si vous voulez tenir voſtre grauité, i'ay tranſporté cecy de plus bas. P. 265.

Dans vn perſonnage de Tragédie, ou *ſous vn maſque de Tragédie*, mais cela fait le meſme éfet.

La deſſus l'heure ſonne, il y a icy vne penſée que i'ay exprimée plus haut. P. 266.

Prés de ſon mignon, il le faloit mettre ainſi, veu la choſe dont il s'agit ; car vne femme n'a que faire de Bardache. P. 267.

Tu ſçais, me diras tu, i'ay rejetté plus bas quelques paroles qui ſont icy, car cela eſt embroüillé, & ie marqueray en ſuite ſa vieilleſſe. P. 271.

Semblable à ce Charlatan, il y a icy vn exemple d'Eſchinés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'éfet maintenant, parce que cela n'eſt pas aſſez connu. P. 273.

Le ſeruice des grands, & celuy du Prince, le reſte eſt déja dit. P. 274.

Hermotime, ou des ſectes, i'ay donné iour à ce qui eſtoit trop embroüillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaiſons & des exemples, qui obſcurciſſoient ce qu'ils deuoient éclaircir. Ie n'ay rien pourtant oſté du raiſonnement, au contraire i'y ay ajoûté, ſi bien que ie puis dire que ce Dialogue eſt pour le moins auſſi fort icy que chez l'Auteur. P. 277.

Pourquoy ne le paye-t'il pas auſſi ? ie ne dis que ce qui eſt eſſentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'eſt que trop long P. 282.

Apollon t'a-t-il ſeruy de guide ? i'ay tranſporté cela de plus bas, & i'ay mis au lieu vne choſe qui eſtoit icy, mais i'en ay oſté l'explication, parce qu'il n'en eſtoit pas de beſoin. P. 284.

P. 287. *L'Interieur, par la mine*, il y a vne periode au Grec, que i'ay reiettée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours.

P. 291. *Mais pour auoir fuiuy, &c.* ie fais dire cela à Hermotime pour rompre vn trop long discours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus.

P. 292. *Si quelqu'vn voyoit vn Athlete*, il y a icy vn exemple des Areopagites qui iugeoient de nuit, & non pas de iour, pour auoir égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore que i'ay retranchez, parce que cela estoit trop long; outre que celuy des Aréopogites est allegué ailleurs Voy la remarque sur la page 351.

P. 294. *Areste*, l'Auteur s'estend icy hors de propos en vne chose trop claire, ce qui ne fait que l'embroüiller.

P. 295. *Sera-ce assez de dix ans?* il suffit de mettre ce nombre, parce qu'il est plus vray-semblable, & qu'il fait le mesme éfet, qui est de montrer que la vie de l'homme ne sufiroit pas.

P. 299. *Ie ne vois pas ce que peut auoir de commun le vin auec la Philosophie*, l'Auteur s'estend encore icy trop au long, qui est le vice general de Lucien en ce Dialogue.

S'il faut ariuer à la felicité par la connoissance, i'ajouste tout ce raisonnement, pour suppléer en quelque sorte aux choses que i'ay retranchées.

P. 303. *Si nous pouuons trouuer quelqu'vn qui y soit paruenu*, il n'est point necessaire de repeter ce qui est dit d'abord.

P. 305. *Qu'vn Crocodille a pris*, c'est assez d'vn exemple ou deux de ces fadaises; & ce qu'il dit de Dieu n'a que faire icy, & est vray.

P. 307. *Comme les Etoiles de Castor & de Pollux*, ie ne suy pas la comparaison de mon Auteur, parce

que celle-cy s'ajuſte mieux.

Qui eſtoit de ſon païs, ou ſimplement, Grec. P. 308.

C'eſt vne Chambre magnifique, i'ay déja dit que c'eſt le mariage de Roxane, & la ſuite l'explique encore.

Comparez à ces deux Héros, i'ay trouué plus à propos de raporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athlétes. P. 309.

Lû mon Ouurage, ce qu'il dit icy, ſe raporte mieux à ſes Dialogues, qu'à autre choſe. P. 310.

Quoy qu'il ſemble ſoûrire, ce qui eſt icy, eſt rejetté plus bas. P. 311.

Comme ce Prince vit, ie n'ay pris de cét exemple que ce qui ſeruoit au ſujet. P. 312.

Aprés auoir apris de luy tous les ſecrets de ſon art, ie tranche cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui ſerue au raiſonnement, que parce que le particulier n'eſt plus de ce temps-cy. P. 313.

Sans elle ie conte pour rien toute ma gloire, i'ay déja dit que ſon iugemẽt eſtoit la regle des autres. P. 314.

Seruant de ioüet aux petits enfans le reſte eſt déja exprimé. P. 317.

L'on choiſit pour Legiſlateur, ces loüanges ſont touchées en ſuite.

Reçoy ce preſent de ma main, ie touche plus bas, qu'il cherche vn ami. P. 318.

Les plus grands perſonnages de la Gréce, le Grec dit, *les dix d'Athénes* qui eſtoient des Orateurs Illuſtres. P. 319.

Comment il faut écrire l'Hiſtoire, comme c'eſt icy vne piece de doctrine, i'ay ajouſté ou expliqué en diuers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit. P. 320.

On dit, ie mettray plus bas, mon cher Philon.

Qui concerne l'ordre, la penſée & l'expreſſion, ce- P. 322.

la comprend tout ce qui ſe peut dire dans vn ſujet, ſans s'atacher ſcrupuleuſement aux paroles de l'Auteur.

P. 323. Ie *laiſſe a part*, l'exemple d'Hercule eſt déja touché.

P. 324. *Et faire que d'vne main il tînt vne ville, & de l'autre il verſât vn fleuue*, i'ay ajouſté cela icy, parce que cela fortifioit la penſée.

P. 327. *Combien employe-t-il de paroles?* Ou, *de Vers*; mais il eſt ridicule de vouloir aſſujettir les Poëtes aux reigles des hiſtoriens, quoy qu'on voye par la ſuite, & par les choſes qu'il reprend, que c'eſtoit de la Poëſie.

P. 208. *Mais que dirons-nous?* il a parlé déja de ceux qui mettent des termes bas dans leur hiſtoire.

P. 330. *Il eſt loüable*, l'Auteur dit le contraire, mais il eſt plus loüable de la façon.

Quelques vns ſans s'areſter aux choſes eſſentielles, l'Auteur dit qu'il va paſſer aux préceptes; mais comme il ne le fait pas encore, ie l'ay omis.

P. 333. *Meſcen*, il y a au Grec *Muſiris*, qui eſt vne ville de ces païs-là, & peut-eſtre que c'eſt la meſme choſe; mais comme ce nom eſt plus connu dans l'hiſtoire d'Alexandre, ie l'ay choiſi pluſtoſt que l'autre.

Vn autre plus plaiſamment, ie ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

D'y ietter la bonne ſemence, cette comparaiſon y vient mieux que celle de baſtiment.

Diſcerner le menſonge d'auec la verité, ie l'ay mis de la ſorte, parce que la Prudence Politique s'aquiert par l'exercice.

Faire d'vn lourdaut vn habile hõme, i'ay retranché pluſieurs exemples qui ne ſont pas à noſtre vſage.

Que le reſpect de ſa Patrie, i'ay tourné tout cela à noſtre air, & n'en prens que le ſuc. P. 334.

Le deuoir de l'Hiſtorien, ie marqueray en ſuite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reſte.

Mais les fictions des Poëtes i'ay ajouſté cela, afin que cela ne trompaſt perſonne. P. 335.

Car i'ayme-mieux, dit-il, i'ay acheué ce raiſonnement plus que l'Auteur, ſans ajouter, qu'il trauaille pour la poſterité, parce que ie l'ay déja dit.

Ou faire quelque harangue, i'ay ajoûté cela comme i'ay fait diuerſes choſes en tout ce diſcours, aux lieux où il en eſtoit beſoin.

Que ſes periodes, i'ay réüny cela icy de diuers endroits. P. 336.

Qui eſtoit le plus grand, cela dit aſſez que l'autre eſtoit moindre. P. 343.

Perſan, il y a au Grec *Lydien*; mais cela faiſoit vn mauuais ſon auec *Indien*, & eſt indiferent. P. 344.

Dans les deux fleuues, il n'en nomme qu'vn, mais l'autre eſt ſous-entendu, parce qu'on y peſche du poiſſon, & qu'on s'y fournit d'eau douce.

De tout on ne voyoit rien, c'eſt à dire aux enuirons, comme la ſuite l'explique.

Hipogryphe, i'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogype*, d'où ſans doute il a eſté fait; mais l'autre ſonne mal, outre que Griffon eſt plus beau que Vautour, pour des chimeres. P. 345.

Couuertes d'herbes au lieu de plumes, ie ne dis point, que les plus viſtes eſtoient chargez de laictuës, parce que cela n'eſt déja que trop ridicule. P. 346.

De la coquille d'vn Limaſſon, cela eſt plus ioly que de dire *de Féve*, ou *de Lupin*, outre que

Féve vient auſſi-toſt, & que Lupin eſt peu connu par le peuple.

P. 350. *Pyronides, &c.* ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui mérite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les vns ſignifient feu, eſté, embraſement; les autres, nuit, lune, lumiere.

Iuſqu'à l'age de vingt-cinq ans ie ne dis pas qu'ils ſont hommes aprés cela, pour ne pas inſiſter ſur des ſaletez, outre que cela s'entend aſſez.

P. 354. *Coronus fils de Cottyphion*, ie ne mets pas l'explication de ces mots? parce que cela eſt ridicule en François, l'vn ſignifie Corneille, l'autre Merle, & celuy qui eſt plus haut, ſignifie, Nuë, Coucou.

Les dents longues & pointues, les Baleines n'ont point de dents, mais c'eſt icy vne fable.

Comme des Clochers, il y a au Grec *Phalles*, qui eſtoient de grands Priapes de bois.

P. 355. *Herons*, i'ay mis vn oyſeau connu.

P. 356. *Il nous fit bonne chere de ce qu'il auoit*, le particulier eſt expliqué en ſuite.

P. 357. *Le reſte d'anguille*, ou *les yeux d'anguille*, mais ie l'ay mis ainſi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs viſages.

Pagourades, ie n'explique pas ce mot, parce qu'il eſt contraire à ſon deſſein, c'eſt vne eſpece de Cancre.

P. 355. *Retournerent au Combat*, il eſt mieux de la ſorte que de les faire ataquer tout de nouueau.

P. 364. *Pins*, il y a au Grec *Cyprés*, mais cét arbre y vient mieux parmy nous, qui ne connoiſſons point de grands Cyprés, comme l'on fait en Aſie.

Tortues, il y a au Grec *éponges*, qui eſt trop ridicule, auſſi bien qu'en ſuite, ces anchres de verre que i'ay oſtées.

Deuant nous, i'omets les diſtances qui ne ſeruent de rien. P. 364.

Chaînes de roſes, ie dis en vn autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Iſle. P. 365.

Nous fûmes rauis, ie ne marque point le temps, parce qu'il eſt inutile.

Marqueté d'ebeine, & d'yuoire, il eſt mieux de la ſorte que de mettre *yuoire* tout ſeul. Là meſme &

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, aprés auoir fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y auoit point d'aparence de faire les Temples des Dieux de Béril qui n'eſt pas ſi précieux, puis que ce n'eſt pas vne pierre aſſez connuë. 366. P. 366.

D'Eau de ſenteur, ie le trouue mieux comme cela, que d'huile, puis que c'eſt pour ſe baigner, outre qu'il en met des ſources aprés.

De boire, & de manger, cela eſt exprimé plus bas chez l'Auteur.

Pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin, leur nombre ne ſert de rien, & eſt fade. P. 367.

Sereins, il y a au Grec *Cygnes*, & *Hirondelles*; mais les vns ne chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous viennent des Iſles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'eſt là qu'ils croyoient leur Paradis.

Les Stoïciens en ſont bannis, il n'eſt point neceſſaire aprés cela de parler de Chryſipe qui eſtoit Stoïcien. P. 368.

Ie n'y vis point d'Academiciens, il y a icy vne raillerie qui eſt deſia touchée au Dialogue *des Sectes, & des Philoſophes à l'encan*.

Les femmes y ſont communes, ie n'ay pas voulu mettre qu'ils les careſſent deuant tout le monde, ce qui eſt trop des-honneſte. P. 369.

Encore croit-on qu'il ſe parjuroit, ie n'ay pas voulu inſiſter dauantage ſur vne ſaleté.

P. 371. *Il arriua de nouuelles auantures*, il ne ſert de rien de marquer le temps.

Leur amour ne pût eſtre long-temps caché, il n'eſtoit point beſoin de cela, puiſque les femmes y eſtoient communes.

Ils prirent la nuit, il ne ſert de rien de dire s'il ſe trouua au ſoupé ou non.

P. 372. *L'Iſle des bien-heureux eſt exempte de ſuplices*, il eſt mieux de la ſorte, & ſe raporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y auoit que des chaiſnes de roſes.

Racines de mauue, ie croy qu'il fait alluſion au Moly.

P. 374. *Pour de l'argent*, ie raille ſur ce qui a couſtume de ſe pratiquer en ſemblables occaſions.

Nous y entrâmes, i'ay rejetté plus bas ce qui ſuit.

D'vne eau dormante, i'ay mis cela au lieu de ce qui eſt au Grec, & *la fontaine des ſens*, tout de meſme; & cela y vient mieux ſi ie ne me trompe.

P. 375. *Trente nuicts*, il eſt plus beau ainſi, dans cette Iſle, que de compter par iours.

P. 376. *De peur que ce ſourbe ne nous euſt fait quelque ſupercherie*, i'ay ajouſté cela pour colorer cette action qui eſt indécente.

P. 377. *Des yeux de Cancre*, ie n'ajouſte point *des ſeiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

P. 378. *La Ceque*, ie n'ajouſte point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a deſia que trop de fadaiſes.

La mer bocagere, i'ay mis en marge la ſignification Grecque, comme ie fais ordinairement quand elle contient quelque obſcurité, ou qu'elle n'eſt pas à noſtre vſage.

P. 380. *Vn baſton entre les jambes*, cela eſt plus honeſte

que ce qui yeſt, & fait le meſme éfet.

Le *Meurtrier du Tyran*, i'ay tranſporté & alteré diuerſes couleurs en ces déclamations, pour la délicateſſe du raiſonnement, & la rudeſſe de la liaiſon. P. 382.

L'*affection qu'il portoit à ſon fils*, la penſée qui ſuit, eſt exprimée ſur la fin.

Ie ſuis ſur le point, Ie diray en ſuite, *qu'il les a deliurez du mal préſent, & de la crainte de l'auenir, & qu'il a eſté vn ſucceſſeur à la Tyrannie.*

Ie luy laiſſay faire à luy-meſme vne action qui m'euſt des-honoré en la faiſant, le reſte eſt expliqué dans la ſuite. P. 384.

Dira-t-on? i'exprime plus bas qu'il laiſſa là ſon épée pour ce ſujet. P. 386.

Indigne de récompenſe, on eſt contraint de rebattre ſouuent les meſmes mots dans ces declamations, qui eſt vne des choſes les plus faſcheuſes de la Traduction, car pour s'en exemter, il faudroit perdre la penſée. P. 388.

Le *fils des-herité*, il y a au Grec *abdiqué*, mais ce mot ne s'entendroit point, & celuy de des-herité ſufit en pluſieurs endroits, & où il ne ſufit pas, i'y ajouſte l'autre auec explication. P. 390.

Il faut préparer auparauant le malade à le receuoir, ie parle de la maladie en général, ſans m'atacher à la fureur, parce qu'il n'eſt pas queſtion icy de donner des recettes. P. 397.

Pour faire voir la foibleſſe, &c. i'ay abregé ce raiſonnement qui eſtoit trop long. P. 398.

Phalaris, i'ay fait cette harangue ſous le nom des Députez, parce qu'il n'eſt pas ſeant de raporter directement vne longue harangue ſous le nom d'vn autre, outre qu'il y a pluſieurs choſes de Phalaris, qui ſiéent mieux en la bouche des autres qu'en la ſienne. P. 403.

P.404. *Par l'aſsiſtance des Dieux*, ie l'ay dit en général, parce qu'il ne pouuoit ſauoir aſſeurément ſi cela venoit d'Apollon ; du reſte, ie ne rebas point en ſuite qu'il auoit deſſein de quiter l'Empire, parce qu'il faut paſſer légérement ſur les choſes qui ne ſont pas vray-ſemblables.

P.409. *C'eſt condamner*, i'omets vne méchante couleur, de dire qu'Apollon eût fait périr le Vaiſſeau, s'il n'euſt pas eu enuie du préſent.

P. 410. *Refuſer de préſens ni de victimes*, ce qui ſuit, eſt deſia touché dans la harangue.

Alexandre fils de Podalire, i'exprimeray plus bas ſa patrie, dont l'expreſſion eût eſté des-agréable icy.

P. 417. *Aſie*, il y a au Grec *Cilicie*, Prouince d'Aſie.

Il ſauoit pluſieurs beaux ſecrets de la Médecine, il en alegue vn icy ; mais il n'eſt pas queſtion de donner des recettes.

P. 419. *Les interpretoient*, il dit plus bas le contraire, que les Interpretes luy payoient penſion, à cauſe du grand gain qu'il faiſoient.

P. 420. *Car il luy en vouloit*, i'ay oſté vne periode qui empeſchoit la liaiſon, mais on la trouuera plus bas.

Et ne laiſſoit toucher ; le mot de *toucher*, n'eſt pas icy, mais il eſt ailleurs.

Celuy qu'il rendit à Seuerian, ie me contente de dire le ſens de l'Oracle, ſans m'amuſer à traduire des galimatias.

P. 421. *L'armée*, ou ſimplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait vn grand Seigneur.

P. 424. *Mais que celle du Prophete eſtoit immortelle*, l'Oracle qui ſuit, ſera touché ailleurs.

P. 428. *Ecoute maintenant*, i'omets icy vn Oracle qui ne ſert de rien.

Comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures, i'ay taſché de donner quelque couleur à vne extrauagance. P. 429.

C'eſt la Cataſtrophe, &c. ie paſſe vne penſée libertine qui eſt icy hors de propos. P. 431.

Venger l'honneur d'Epicure, ſes loüanges ſont deſia exprimées.

Au ſon de la flûte, & de la lyre, les particularitez que i'oublie icy, ſeront retouchées ailleurs. P. 432.

Qu'il l'a rendu plus célébre que ſa beauté ni ſa valeur, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela eſt fait. P. 433.

Ie ne parle point des Orgyes, peut-eſtre qu'il entend parler des myſtéres en général, ſans toucher particuliérement ceux de Bacchus. P. 437.

Et auec cela eſtre ſubtil, i'ay ajouſté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'vn temps des auantages de l'eſprit. P. 442.

Quant aux perfections du corps, celles de l'eſprit ſont deſia exprimées, & i'y ay rejetté ce qui eſtoit icy. P. 450.

Comme il prend de l'Orateur le geſte, i'y ay ajoûté cela, afin que Mercure euſt part icy, en autre qualité que d'Athléte, parce qu'il y en a aſſez.

Diocles ſouſtenoit que non, il y a icy vne diſtinction d'Eunuque qui n'eſt pas néceſſaire, & qui ne reuient pas à noſtre langue. P. 457.

Comme Phaéton, la fable en eſt trop connuë pour eſtre repetée icy. P. 461.

Tu l'és donc? il a falu changer la raillerie Grecque qui conſiſtoit dans les mots. P. 468.

Arceſilas, ou *Arcteſilas*, car *Arctos*, ſignifie *Ours*. P. 469.

Que tu l'ailles trouuer, c'eſt peut-eſtre vn reproche de ce qu'il ne ſe tuoit pas pour le ſuiure. P. 470.

Ne diriez-vous pas ? il y a icy vn Prouerbe Grec qui ne ſe raporte point à noſtre façon.

P. 471. *Son fils*, ie n'en ay exprimé qu'vn, parce qu'il n'en fait mention que d'vn plus haut.

P. 472. *Ie voudrois qu'il y fuſt deſia*, le Grec dit que *l'Epitaphe fuſt deſia grauée ſur ton ſépulcre*, mais on l'euſt pû grauer meſme auant ſa mort, outre que ce que ie dis, y vient auſſi bien.

Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron, il n'eſt pas parlé d'vn baſton au Grec, mais l'endroit eſt corõpu, toutefois il eſt mieux de dire qu'il boitoit ſoit par foibleſſe ou autrement, car les Philoſophes Cyniques portoient toûjours vn bâton.

P. 473. *Sans l'écouter*, i'ay ajoûté cela pour faire grace.

Du miel, il y a *des gaſteaux au miel*, mais cela y vient mieux.

Qui n'auoit qu'vne main, il vaut mieux mettre, *qui eſtoit ſans mains*, car Cynegire perdit les deux mains en vn combat naual; il auoit d'abord mis la main droite ſur vn Vaiſſeau ennemy pour l'areſter, & comme elle luy eut eſté coupée, il y mit la gauche, qui luy fut coupée de meſme, de ſorte qu'il areſta le Nauire auec les dents.

Dreſſer vn amphitéatre, il eſt parlé dans l'Icaromenipe d'vne Olympie qu'ils vouloient baſtir.

P. 474. *Chacun ſe taiſoit*, Ou *s'areſtoit*, ſans rien ajoûter.

P. 475. *S'il te ſouuient encore*, ie ne parle point d'Ariſtide, ni des fables Mileſiennes, parce que cela n'eſt plus à noſtre air, ni à noſtre vſage.

P. 476. *Sans, qu'Iolas meſme me pût ſoûlager*, c'eſt qu'il mettoit le feu aux teſtes coupées.

P. 479. *Si-toſt qu'ils deuenoient grands & barbus*, cela n'étoit point néceſſaire à dire d'vn Platonicien, puis qu'ils n'eſtimoient point l'amour honneſte, mais l'Auteur ſous prétexte d'amitié, taſche

à introduire le ſale amour.

Le derriere ni trop gros, ni trop petit, l'Auteur ajouſte quelque choſe qui ne ſe pouuoit exprimer honeſtement. P. 481.

Comme pour exhaler ſon feu, il y vient mieux qu'à ce qui ſuit. P. 482.

Soit qu'il ſe fuſt précipité, Ou *qu'on l'eût.*

Apres quelque conteſtation de part & d'autre, l'Auteur dit, *que celuy-cy tenant la Déeſſe en ſa puiſſance, l'auoit careſſée à la façon des garçons, comme s'il ſe fuſt faſché qu'elle eût eſté femme*, mais ie n'ay pas voulu inſiſter ſur des ſaletez. P. 483.

Comme s'il eût eſté queſtion de diſputer le prix aux ieux Olympiques, i'ay pris vne comparaiſon qui nous fuſt connuë, & qui n'euſt point beſoin de commentaires; car autrement elle ſeroit ſans éfet; & pour la meſme raiſon, i'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu *d'Elée*, qui eſt vn Senat moins connu.

Parleray-je du plaiſir, les coifures des Dames ſont touchées dans l'autre harangue. P. 486.

S'il eſt permis à vn homme, ie coupe ce raiſonnement pour eſtre plus vif. P. 488.

Pere des myſtéres cachez, cecy eſt tiré du Platoniſme, & a du raport à nos myſtéres. P. 489.

Tu as couuert la lumiére de ténébres, ou *répandu la lumiére ſur les ténébres*; car il ſemble que ces choſes ſoient tirées des Hebreux.

Viuroient enſemble, i'ay mis cela plûtoſt *qu'auec nous*, qui les mangeons. P. 490.

L'autre celeſte & Diuin, il y a icy quelques epithétes myſtérieux, dont i'ay touché quelque choſe d'abord. P. 491.

Vn réchaut, ie l'ay ajouſté à cauſe du fer chand qui ſuit. P. 492.

Ou pour rougir les ioües & les lévres, ie l'ay tranſporté icy d'ailleurs.

P.493. *Leurs chaisnes, &c.* Le particulier n'estoit pas à nostre vsage, & en pensant décrire de belles parures, on feroit vne épousée de village.

P.494. *Mais opposons vn peu, &c.* Pour donner de l'auersion des femmes, il prend l'exemple d'vne coquette, & pour faire aymer les garçons, celuy d'vn honneste garçon; si bien qu'en faisant le contraire, on renuerseroit tout son raisonnement. D'ailleurs, tout cét amour-là ne va qu'à l'estime & à la bien-veillance, & nulement à ce qu'il prétend: C'est pourquoy i'ay dit que ce Dialogue ne pouuoit corompre personne, s'il n'estoit desia corompu, outre que le plus sale en est dehos.

Il donne encore le reste du temps à l'estude. Ie viens de parler des belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter.

P. 495. *Oreste & Pilade.* Il confond par tout l'amitié auec l'amour.

P. 496. *Comme il faisoit Alcibiade.* I'ay retranché quelque chose, non tant parce qu'il estoit sale, que parce qu il estoit sot; car il se voit par la fin, que celuy-cy ne défend que l'amour honneste. A quoy bon donc le faire coucher auec vn garçon?

P. 497. *Gagné le prix des jeux Olympiques.* Il y a au Grec, *la Bataille de Salamine:* mais cela n'est, ni si propre au sujet, ni si connu; & par consequent, moins bon pour seruir d'exemple & de comparaison.

Nous traita magnifiquement. Il n'est point nécessaire de dire, *car il estoit fort magnifique*, parce que cela ne sert de rien au sujet.

P. 498. *Dormoit auec luy.* I'adoucis le plus que ie puis les choses. Du reste, ce qu'il dit *des Comastes* n'auroit point de grace en François.

Ni que tu tiennes. I'ay esté au raisonnement; car le Grec semble dire le contraire; mais il y a faute.

TABLE

DES MATIERES PLVS CONSIDERABLES DES DIALOGVES DE LVCIEN.

A

Abdere. Comment les Habitans de cette ville deuinrent preſque tous Comediens. 320.321
Abonus. Où eſt ſituée cette ville. 414
Achille. Quels eſtoient ſes regrets pour ſa gloire perduë, 137
Acuſateurs. Des hommes aprés leur mort, quels. 167
Adonis. Par qui rauy à Venus. 67
Comment il luy fut rendu pour moitié. *là meſme.*
Aetion. Pourquoy particuliérement honoré aux Ieux Olympiques. 308
Ajax. Comment mourut, & comment Vlyſſe fut cauſe de ſa mort. *là meſme.*
Alcyon. Quel Oyſeau, & l'hiſtoire de ſa métamorphoſe. 41. 42
Alexandre. Sa harangue en preſence de Minos, auec le dénombrement de ſes victoires 130. 131
Auec quel ſuccés. 132
Pourquoy ſoufroit qu'on l'apellaſt fils de Iupiter. 133

Comment traita Ariſtobule pour luy auoir donné des loüanges exceſſiues. 324

Comment il rebuta celuy qui vouloit faire ſon image du Mont Athos. *là meſme*

Alexandre pourquoy deſiroit de retourner en vie aprés ſa mort. 334. 335

Alexandre. Ou le faux Prophete. 410

Alphée. Fleuue, de quelle Fontaine amoureux. 95. 96

Ambre. Quelle production. 91

Ambroſie. D'où on peut conjecturer qu'elle n'eſt pas ſi excellente. 192

Amour. Combien c'eſt vne choſe libre. 55

Il eſt traité de toutes ſortes d'Amours depuis la page 475. *iuſqu'a la fin.*

Amymone. Comment, & par qui changée en Fontaine. 99

Anacarſis. Quel Philoſophe, & où il enſeigna. 315

Andromede. Par qui, & comment déliurée du monſtre qui la deuoit déuorer. 107

Pourquoy elle auoit eſté atachée au rocher. *là meſme.*

Annibal. Conteſtation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui paſſera le premier en l'autre monde. 128. 129

Leurs harangues deuant Minos. 129. 130

Antiſthénes. Combien peu d'eſtat ce Philoſophe faiſoit de la mort. 154

Antiloque. Fils d'Amphiaraüs, à quoy s'employoit aprés la mort de ſon pere. 412

Antiochus Soter. Sa modeſtie aprés la Victoire. 312

Apis. Quel Dieu, & quels ſont les Sacrifices que

l'on luy fait. 194
Apollon. Pourquoy ne put eſtre aimé de Daphné. 53
Ce que la Religion atribuë à Apollon, & où adoré. 189. 193
Aparence. Comment ſe doit diſtinguer d'auec la verité. 286
Aprehender. Que c'eſt proprement. 210
Arcades. Pourquoy ne voulurent point receuoir l'Aſtrologie. 463
Arethuſe. Fontaine quelle, & par qui recherchée. 96
Argent. Remede à tous maux. 36
Arion. Quel, & de ſon auanture. 101
Ariſtipe. Quel perſonnage, & ce qu'il ſauoit faire. 201
Quelle eſtoit le ſommaire de ſa doctrine. 202
Ariſtote. Comment abuſa de la bonté du naturel d'Alexandre. 133
Arrian. Diſciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a écrit. 411
Arſacés. Quel perſonnage, & dequoy ſe fâchoit particuliérement au paſſage en l'autre monde. 154
Aſtalaphe. Quel, & pourquoy l'on le fait naiſtre de Mars. *là meſme.*
Aſtrologie. Iugement que fait l'Auteur de l'Aſtrologie iudiciaire. 459
Qui en furent les premiers Inuenteurs. *là meſme & ſuiu.*
Aſtrologie défenduë des accuſations ordinaires qui ſe font contre-elle. 463. 464
Athéniens. Combien grands railleurs, & grands Philoſophes. 13. 14

Athlétes. Comment s'aparioient aux Ieux Olympiques. 294
Ati. Combien chery par la mere des Dieux. 68
Atrée. En quoy preferé à ſon frere Thyeſte. 461
Autolique. Fils de Mercure, pourquoy eſtimé tel. *là meſme* & 462

B

Bacchus. Comment enfanté. 191
Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Indiens. 438
Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque. 457
Balets. Comparez auec les Tragédies. 440
Bellerophon. Comment fut luy-meſme l'inſtrument de ſon malheur. 272
Pourquoy feint auec vn cheual ailé. 461
Biens. Quels, & ce qu'il en faut penſer. 11
De combien de ſortes. 210
Biton. Quel, & pourquoy heureux. 129

C

Caldéens. Combien adonnez à l'Aſtrologie. 490
Calidoniens. Pourquoy afligez. 189
Callidemidés. Paraſite, comment mourut. 119
Cambyſes. Quel, & comment mourut. 197
Caron. Pourquoy fait tout quiter dans ſa barque. 199. 200
Caſtor & Pollux, combien ſemblables, & le moyen de les reconnoiſtre. 91. 92
Pourquoy ils ne paroiſſent pas tous deux en meſme temps dans le Ciel. *là meſme.*

De

De quel meſtier ils ſe meſlent. *là meſme.*
Centaure. Belle deſcription du Centaure de Zeuxis. 311
Ceres. Comment repreſentée. 246
Chaires. Comparées à des bieres, & pourquoy. 20
Chaire. De Profeſſer diſputée entre deux Philoſophes. 454. 455
Chiron. Pourquoy ſouhaita la mort. 152. 153
Chryſippe. Pourquoy ne ſe faſche point de ſeruir. 205. 206
Quelle eſtoit ſa ſcience. 207. 208
Ciel. Sa deſcription ſelon Homére. 191. 192
Cleobis. Quel, & pourquoy eſtimé heureux, 172
Cleon. En quel ſens apellée Promethée. 7
Cocconas. Biſantin, quel, & ſa vie. 413
Cœur. De l'homme pourquoy comparé à vn but. 21
Colomnes. D'Hercule, & de Bacchus en quel endroit. 342
Comédie. Combien & en quoy diferente du Dialogue, & s'ils ſe peuuent alier enſemble. 8. & 9
Vie de l'homme, & qui en eſt le Poëte. 269
Ce qu'il faut pour faire que la Comédie ſoit bonne. *là meſme.*
Connoiſſance. De ſoy-meſme combien neceſſaire. 113
Conſequence. A qui il apartient de tirer des Conſequences, & ce que c'eſt. 208
Corybantes. Quelles, & leurs folies. 68. 69
Cour. Quelles ſont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable eſt le ſort des Courtiſans. 251 *& ſuiuant.*
Createur. Auantages du Createur ſur la creature, ſelon la Doctrine de noſtre Auteur. 42. 43

Creation. De l'homme par Promethée. 47.48
Son vtilité. 49
Créſus. Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon. 179. 180
Cteſias. Iugement de ſon hiſtoire des Indes. 341
Cupidon. Dénombrement des deſordres qu'il cauſe dans le monde. 68. 69
Pourquoy craint Pallas. 76.77
Cybelle. Que fit à ſon Athys. 191. 192
Où adorée. *là meſme &* 193
Cynique. Pourquoy abſous par Rhadamante. 247
Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun. 285. 286
Cyrus. Quel, & les prédictions de ſa mort. 179. 180

D

Danae. Par qui condamnée à eſtre miſe dans vn coffre auec Perſée ſon fils, & iettée dans la mer. 121
Et par qui ſauuée. 105
Danaus. Comment traitoit ſes cinquante filles. 99
Danſe. D'où a pris naiſſance. 434.435
Qui fut la premiere qui ſe plut à cét exercice, & l'enſeigna aux autres. *là meſme.*
Comment Iupiter luy doit ſon ſalut. 435
Diuers noms & eſpeces de danſes. *là meſme.*
Danſeur. Quelles doiuent eſtre les parties d'vn bon danſeur. 443
Dauphins. Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes. 101
Décacheter. Diuerſes ſortes de décacheter des lettres. 421. 422
Dédale. Et ſon fils, comment donnerent lieu à la

Fable. 461
Delicats. Comment punis. 20
Déméa. L'Orateur pourquoy mal-traité par Timon. 37. 38
Démocrite Pourquoy rioit continuellement, & ſe mocquoit des hommes. 202
Démonax. Sa naiſſance, & quelle fut ſa conuerſation. 464. 465.
Ses mœurs, & ſes apophthegmes. 466. *iuſqu'à* 474
Denys. Le Tyran, pourquoy déliuré de ſes peines, & de la chimére. 168
Des-herité. Declamation d'vn fils des-herité. 390
Deſſauter. Que ſignifie proprement ce terme. 437
Deuin. Ce que les Deuins ont enſemble de commun, eſt monſtré au ſujet du deuin Tireſias. 157
Dialogue. Quelle eſt l'eſſence du Dialogue. 8
Si l'on le peut vnir auec la Comédie, & quelles ſont leurs diferences. *là meſme.*
Diane. Par quels peuples adorée. 192
Dieux. Pourquoy adorez ſous diuerſes figures d'animaux. 194
Dialogue. Iugement de ſa vie, & combien diferent de Mauſole. 150. 151
Son occupation en l'autre monde. 171
Comment repreſentoit Hercule. 199
Sommaire de ſa doctrine. 200
Et quelle beatitude il preſchoit. *là meſme &* 201
Dionyſius. Quel, & comment nâquit. 63
Diſcorde. Que fit aux nopces de Thétis, & de Pelée. 98
Diuination. Combien ſainte au ſens de l'auteur & ancienne. 463

E

Egyptiens. Comment régloient leur amour, & dequoy ſe ſeruoient pour deuiner. 460
Eleuſine. Et ſes myſtéres, quels. 246
Eloquence. Quels ſont ſes auantages par deſſus les autres connoiſſances, & ſon idée. 27. *& ſuiu.*
Elyſées. Champs de l'Enfer par qui habitez. 176
Empedocle. Pourquoy apellé Pantouflier, & pourquoy il ſe précipita dans les flammes du Mont Ethna. 144
Empoule. Ce que c'eſtoit. 437
Endymion. Comment fait Roy du Globe de la Lune. 345
Origine de la Fable d'Endymion. 461
Enée. Quel, & pourquoy l'on le fait naiſtre de Venus. 462
Enfers. Quel eſt le chemin par où l'on décend aux enfers. 272
Epicure. Quel perſonnage, & ce qu'il ayme. 205
Epicuriens. Quels, ſelon le ſentiment commun. 285
Epimethée. Et Promethée en quoy diferens. 9
Eſchines. Quel perſonnage, & pourquoy particuliérement recherché par Philippe Roy de Macedoine. 4. & 5
Eſcriuains. Aduis aux Eſcriuains de l'Hiſtoire. 321. 322. *& ſuiu.*
Eſculape. En debat contre Hercule, & pourquoy. 69. 70
Pourquoy dit fils d'vne Corneille. 416
Ethiopiens. Comment ſurnommez par Homére. 50
En quelle poſture ils vont au combat. 457.

Etolie. Pourquoy afligée. 189
Eunuque. S'il peut estre admis à la Philosophie. 457
Europe. De qui fille, & combien aimée de Iupiter. 108
Spectacle de son rauissement. 109
Exorde. Quel doit estre selon les régles des bons Orateurs. 13
Préceptes pour l'Exorde des bons Orateurs. 573. 338

F

Fables. Anciennes, combien pleines d'instruction. 449
Felicité. Sans témoins, ce que c'est. 49
Des Philosophes, pourquoy chimerique. 277
Comment est vn trésor. 280
Felicité en quoy consiste, & par où il y faut ariuer. 298. 299. 300. *& suiu.*
Femmes. Combien peu d'asseurance il y a aux paroles des femmes. 132
Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux. 324
Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 343
Fer. Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or. 181. 182
Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent. 47
Féves. Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Féves. 121
Flateurs. Pourquoy pires que ceux qu'ils flatent. 28

G

Galatée. D'où ainſi apellée, & combien amoureuſe de Poliphéme. 172
Ganymède. Comment rauy par Iupiter, & fait Dieu. 55
Gélons. Quels peuples, & en quels païs. 12
Gloire. Ce que c'eſt de la gloire du monde. 131
Gnathon. Paraſite pourquoy mal-traité par Timon. 35. 36
Graces. Comment paſſoient leur temps auec Vulcain dans l'Iſle de Lemnos. 72
Grans. Comment étallent leur folié & leur vanité. 16
Quels maux ſont contraints de ſoufrir ceux qui entrent au ſeruice des Grans. 250, 251. *& ſuiu.*
Grecs. Dequoy particuliérement loüez. 13
Grecs comment gagnez par Alexandre. 134
De qui, & en quel temps ils receurent la connoiſſance de l'Aſtrologie. 461
Guerre. Comment la Guerre eſt mére de tout. 321

H

Heléne. Quelle, & de qui elle fut fille. 83
Pourquoy mal-traitée par Proteſilas aux enfers 141
Helleſpont. D'où ainſi apellé. 102
Hercule. En debat contre Eſculape. 69. 70
Comment au Ciel & aux enfers. 137. 138
Herodote. En quoy particulierement imitable. 307
Heros. Ce que c'eſt proprement qu'vn Héros. 114
Heureux. Quels perſonnages ont particuliérement merité ce nom. 176. 180

Hypogriphes. Quelles ſortes d'animaux, & où rencontrez. 345

Hiſtoire. Demangeaiſon d'écrire l'Hiſtoire depuis quel temps. 321

Ce qu'il faut faire pour deuenir bon Hiſtorien. *là meſme & ſuiu.*

Combien l'Hiſtoire eſt diferente de la Poëſie. *là meſme.*

Combien doit eſtre retenuë dans les loüanges, & quel doit eſtre ſon but. 323

Comment deuient ſuſpecte. 324

Diuers commencemens d'Hiſtoires. *là meſme.* 325. *& ſuiu.*

Préfaces diuerſes & comparaiſons. *là meſme.*

Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer. 327

Comparaiſon des mauuais Hiſtoriens enrichis depuis la mort de leurs maiſtres. *là meſme.*

Termes poëtiques combien meſſéans en l'Hiſtoire. 428

Vnité du charactére combien exactement y doit eſtre gardée. *là meſme.*

Deſcriptions trop longues pour l'Hiſtoire. 9

Hiſtoire en forme de Prophétie. 332

Préceptes pour ceux qui y ſont propres, & qui veulent écrire l'Hiſtoire. 333. 334. *& ſuiu.*

Quel doit eſtre le ſentiment d'vn bon Hiſtorien. 335

Quel doit eſtre ſon ſtyle, ſes penſées & ſes ſentences. *là meſme.*

Quel doit eſtre ſon exorde. 337. 338

Briéueté & retenuë dans les deſcriptions, combien néceſſaires à l'Hiſtoire. 339

Combien l'Hiſtoire doit eſtre éloignée du Panégyrique & de la Satyre 340
Homére, Architecture d'Homére, quelle. 177
En quoy peut ſeruir de régle aux Hiſtoriens. 339
Homme. De la création de l'homme par Promethée, & s'il eſt plus auantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes. 48
Combien grande eſt l'inuention des hommes. *là meſme & ſuiu.*
Ce que les Paſſions font en l'homme, & quelles ſont leurs folies. 183. 184
Et combien miſerable leur condition. *là meſme & ſuiu.*
A quoy comparé. *là meſme.*
De combien de parties il eſt compoſé. 448
Horloges. D'eau, à quoy anciennement employées. 223. 268
Hormus. Quelle ſorte de dance eſtoit ainſi apellée. 436
Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le Zéphire. 70

I

Ieux Olympiques quels, & comment on y apprie les combatans. 294
Indiens. Pourquoy enyurez dés qu'ils eurent gouſté du vin. 11
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 133. 134
Comment ils adorent le Soleil. 437
Incertitude. Par qui ordinairement cauſée. 172
Ino. Pourquoy ſe ietta en bas du Mont Cithéron, auec ſon fils Mélicerte. 102
Intereſt. Ce que c'eſt proprement, 208

Io. Quelle, & pourquoy transformée en geniſſe. 54
Comment faite Iſis, & la Patrone des Nautonniers. *là meſme.*
Iſle. Suſpenduë en l'air, quelle, & comment trouuée. 344
Iſménodore. Quel perſonnage, & commẽt tué. 154
Iunon. Reproche à Iupiter ſon peu d'afection, au ſujet de Ganyméde. 58
Querele Latone, & pourquoy. 72. 73
Ce qui ſe dit d'elle par les Poëtes. 190. 191
Iupiter. Comment déliuré par Vulcan de ſa fille qu'il portoit en ſa teſte. 63. 64
Combien eut de peine à ſe ſauuer des mains de Neptune, de Iunon, & de Minerue, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier. 65. 66
Comment dépoſa ſon Pere. 190. 191
Ses diuerſes métamorphoſes, & ſes diſſolutions. *là meſme.*
Iupiter pourquoy eſtimé auoir enchaiſné Saturne. 462
Ixion. Quel au iugement de Iupiter, & quel à celuy de Iunon. 60
Sa punition concertée entre eux deux, quelle. *là meſme.*
Mais non pas ſi-toſt éxecutée. 61
Pourquoy chaſſé de la table des Dieux. 192

L

Lampes. Iſle des Lampes en quelle contrée. 352. *& ſuiu.*
Latone. Et Iunon en querele. 72 73
Lettres. Quels afrons reçoiuent dans les Cours des Grans. 267. 268

Liberté. Combien grande dans les Feſtins, & qu'il n'y a que les ſots & les enfans qui s'en formaliſent. 47
Loüange. Quelle doit eſtre la loüange. 323. 324
Lucien. Idée de ſa vie. 1. & 2
Ses voyages. 5
Quel perſonnage, & comment plaide ſa cauſe pardeuant la verité, cõtre les Philoſophes. 219. 220
Et Relation plus ample de ſa vie. *là meſme & ſuiu.*
Lune. Globe de la Lune, quel païs. 344. 345
Lycanthrope. Ce que c'eſt. 35
Lycurgue. Legiſlateur des Lacédémoniens, ſur quel modéle forma ſa Republique. 463
Lydie. Comment conquiſe par Bacchus. 75. 76

M

Marcomans. Peuples, où logez. 427
Mars. Comment pris couché auec Venus. 74. 75
D'où eſt venuë la Fable de la ſurpriſe de Mars auec Venus 462
Mauſole. Quel, & combien remply de vanité meſme aprés ſa mort. 150. 151
Megapenthés. Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 239
Acuſé & condamné. 240. 241
Méléagre. Quelle fut la cauſe de ſa mort. 189
Mélicerte. Quel, & ſon auanture. 101
Ménippe. Quel perſonnage, & où il viuoit. 110
Mercure. Voleur dés le maillot. 62
Ses autres qualitez. *là meſme.*
Pourquoy le plus miſérable des Dieux. 89
Merion. Quel, & combien bon danſeur. 435

Merueilles. De la Nature combien considérables. 42. 43
Milon. Crotoniate, quel, & en quoy recommandable. 177.178
Minerue. Où particuliérement adorée. 192.193
Diferent entre-elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 287
Minos. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter. 461
Misanthrope. Pourquoy Timon apellé Misanthrope. 35
Momus. Pourquoy il trouuoit à redire qu'vn Taureau eut les cornes au dessus des yeux. 19. 20
Monde. Comment vont les choses du Monde. 169. 170
Mort. Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut auoir. 152
Muses. Pourquoy exemptes des traits de Cupidon. 76. 77
Musique. Quelle est celle qui est inutile. 313
Combien profitable, & plaisante. 434. 435

N

NAture. Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature. 163
Nectar. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent. 192
Neptune. Diferent entre Neptune, Minerue, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 287
Philosophe Platonicien, quel personnage. 10. 11. *& suiu.*
Nirée. Quelle personne, & l'estime de sa beauté. 151.152

O

Olympias. D'où vient la Fable de cette Princesse. 413
Ombres. Comment accusateurs des hommes aprés leur mort. 167
Opiniastres. Comment doiuent estre traitez. 283
Or. Ce que c'est, & ses effects. 180
Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe *là mesme &* 181
Oracles. Combien il y a peu d'asseurance aux réponses des Oracles. 132
Quelle est la coustume des Oracles. 418
Quel raport ils ont auec l'Astrologie. 462
Orsnie. Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde. 154
Orphée. A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie. 460.461
Pourquoy les Grecs placent sa Lyre dans le Ciel. *là mesme.*

P

Pallas. Comment donne de la crainte à Cupidon. 76
Pan. Pourquoy cornu, auec vne barbe, vne queuë, & des pieds de chévre. 86.87
Pantomime. Quel terme, & ce qu'il signifie. 447.448
Quel doit estre. *là mesme & suiu.*
Paphlagoniens. Combien superstitieux. 414
Páris. Par qui éleu iuge entre les trois Déesses. 77.78
Pasiphaë. Pourquoy feinte amoureuse d'vn Taureau. 461.462
Passions. Que font en l'homme. 183

Pauures. Comment ſe doiuent conſoler. 111
Pauureté. Combien ſes aiguillons ſont poignans. 273
Pélée. Comment ſes nopces furent troublées par la diſcorde. 97. 98
Pella. Ville, où ſituée, & quelle de preſent. 413
Péripateticien. Quelle eſt la doctrine Péripateticienne. 210
Selon le ſentiment commun. 285
Persée. Comment ſe garentit de la veuë des Gorgones, & les tua. 106. 107
Phaëton. Où tomba, & par qui fut enterré. 90. 91
Origine de la Fable de Phaëton. 461. 462
Phalaris. Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger de receuoir le Taureau d'airain pour offrande à Apollon. 403. *iuſqu'à* 208
Suite d'vn de ces Preſtres pour obliger les autres à receuoir ce preſent. 408. 409
Phéaques. Combien ces peuples ſont amateurs de la dance. 436
Philiade. Quel, & pourquoy mal traité par Timon. 36. 37
Philippe. L'ocupation de Philippe de Macédoine en l'autre monde, quelle. 170
Phinées. Combien incommodé par les harpies. 27
Philoſophes. Combien vains & orgueilleux. 110. 111
Et ce qu'ils regrettent ſouuent. 126
Philoſophes anciens, quels à la mort. 146
Philoſophes vaincus par Lucien, difference de leurs ſectes, & leurs debats paur la primauté 231
Comment ils ſont preſque tous faits. *là meſme & ſuiu.*
Si les Philoſophes ſont affranchis de toute la ty-

rannie des Paſſions. 282
Philoſophie. Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne. 10. 11
Ancienne, combien incertaine. 162. 163
Où il la faut aller chercher, & comment déchirée. 216. 217
Pourquoy elle n'eſt pas touſiours accompagnée de la verité. *là meſme.*
Philoſophie pourquoy comparée au vin, & ſi c'eſt peine perduë d'eſtudier en Philoſophie. 298. 299 *& ſuiu.*
Qui eſt-ce qui merite mieux le nom de Philoſophe, & quelle eſt la meilleure Philoſophie. 303.
Phryxus. Pourquoy feint aller ſur vn belier d'or. 461
Platoniciens. Quels perſonnages, & quel eſtoit leur plus grand defaut. 285. *& ſuiu.* 291
Plutus. Le Dieu des Richeſſes, à quelles gens s'adonne plus volontiers. 26
Inuectiue de Iupiter contre luy, & ſes reparties. Va lentement. *là meſme &* 27
Et s'égare aiſément. 28
Poëtes. Combien eſtimez des Grans. 265
Policrate. Combien heureux, & quelle fut ſa fin. 182
Polyphéme. De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 92. 93
Par qui ſon œil fut creué, & pourquoy. 94
Pomme. D'or auec ſon inſcription, par qui iettée, & où. 80
Potiers. De terre, par qui apellez des Promethées. 7
Priape. Quel, & comment traita Bacchus. 87. 88
Quel Dieu chez les Bithyniens. 438
Promethée. Quel perſonnage, & en quel ſens les

Orateurs ſont des Promethées. 6. & 7
Et quelques autres. *là meſme & ſuiu.*
Pourquoy attaché ſur le Caucaſe. 44. 45
Prophétes. Quel eſtoit l'équipage des anciens Prophétes. 414
Proſerpine Comment poſſeda le bel Adonis. 67
Protée. Comment ſe peut changer en feu & en eau. 96. 97
Que repreſente ſelon les Egyptiens. 436. 437
Protéſilas. Comment tué à la guere de Troye. 141. 142
Protéſilas pourquoy renuoyé au monde. 149
Puiſſance. Diuine cõbien difficile àcõnoiſtre. 442
Pyrrhon. Combien extrauagant, & ſa doctrine. 210. 211.
Pythagore. Philoſophie de Pythagore, quelle. 197. 198.
Pythagoriciens. Quel eſtoit le vice de ces Philoſophes. 285. *& ſuiu.* 291.

Q

Quadres. Peuples, où logez. 427

R

Republique. Diuine, & de laquelle tout le monde deuroit ſouhaiter d'eſtre Citoyen, quelle. 288
Riche. Comment deuient quelquesfois pauure. 24. 25.
Riches combien miſerables pour la pluſpart. 27
Ordonnance contre les Riches, quelle. 171
Et comment ſe verifie dans les enfers. 172
Roman. De Lucien, quel. 342. *& ſuiu.*
Rome. Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien. 14. 15
Rufinianus. Quel perſonnage, & combien ſuperſtitieux. 422

S

Sacrifices. Quels, & combien diuers. 194
Sage. Quel ſentiment doit auoir de la vie & de la mort. 152. 153.
Que fait en l'autre monde. 170
Quel doit eſtre le veritable ſage. 285
Sageſſe. En quoy elle conſiſte. 287.
Saletho. Quel perſonnage, & comment mourut. 272
Saliens. Preſtres pourquoy ainſi appellez. 437. 438.
Satrapes. Quelle eſt l'ocupation des Satrapes en l'autre monde. 170
Saturne. Quel & comment ſe rendit maiſtre du Ciel. 190
Sceptique. Qu elle eſt cette doctrine. 202
Science. Quels ſont les effets de la Science. 333.
Scipion. Pourquoi paſſe deuant Annibal en l'autre monde. 132
Sculpture. Pluſtoſt vn diuertiſſement honneſte qu'vn art. 2
Son idée. 3
Scythes. Comment domptez par Alexandre 134. 135
Secte. Recherche pour ſçauoir quelle Secte eſt la meilleure. 285. *& ſuiu.*
Semele. Pourquoy conſumée par le feu. 65
Sépulchre. Vanité des Sépulchres parmy les anciens. 186.
Signes. Quel raport ont les Signes celeſtes auec les Oracles. 462. 463
Socrate. Raillerie contre ce Philoſophe. 45
Quel perſonnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy aprés ſa mort. 145

Quelle eſt ſon ocupation en l'autre monde. 170
Quelle eſtoit ſa doctrine. 224
Pourquoy & en quel âge a voulu aprendre la dance. 439
Soleil. Peuples du Soleil quels. 345
Solon. Quel perſonnage, & comment il receut Anacarſis. 318
Songe. S'il eſt à propos de conter des Songes. 5. 6
Soſtrate. Sophiſte, comment & pourquoy deliuré par le iugement de Minos. 159. 160
Soſtrate. Le Philoſophe, quelle vie menoit, & en quel endroit. 463. 464
Spectacles. Combien doux & charmans. 433. 434
Stoiciens. Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun. 285. 290
Syllogiſme. Combien ſubtil ouurage. 206

T

Tantale. Comment meurt de ſoif au milieu d'vn lac. 139
Et pourquoi n'eſtant qu'vne ombre, il auoit ſoif. 140
Pourquoy chaſſé de la table des Dieux. 192
Taureau. Pourquoi Momus trouuoit à redire qu'vn Taureau eût les cornes au deſſus des yeux. 20
Tellus. Quel perſonnage, & pourquoy eſtimé heureux. 180
Theſſaliens. Quel eſtat faiſoient de la dance. 436
Thetis. Comment ſes nopces furent troublées par la diſcorde. 97. 98
Thrace. Comment conquiſe par Bacchus 75
Thraſycles. Philoſophe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis. 32

Pourquoy mal traité par Timon. 46
Thucydide. Quel Hiſtorien. 339
Thyeſte. D'où l'on a pris ocaſion de dire qu'il auoit vn belier d'or : & en quoy poſtpoſé à ſon frere Atrée. 460. 461
Tillibore. Brigand, quel, & ce qu'il a fait de plus conſiderable. 411
Timon. Quel perſonnage & comment deuenu pauure. 24. 25
De qui receut le don de Prophétie. 157
Pourquoy feint maſle & femelle. 463
Toxaris. Comment fit ceſſer la peſte à Athénes. 315.
Trophonius. Quelles ſingeries l'on faiſoit en entrant dans ſon antre. 113
En quel endroit eſt ſon Oracle. 172
Tyran. Combien de difference entre la vie d'vn Tyran, & celle d'vn pauure. 242. 243
Declamation pour le meurtrier d'vn Tyran. 386. *iuſqua* 390.

V.

Venus. Comment ſurpriſe auec Mars par l'induſtrie de ſon mary Vulcain. 74. 75
D'où eſt venuë la fable de la ſurpriſe de Venus enchaînée auec Mars. 462
Verification. Des ordonnances comment ſe fait dans les Enfers. 171. 172
Verité. Recherchée par Ménippe & chez qui. 162. *& ſuiu.*
Pourquoy n'acompagne pas toûjours la Philoſophie. 218
Et deſire toûjours la liberté. *là meſme.*
Quelle eſt vne, & combien difficile à découurir. 285

Verſe-eau. Signe du Zodiaque. 58
Vertu. Combien difficile à obtenir. 163
Où elle habite, & ſi l'on ne deſcend iamais, quand on eſt paruenu à elle. 281
Combien elle a de chemins. 284
En quoy elle conſiſte. 304
Vie. Combien aymée, meſme des pauures & des vieillards 155. 156
Quelle eſt la meilleure, & celle qu'vn honneſte homme doit choiſir. 164. *iuſquà* 172
Vignes. Qui eſtoient femmes depuis la teſte iuſqu'à la ceinture. 344.
Vin. Comparaiſon du vin auec la Philoſophie. 298.
Vin grec coulant dans de grands ruiſſeaux qui arrouſoient vne Iſle. 343
Vlyſſe. Pourquoy ſe fit attacher au mats de ſon Vaiſſeau. 15. 16.
Comment s'échappa des embuſches de Poliphéme, & luy creua ſon œil. 94. 95
Comment fut cauſe de la mort d'Aiax. 157. 158
Vniuerſels. Pourquoy ne ſubſiſtent point. 205
Vulcain. Fils de Iunon. 59
Comment aymé des plus belles Déeſſes, & des Graces. 71. 72
Et comment il ſurprit Mars. 74
Comment deuenu boiteux. 191
De quoy fut blâmé par Momus, qu'il auoit éleu Iuge de ſon different contre Neptune & Minerue. 287

X

Xanthe. Fleuue, pourquoy mal traité par Vulcain. 104

Y

Yeux. Pourquoy plus fidéles que les oreilles. 450.

Z

Zamolxis. Dieu des Sythes, & quels ſacrifices on luy faiſoit. 315

Zeuxis. Quelle gloire a remporté de ſes Ouurages, & leſquels en eſtoient les principaux. 311

Fin de la Table des matieres du premier Tome des Dialogues de Lucien.

EXRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

LE Roy par ſes Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeiſſance de ſa Majeſté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, toutes les verſions par luy faites, & qui ont deſia eſté miſes au iour, enſemble celles qu'il pourra faire à l'auenir tant du Grec que du Latin; & conjointement, ou ſéparément, chaque Ouurage en vn, ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Auec deffenſes à toutes perſonnes d'en rien imprimer, vendre, ny diſtribuer, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droict; à peine de trois mil liures d'amande, payables ſans deport, par chacun des contreuenans, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens dommages & intereſts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de ſa Majeſté, & vn en celle de Monſeigneur Molé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les expoſer en vente, & que leſdites lettres ſeront regiſtrées dans le Liure de la Commu-

nauté des Libraires de Paris, ſuiuant le Reglement; à peine de nullité. Veut ſadite Majeſté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaqne Volume, vn Extrait deſdites Lettres, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ſes Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajouſtée comme à l'Original. Nonobſtant oppoſitions ou appellations quelconques, & ſans preiudice d'icelles, dont ſa Maieſté s'eſt reſerué la connoiſſance, & la renuoye pardeuant les Maiſtres des Requeſtes ordinaires de ſon Hoſtel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres, ſignées, *Par le Roy en ſon Conſeil*, CONRART, & ſéellées du grand Sceau de cire iaune, ſur ſimple queuë.

Ledit Sieur d'Ablancourt a cedé ſon droit de Priuilege cy-deſſus, au Sieur Auguſtin Courbé, Marchand Libraire a Paris, pour la Traduction des Oeuures de Lucien; ſuiuant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.

Et ledit Courbé a cedé ſon preſent droit de Priuilege à Thomas Ioly & Loüis Bilaine pour en iouir en ſon lieu & place, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté des des Libraires, le dernier iour d'Auril 1654. *ſuiuant l'Arreſt du Parlement.*

Acheué d'imprimer le dix-ſeptiéme Mars 1664.

Les Exemplaires ont eſté fournis.